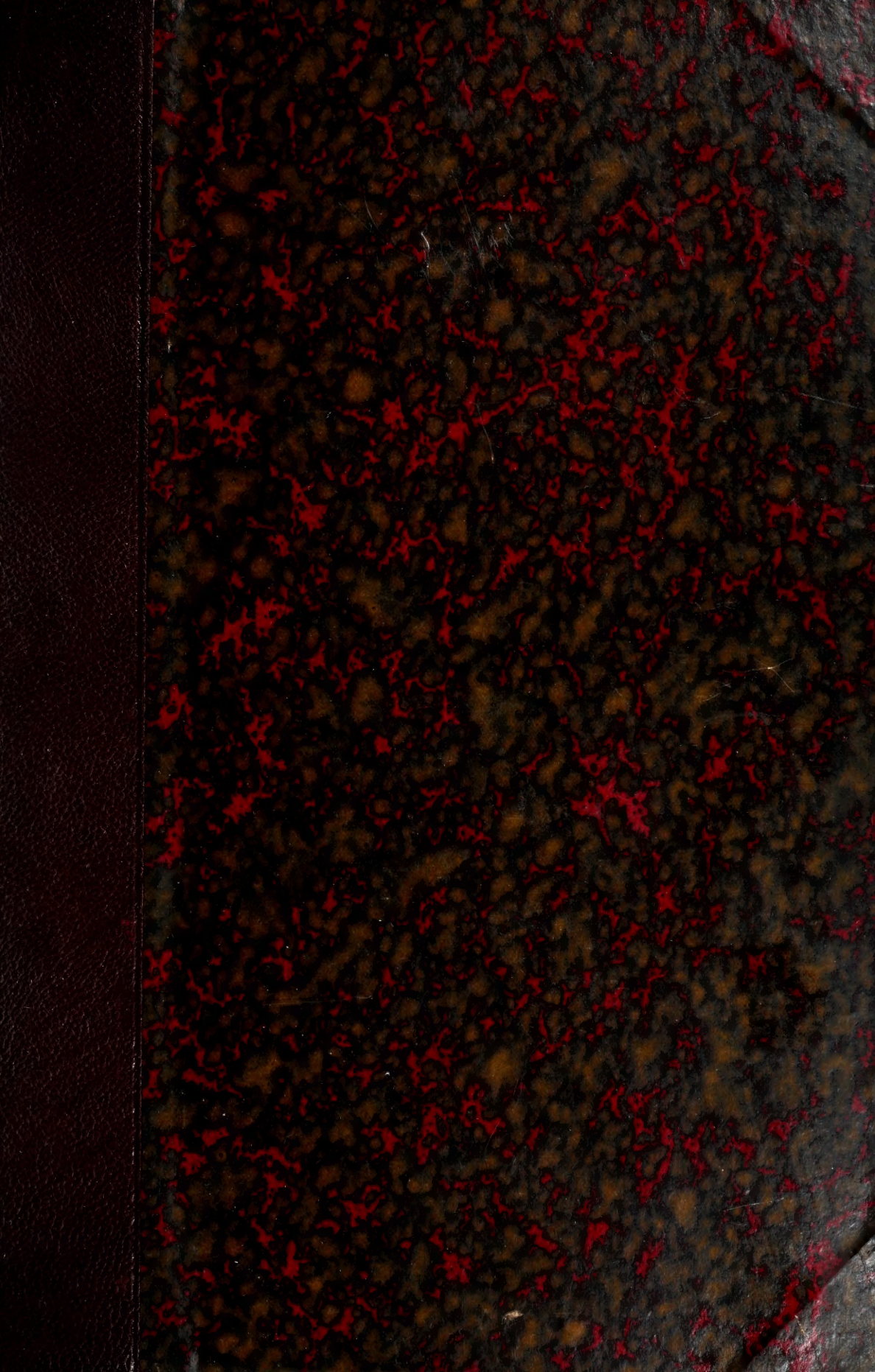


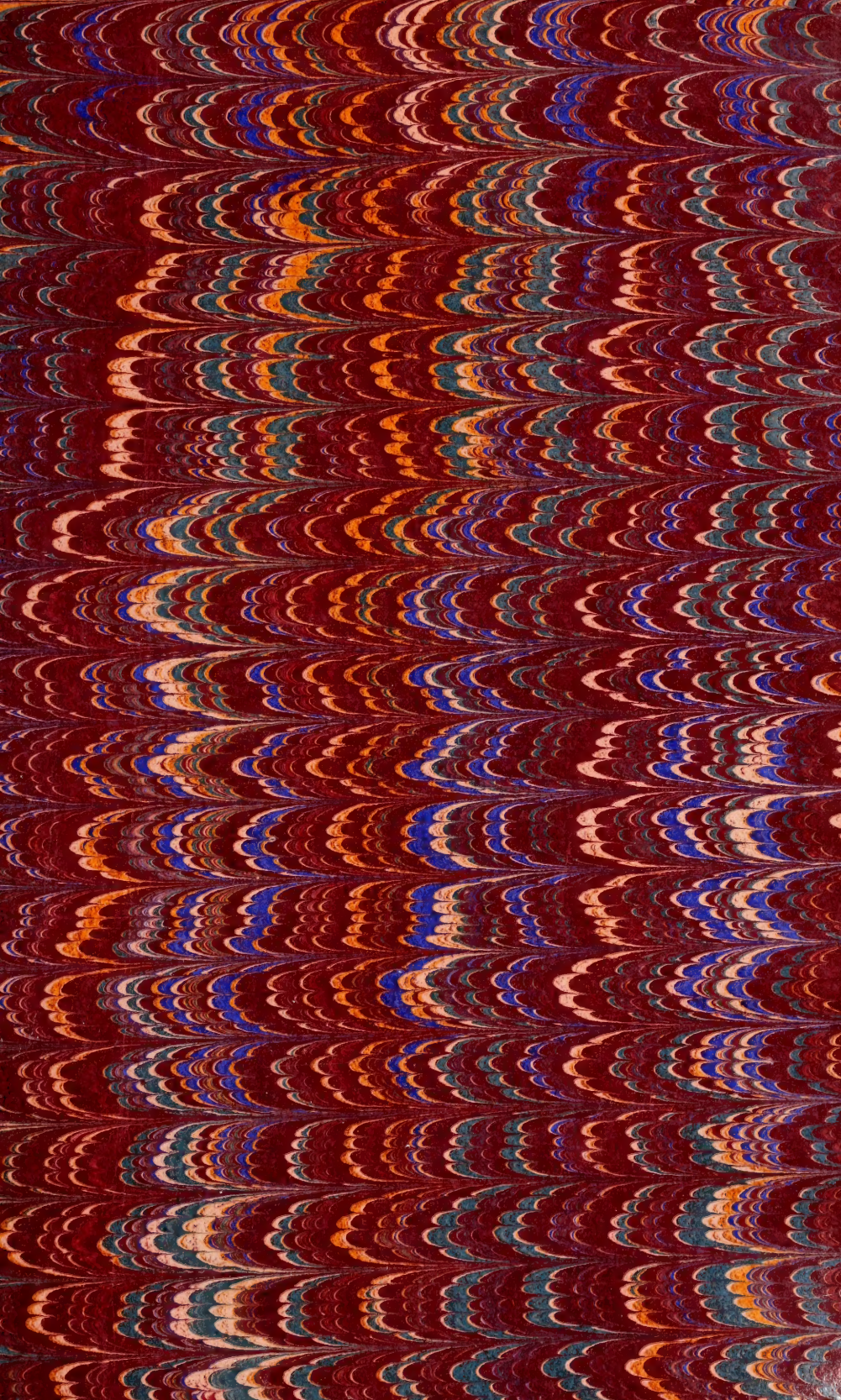


THE GETTY CENTER LIBRARY



*Why ask for the moon
When we have the stars?*

AS



SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE NANTES

QUARTER

THE ASSOCIATED PRESS

OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

AND OF THE CITY OF NEW YORK

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE NANTES

ET DU DÉPARTEMENT DE LA LOIRE-INFÉRIEURE.

TOME QUATORZIÈME.

ANNÉE 1875.

NANTES,

IMPRIMERIE DE VINCENT FOREST & ÉMILE GRIMAUD,

PLACE DU COMMERCE, 4.

1875.

BRILLIANT

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE BRATIS

DE DÉPARTEMENT DE LA GOUVERNANCE

TOUR DE BRATIS

BRATIS 1871

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

AU 1^{er} JANVIER 1875.

Président d'honneur.

Monseigneur FOURNIER (Félix) ✱, Evêque de Nantes, Comte romain.

Bureau, élections du 1^{er} décembre 1874.

MM. MARIONNEAU (Charles), *président*.

VILLERS (Alfred) ✱, *vice-président*.

MAITRE (Léon) A, *secrétaire-général*.

L'ISLE DU DRÈNEUF (Pitre de), *secrétaire du Comité*.

LEMAIGNEN (Henri), *secrétaire-adjoint*, élu le 2 février 1875.

PETIT (Louis), *trésorier*.

PREVEL (Louis), *bibliothécaire-archiviste*.

Comité Central.

MM. DE WISMES, DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO, MEYNIER (l'abbé), THENAISIE,
CAHOUR (l'abbé), VAN ISEGHEM, père.

Membres titulaires ⁽¹⁾.

BOURGEREL (Gustave), architecte du département.

DELAMARE (Frédéric-Arthur), professeur à l'École de Médecine de Nantes.

DUGAST MATIFEUX (Charles), homme de lettres. Président de la Commission de la Bibliothèque publique de Nantes.

(1) Les membres fondateurs sont placés par ordre alphabétique, en tête des membres titulaires; ils furent admis le jour même de la fondation de la Société, le 9 août 1845. Les dates mises à la suite des autres membres, annoncent la date de leur réception.

FOULON-MÉNARD (Joseph-Marie-Esprit), docteur-médecin.

FOUBNIER (Félix) ✱, Évêque de Nantes.

MÉNARD (Anthime), avocat.

NICOLLIÈRE-TEIJEIRO (Stéphane de la), archiviste-historiographe de la ville de Nantes, inspecteur de la société française d'archéologie, etc.

VAN-ISEGHEM (Henri), architecte.

DE BOCQUEL DE CROIX DE WISMES (baron Jean-Baptiste-Héracle-Olivier).

VERGER (Constant), 19 janvier 1846.

LA TOUR DU PIN CHAMBLY DE LA CHARCE (baron Gabriel de), le 6 mars 1846.

MAQUILLÉ (comte de), 6 mai 1846.

MONTI DE REZÉ (Alexandre de), 3 septembre 1846.

BEJARRY (DE), 15 mars 1847.

KERSABIEC (vicomte Édouard-Sioc'han de), conseiller de Préfecture, 20 avril 1847.

ÉCHAPPÉ (René), peintre-verrier, 5 janvier 1849.

PETIT (Louis), 1^{er} juin 1849.

MAHOT, docteur-médecin, 4 février 1851.

PARENTEAU (Fortuné), numismatiste, conservateur du Musée d'archéologie, 3 septembre 1851.

BLANCHARD-MERVEAU (Joseph-Vincent), avocat, 3 février 1852.

ANIZON (Paul), docteur-médecin, 5 octobre 1852.

DUCOUDRAY-BOURGAULT, propriétaire, 7 décembre 1852.

BLANCHET, docteur-médecin, 7 février 1854.

LEHOUX, docteur-médecin, 7 février 1854.

LE MOYNE DE LA BORDERIE (Arthur), ancien élève de l'Ecole des Chartes, correspondant du ministère de l'Instruction publique, directeur de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 2 juin 1854.

PERTHUIS-LAURENT (Alexandre), numismatiste, 2 octobre 1855.

BOISMEN (Eugène), architecte diocésain, 6 mai 1856.

DENYS, peintre-verrier, 6 mai 1856.

DUBOIS (l'abbé), chanoine honoraire, 3 juin 1856.

MARIONNEAU (Charles), 3 juin 1856.

HYRVOIX (Jean-Prosper), propriétaire, 1^{er} juillet 1856.

BACQUA (Auguste-Xavier), propriétaire, 4 novembre 1856.

CAHOUR (l'abbé Abel), officier d'Académie, 5 avril 1859.

LAURANT (Auguste), propriétaire, 6 mars 1860.

LA BRETESCHE (marquis de), propriétaire, 3 avril 1860.

CHESNEAU (Alfred), propriétaire, 6 novembre 1860.

- MARCHEGAY (Paul) ✱, correspondant de l'Institut, 8 janvier 1861.
- SOULLARD (Paul), 7 janvier 1862.
- BOUGOUIN (Charles), 5 janvier 1864.
- GALLES (René) O ✱, sous intendant militaire, ancien élève de l'Ecole polytechnique, 15 mars 1864.
- LENOIR (Léon), architecte, 19 avril 1864.
- GRIMAUD (Émile), imprimeur, secrétaire de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 8 novembre 1864.
- ORIEUX (Eugène), agent-voyer en chef, 6 décembre 1864.
- PREVEL (Louis), architecte, secrétaire de la commission de la Bibliothèque publique de Nantes, 7 mars 1865.
- LA VILLE DE FERROLES DES DORIDES (baron Louis-Marie de), propriétaire, 16 janvier 1866.
- HEURTAUX (Gustave), 6 mars 1866.
- NAU (Paul), architecte, 5 juin 1866.
- LAMBILLY (vicomte de), propriétaire, 5 juin 1866.
- LE SANT (Clément), architecte, 3 juillet 1866.
- VILLERS ✱, percepteur, 4 décembre 1866.
- NICOLAZO DE BARMONT, O ✱, capitaine de frégate, inspecteur des lignes sémaphoriques, 5 février 1867.
- COUETOUX, avocat, 12 mars 1867.
- LEGENDRE, architecte, 12 mars 1867.
- VAN ISEGHEM (Aristide), architecte, 12 mars 1867.
- LA TULLAYE (Alfred de), propriétaire, 5 novembre 1867.
- VAN ISEGHEM (Henri), avocat, 7 janvier 1868.
- HUNAUT (Victor-Alfred), commissaire-priseur, 7 juillet 1868.
- CLÉRICEAU (Constant), architecte, 15 décembre 1868.
- MEYNIER (l'abbé), vicaire à Chantenay, 4 mai 1869.
- MAITRE (Léon), archiviste du département, 8 mars 1870.
- HALGAN (Stéphane), propriétaire, 4 avril 1871.
- GALLARD (l'abbé), 5 décembre 1871.
- TEXTOR DE RAVISI (le baron) O ✱, ancien commandant de Karikal, membre titulaire de l'athénée oriental, de la société asiatique, percepteur à Saint-Étienne-sur-Loire, 5 décembre 1871.
- DU TERTRE DE LA COUDRE (Augustin), avocat, 9 janvier 1872.
- THENAISIE (Charles), propriétaire, 4 juin 1872.
- GABORIT (l'abbé), directeur au petit séminaire, 4 juin 1872.
- RATHOUIS (Edouard), directeur de la Manufacture de vitraux du Carmel au Mans, 4 juin 1872.

BLANCHARD, percepteur à Herbignac, 2 juillet 1872.

MASSION (Gustave), négociant, 29 octobre 1872.

LA LAURENCIE-FLEURY (Marie-Charles-Jules de) ✱, 29 octobre 1872.

L'ISLE DU DRÈNEUF (Pitre de), 29 octobre 1872.

POT, 29 octobre 1872.

COMTE (Félix), 29 octobre 1872.

GANTÈS (Fernand de), 14 janvier 1873.

HUETTE (René), 14 janvier 1873.

LAFONT (Georges-Joseph), architecte, 14 janvier 1873.

LEBOUX (Benjamin), négociant, 14 janvier 1873.

MONTFORT (Jules), architecte, 14 janvier 1873.

LA MORANDIÈRE (de) ✱, 4 février 1873.

GRANGES DE SURGÈRES (de), 11 mars 1873.

POCARD-KERVILER (René), ingénieur des Ponts et chaussées, 1^{er} juillet 1873.

SEIDLER (Charles), 1^{er} juillet 1873.

LEMAIGNEN (Henri), avocat, 2 décembre 1873.

CORNULIER (Henri de), propriétaire, 2 décembre 1873.

BREMOND D'ARS (Anatole de), 5 mai 1874.

LANGLOIS (Eugène), 5 mai 1874.

PICHELIN (Paul), avocat, 4 août 1874.

BERTHAUT (l'abbé), curé de Basse-Goulaine, 3 novembre 1874.

BAUGÉ, 1^{er} décembre 1874.

Pendant l'impression de ce trimestre, ont été admis :

MM.

MELLINET (le général), G. C. ✱, 2 février 1875.

MARCHANT-DUPPLESSIS (PAUL), licencié en droit, 2 février 1875.

LAENNEC, docteur-médecin, professeur à l'école de médecine de Nantes,
2 mars 1875.

VIAUD (Louis), peintre, 2 mars 1875.

MERLAND (C) ✱, docteur-médecin, 2 mars 1875.

BLANCHARD, pharmacien, 2 mars 1875.

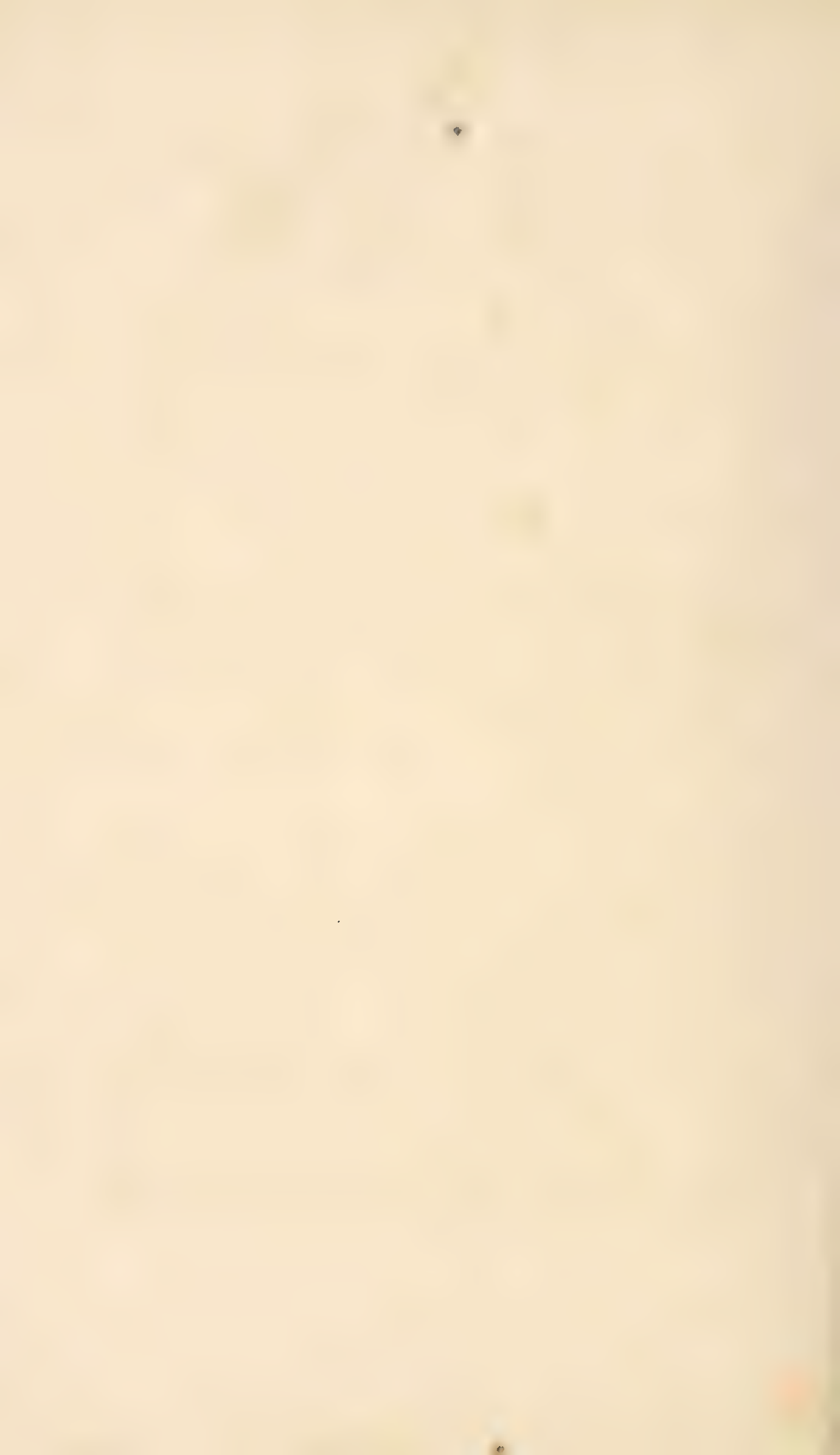
JAMONNIÈRES (Arthur des), 16 mars 1875.

Membres Correspondants.

FILLON (Benjamin), numismatiste à Fontenay (Vendée), 7 janvier 1851.

CAHIER (Auguste), à Douai, 7 juin 1853.

- PERRAULT, à Clisson (Loire-Inférieure), 7 février 1854.
- SOLAND (Aimé de), à Angers (Maine-et-Loire), 3 mai 1854.
- RUDBECK (le baron de), ancien secrétaire de la légation de Suède à Londres, 6 février 1855.
- COCHET (l'abbé), correspondant de l'Institut, inspecteur des monuments de la Seine-Inférieure, à Dieppe, 2 octobre 1855.
- COUTANT (Lucien), 2 octobre 1855.
- DEVERS, peintre, 3 août 1858.
- BAUDRY (l'abbé Ferdinand), curé du Bernard (Vendée), 5 novembre 1861.
- DE BRÉHIER, à Josselin (Morbihan), 5 novembre 1861.
- MOUGENOT (Léon), 13 janvier 1863.
- BOURGEOIS, professeur au collège de Pontlevoy, 5 janvier 1864.
- FIBRAC (le comte de), propriétaire à Orléans (Loiret), 19 avril 1864.
- BARTHÉLEMY (Adolphe de), propriétaire à Paris, 7 juin 1864.
- TREMEAU DE ROCHEBRUNE (Alphonse), 20 décembre 1864.
- TREMEAU DE ROCHEBRUNE. 20 décembre 1864.
- DAMOUR, correspondant de l'Institut, 6 novembre 1866.
- MONTLEZUN (Jules-Frédéric), lieutenant au 135^e de ligne, officier d'ordonnance du général Pajol, 6 novembre 1866.
- DESMARS (Joseph), propriétaire à la Morinais, commune de Bains (Ille-et-Vilaine), 3 décembre 1867.
- LUKIS (Rév^d William-Collings), 17 décembre 1867.
- GUILLLOTIN DE COBSON (l'abbé), vicaire à la Noë-Blanche, par Bains (Ille-et-Vilaine), 24 juin 1865.
- BENOIST (Alcide), docteur-médecin à Saint-Nazaire-sur-Loire, 29 décembre 1868.
- MARTIN (de Guérande), lieutenant de vaisseau, 2 février 1869.
- FORNIER (Gaston), 2 février 1869.
- LAVENOT (l'abbé), vicaire à Quiberon (Morbihan), 5 décembre 1871.
- BALLEREAU (Léon), architecte à Luçon (Vendée), 9 janvier 1872.
- BLANCHERMAIN (Prosper), bibliothécaire honoraire du ministère de l'Intérieur, 29 octobre 1872.
- MÉCHINEAU, architecte à Clisson (Loire-Inférieure), 2 décembre 1873.
- ROCHEBRUNE (Octave de) ✱, graveur, archéologue, au château de Terre-Neuve, à Fontenay-le-Comte (Vendée), 2 mars 1875.
-



EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 5 JANVIER 1875.

Présidence de M. Marionneau, président.

Étaient présents : MM. Galles, Villers, Maître, Cahour, Parenteau, Beaugé, Kerviler, Thenaisie, de l'Isle du Drèneuf, Van Iseghem père, Boismen, de Bremond d'Ars, Soullard, de Wismes, Anizon, Langlois, de la Laurencie, Montfort, Delamare, Gallard et du Tertre de la Coudre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Galles, avant de quitter le fauteuil de la présidence, prononce les paroles suivantes :

MESSIEURS,

Trois années ont passé, pour moi rapides et charmantes, depuis que vous m'avez appelé à ce fauteuil, et vous m'avez gracieusement entouré de si constantes sympathies, que je le quitterais aujourd'hui, je l'avoue, avec un pénible regret, si je ne le cédaï au collègue préféré que, par un double vote justement opiniâtre, vous avez, pour ainsi dire, contraint à s'y asseoir. Si ma pensée, d'accord avec la vôtre, pouvait ici librement s'exprimer, j'appuierais bien davantage sur l'heureuse inspiration de votre choix ; mais je connais la courtoisie de mon aimable successeur, et, pour céder moi-même à un plaisir attrayant et facile, je ne veux pas lui imposer une tâche ingrate et malaisée.

Le premier devoir du passé, c'est de faire prompte place à l'avenir ; autrement, je voudrais aujourd'hui dérouler, devant vous,

la gerbe opulente que , pendant cette triple moisson , vos travaux ont formée. Tous les épis qui la composent sont de qualité choisie, nulle tige d'ivraie ne s'y mêle, et j'éprouve, en déposant mon mandat, une jouissance extrême à reconnaître combien vous avez généreusement comblé mes légitimes espérances.

Pourquoi faut-il que la main qui retraça vos séances fécondes soit maintenant glacée, et que le jour où vos élections nouvelles remplaçaient votre secrétaire général précédât de si peu sa fin prématurée ! L'un des plus séduisants privilèges du travail, c'est de rapprocher les travailleurs, de les lier, rapidement d'abord, par l'estime, plus lentement ensuite par une véritable amitié : avec vous, j'ai subi cette influence heureuse, rendue plus active encore par le contact fréquent que vous m'aviez créé. Phelippes-Beaulieux fut un adepte infatigable de cette science de la bibliographie, qui, sous des apparences arides, voile d'intimes joies. Esprit judicieux et solide, il comprenait d'ailleurs cette recherche des livres comme l'entendent les sages ; et, selon le conseil de Barbier, préférant les bons à ceux qui ne sont remarquables que par leur rareté ou leur bizarrerie, il puisait une véritable doctrine dans les auteurs de tous les âges et communiquait à ceux qui le consultaient les indications les plus capables de les diriger dans leurs études. Sa mémoire prodigieuse le servait admirablement dans cette voie, et sa complaisance était inépuisable ; chacun de nous, bien souvent, avait recours à ce vivant palimpseste, où, par un privilège singulier, tout se superposait sans se confondre, et toujours on emportait le renseignement désiré. Cette disposition intellectuelle, à la fois chercheuse et conservatrice, le rendait fort utile à notre compagnie, et le vide qu'il va laisser parmi nous sera considérable.

Mais combien vos suffrages furent habiles dans le choix de son successeur ! Qui ne connaît cette pléiade brillante que l'école des Chartes disperse peu à peu dans nos provinces, pour féconder les trésors de leurs archives ? Et chacun de nous voit, depuis longtemps, dans Léon Maître, un disciple d'élite de cet institut fameux, un continuateur éminent des traditions bénédictines.

Conduite par de pareils dignitaires, la Société d'archéologie peut se présenter, avec une vaillante confiance, au tournoi scientifique qui, dans cette grande cité, va marquer l'année nouvelle. Je tiens pour insigne honneur d'avoir contribué, grâce à vous, à l'appel adressé à la société française pour l'avancement des sciences; et vous avez appris, avec une satisfaction légitime, la décision prise, à l'unanimité, par cette compagnie célèbre qui, dans son dernier congrès, choisit Nantes pour ses prochaines assises. Les savants qui la composent vont répandre sur nous de précieuses clartés; mais, si nous recevons beaucoup, je sais que nous donnerons quelque chose. En transportant, pour la première fois, leurs débats sur la terre de Bretagne, ils y trouveront, toujours fermes et pleins de vie, de grands principes et d'impérissables croyances. Au milieu de nos ruines féodales et guerrières, au travers des tombes mystérieuses de la nuit celtique, ils vont voir partout surgir, au pays des Namnètes, les basiliques pieuses qu'une semence céleste semble faire germer sur les pas du successeur de saint Clair; et ces représentants autorisés de la science moderne, avec toutes ses audaces, se retireront utilement convaincus qu'en dépit d'une prédiction hâtive, ici du moins, *ceci n'a pas tué cela*.

Je dois vous dire encore les progrès numériques de votre Société. Pour vingt-sept nouveaux collègues entrés parmi nous depuis trois ans, huit seulement se sont retirés; la mort nous a frappés sept fois: nous étions 79, nous sommes 91. Parlerai-je de nos finances? leur bonne gestion est affirmée par la résolution que vous venez de prendre de perpétuer le mandat de votre habile trésorier. Deux fois je me suis présenté au ministère de l'instruction publique pour obtenir des subsides; votre renommée m'y a valu des accueils empressés, suivis des plus heureux effets.

Messieurs, laissez-moi finir par une prière instante. En ces temps agités de laborieuse renaissance, l'institution militaire, dont les fondations mêmes sont profondément remaniées, réclame le constant labeur de toutes les hiérarchies de l'armée; et, pour

un temps du moins, je ne pourrai plus user, que dans une trop sobre mesure, des plaisirs délicats qu'offraient, à mon esprit souvent fatigué, mes chères soirées oratoriennes. Puis, l'avenir du soldat est, plus que jamais, éphémère et mobile, et mes pénates sont abrités par une tente incertaine, hélas ! mal affermie au granit d'Armor. Placé, dans votre mémoire, entre l'abbé Cahour et Charles Marionneau, j'ai peur de n'y laisser qu'une trace effacée ; tenez-moi compte de ma bonne volonté, donnez-moi dans vos souvenirs une hospitalité généreuse. Je me souviendrai toujours ; ne m'oubliez pas.

Après ce discours, accueilli par les marques de la plus vive sympathie, M. Galles cède le fauteuil à M. Marionneau, qui adresse à ses collègues cette allocution :

MESSIEURS,

Plus que personne ici, j'ai lieu d'être surpris de la distinction que vous avez bien voulu m'accorder.

Aux termes de notre règlement, je n'avais point lieu de compter sur ma nomination, puisqu'il n'est pas, chez nous, de droit écrit qu'au renouvellement du bureau, le fauteuil présidentiel sera l'héritage direct de la vice-présidence ; c'est, il est vrai, de droit coutumier, mais, dans la situation particulière où je me trouvais, je n'avais pas lieu de m'attendre à vos suffrages, car voilà dix mois que je n'ai pas assisté à vos réunions. Et, malgré les douloureux et légitimes motifs de mon éloignement, pouvais-je penser que vous me donneriez une part active dans votre Société, où l'assiduité est surtout une des qualités indispensables ?

Vous avez fait mentir le proverbe ; vous ne m'avez pas donné tort quoique absent. Je n'étais pas à la peine, et vous me mettez à l'honneur !

Tout d'abord, j'ai dû considérer mon élection comme une erreur de vos sympathies et persister dans mon refus : votre insistance amicale et bienveillante a vaincu mon hésitation, et j'ose accepter la succession de mon très-honorable prédécesseur, qui dirigeait vos séances avec tant de distinction et d'extrême

courtoisie; mais, en l'acceptant, j'ai la confiance qu'il voudra bien me soutenir de l'appui de son profond savoir et de sa grande expérience.

Les choix heureux que vous avez faits pour m'assister dans la direction des travaux de la Société me donnent encore du courage; car on marche toujours avec plus d'assurance quand on se sent bien entouré.

J'ai donc l'espoir que nous maintiendrons le goût des études archéologiques et que nous propagerons le culte des souvenirs des vieux âges.

Le culte des souvenirs, ah! Messieurs, nous l'avons tous au fond du cœur; n'est-il pas l'essence même de notre Société et sa première raison d'être? Pour en donner une preuve immédiate, permettez-moi de jeter un regard sur les faits et les travaux que contiennent nos annales.

C'est en 1845, le 9 août, que, la classe d'archéologie de l'Association bretonne se trouvant à Nantes, M. le comte Aymar de Blois, qui présidait la session, émit le vœu qu'il se formât, pour le département de la Loire-Inférieure, une Société d'archéologie. Cette idée fut favorablement accueillie, et des adhésions nombreuses vinrent donner naissance à notre Société.

La première réunion remonte au 19 novembre 1845, d'abord à la préfecture, puis à la mairie, puis à l'école de la rue du Moulin, et enfin, le 6 janvier 1857, eut lieu l'inauguration de la salle où nous sommes aujourd'hui.

Voilà donc déjà trente ans que notre compagnie étudie les antiques monuments du comté nantais, des marches de Bretagne et de celles du Poitou; qu'elle découvre dans la poussière des tombes ou dans celle des archives les preuves des faits historiques négligés ou méconnus.

Voilà déjà trente ans qu'elle poursuit ses recherches et qu'elle amasse des matériaux pour les travailleurs de l'avenir.

Il ne nous appartient pas, Messieurs, de juger notre œuvre; mais nous devons avoir conscience du but utile que nous poursuivons. Un temps viendra où chez nous se retrouveront, en

grande partie, les épaves du passé du pays des Namnètes ; et alors , on nous tiendra compte de notre prévoyance à collectionner de simples fragments de bronze , de poteries ou d'inscriptions lapidaires , et tant d'informes et peu séduisants débris ; car c'est avec ces rares éléments , joints à l'ensemble des objets recueillis sur toutes les parties du sol , que de nouveaux Cuvier reconstitueront des mondes disparus. Et puis , de ces travaux de l'archéologie , il se dégage une idée morale , que traduisait en un beau langage un des membres les plus distingués de l'épiscopat français , et que , j'ose croire , vous me saurez gré de reproduire :

« Ce qui nous manque aujourd'hui , parmi tant d'autres choses ,
» c'est le respect de l'antiquité. Pour ma part , je ne connais pas
» de plus grande marque d'infirmité d'esprit que de renfermer le
» drame de l'histoire dans un petit cercle d'années et de ne rien
» voir en dehors de cet horizon étroit. Un pareil dédain du passé
» n'est propre qu'à nourrir l'orgueil , c'est-à-dire la moins excusable et la plus stérile de toutes les passions.

» ... Tous nous devons au passé la meilleure partie de nous-mêmes , nous lui devons notre langue , notre patrie , nos mœurs et nos croyances ; ce qui a marqué notre place dans l'histoire et notre rang sur la scène du monde. Quels que soient nos mérites propres , nous vivons du travail des générations qui nous ont précédés , et c'est leur héritage qui fructifie dans nos mains. A elles l'honneur d'avoir creusé péniblement les sillons où nous jetons , à notre tour , la semence de l'avenir. Car il n'est pas de découverte qui n'ait été préparée par de longues et patientes recherches ; pas de progrès dont les sueurs de nos pères n'aient fécondé le germe ; pas d'institutions , ni d'œuvres puissantes , qui ne plongent leurs racines dans le sol de la tradition ; et , chaque fois qu'un siècle se lève à l'horizon , ce sont les lumières des âges précédents qui viennent former au-dessus de son berceau l'étoile destinée à éclairer sa marche⁽¹⁾. »

(1) Discours de M^r Freppel , à l'ouverture du Congrès archéologique d'Angers , 19 juin 1871.

Messieurs, ces éloquentes paroles sont le plus grand éloge que l'on puisse faire de notre mission. — Ayons-les toujours présentes à la mémoire, et nous nous mettrons facilement au-dessus de ces observations railleuses que souvent on nous adresse en nous voyant manifester tant d'enthousiasme à la découverte de fragments de silex taillés, de terre modelée ou de métal ouvragé. Reprenons donc avec confiance notre marche pour découvrir et conserver.

Je parlais tout à l'heure du culte des souvenirs, un pénible devoir m'y ramène. A ce bureau siégeait, il y a quelques jours encore, un des membres les plus zélés de notre Société; nos procès-verbaux en font foi. Notre excellent et digne collègue, M. Phelippes-Beaulieux, qui a retracé la physionomie de nos séances avec tant d'exactitude, qui, depuis trois ans, remplissait avec tant de conscience les fonctions de secrétaire général, vient de nous être enlevé par une mort foudroyante et bien prématurée. A mon retour, je croyais le revoir plein de vie au milieu de vous, et voilà que j'arrive pour vous trouver groupés autour de son cercueil.

J'avais eu la bonne fortune de mettre en rapport Phelippes-Beaulieux avec l'un des érudits les plus distingués de la Gironde, M. Reinhold-Dezeimeris, le commentateur des œuvres de Pierre de Brach, de la Boétie et de Michel de Montaigne. Entre l'auteur du discours *De la renaissance des lettres à Bordeaux* et celui de *l'Étude biographique sur Mellin de Saint-Gelais*, il s'était établi une de ces correspondances qui rappelaient le savoir et l'esprit des lettrés de ce XVI^e siècle dont se nourrissaient, du reste, ces deux amis. C'était entre eux une sorte de tournoi littéraire. — Aussi ne saurais-je mieux faire apprécier Phelippes-Beaulieux, comme bibliophile et comme érudit, qu'en vous communiquant, tout à l'heure, la lettre que vient de m'écrire M. Dezeimeris.

Maintenant, remettons-nous à l'œuvre avec une ardeur d'autant plus vive, qu'on nous annonce la tenue d'un grand congrès à Nantes. Des savants du plus haut mérite viendront prochainement dans nos murs et nous ferons bénéficier du résultat de leurs

labeurs. Mais permettez-moi d'espérer, Messieurs, que notre Société prendra sa part, si modeste soit-elle, dans ces assises scientifiques.

Nos maîtres, dans ces champs, ont cueilli bien des gerbes :
Puissions-nous glaner un épi !

Tel est mon souhait de bienvenue.

Après cette allocution, M. Marionneau communique la lettre suivante :

« Il est difficile, quand on parle de quelqu'un que l'on n'a connu que
» peu de temps et seulement par un échange de lettres, de donner
» à ceux qui l'ont vu de près des aperçus plus précis que les leurs.
» Je n'essaye donc pas, mon cher ami, de réunir ici les éléments
» d'une notice complète qui ne serait qu'un à peu près ; je me
» borne à vous fournir un de ces éléments, relatif aux circonstances et
» aux travaux qui nous ont rapprochés.

» M. Phelippes-Beaulieux avait composé en 1853 et publié en 1861,
» dans les *Actes de la Société Académique de Nantes*, une notice sur Saint-
» Gelais. Ce travail, précis et bien rempli, était surtout le produit d'une
» lecture assidue et curieuse des œuvres du poète. Lorsque je le lus,
» sans connaître l'auteur en aucune façon, je jugeai que ce devait
» être un homme essentiellement consciencieux, instruit et persévé-
» rant. Mes relations ultérieures n'ont point modifié cette impression
» première ; elles y ont seulement ajouté un sentiment de vive sympa-
» thie pour le caractère privé du savant.

» Bien que je n'eusse pas étudié Saint-Gelais *ex professo*, j'avais,
» au cours de mes lectures, fait quelques remarques sur ses poésies.
» M. Phelippes-Beaulieux, lui, en avait fait l'objet d'un commentaire
» suivi. La publication nouvelle préparée par M. Blanchemain fit partir
» de Bordeaux et de Nantes ces notes diverses, et cette rencontre fut
» l'origine de notre amitié. La composition de l'ouvrage, la correction
» des épreuves, les suppressions, les errata, tout cela devint l'objet
» d'une correspondance suivie où M. Phelippes-Beaulieux sut mettre
» autant de grâce aimable que de solide savoir.

» Peut-être les habitudes primitives de sa carrière d'érudit ne
» l'avaient-elles pas assez accoutumé à ce qui est un des mérites de
» l'érudition contemporaine, la brièveté dans l'exposition. Il était de
» l'école des Ménage et des Spanheim, plutôt que de celle des Bois-

» sonnade. Très-français pourtant par l'esprit, et ayant, soit par naturel, soit par étude, une tendance marquée à unir la grâce malicieuse et la bonhomie candide, il devait aimer La Fontaine comme on aime un ami, comme on aime un des siens.

» Je viens de parler de bonhomie. Vous savez que ce n'est pas souvent le partage de l'érudit, et que, *si juste* qu'il puisse être, on voit surtout en lui, d'ordinaire, *tenacem propositi virum*.

» Eh bien, il faut avoir vu M. Phelippes-Beaulieux en face de l'édition de Saint-Gelais, pour se faire une idée de son immense longanimité. La rédaction un peu trop ample de son commentaire força souvent M. Blanchemain à y faire des retranchements, et comme le temps manquait pour abréger seulement la rédaction, les retranchements emportèrent mainte fois de petites trouvailles intéressantes, auxquelles le chercheur avait consacré de laborieuses recherches. J'ai connu ces petits désappointements, je les ai vus de près ; mais jamais, chez M. Phelippes-Beaulieux, ils ne donnèrent lieu à une récrimination. Ce stoïcisme littéraire, cette rare modestie, ont été poussés par lui, en cette circonstance, jusqu'à la hauteur d'une vertu. Ce désintéressement était d'autant plus méritoire que M. Phelippes-Beaulieux ne pouvait douter de la réelle valeur de son savoir. Son érudition dépassait notablement le niveau moyen, et elle était établie sur des bases sérieuses. Il fut assez bon helléniste pour entreprendre un travail d'ensemble sur l'*Anthologie grecque*, et les renvois de son commentaire sur Saint-Gelais montrent que, comme Sainte-Beuve, il connaissait jusque dans le détail ce recueil rempli de choses charmantes. Il lui est arrivé aussi d'écrire des lettres en grec. Cela n'était point, sans doute, élégant comme des billets d'Alciphron, mais l'excellent Coray se fût contenté d'une pareille correspondance, et plus d'un professeur de faculté eût hésité à y répondre courrier par courrier dans la même langue.

» M. Phelippes-Beaulieux était, en un mot, un vrai lettré, un de ceux dont le caractère rappelle invinciblement la qualification latine des belles-lettres, *humaniores litteræ*, les études qui élèvent l'esprit, et qui confirment les instincts naturels de bienveillance et de bonté.

» Voilà, mon cher ami, comment je m'imagine notre ami, sans l'avoir jamais vu.

» R. DEZEIMERIS. »

La justesse de ce portrait, peint avec beaucoup de finesse et d'esprit, démontre, une fois encore, la vérité des paroles de Buffon : « Le style, c'est l'homme même. »

Après l'installation du bureau, M. Kerviler est invité à donner lecture d'un long mémoire de M. Martin sur les *Roches à bassins* de la presqu'île guérandaise.

Dans la première partie de son étude, M. Martin démontre que les cavités des roches granitiques des environs de Guérande ne peuvent être attribuées à aucune cause dépendant de la nature de la pierre, et il établit le même fait dans sa seconde partie pour les granits employés aux dolmens.

La tradition populaire leur donne souvent une origine légendaire. Un examen plus approfondi de la forme de ces excavations fait connaître qu'elles ont été polies par le frottement de pierres arrondies. L'auteur en conclut que ces cavités servaient d'auges à broyer les grains et présume que leur date de formation est antérieure à l'érection des dolmens.

M. Galles approuve et confirme cette opinion par le récit d'un fait dont il a été témoin en fouillant un tumulus du Morbihan sur l'une des dalles de la chambre funéraire. Il observa des augettes disposées sur la face extérieure tout entières enveloppées par la terre du tumulus, ce qui montre évidemment qu'on s'était servi pour la construction de cette chambre de dalles sur lesquelles les augettes se trouvaient déjà pratiquées.

M. de Wismes répond qu'il ne faudrait pas trop se hâter de généraliser les faits résultant de ces observations, et demande si on est bien sûr que ces cavités aient été creusées avec des outils en pierre et non en métal et fait remarquer que la presqu'île guérandaise est assez pauvre en hachettes de pierre. Sur ce dernier point, M. Kerviler répond que les haches en pierre ne sont pas aussi rares qu'on le dit dans le pays guérandais, car il connaît plusieurs collections qui en contiennent un grand nombre et que dans tous les cas leur absence pourrait s'expliquer si l'on admet que la grande lutte des Venètes contre César a eu la presqu'île guérandaise pour théâtre. Il est en effet très-remarquable que tous les monuments mégalithiques et tous les tumulus de cette contrée aient été tous violés sans exception à l'époque gallo-romaine, comme on l'a constaté encore récemment par les fouilles de Dissignac. Cette violation a naturellement entraîné la destruction des objets contenus dans les chambres sépulcrales. Dans le Morbihan, au contraire, tous les monuments fouillés par la Société polymathique contenaient leur mobilier complet. Cette remarque encore peu connue est, suivant M. Kerviler, un des arguments les plus sérieux qu'on puisse produire en faveur du système qui place la destruction de la puissance venétique dans le pays guérandais.

Après ces réflexions, M. Kerviler passe à la lecture de la 3^e partie du mémoire, que M. Martin a consacrée à l'examen d'un monument spécial nommé la Pierre Blanche. Cet archéologue n'admet pas que tous les dolmens aient

été des pierres ou autels à sacrifices, mais il croit qu'il a existé des monuments à peu près semblables qui avaient cette destination, et, comme preuve, il insiste sur la description de la *pierre Blanche* qu'il a trouvée à la Madeleine entre Guérande et Saint-Lyphard. Ce monument présente un caractère particulier, dans ses dispositions principales, en ce qu'il a passé jusqu'ici pour un dolmen en partie détruit et que M. Martin croit voir dans l'inclinaison de la grande table un fait intentionnel. Il a relevé sur cette table des cupules et des augettes, arrangées de telle façon qu'il a cru voir dans ce monument le type de la pierre à sacrifice. M. Martin en a relevé avec soin les dimensions.

Cette idée nouvelle, fondée sur une observation particulière, ne pouvant acquérir d'autorité scientifique que lorsqu'elle sera confirmée par des remarques analogues sur d'autres monuments de la presqu'île armoricaine, M. Martin se propose de continuer ses recherches et de présenter prochainement un nouveau mémoire à l'appui de sa thèse.

M. le président donne ensuite lecture d'une notice consciencieuse de M. Thenaisie, relative à Moncontour et ses environs; notice pleine de traits de mœurs et de descriptions très-attachantes.

M. Kerviler offre ensuite à la Société, pour le musée, une épée en fer trouvée près du pont Morand dans l'Erdre, sur laquelle M. Parenteau croit reconnaître les caractères artistiques du XV^e siècle.

L'heure étant trop avancée pour que l'ordre du jour fût épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/2.

Le Secrétaire général,
L. MAITRE.

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1875.

Présidence de M. Marionneau.

Étaient présents : MM. Villers, de Wismes, Petit, Van Iseghem père, de la Laurencie, Cahour, Pichelin, de Béjarry, du Tertre, Montfort, Parenteau, Thenaisie, Soullard, Perthuis, de la Tullaie, Gallard, Kerviler, de l'Isle du Dréneuf, Beaugé, Lemeignen et Maître.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le Président ouvre la séance par la lecture de deux circulaires ministérielles : l'une concernant la rédaction d'un annuaire des sociétés savantes, et l'autre la réunion annuelle des délégués des Sociétés de province, qui se tient à la Sorbonne. Quelques bulletins sont ensuite déposés sur le bureau et distribués à plusieurs membres, qui se chargent d'en rendre compte.

Le scrutin, ouvert pour l'élection d'un secrétaire-adjoint, donne la majorité des suffrages à M. Lemeignen, avocat.

M. l'abbé Cahour est ensuite élu membre du Comité central.

M. le général Mellinet et M. Paul Marchant-Duplessis, récemment présentés, sont admis comme membres titulaires de la Société archéologique.

M. Parenteau commence la série des communications par la lecture de quelques passages d'une étude sur le lac de Paladru (Isère), qui lui a été envoyée par le conservateur du musée archéologique de Lyon, en faisant remarquer les singulières analogies qui existent entre ce lac et celui de Grandlieu. De part et d'autre, les légendes sont identiques et les fouilles ont donné à peu près les mêmes résultats. Il ajoute qu'en vue du congrès scientifique, dont la session aura lieu à Nantes, au mois d'août 1875, il serait opportun de recommencer de nouvelles recherches dans le lac de Grandlieu, dès que les basses eaux le permettront. Ces conclusions sont adoptées par les assistants.

Le même membre soumet à la Société plusieurs vases trouvés à Saffré et qui lui ont été remis par M. Leroux, avec une note descriptive dont il fait lecture, et termine en observant que ces objets sont parfaitement semblables à ceux qui ont été découverts à Rezé et à Saint-Médard-des-Prés, et auxquels on assigne une origine gallo-romaine. Des remerciements sont votés à M. Leroux.

M. Perthuis offre au musée la matrice du sceau qui a servi à sceller les vitrines de l'exposition de 1872, et M. Jalabert envoie, par M. l'abbé Cahour, un vase dont il est difficile de préciser l'usage et la date.

M. le Président prend ensuite la parole pour lire un document inédit sur Louis de Foix, célèbre ingénieur du XVI^e siècle, et sur lequel, hors la notice publiée en 1864 par M. Tamizey de Larroque, il existe très-peu de renseignements. La pièce produite par M. Marionneau est extraite des archives municipales de Nantes et prouve que cet habile ingénieur avait été chargé d'étudier le dessèchement du lac de Grandlieu en 1572. Malheureusement le rapport qu'il a dû faire sur sa mission n'est pas parvenu jusqu'à nous.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/4

Le Secrétaire général,

L. MAÎTRE.

SEANCE DU 2 MARS 1875.

Présidence de M. Marionneau.

Étaient présents : MM. Prevel, de Béjarry, La Nicollière, Parenteau, Soullard, Huette, Gaborit, Perthuis, Grimaud, du Tertre de la Coudre, de la Laurencie, Van Iseghem père et Maître.

Après le dépôt ordinaire des publications envoyées à la Société depuis la séance précédente, le scrutin est ouvert successivement sur la présentation de MM. Laënnec, docteur-médecin, Viand, peintre décorateur, Blanchard, phar-

macien, Merland père, docteur-médecin, et de Rochebrune, graveur aquafortiste. Ces nouveaux membres sont tous admis.

M. de Béjarry fait part aux assistants de plusieurs objets curieux qui viennent d'enrichir sa collection privée, ce sont : un mortier en bronze, trouvé dans les ruines de la Rochelourie, en la commune de Saint-Vincent de Puy-Maufray. (Vendée), et une aiguière en argent du XVII^e siècle.

Lecture est ensuite donnée par M. Maître d'une note rédigée par M. Ledoux de Savenay sur une voie romaine qui paraît avoir été ignorée de M. Bizeul, et dont il a suivi les traces dans plusieurs villages des environs de Savenay. Suivant l'opinion de M. Ledoux, conforme aux présomptions de M. Kerviler, cette voie devait aboutir à la Loire près de Rohars et mettre ce dernier point en communication avec Blain. M. Prevel appuie ces conjectures en ajoutant que M. Bizeul avait soupçonné que le Chatellier près Savenay devait être sur le passage d'une voie romaine.

M. Maître appelle l'attention de l'assistance sur deux articles insérés dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* par M. Jégou de Lorient, qui, à propos des statuts de la confrérie de Saint-Nicolas de Guérande, dont il a publié le texte avec commentaires, a émis l'opinion que le culte de Saint-Nicolas lui paraissait avoir été importé en Bretagne et propagé par les Templiers. Suivant cet auteur, le nom de saint Nicolas serait si souvent mêlé au souvenir des Templiers et les chapelles du saint seraient si fréquemment placées dans le voisinage des templeries, qu'il serait difficile d'y voir une coïncidence fortuite; mais M. Maître objecte, dans ses observations, que M. Jégou aurait dû d'abord s'enquérir des lieux où les Templiers résidaient; qu'il cite un trop petit nombre de faits à l'appui de sa thèse, et fait remarquer qu'il existait très-peu de commanderies placées sous le vocable de Saint-Nicolas. M. Maître suit ainsi pas à pas l'argumentation de M. Jégou; il démontre notamment en ce qui concerne Nantes qu'il n'y avait aucun trait de ressemblance entre la confrérie de Toussaints sur les Ponts et celle de Saint-Nicolas de Guérande, et que les présomptions établies sur certaines coutumes indiquées dans les statuts de cette confrérie ne sont pas assez solides pour étayer un système entièrement nouveau.

Sans combattre d'une manière absolue l'opinion de M. Maître, M. de la Nicollière croit, cependant, devoir faire remarquer que, pour ce qui concerne la ville de Nantes, l'église paroissiale de Saint-Nicolas était tout auprès de la chapelle des Templiers, située, comme chacun sait, dans la rue du Bois Tortu, sur le quai de la rivière d'Erdre, aujourd'hui quai Cassard.

M. l'abbé Gallard lit ensuite quelques pages pour rappeler à l'assistance la mémoire de feu M. Flandrin, conseiller-général de Saint-Père-en-Retz, duquel le musée archéologique a reçu un don important de bronzes provenant d'un atelier de fondeur, et que le défunt a laissé quelques manuscrits intéressants

dont il espère avoir communication. En remerciant M. l'abbé Gallard des démarches qu'il a faites, M. le président le prie de renouveler ses instances près des héritiers.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire général,

LÉON MAÎTRE.

SÉANCE DU 16 MARS 1875.

Présidence de M. de Bejarry.

Présents : MM. de Wismes, Prevel, de la Nicollière-Teijeiro, Maitre, Montfort, Langlois, Merland, Dr Foulon, de la Laurencie, Soullard, Anizon, Dr Le Houx, de l'Isle, etc.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants, offerts à la Société :

1^o *Catherine de Parthenay*, par M. C. Merland.

2^o *Cassiodore, — de l'âme*, — traduction française de Stéphane de Rouville, petit volume in-18.

3^o *Le 2^e fascicule du tome I de la Société archéologique de Bordeaux* (octobre 1874).

4^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, année 1874. N^o 4.

5^o *Bulletin d'Archéologie chrétienne*, de M. L.-B. de Rossi, — édition française, publiée par l'abbé Marsigny. (5^e année. N^o 4.)

On procède ensuite au vote sur l'élection de M. Arthur des Jamonnières, présenté par MM. de Wismes et de la Nicollière-Teijeiro.

M. des Jamonnières est admis à l'unanimité.

M. de la Nicollière donne lecture de fragments d'un journal de bord, trouvé dans des papiers de famille. Cette relation du commencement des massacres de Saint-Domingue a pour nous un intérêt tout particulier ; la plupart des victimes de cette catastrophe appartenant à notre ville.

M. Foulon nous communique ensuite une intéressante notice sur une tour trouvée aux environs de Pornichet et semblable à celles déjà décrites dans son travail sur les tours télégraphiques. Cette détermination, dit-il, a été niée dans *l'Almanach de l'Archéologue français*, de 1870 (page 15.) L'article du contradicteur est plaisamment intitulé : « Les vieilles masses de moulins à vent métamorphosées en phares gallo-romains. » Les souches de moulins à vent et les vieilles tours en question sont, il est vrai, connues dans les campagnes sous le même nom de masses ; elles n'en diffèrent pas moins extrêmement, surtout dans la construction intérieure. L'archéologue de Caen aurait pu s'en convaincre, s'il avait pris connaissance du premier travail publié dans nos annales sur ce sujet et des dessins qui y sont joints. au lieu de lire seulement le compte rendu de la Sorbonne de 1869.

M. Foulon termine sa communication en nous annonçant que deux prochaines notes de lui auront pour objet : la première, un vrai puits dit funéraire, en Escoublac ; — la deuxième, la voie gallo-romaine qui, suivant le littoral guérandais, allait du lac de Trébiguier sur la Vilaine, lequel existe encore, au lac de Saint-Brevin, depuis longtemps supprimé.

M. de Wismes combat l'opinion de M. Foulon sur les tours à signaux : pour lui, ces tours ne sont ni télégraphiques, ni gallo-romaines, rien dans leur construction n'attestant une date aussi reculée. Cependant la bizarrerie de leur disposition intérieure doit appeler les recherches des antiquaires sur leur destination.

Enfin, M. de Wismes analyse, dans une charmante causerie, le premier volume des *Annales de la Société archéologique de Bordeaux*. Il insiste sur le bon goût et la justesse de la définition donnée par cette Société à l'archéologie, et qui lui fait comprendre tous les objets d'arts antérieurs au XIX^e siècle.

Le deuxième article de ce volume est une notice de M. du Balen, sur les silex taillés trouvés dans les Landes. L'auteur se lance avec une grande hardiesse à suivre les pérégrinations de deux peuplades d'hommes primitifs. Le moindre indice lui fournit des révélations sur la vie et les mœurs de ces âges sauvages.

M. de Wismes demande à la Société de vouloir bien remettre à la prochaine séance la fin de ses notes critiques sur les *Annales de la Société archéologique de Bordeaux*.

La séance est levée à neuf heures un quart.

Le Secrétaire,

P. DE L'ISLE DU DRÈNEUF.

NOTES CRITIQUES

SUR

LES ROCHERS ET LES DOLMENS A BASSINS

DE LA PRESQU'ILE GUÉRANDAISE

I

Dans mes promenades archéologiques autour de Guérande, j'avais autrefois remarqué un certain nombre de rochers naturels présentant une série de trous ovales ou ronds, dus, à mon avis, à la main de l'homme; mais ma pensée, fixée sur un autre point, ne s'y arrêta pas davantage. Survinrent les *moulins primitifs* de M. le Dr Foulon (1), et l'attention des rares chercheurs du pays se porta immédiatement vers nos rochers. En quête de *meules* et d'*ateliers de meules*, je trouvai des *bassins* et des *augettes* en si grand nombre qu'il était impossible de n'être pas vivement frappé de leur présence. Je résolus d'étudier attentivement ces singulières cavités et de noter avec précision tous les détails propres à me guider dans la voie que je poursuivais dorénavant.

Ce sont les résultats de ces études et les réflexions qu'elles m'ont suggérées que je soumets à la critique des archéologues.

(1) *Bull. de la Soc. Archéol. de la Loire-Inf.* 2^{me} Trim. 1868.

II

Avant de commencer ce travail, je dois dire un mot des *ateliers préhistoriques* découverts, étudiés et décrits par M. le Dr Foulon. — Des traces irréfutables d'une exploitation de meules à moudre les graines, existent sur un grand nombre de rochers granitiques et de la presque guérandaise. — Elles se présentent sous forme de cylindres en relief qui, pour une cause quelconque, n'ont pas été détachés de la roche, et ailleurs sous forme de cavités cylindriques aussi, sorte de *moules* indiquant la place de meules enlevées. Dans ce dernier cas, je remarque que la cavité est toujours placée sur le bord du rocher, là où il présente une déclivité plus ou moins verticale, de façon qu'un tiers au moins de la surface enveloppante soit à l'air libre, condition indispensable pour l'introduction de coins sous le bloc à détacher. La cavité ainsi placée ressemble grossièrement à un siège, aussi celles du rocher de la vallée du Griguenic sont-elles appelées « sièges des druides » et l'on ajoute aussitôt : « Voici l'autel à sacrifices. » — C'est un rocher à bassins voisin. — Tous les *moules* que j'ai vus, et je pourrais les compter par centaines ⁽¹⁾, répondent à la description que je viens d'en donner. On doit donc rejeter comme *moules* d'anciennes meules les cavités cylindriques complètes placées au milieu et non sur le bord d'un rocher. Même avec nos moyens actuels il serait impossible d'extraire du milieu d'un bloc de pierre, une meule dont la surface cylindrique serait seule détachée, à moins d'enlever la matière environnante sur un grand espace, travail énorme aussi bien qu'absurde qui nous ramènerait aux cylindres en relief cités plus haut et qui ont été obtenus par un pareil procédé, quand la tête de granit s'y prêtait par ses petites dimensions. Impossible aussi de confondre la *trace* d'une meule enlevée avec les trous dont j'ai parlé en

(1) Rochers de Cramaguen, Clis, Cremeur, Lechet, Bas-Brévin, Trépié, Brantonnet, Quéniquen, etc., etc...

commençant, puisque ceux-ci sont, au contraire des premières, creusés à n'importe quel endroit du rocher. Je tenais à bien établir ce point, parce qu'après la découverte de M. Foulon, il y a eu une tendance de l'esprit et des yeux à voir dans toutes les cavités circulaires de nos rochers, des restes de cette exploitation meulière. — Nous verrons, au paragraphe suivant, qu'il y a de nombreux traits caractéristiques, la forme entre autres, qui séparent les *moules* de meules des *bassins* et *augettes* de nos rochers.

Rochers à bassins.

III

Géologiquement la presqu'île guérandaise se compose de granits, de gneiss, de micaschistes et de schistes siliceux sur lesquels, en plusieurs endroits, sont venus s'épancher de nouvelles coulées granitiques (*).

Les granits dominent sur les hauteurs, et nous pouvons dire qu'ils forment presque exclusivement les nombreuses collines qui donnent au pays son relief accidenté et son aspect pittoresque. Les roches primitives de ces sommets, érosées à l'origine de leur formation, ont donné lieu aux granits sédimentaires et aux schistes cristallins qui les entourent et forment les plaines et les vallées de notre pays.

La terre végétale est elle-même composée des produits de la désagrégation de ces diverses roches, auxquels, dans la suite des siècles, est venu se joindre la dépouille des végétaux, l'humus ou terreau. Ce dernier élément atteint sa limite extrême d'abondance dans la Brière, où il repose immédiatement sur le gneiss.

Ni alluvions ni éboulements ne sont venus changer le relief du sol, et si M. Elie de Beaumont appelle la terre végétale « un

(*) Un curieux exemple de ce fait géologique se voit dans une carrière abandonnée, au pied du moulin de Cramaguen. A. M.

monument d'une haute antiquité et d'une permanence remarquable » (1), nous sommes certainement en droit de citer notre presqu'île comme un des exemples les plus frappants de cet axiome géologique. Il est bien évident que nous ne parlons que de la partie continentale, les rivages de l'Océan ayant subi, au plus haut degré, les effets de l'érosion par les vagues, de l'envahissement par les sables et de l'empiétement sur la mer par l'industrie humaine.

Sur nos collines, dans nos vallées, les monuments des hommes se montrent à nous à la même place et au même niveau qu'ils occupaient il y a des milliers d'années, et nos rochers de granit, grâce à leur dureté, sont aujourd'hui, aussi bien que le sol, ce qu'ils étaient en ces temps reculés.

J'ai visité tous les sommets, tous les affleurements granitiques, et je n'en ai pas rencontré un seul qui ne fût couvert de *bassins* et d'*augettes*, au point que souvent le rocher en était comme dentelé. Si la pierre est compacte, à grains fins, les cavités sont profondes, régulières, bien conservées; si elle passe au gneiss (2) les traces sont frustes, mais encore bien reconnaissables.

Quelques affleurements où la roche est un granit porphyroïde ou une pegmatite à grands cristaux de feldspath, ne portent aucune trace de trous. Au contact de l'eau et de l'air, ces roches se décomposent promptement (3). Devons-nous voir dans cette destruction naturelle la cause de la disparition des *bassins* et des *augettes*? — Je ne le crois pas et je présume que les ouvriers qui creusèrent nos granits rejetèrent la pegmatite comme impropre au but qu'ils se proposaient.

Je ne puis citer tous les rochers à *bassins* et à *augettes* de la

(1) Leçons de géologie pratique professées au collège de France. T. I. — 5^{me} Leçon. p. 140.

(2) Le terrain de gneiss (terrain stratifié) se décompose beaucoup plus facilement que le granit.

Mayes — Statistique géol. et indust. du département de la H^{te}-Vienne.

(3) Explic. de la carte géol. de France par Elie de Beaumont et Dufrénoy. T. I. Ch. 2.

presqu'île guérandaise. Les plus remarquables sont ceux de Cremeur, de Clis, de Miroux, de Sandun, de Beaulieu, du Crupien, du Rohin, de Trépié, du Rochas, de Brantonnet, etc... etc... Partout même assemblage de cavités de toutes dimensions. Quelques-unes sont fort grandes (1^m70 sur 1^m40 et 0,20 de creux), et d'autres très-petites (12 à 15 c/m de diamètre); celles-là sont toujours elliptiques, à fond plat, avec rigole de déversement; celles-ci, hémisphériques, avec ou sans déversoir. J'appelle les premières, *bassins*, les secondes, *augettes*.

Souvent les *bassins* comme les *augettes* se déversent les uns dans les autres; mais dans beaucoup de cas nous ne devons y voir qu'une dégradation due aux eaux des pluies, qui, en s'écoulant sur les surfaces convexes des rochers, ont usé plus ou moins profondément les murs de séparation des cavités ou élargi et creusé les premières rigoles.

Voici quelques dimensions prises sur les lieux :

Bassins	Brantonnet	1 ^m 50 sur 1 ^m			
—	—	0 50	»	0 30	
—	Motte de Beaulieu	0 60	»	0 40	— 0 20 de creux.
—	Miroux	1 10	»	0 65	et 0 40 —
—	—	0 80	»	0 60	» 0 30 —
—	—	0 70	»	0 60	» 0 20 —
—	Ile de Kerboup	1 50	»	1 10	» 0 25 — etc.

Les augettes qui sont rondes varient de 60 à 12 c/m de diamètre.

Quelques têtes granitiques, quelques affleurements se voient sur le penchant des coteaux et au fond des vallées; ils ont été, comme ceux des sommets, l'objet d'un minutieux examen. Aucun d'eux ne porte de traces de *bassins* et d'*augettes*. La roche se présente avec cet aspect mamelonné caractéristique du granit, et l'industrie primitive n'est pas venue la façonner comme sa voisine des hauts lieux (1).

(1) Il y a une exception. Un rocher en beau granit situé au fond de la vallée du Cardinal, non loin de la chapelle, offre sur une de ses têtes un bassin régulier, bien conservé, sans rigole d'écoulement. Est-il bien ancien? A. M.

Nous sommes donc amenés à la constatation de deux faits : présence de cavités elliptiques ou rondes sur les rochers élevés : absence complète de ces cavités sur les rochers situés en bas lieux.

Plus tard, en parcourant le Morbihan, j'ai pu faire les mêmes remarques sur les nombreux rochers à *bassins* que renferme ce département. Tous sont au sommet des collines et sur les hauts plateaux. J'ai été heureux, en lisant le *Guide des touristes et des archéologues dans le Morbihan*, par M. le Dr Fouquet (p. 10), de voir que mon observation avait déjà été faite par des archéologues, et que je pouvais, jusqu'ici du moins, compter sur des auxiliaires. Puissé-je, dans la suite de mon travail, trouver le même appui et la même conformité d'opinion.

IV

Je ne crois pas nécessaire d'insister sur les caractères qui différencient si profondément les *bassins* et *augettes* des cavités laissées par les meules. — Reste une objection à combattre : celle que vont me faire les archéologues, qui voient dans les excavations de nos rochers granitiques des effets naturels dus aux simples influences climatiques. — Je regrette de me trouver en désaccord avec des savants tels que M. Henri Martin ⁽¹⁾ et M. Roget de Belloguet, qui a, je crois, grand tort de passer sans s'arrêter à côté des *rochers à bassins* ⁽²⁾, dont il aurait pu tirer un grand profit pour sa thèse, d'ailleurs fort remarquable, sur les Ligures et les monuments pré-celtiques. — Je trouve encore un adversaire dans mon spirituel collègue, M. le Dr Foulon, et je me demande s'il avait visité les rochers de Miroux et de Clis, quand il a qualifié de « trompeurs et de naturels les disques et plats qui couvrent par milliers la surface de nos granits bretons » ⁽³⁾.

(1) *Etude d'archéologie celtique*. p. 208, note I.

(2) *Ethnogénie gauloise*. — Génie gaulois, p. 514.

(3) *Bull. de la Soc. archéol. de la Loire-Inférieure*, 2^e trim. 68, p. 118.

Je croirais plutôt que, cédant à l'entraînement de sa belle découverte des *ateliers préhistoriques*, il a pris nos *bassins* pour des vides provenant de meules enlevées. — Heureusement que près du mal le docteur me donne aussitôt le remède ; c'est l'opinion tout à fait conforme à la mienne de deux illustres archéologues, MM. Troyon et de Gobineau ⁽¹⁾.

La géologie va nous prêter son concours et nous aider à résoudre plus complètement la question technique qui nous occupe.

Les influences atmosphériques ne creusent pas les roches feldspathiques et les granits ; elles leur donnent une structure mamelonnée, arrondie ⁽²⁾ et d'autant plus régulière que la masse est plus compacte et plus dure. — Les calcaires offrent bien des perforations cannelées ou en forme de petits puits à contours arrondis, mais pas les granits ⁽³⁾. — M. Charles des Moulins, dans son étude sur le Nontronnais, qualifie de dômes les blocs granitiques qui couvrent la contrée ; « presque toujours, dit-il, ils offrent une forme sphérique et leurs angles sont constamment émoussés. » Plus loin, il ajoute : « Les blocs les plus rapprochés de la forme sphérique montrent évidemment des traces d'un délitement concentrique et parfois l'on voit encore auprès d'eux les écailles curvilignes qui s'en sont détachées ⁽⁴⁾. »

J'ai fait des observations à peu près analogues en parcourant les montagnes granitiques de l'Auvergne, où des amas chaotiques de blocs détachés, ou sur le point de l'être, à formes toujours arrondies, font songer aux fameuses pierres branlantes, dont ils sont bien probablement l'origine ⁽⁵⁾. — Je ne puis m'empêcher de

(1) *Inégalité des races humaines*. Passage cité par M. Foulon.

(2) *Explication de la carte géologique de France*. T. I, ch. 2, p. 110. — Ch. Lyell. *Éléments de géologie*. T. II, p. 434.

(3) Arni Boué. — *Guide du Géologue voyageur*. T. I, p. 507.

(4) *Dissertation sur deux rocs branlants du Nontronnais*, p. 22, 23.

(5) Cette opinion est celle de MM. Elie de Beaumont et Dufrenoy, — *Explication de la Carte géologique de France* (T. I, ch. 2), — et aussi celle de M. des Moulins, dans son ouvrage cité plus haut.

citer encore les paroles de l'illustre géologue anglais, sir Ch. Lyell, qui viennent confirmer, avec une autorité indiscutable, les opinions que je viens d'exprimer : « Ces pierres (les granits), d'abord anguleuses, acquièrent insensiblement une forme arrondie, par l'action de l'air et de l'eau, car leurs bords et leurs angles s'émoussent plus facilement que le milieu des faces. » *Éléments de géologie*. T. II, p. 435.

Cette importante question des cavités de nos rochers de granit a été posée et discutée par M. le Dr Fouquet dans son *Guide du Morbihan*. Il y résume, beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, les opinions si diverses qui ont été émises sur les rochers à bassins, au point de vue exclusivement géologique. « Tout enfoncement régulier ou irrégulier dans un granit ne peut être dû, pour ces archéologues, qu'à une cause de destruction ou d'accommodation », écrit M. Fouquet ⁽¹⁾. Nous acceptons cette conclusion avec sa signature collective ; tout en regrettant qu'un savant aussi compétent en pareille matière que l'auteur du *Guide*, ait cru devoir nous taire ses appréciations personnelles.

Nous verrons au § VI que la tradition marche d'accord avec la géologie pour nous montrer dans les *bassins* et *augettes* de nos granits des œuvres exécutées par la main de l'homme. N'y a-t-il pas dans cette multiplicité vraiment prodigieuse d'ouvrages identiques un fait digne d'attirer l'attention des archéologues et destiné à jeter un peu de clarté dans la nuit des études ethniques, ou du moins dans l'histoire de l'homme primitif en Europe ?

V

On a beaucoup discuté sur le but des *pierres à bassins*, et l'opinion qu'elles auraient été des autels où l'on sacrifiait des victimes humaines a fait de nombreux prosélytes. Je ne sais pourquoi nous voulons à toute force que nos aïeux aient passé

(1) *Guide*, p. 11.

leur vie à sacrifier leurs semblables. — A l'origine des études celtiques, on voyait des autels partout, dans les dolmens, opinion généralement abandonnée, dans les demi-dolmens ou lichavens, qui ne sont que des dolmens inachevés ou bouleversés ⁽¹⁾, enfin dans tous les *rochers à bassins*. — Aujourd'hui, avec les progrès de l'Archéologie, nous pouvons dire que ces derniers monuments sont restés seuls sur la brèche et qu'il faut conséquemment mettre la plus grande circonspection dans le choix à faire des rochers-autels, dans l'impossibilité où l'on est de supposer que tous ont pu servir à un pareil usage, ce qui nous ramènerait, vu la multiplicité des *bassins*, à cette exagération de sacrifices qui est en contradiction avec l'histoire. « Les sacrifices humains n'avaient lieu chez les Gaulois que dans les circonstances importantes », dit M. de Belloguet, dans sa belle étude sur le druidisme ⁽²⁾. — Je serais d'ailleurs porté à croire, avec M. H. Martin que les autels étaient des tables unies ⁽³⁾, sans perforations, et non ces rochers informes occupant un espace souvent considérable, que nous voyons criblés de cavités de toute grandeur et de toute forme. Quel rapport peut avoir le *bassin* avec l'immolation d'une victime ? A quoi est-il nécessaire ? Il n'y en a pas un dans lequel un homme puisse être étendu, et nous savons par les écrivains anciens que les victimes étaient brûlées sur le bûcher, tuées à coups d'épées ou de flèches, quelquefois lapidées, pendues, mais non égorgées dans un bassin comme des animaux de boucherie. — Les rigoles de déversement ont pu être une des causes premières de l'erreur où l'on est tombé. On a voulu y voir le sang couler. A ceux qui croient nos cavités naturelles de nous expliquer cette rigole inséparable de tout *bassin* ! Les partisans des rochers-autels auraient été frappés d'une particularité, très-curieuse en effet, de nos *bassins*, et ils auraient senti que quelque chose devait s'écouler par la rigole. Ils ne se sont trompés que sur la substance.

(1) C'est aussi l'opinion de M. de Belloguet. — *Génie Gaulois*, p. 509.

(2) Même ouvrage, p. 287.

(3) *Etudes d'arch. celt.* p. 191.

VI

Que va nous dire la légende ? Les traditions sont nombreuses dans notre pays armoricain, où tout est resté immuable, les mœurs et les coutumes, la langue et les souvenirs, et si des faits sont tombés dans l'oubli, par la suite des temps, nous devons en retrouver la trace dans les noms particuliers attachés à chaque point de notre territoire, à chaque champ, à chaque rocher, à chaque monument. Quelquefois antiques, le plus souvent traduits en français, ces noms doivent être pour nous ce qu'ont été pour les égyptologues les inscriptions grecques gravées sur les monuments des Pharaons à côté des caractères hiéroglyphiques. — Mais en acceptant les légendes, vraies au fond, il faut cependant savoir rejeter sans crainte les détails et les incidents hyperboliques qui sont venus, de siècle en siècle, en passant de bouche en bouche, se greffer sur l'idée mère. — Les *rochers à bassins*, appelés en plusieurs endroits, *rochers du sacrifice* ⁽¹⁾, nous apprennent que le souvenir des horribles rites druidiques ne s'est pas perdu chez les fils des druides ; mais aussi que l'esprit humain, avec cette tendance à rattacher tout ce qui le frappe et qu'il ne peut expliquer à une cause merveilleuse ou terrible, n'a pas voulu chercher dans des explications vulgaires la raison d'être de ces monuments. Le préjugé du sacrifice humain est le plus général. — Il y en a d'autres qui se rattachent certainement aux légendes sacrées ou profanes du moyen âge, où les trous de nos rochers deviennent des empreintes de pas. — Des géants, des saints, des animaux fantastiques ont laissé là « les lieux de leurs pieds », comme disent les paysans.

Un d'eux me disait, en me montrant une grande augette, que c'était la *marmite du diable*. — Je pourrais multiplier ces explications légendaires de la présence des cavités creusées sur les

(1) J'ai déjà parlé (§ II) du rocher de Griguenic. Un des rochers de Cre-meur porte aussi ce nom. — A. M.

granits, et toutes auraient ce point commun, qu'elles n'admettent jamais une cause naturelle.

Nos paysans, qui sont la plus haute expression de la tradition naïve et sans commentaires, savent donc fort bien que leurs rochers à bassins ne sont pas l'œuvre de la nature, qu'ils ont été creusés par l'homme (nain ou géant, sorcier ou saint, peu importe), et qu'ils ont servi à un usage que dans leur demi-ignorance ils ont fait sanguinaire ou merveilleux.

La légende, ainsi débarrassée des mille enveloppes qui la travestissent trop souvent, nous laissera en présence de deux faits :

1° Nos pères les Gaulois ont sacrifié des victimes humaines ;

2° Les *bassins* des rochers granitiques sont dus à l'industrie de l'homme.

Le premier nous est confirmé par tous les auteurs anciens, le second par la géologie et l'étude que nous avons faite, sur les lieux, des *rochers à bassins*.

La tradition, l'histoire et la science se donnent ici la main pour nous conduire au même but.

Nous dirons enfin que les *bassins* et *augettes* sont toujours creusés dans le granit. Les autres pierres n'en portent pas de traces. Pourquoi ? Les terrains calcaires couvrent les trois quarts de la France, et leur pâte, beaucoup plus tendre que celle des granits aurait dû les faire préférer à ceux-ci. Nous verrons que cette propriété du calcaire fut la cause qui le fit rejeter par ceux qui creusèrent nos rochers granitiques.

VII

Il est nécessaire, avant d'aborder l'examen des usages et de l'origine des *bassins* et *augettes*, que je combatte une opinion très-répandue et qui est en contradiction avec les conclusions auxquelles je dois arriver. Voici cette opinion :

Beaucoup d'archéologues et des plus savants, voient dans toutes les cavités des rochers, plats, disques, augettes, bassins, sculptures, etc., la preuve de l'introduction du bronze chez

les populations primitives de nos contrées. Ils ne peuvent admettre la possibilité de telles œuvres avec le seul instrument de pierre, et tendent ainsi à resserrer dans un laps de temps relativement court les nombreux vestiges que nous ont laissés les civilisations si diverses qui ont occupé notre pays. Avec la pierre, barbarie; avec le bronze, civilisation et progrès. Le saut en serait brusque.

Si l'archéologie était réduite aux rares reliques éparses sur le sol, elle serait une science bien hypothétique, c'est-à-dire inexacte et trompeuse; mais il est loin d'en être ainsi.

Nous trouvons chez les peuples encore aujourd'hui en enfance, des faits positifs d'où nous pouvons conclure par analogie, et l'histoire des premiers âges de l'Europe peut se lire, à livre ouvert, dans les œuvres et les procédés des habitants actuels des îles du grand Océan.

Si les métaux ont fait faire un pas immense à l'humanité, dans sa marche ascensionnelle vers le progrès, il faut cependant bien admettre que l'homme, pendant l'âge de la pierre n'est pas resté un sauvage et que son génie inventif a su tirer parti des grossiers instruments qu'il avait à sa disposition, pour s'élever à un certain degré de civilisation. Les gigantesques statues de l'île de Pâques, immenses monolithes détachés des cratères des volcans, sculptés sur place et portés à des distances considérables (25 et 30 milles) du lieu d'exploitation, sont-elles dues à des sauvages? Les kanaques des îles de l'Océanie que les premiers navigateurs, les Cook, les Bougainville, ont trouvé munis d'admirables pirogues de 30 mètres de long, sont-ils des sauvages? Leurs *morai* construits en pierre bien équarries, ornés de statues de bois et de pierre, sont-ils l'œuvre de sauvages? Et cependant tous ces peuples étaient en plein âge de la pierre, jamais un instrument de métal n'avait pénétré chez eux. J'ai vécu pendant un an dans les îles de l'Océanie, à cet âge reculé de la pierre dont la seule pensée nous effraie quand nous le rapportons à notre pays, et je l'ai trouvé là-bas tellement supérieur aux grossiers vestiges qui couvrent notre sol, que je n'ai nullement besoin du bronze pour m'expliquer la présence des bassins de nos rochers et des sculp-

tures de nos monuments mégalithiques. Des œuvres des kanaques je conclus à nos mégalithes ouvrés, non par analogie, mais à fortiori.

Encore un mot. Dans la grotte des Eyzies, MM. Lartet et Christy ont trouvé des blocs de granit arrondis et portant à leur partie supérieure une cavité plus ou moins profonde. « Le trou est quelquefois assez profond pour simuler un petit mortier. ⁽¹⁾ » Nous sommes ici en plein âge du renne, en pleine époque de la pierre éclatée, et cependant nous y trouvons des représentations d'animaux et des sculptures qui, certes, sont plus inexplicables que les figures tracées sur la pierre des dolmens ou des rochers naturels. Ces découvertes qui se succèdent chaque jour, et qui viennent de donner au monde savant le beau renne de Thaïngen ⁽²⁾, sont la meilleure réponse à faire aux partisans du bronze.

Ce point élucidé, j'entre avec moins d'appréhension dans le vif de la question.

VIII

Devant le développement considérable des *rochers à bassins et à augettes*, et rejetant l'hypothèse tout à fait inadmissible d'une origine religieuse, je cherchai dans les besoins journaliers de la vie des peuples ceux qui avaient pu donner lieu à cette singulière exploitation du granit. C'est une pierre bien dure à creuser, surtout avec des outils imparfaits, et il fallait que le besoin fût de première nécessité pour qu'on se résolût à l'attaquer d'une façon aussi générale. — Notons que partout le travail est identique, donc partout le but a été le même. — Quel pouvait-il être ?

L'idée me vint qu'il devait se rapporter à l'alimentation, le premier et le plus impératif des besoins de l'homme. Des petites pierres rondes, ou arrondies et usées par un bout seulement, trouvées en grande quantité dans nos champs, me confirmèrent dans cette opinion. — La disposition des lieux, des analogies avec des faits postérieurs et acquis à la science, un spectacle

(1) *Caverne du Périgord*, par MM. Lartet et Christy, p. 19.

(2) *Revue archéologique*, mai 1874.

auquel j'assistai comme à une vision du passé, ne laissèrent plus de doute dans mon esprit. — Je foulais aux pieds des villages, des *centres d'habitation préhistoriques*. — Les *bassins* et les *augettes* des granits étaient des ustensiles de ménage, des mortiers destinés à broyer les végétaux, graines et racines, dont se nourrissaient les populations primitives de nos contrées.

Les *augettes*, à forme hémisphérique, servaient à moudre les graines ⁽¹⁾. — Les mollettes en silex, en quartz, en granit, trouvées autour des rochers, ou disséminées dans les champs voisins, complétaient ces *moulins primitifs* ⁽²⁾.

Les *bassins* elliptiques et à fond plat, servaient à battre les récoltes, *piler la lande*, écraser les racines, broyer les tiges, les feuilles et les fruits de certains arbres, peut-être à préparer les boissons ⁽³⁾ pour les besoins de la famille et la nourriture des animaux domestiques ⁽⁴⁾. — Des bâtons, des pilons en bois ou en pierres informes suffisaient pour cette besogne.

Femmes et enfants venaient là, sur le rocher de granit, se livrer à leurs travaux journaliers, pendant que les maris et les pères s'adonnaient à la pêche ou à la chasse. Les petites *augettes* étaient aux enfants, les grandes à leurs mères.

Aujourd'hui, et je l'ai vu bien des fois, l'on se sert encore des

(1) Il faut pour cet usage une pierre dure et grenue. Les meules à moudre le blé, qu'on trouve dans les Terramares, sont en granit des Alpes ou en trachyte. (De Rougemont, *L'Age du bronze*, p. 228.)

En Provence, nous en trouvons en basalte et en porphyre. A. M.

(2) Ce nom a déjà été employé pour désigner des moulins antiques.

Croyant les nôtres antérieurs à ceux-là, on me permettra de reprendre une expression qui seule peut rendre ma pensée. A. M.

(3) La bière était fabriquée par les Égyptiens dès la plus haute antiquité. — A Rome, elle passait pour être d'origine gauloise ou ibérienne. (De Rougemont, p. 249.)

L'hydromel est antérieur à la dispersion des Aryas. (Adolphe Pictet, t. II, p. 318, etc.)

(4) A l'âge de l'urnes, dit M. de Rougemont (p. 298), on possédait la plupart des animaux domestiques. On cultivait l'orge, on tissait le lin, etc.

Nous touchons là aux confins de l'âge du renne, et suivant M. Troyon, aux premiers temps postdiluviens.

bassins pour piler la lande, battre le lin et le chanvre, et, certains jours, vous pourriez voir nos mamelons granitiques couverts de femmes et d'enfants, tous occupés à différente besogne et offrant un fidèle tableau de ce qui s'y passait il y a des milliers d'années. — Dans les pays de granit, les coutumes sont impérissables, comme le roc lui-même.

Le granit devenu nécessaire aux besoins de la vie, les huttes des habitants se dressèrent autour des buttes granitiques, et si depuis bien des siècles elles ont disparu sans laisser de traces, les *rochers à bassins* ont bravé les atteintes du temps et nous indiquent aujourd'hui les lieux où s'élevaient ces *centres d'habitation préhistoriques*.

Pourquoi les bas rochers, ceux des vallées et des plaines n'ont-ils pas d'*augettes* ? — Pourquoi ce choix exclusif des hauteurs ? Par la même raison qui a fait choisir les hauts plateaux, les sommets et les pics pour la construction des oppida gaulois, comme pour celle des châteaux féodaux et des villes fortes du moyen âge : la nécessité de voir au loin et de veiller plus facilement à sa sécurité. — Tous les sommets granitiques de la presqu'île guérandaise, dont plusieurs ont disparu sous le marteau des carriers, se regardent les uns les autres, et nos hameaux primitifs, au moindre éveil, au moindre indice d'un danger, se communiquaient par les huées traditionnelles ⁽¹⁾ ou par des feux allumés ⁽²⁾ sur le plus haut point du rocher, la présence de l'ennemi commun.

(1) Tout le monde connaît la célérité incroyable avec laquelle parvint dans toute la Gaule la nouvelle de la levée en masse dont les Carnutes donnèrent le signal (702 de Rome).

La coutume des Gaulois de se communiquer les événements importants par des cris transmis de proche en proche à travers la campagne, se continua jusqu'au moyen âge.

Manuscrit de Drugeac (Auvergne). Histoire de César.

(2) J'ai vu, il y a deux ans, pendant que je faisais le blocus de Grand-Bassam (golfe de Guinée), la présence de mon navire, la nuit, signalée immédiatement par des feux qui s'allumaient de proche en proche, sur une distance de plus de 20 milles. Les instincts et les procédés des peuples se conservent invariables, loin de la civilisation.

IX

L'usage des *moulins primitifs* attendant au sol dut se continuer bien longtemps, et si nous trouvons dans nos pays, égarés dans les champs ⁽¹⁾ ou renfermés dans les dolmens ⁽²⁾, des mortiers en granit, qui ne sont que des *augettes* détachées de la roche, il est à supposer que ces nouveaux ustensiles, exigeant un travail beaucoup plus considérable, furent, à l'origine, le lot de quelques-uns seulement, et que la masse des habitants dut se contenter du moulin banal. — Nous pourrions encore supposer, pour expliquer le petit nombre de mortiers trouvés, qu'ils furent l'objet d'échanges avec des pays voisins où manquaient les pierres propres à la mouture des graines, les pays de calcaire par exemple, et nos populations de la côte se seraient ainsi trouvées, dès l'origine, lancées dans la voie du commerce maritime, si favorable aux progrès des nations.

Aux moulins à mollettes succédèrent les moulins à meules, et les meules, devenues le but d'une nouvelle industrie ⁽³⁾, furent transportées au loin comme l'avaient été les mortiers. — Leur disparition du pays est encore plus complète que celle de ces derniers. — Si le sol de l'Armorique fournissait des objets d'exportation, ses navires, au retour, lui apportaient des armes, des instruments, des produits étrangers, et de cet échange continuel naissait une civilisation qui devait se développer plus tard, au contact des navigateurs venus du fond de la Méditerranée.

(1) J'en ai trouvé un dans le mur de retranchement de Pen-Château. Il avait certainement été mis là par ceux qui construisirent l'oppidum. M. le Dr Foulon en a entretenu la Société archéologique de Nantes.

(2) Voir les travaux de M. de Closmadeuc et d'un grand nombre d'archéologues bretons.

(3) Ateliers préhistoriques de meules, par M. le Dr Foulon. *Bull. de la Soc. archéol. de la Loire-Inférieure*, 2^e trim. 1868.

X

Qui a creusé les *rochers à bassins* et à *augettes* ? La réponse est difficile, sinon impossible. Toujours est-il que ces monuments nous reportent à un âge où l'homme n'avait à sa disposition que des outils bien rudimentaires, âge reculé de la pierre que nous ne pouvons attribuer aux Aryas-Celtes, descendus des plateaux de l'Asie centrale avec une civilisation relativement avancée et la connaissance du bronze ⁽¹⁾. — Nous verrons au chapitre suivant (les dolmens à bassins) que des faits nombreux, étudiés sur les lieux, dans notre pays guérandais, m'ont prouvé l'antériorité des *bassins* et *augettes* sur les dolmens et les menhirs, et cette seule observation nous autorise à rejeter les premiers dans la nuit des temps préceltiques. Les traditions immémoriales de nos contrées parlent de Poulpiquets, de Krapados et de Kourigans, races de nains, occupant autrefois le sol breton, et leur attribuent unanimement et constamment l'édification des monuments mégalithiques. — On peut dire que le granit est lié, par la légende, à cette race de petits hommes. Devons-nous y voir des Galls, avec M. Am. Thierry ⁽²⁾, des Finnois, avec MM. de Gobineau et de Bonstetten ⁽³⁾, ou des Ligures, avec M. de Belloquet ⁽⁴⁾ ? S'il fallait me prononcer, je pencherais vers les Ligures et j'attribuerais nos *centres d'habitation préhistoriques*, caractérisés par les rochers à *bassins* et à *augettes*, à ces tribus à demi sauvages et disséminées sur le territoire de la Gaule, « qui n'avaient pour se défendre que des armes faites de pierres grossières ou même d'os, et qui succombèrent sous le bronze des Celtes, comme ceux-ci devaient tomber plus tard sous le fer mieux trempé des Romains » ⁽⁵⁾.

(1) Voir *les Aryas primitifs et les races Indo-Européennes*, par M. Ad. Pictet.

(2) *Histoire des Gaulois*. Introduction.

(3) *Essais sur l'inégalité des races humaines*. *Essai sur les dolmens*.

(4) *Ethnogenie gauloise*.

(5) Même ouvrage. *Génie gaulois*, p. 54.

La race des petits hommes bruns fut vaincue, mais elle sut imposer, grâce au nombre ⁽¹⁾, ses mœurs et ses caractères physiques à la race conquérante des grands hommes blonds.

Bory de Saint-Vincent ⁽²⁾, d'Omalius ⁽³⁾ et surtout M. le Dr Boudichon ⁽⁴⁾, pour la Bretagne, ont été frappés de la grande ressemblance des Berbères avec une partie de la population des Gaules (sans toutefois arriver aux mêmes conclusions sur la paternité de nos premiers ancêtres). — Dans la passion pour la mer de nos populations armoricaines, dans cette horrible coutume, encore peu éloignée de nous, de piller les navires à la côte, ne devons-nous pas reconnaître chez nos Bretons les descendants de ces Ligures, que Strabon et Diodore de Sicile nous dépeignent comme de hardis marins et de redoutables pirates ⁽⁵⁾?

Enfin, ne trouvons-nous pas à mettre d'accord la tradition avec l'ethnologie, quand nous lisons, dans ces mêmes auteurs, que « les Ligures étaient de petite taille et d'une complexion sèche mais nerveuse ⁽⁶⁾ ? »

Ce n'est qu'avec la plus extrême réserve que je ferais le rapprochement, tout au moins singulier, du nom de *Ruscien* que porte un des rochers à *bassins* et à *augettes* de la presqu'île guérandaise, avec celui de *Ruscinon* une des villes des Ibéro-Ligures dans les Gaules.

M. Am. Thierry fait remarquer la physionomie toute phénicienne de ce mot ⁽⁷⁾. J'insisterai d'autant moins que le rocher est à Clis, où M. Muterse, de Guérande, a trouvé une inscription en caractères sidoniens ⁽⁸⁾.

(1) Voir dans les *Mémoires de la Société ethnologique*, t. I, la belle étude de M. W. F. Edwards sur *Les caractères physiologiques des races humaines*.

(2) *Dictionnaire d'hist. naturelle*.

(3) *Les races humaines*.

(4) *Études sur l'Algérie et l'Afrique*.

(5) Strabon, p. 139. Diod. de Sic., V-39.

(6) Am. Thierry. *Hist. des Gaulois*. L. IV, Ch. I.

(7) M. ouv. (p. 439 du Tome I).

(8) Ce n'est qu'une des nombreuses et intéressantes découvertes dues à cet habile et infatigable chercheur.

XI

Je m'arrête, car je ne voudrais pas dépasser les limites que je me suis tracées en commençant cette étude, et faire d'une simple question qui tient surtout à la géologie et à l'archéologie le sujet d'une discussion ethnologique. Qu'importe d'ailleurs ici que les habitants de nos *centres préhistoriques* aient été petits ou grands, bruns ou blonds, Africains ou Mongols? Des trous ronds ou elliptiques existent dans presque tous les rochers granitiques de notre presqu'île ; leur nombre est considérable et peut se chiffrer par milliers. Sont-ils dus à une détérioration de la roche par l'air? La géologie dit non et les rochers intacts des vallées font la même réponse. — Sont-ils creusés par l'homme comme autels à sacrifices? Leur nombre seul fait rejeter une pareille hypothèse. — N'ont-ils pas une analogie frappante avec les mortiers à mollettes postérieurs et leur usage, comme moulins, répondant à un besoin quotidien, ne concorde-t-il pas avec leur énorme extension?

Aux archéologues à répondre à ces deux dernières questions.

J'ai donné les raisons qui me font voir dans nos rochers à *bassins* et à *augettes* des moulins banals de villages préhistoriques, et si je n'ai pu convaincre tout le monde et extirper entièrement le préjugé du rocher à bassin-autel, j'espère du moins avoir porté à la connaissance des chercheurs et des archéologues un fait digne de leurs études.

Dolmens à bassins.

Quand il fallut bien renoncer à voir un autel dans chaque dolmen, quelques esprits, encore attachés à la vieille tradition des monuments druidiques, se rejetèrent sur les détails particulier de construction, et voulant bien accorder à l'archéologie l'usage funéraire de certains dolmens, lui refusèrent la généralisation de cette coutume et créèrent une sorte de classification des monuments dolméniques, qui peut répondre à tous les

goûts. On eut alors le dolmen-autel, le dolmen à bassins et le dolmen sépulcral.

Le dolmen-autel à tables plates n'est qu'un dolmen privé de son tumulus, et M. L. Galles a trop bien traité cette question des monuments mégalithiques, pour qu'il me soit nécessaire d'insister. Sa brochure ⁽¹⁾ me paraît être le dernier mot de l'archéologie relativement à l'usage de ces monuments.

Je ne parlerai donc que du second, qui peut, en effet, donner lieu à erreur si la présence de ses bassins ne trouve pas une explication simple et naturelle, en dehors de toute idée d'holocauste ou de sacrifice.

Il existe des dolmens dont les tables, ou une des tables de la chambre, présentent extérieurement des bassins avec rigoles d'écoulement. On en cite même un ou deux dont la table serait percée de part en part ⁽²⁾. En somme, ces dolmens sont peu nombreux en France, ils font une rare exception à la règle commune des dalles brutes et telles que la carrière les a fournies. Notre petit pays guérandais possède actuellement trois dolmens à bassins bien caractérisés ⁽³⁾. Je ne doute pas qu'ils aient été beaucoup plus nombreux, et je dirai même qu'ils devaient être le cas général. J'en donnerai la raison plus loin en expliquant leur origine.

Le premier est celui de *Kerouguet*, entier, bien que privé de son tumulus, qui existait en partie il y a quelques années.

Les deux autres sont ceux de *Kerlo* et de *Kerouguet* (ou *Kerbour*). Ils sont à moitié détruits. (Comme masse des matériaux, le dolmen de Kerlo devait être un des plus beaux de la Bretagne.)

Je pourrais encore citer celui du *Grupien*, monument bouleversé dont les tables portent des traces très-frustes d'augettes.

Je donne les dessins du dolmen de Kerouguet et de la table du

(1) Deux mémoires sur les monuments de l'âge de la pierre. Vannes, imprimerie J.-M. Galles.

(2) De Rougemont. *L'Age du bronze*, p. 69.

(3) Je m'étonne que M. Desmars, qui a visité en archéologue tout notre pays, n'ait pas été frappé de la présence des bassins sur ces trois dolmens. Son esprit ingénieux y eût trouvé matière à intéressante discussion.



Dolmen de Kerbourg, avec table à bassins.



Une table du Dolmen de Kerlo.

dolmen de Kerlo pour mieux faire comprendre ce que j'aurai à en dire.

J'ai donc pu étudier sur les lieux ces raretés archéologiques et mon opinion n'a pas été longue à se former. La simple vue des monuments m'a donné le mot de l'énigme. Les bassins des tables sont en tout semblables à ceux des rochers attenant au sol ; souvent ils sont accompagnés sur la pierre détachée, comme sur le bloc naturel, d'augettes de différentes dimensions ; quelquefois les augettes sont seules, sans bassins ; enfin, nous voyons des bassins situés tout à fait sur le bord de la table et même coupés par leur milieu. Où les constructeurs de dolmens prenaient-ils leurs matériaux ? Sur les rochers les plus voisins du lieu où ils élevaient le monument. Quand ceux-ci se trouvaient sur les sommets, j'ai dit qu'ils étaient couverts de bassins et d'augettes. Nos têtes granitiques trouées, détachées du sol, donnaient forcément lieu à des tables à bassins, pour le plus grand embarras des archéologues futurs. Les belles masses, à forme arrondie, que nous présentent les mamelons granitiques, sont faciles à détacher en larges dalles, puisque souvent la nature a fait une partie de la besogne. Elles devaient être réservées pour les tables de recouvrement des chambres dolméniques ; aussi trouvons-nous généralement les bassins sur les tables et non sur les supports pour lesquels on employait des matériaux de moindre dimension. Pour les dolmens de *Kerouquet* et de *Kerlo*, on ne peut douter que les tables aient appartenu aux parties supérieures et en plein air du rocher. Elles ont la forme convexe des granits qui ont subi l'influence des agents atmosphériques, la face inférieure est plane et leur épaisseur, au centre, égale leur largeur. Ce sont de véritables têtes détachées de la roche.

Quant au dolmen bouleversé du *Crupien*, à augettes frustes, il est construit au sommet d'une colline couverte de rochers à bassins qui expliquent suffisamment les cavités de ses tables. Ici, nos constructeurs de dolmens sont pris en flagrant délit de supercherie. Je regrette de n'avoir pu visiter les quelques dolmens à bassins qu'on signale en France, car, à coup sûr, nous devons trouver dans les environs des rochers à bassins.

Continuons nos recherches à travers champs et voyons si des monuments mégalithiques autres que les dolmens présentent cette singulière disposition de cavités creusées dans leur masse. — Sur le chemin de *Boul* à *Sannon*, un menhir, appelé *la pierre beurrée*, a été renversé il y a une trentaine d'années par son propriétaire, qui flairait un trésor sous cette masse de 3^m70 de long sur 2^m90 de large et près de 1^m50 d'épaisseur moyenne. — Ce menhir est criblé, sur une de ses faces, d'augettes identiques à celles de nos rochers. — L'autre face est grossièrement unie et sans aucune trace de cavités : c'est la face du délit.

Dans le champ de Kerjacob, près Sandun, un bloc de granit de 3^m30 de long sur 1^m80 de large et 0^m85 d'épaisseur nous indique un ancien menhir renversé par un chercheur de trésor, car des rejets de terre attestent encore aujourd'hui d'anciennes fouilles. — On voit près de l'extrémité, qui était en terre, 2 augettes bien conservées. — Les menhirs, comme les dolmens, étaient pris à nos rochers, et quand ceux-ci avaient des bassins ou des augettes, les mégalithes devenaient à bassins et à augettes. Personne, je le crois du moins, n'a eu l'idée d'admettre les menhirs-autels.

Qu'il en soit donc de même pour les dolmens-autels à bassins. — Si les faits que nous rapportons et qui ne sont que des notes prises sur des lieux d'observation, pouvaient amener ce résultat, nous aurions débarrassé la science des monuments mégalithiques d'une des nombreuses entraves qui arrêtent son développement, en égarant l'esprit des chercheurs, et servi à ramener cette intéressante question au seul et vrai côté sous lequel elle doit être examinée: le côté ethnologique.

Les dolmens sont des tombeaux : voilà le point de départ de toute étude à venir. — Quelle race, la première, les a élevés ? Quels peuples s'en sont servis ? Tels sont les seuls et difficiles problèmes posés aux archéologues par ces monuments de pierre.

A. MARTIN.

NOTE

Sur quelques Vases gallo-romains découverts à Saffré, sur la rivière de l'Isac,
à 80 mètres à l'Ouest du château de Saffré.

Au printemps dernier, des ouvriers étaient employés par l'administration à extraire du gravier dans une prairie située au sud du bourg de Saffré. Un jour que je me trouvais avec eux, ils me montrèrent un vase en terre sableuse, de couleur noire ou plutôt grise, de forme très-simple, qu'ils me dirent avoir découvert dans le gravier à environ 80 centimètres du niveau supérieur du sol. Cette trouvaille, bien que je n'eusse aucune indication sur l'origine et la provenance de ce vase, piqua vivement ma curiosité, parce que la profondeur à laquelle il était enfoui dans le sol, l'absence de toute trace de travaux d'excavation dans cet endroit, l'originalité de sa forme, me firent croire qu'il devait remonter au moins à plusieurs centaines d'années. Je quittai les ouvriers en leur recommandant de mettre soigneusement de côté tout ce qui paraîtrait porter des vestiges de travail humain.

Le lendemain ils me présentèrent à mon arrivée quelques débris de vases en terre rougeâtre en forme d'écuelles, et, quelques instants après, en ma présence, l'un d'eux mit à découvert le bord d'une écuelle de petite dimension, intacte et reposant sur le fond. Je m'empressai de la retirer moi-même avec précaution. Je m'intéressais de plus en plus à ces découvertes, qui paraissaient se multiplier.

Les jours suivants, ils découvrirent encore quelques vases en terre assez semblables aux premiers et enfin quelques vases en

verre. Ceux-ci étaient tous brisés, à l'exception d'une petite coupe de couleur vert-clair, d'un travail peu achevé mais portant quelques détails d'ornementation très-simple, tels que des rayures verticales sur le contour de la partie supérieure et de petites facettes sur la partie convexe; elle pouvait à peine tenir debout sur une surface plane. Un autr evase de la même couleur, dont je n'ai pu recueillir que quelques débris, parce que le reste avait disparu, consistait en une sorte de bouteille à anse, très-allongée et fort élégante. Le fond et la partie supérieure, au dire des ouvriers, affectaient une forme bizarre et très-ornée.

Je n'ai trouvé en verre blanc qu'une carafe ou ampoule à panse arrondie, à col allongé et quelques fragments portant des traces de dépressions, insuffisants du reste pour que l'on pût juger de la forme générale du vase auquel ils avaient dû appartenir.

Celui des vases en terre qui me fut remis le dernier était une petite urne haute de 15 centimètres environ, de terre blanchâtre assez fine, recouverte d'une substance noire que l'eau dissolvait sans beaucoup de peine. Pour la forme elle ressemblait sensiblement au vase de terre que nous appelons alcaraza.

J'ai recueilli, en outre, un petit anneau en verre bleu, ayant 12 à 15 centimètres de circonférence, et un morceau de fer complètement oxydé, ayant la forme d'un cône très-allongé.

Il avait été également trouvé dans les mêmes jours une petite sphère pleine, percée au milieu, je crois, et qui fut emportée par celui qui l'avait trouvée. Pour m'en donner une idée, on me dit qu'elle ressemblait à un grain de très-gros chapelet.

Un cantonnier m'a dit, depuis, avoir découvert l'année précédente une carafe mince, en verre blanc, semblable à celle dont j'ai les débris, à plus de 30 mètres au nord de cet endroit.

Je ne remarquai d'abord rien de particulier dans le terrain où s'étaient rencontrés ces divers objets. Toutefois, quand le travail fut abandonné, le dessèchement des terres me fit distinguer quatre brèches ou cavités dans la coupe verticale du gravier. La terre végétale qui les remplissait, ayant conservé son humidité,

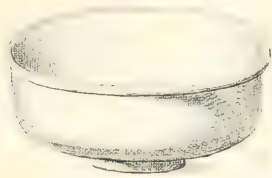
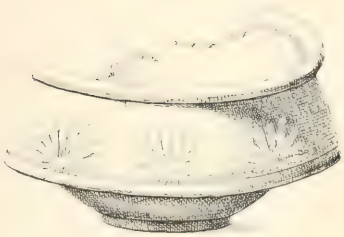


PLATE I

Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3. Fig. 4. Fig. 5. Fig. 6.



tranchait par son aspect sur le gravier environnant et avait moins de consistance que le gravier lui-même. Ces cavités étaient séparées entre elles par un espace d'au moins 1 mètre 60 c.; les deux premières du côté de l'est n'avaient pas une profondeur de plus de 0^m, 70 sur 0^m, 50 à 0^m, 60 de largeur; la troisième était un peu plus large et un peu plus profonde; enfin la quatrième, c'est-à-dire celle située au couchant, atteignait bien un mètre de profondeur et près d'un mètre de largeur. C'est, je crois, dans ces cavités qu'ont été découverts tous les vases, mais je n'en ai pas la certitude.

Je conservai assez longtemps ces objets sans en connaître l'origine. L'idée me vint bien qu'ils pouvaient appartenir à l'époque gallo-romaine, mais comme je n'avais aucun livre pour m'éclairer et que je n'ai presque aucune connaissance en archéologie, je ne pouvais appuyer mon hypothèse sur un raisonnement sérieux.

Au mois de juillet, je profitai d'un voyage à Rennes pour visiter le musée d'archéologie, mais je n'y trouvai aucun vase qui par sa forme rappelât la forme des miens.

Ce ne fut que plus tard qu'étant entré au musée d'archéologie de Nantes, je constatai avec une véritable joie la ressemblance parfaite d'un de mes vases avec un vase gallo-romain trouvé à Rezé.

Je revins enchanté, et ce fut avec une sorte d'émotion que je retournai au lieu de la découverte. Les pensées se pressaient dans mon esprit. J'avais joué tant de fois dans cette prairie et piétiné sans le savoir sur ces débris d'un autre âge, à cette époque de la vie où l'on ne prend souci ni du passé ni de l'avenir, où l'on ignore jusqu'au nom des Romains et des Gaulois; ce sol avait vu naître et mourir tant de générations! Ce soir-là, il me semblait que tout avait grandi autour de moi, et que les arbres, les vieux murs, le château, tout prenait un aspect mystérieux et une voix pour me rappeler le souvenir de ces peuples qui nous ont précédés et qui ne sont plus.

Saffré, 15 décembre 1874.

A. LEROUX.

Au mois de décembre dernier, M. A. Leroux vint chez moi me communiquer le produit des fouilles de Saffré. Je lui fis mon compliment et l'engageai à rédiger la notice qui précède. — M. Leroux ne faisant point partie de la Société Archéologique, je me chargeai de le présenter, il y fut accueilli avec faveur, lut lui-même son mémoire, et la Société, dérogeant à ses habitudes en sa faveur, consentit à publier cette notice dans son *Bulletin*.

Le vase trouvé à Rezé dans l'enclos de la Bouvardière, vase dont parle M. Alcide Leroux, fut trouvé en 1857 en creusant une carrière, il était placé au fond d'un puits, renfermait des cendres et était recouvert d'une tuile à rebord. C'est un grand bol en terre jaune avec couverture rouge, sur laquelle des palmettes ont été ménagées avant la cuisson. Il nous fut généreusement abandonné par M^{me} Artaud, propriétaire à la Bouvardière, déposé au musée de l'Oratoire par nos soins et porté au Catalogue sous le N^o 915.

Une particularité remarquable de cette sépulture, c'est que le puits funéraire de la Bouvardière, creusé en pleine roche, était d'abord percé droit jusqu'à 2 mètres 50 de profondeur, puis formait un angle, sorte de galerie, dans laquelle un homme ne pouvait s'introduire qu'en rampant, et reprenait ensuite une ligne droite jusqu'au fond. Il pouvait mesurer en profondeur 6^m 50 c. Ce ne pouvait être un puits à usage domestique, car il eût été impossible d'y puiser de l'eau.

Nous croyons pouvoir attribuer les deux sépultures de Saffré et de Rezé au troisième siècle de notre ère. Mais nous ne croyons pas au puits funèbre de Saffré, vu son peu de profondeur; cette sépulture paraît vouloir se rapprocher des cimetières ordinaires gallo-romains et offrir beaucoup d'analogies avec les sépultures de Saint-Médard-des-Prés (Fontenay-le-Comte), de la Bernerie, près de Montaigu, et de Chavagne (Vendée). Tous ces cimetières sont remarquables par leur mobilier funèbre et en particulier par les nombreux vases en verre qui y ont été rencontrés.

F. PARENTEAU.

DOCUMENTS INÉDITS SUR LOUIS DE FOIX

Louis de Foix, ingénieur architecte français des plus éminents du XVI^e siècle, est resté dans un demi-jour historique bien approchant d'une profonde obscurité, malgré ses travaux remarquables et la faveur, aussi haute que méritée, dont il était l'objet de la part des rois de France Charles IX, Henri III, Henri IV et de Philippe II, roi d'Espagne. Si ce n'était le phare de la tour de Cordouan, que sa situation à l'embouchure de la Gironde et l'importance de sa construction mettent au premier rang des phares de l'Europe, le nom de Louis de Foix serait bien rarement prononcé ; on ne le trouve pas dans beaucoup de recueils biographiques, et ceux qui le citent ne le font que d'une manière très-incomplète. Enfin sa biographie n'existe pas.

Cependant l'un des plus ardents travailleurs de la province, dont les recherches et les publications sont aussi nombreuses que pourvues d'un vif et sérieux intérêt, M. Tamizey de Larroque, a mis au jour, en 1863, une notice sur *Louis de Foix et la tour de Cordouan*, où se rencontre à chaque page autant d'esprit que d'érudition. Néanmoins, comme je viens de le dire, l'histoire de cet éminent artiste étant encore à faire, je vais fournir à son futur biographe des documents inédits et qui prouveront qu'il est venu plusieurs fois à Nantes.

C'est à la date de 1567 que se trouve dans les archives municipales de cette ville la mention suivante : *Marché à faire avec*

L'architecte qu'on a fait venir pour l'œuvre des ponts ⁽¹⁾. Quel était cet architecte venu de loin ? La Bretagne possédait d'habiles hommes en l'art de bâtir. Cet appel ne pouvait donc s'adresser qu'à une haute individualité, que recommandaient des travaux importants nouvellement exécutés ; et cependant le registre municipal est muet sur son nom. Mais il existe, sur des feuillets détachés du registre, un procès-verbal d'une délibération, datée du 25 mai 1568, dont le texte permet de soupçonner davantage celui dont il s'agit.

L'architecte du roy vient de Bayonne pour les affaires du C^{te} de Retz et sur les piliers et arches du pont de Pirmil. L'architecte se présenta au bureau de la ville, mais sur le procès-verbal de la délibération le nom se trouve en blanc. Heureusement que cette rédaction fournit des indications qui ne peuvent s'appliquer qu'à Louis de Foix. Les affaires du comte de Retz comprenaient le projet de dessèchement du lac de Grand-Lieu, comme l'établit le document que je transcris à la suite de ces réflexions et qui n'est rien moins que la prestation de serment de Louis de Foix, pour se rendre au dit lac de Grand-Lieu et faire un rapport de ce qu'il jugera convenable pour l'écoulement des eaux.

L'architecte du roy vient de Bayonne. Ce membre de phrase est une nouvelle preuve qu'il ne peut être ici question que de Louis de Foix, qui, jusqu'en 1579, travaillait au Boucault de Bayonne, c'est-à-dire à l'entrée du port de cette ville ; travail important et qui offrait de grandes difficultés. De là l'explication bien naturelle du choix de Henri III, contenu dans le deuxième document que je publie ici ; document doublement intéressant, puisqu'il s'agit des fortifications importantes qui s'exécutaient alors et de l'*ingénieur fort expérimenté* LOYS DE FOIX.

CH. MARIONNEAU.

(1) Inventaire provisoire, p. 120.

Serment prêté par Louis de Foix, ingénieur du Roy, de se porter fidèlement à la visitation du lac de Grand-Lieu et de faire son rapport de ce qu'il jugerá convenable pour l'écoulement des eaux.

Archives municipales de Nantes : Série Travaux publics (1).

Claude Brossard, docteur aux droicts, conseiller du Roy, lieutenant et juge ordinaire de Nantes, Scavoir faisons que cejourd'hui, septiesme de may mil V cent soixante douze, a la requeste des parroissiens de la Chevrolliere, de Saint-Philbert de Grand Lieu et de plusieurs gentils hommes et autres subiects du comte de Rays, manans et habitans, pres le lac de Grand Lieu et bras en deppendans, en ensuyvant mesmes la requeste par eulx cy devant presentee a Monseigneur le comte de Rays, ayant avec nous pour nostre adjoinct Me Estienne Boylesve, notaire royal audict Nantes, avons prins et receu le serment de Loys de Foys, Ingenieur du Roy de soy porter fidellement a la visitation et nyvellement dudict Lac et nous faire bon et loyal rapport de ce quil verra estre besoing et necessaire destre faict pour levacuation et escoulement dudict Lac de Grand Lieu et des fraiz et impenses quil y conviendra faire. Et a ceste fin se transporter sur, les lieux ce que celui de Foys auroit depuis faict et mys entre nos mains le rapport et description quil en a faict.

De tout quoi avons faict nostre present proces-verbal le quel avons signe et faict signer a nostre dict adjoinct,

Faict a Nantes par nous lieutenant susdict les jour et an que dessus.

BROSSARD

BOYLESVE

N^{re} royal

adjoinct.

*Lettres-patentes de Henri III sur l'achèvement des fortifications
de la Ville neuve.*

**Archives municipales de Nantes : Série Finances. Carton
Devoirs communs. — Objets divers.**

De par le Roy

Cher et bien amez, apres vous avoyr cy-devant accorde pour six ans la continuation de la levee de certeyn debvoir en nostre ville et fors bourgs de Nantes que le feu roy Charles, nostre tres-cher seigneur et frere vous avoict auparavant octroyer pour pareil temps de six ans pour le racquit de votz debtes, nous aurions, par nos lectres patantes expediees depuys celles de ladicte continuation, declare que nous voullions et entendions que vous continuassiez le paiement des V mille livres tournois que nostre feu seigneur et frere vous avoit chargez de payer

(1) Travaux étrangers à la localité. — Grand-Lieu.

des deniers dudict debvoyr pour employer a la construction de la fortification de la ville neufve dudict Nantes. Lequel oeuvre ayant depuys este cesse nous avons entendu que vous navez paye auculne chose des dictes V mille livres tournois durant cinq annees dont la presente est la cinquiesme, et ce pendant nostre dict feu seigneur et frere, ou nous, avons paye XIIIJ cent XXXVI livres XIIIJ sous X deniers tournois a aucuns particulliers pour plusieurs terres prises deux pour la dicte construction et fortification, et aux aultres constitue rantes, a raison du denier quinze, montant VI cent LIJ livres tournois. XIIIJ sous VIIIJ deniers tournois, qui se paient par chacun an, par le recepveur ordinaire de nostre domaine de Nantes, dont nous sommes encore a present chargez envers les dicts particulliers au moien de quoy nous avons advise de faire employer les dicts deniers qui sont en voz mains provenans dudict debvoir a raison de V mille livres tournois, par chacun an à la continuation dudict oeuvre et construction de ladicte ville neufve sil se trouve quelle se doibve faire et parachevee ainsi quelle est desseignée et au rachapt et acquiet desdictes rantes et payement des arrearages dicelles, envoyant a ceste fin nos lectres patantes a nos amez et feaulx conselliers les tresoriers de France et generaux de nos finances en Bretagne, auxquels nous commandons faire la verifikation de ce qui est par vous deu desdictes V mille livres tournois par an et faire mettre les deniers es mains du Recepveur general de nos finances, a quoy vous satisferez incontinent. Nous avons par mesme moien donne charge a nostre cher et bien ame Loys de Foys, Ingenieur fort experimente, qui a travaille a louveraige du boucault de Baionne, de se transporter audict Nantes, escripvant a nostre ame et feal conseiller le sieur de Fontaines lun de nos lieutenans generaux en Bretagne, en labsence de nos amez et feaulx oncle et cousin les duc de Montpancier et prince de Dombes, lui faire voir le desseing et entreprinse de ladicte Ville neufve et ce qui en a este commance, affin quil regarde et advise les moiens de la pouvoyr commodement continuer et parachever ou ce qui y sera necessaire pour la seurete et pour le meilleur, et aussi quelle despense il y conviendroict faire, pour apres nous en donner advis. Et icelluy veu en ordonne ce que nous verrons en debvoir estre faict pour le bien de nostre service et celluy de nostre dict ville de Nantes.

Donne a Paris le XXV^e jour d'april 1582.

HENRY.

Pinart.

Au dos est écrit : A noz chers et bien amez les Maire, Eschevins, manans et habitans de nostre ville de Nantes.

Scellé du petit sceau du Roi.

NOTES SUR DEUX VOIES ROMAINES

TRAVERSANT LA COMMUNE DE SAVENAY

Assigner un terme aux recherches historiques n'est pas possible. Tous les jours nous voyons de nouvelles découvertes venir confirmer ou modifier les travaux des hommes les plus instruits qui se sont livrés à des études aussi étendues que consciencieuses.

Parler des voies romaines après avoir lu les écrits si remarquables de M. Bizeul, écrits où il a déployé sa vaste intelligence, semblerait une œuvre de présomption ; ce n'est donc qu'avec un sentiment de défiance qui, cependant, n'est pas dépourvu de certitude, que je me permets de décrire deux voies romaines qui existent sur le territoire de la commune de Savenay et qui, je crois, ont échappé à la sagacité de ce savant antiquaire.

La première est celle qui venait de Vannes à Nantes. Le président de Robien l'avait entrevue entre la Roche-Bernard et Pontchâteau, vis-à-vis la forêt de la Bretèche. Il y a deux ou trois ans, une discussion qui s'éleva à la Société Polymatique de Vannes, au sujet de l'emplacement de l'ancienne Durétie, me fournit l'occasion d'affirmer à l'un de ses membres qu'aucune voie romaine ne traversait le territoire de la commune de Savenay ; c'était une erreur. Quelque temps après, je me rappelai qu'un chemin partant de Savenay, se dirigeant vers Pontchâteau, portait le nom d'*ancien chemin breton*. Je pensai qu'il serait possible que je découvrisse des traces ou des vestiges qui me mettraient à même de trouver la solution de la discussion. En effet, à 500

mètres de la ville de Savenay, dans un chemin d'intérêt commun, établi il y a une quinzaine d'années, j'aperçus dans les fossés quelques indices qui me firent soupçonner la vérité. Je poursuivis mes recherches : 500 mètres plus loin je trouvai des traces évidentes qui ne me laissèrent aucun doute. Là, les vestiges étaient très-apparents sur une longueur de 200 mètres. Ils se composent d'un cordon de petites pierres enfouies horizontalement, à une élévation d'un mètre du sol actuel dans l'un des fossés de la route, qui se continue sans interruption. Au dessus et au dessous de cette ligne, on remarque un terrain entièrement meuble sans aucun mélange de corps étrangers. La voie passe à 250 mètres du bourg de la Chapelle-Launay, le laissant au nord. On retrouve encore quelques vestiges à cinq à six cents mètres de ce dernier point. En continuant, on en voit encore près de la maison de la Haie de Besné, située à 10 kilomètres de Savenay ; mes recherches n'ont pas été poursuivies plus loin. La direction de cette voie, suivant le bas du coteau de Bretagne, me fait présumer qu'elle passait au bas de celui sur lequel s'élève Savenay. J'ai vainement cherché sa continuation dans la partie est, c'est-à-dire qui se dirige vers Saint-Étienne-de-Mont-Luc, jusqu'à une distance de 3 kilomètres, je n'ai pu trouver aucune trace ; mais je dois ajouter que la nature du sol, élevé et rocailleux, rend toutes recherches inutiles. Cependant je ne désespère pas d'en trouver des vestiges aux environs des ruines du château du Gout.

On m'a dit, mais sans pouvoir me l'affirmer, que M. Phelippes-Beaulieux avait constaté l'existence de cette voie dans les communes de Saint-Étienne-de-Mont-Luc, Couëron et Sautron ; sa mort, survenue dans les temps, m'a empêché d'obtenir de lui quelques renseignements à ce sujet.

Sur une carte géographique (dont je ne me rappelle pas l'auteur), je l'ai vue indiquée partant de Nantes et suivant la route actuelle de Nantes à Vannes. En présence des vestiges remarqués par moi, je crois qu'il y a une erreur manifeste. Du reste, cette indication n'a dû être faite que postérieurement à la mort de M. Bizeul, puisque cet antiquaire, dans sa notice sur les Namnètes,

insérée dans les annales de la Société archéologique, année 1860, dit positivement, page 157, que « deux seules voies sortaient de » Nantes sur la rive droite de la Loire : l'une se dirigeant, en » prolongeant cette rive, sur *Julio-Magus*, Angers, capitale des » Andegaves, l'autre venant de Blain. » Comme on le voit, il ne fait aucune mention de celle venant de Vannes.

L'autre voie, qu'il me reste à décrire, est beaucoup plus apparente. Elle venait de Blain et aboutissait à la Loire, probablement à Rohars, en la commune de Bouée. Elle passe sur le territoire de Savenay, qu'elle traverse du nord au sud, à quatre kilomètres de la ville, près du village du Point du Jour, qu'elle laisse à 200 mètres à l'est.

Ce fut sur ce point que je la reconnus pour la première fois. Sa largeur est d'environ dix mètres. Une couche de terre d'une épaisseur de 33 centimètres la recouvre dans certains endroits. On la reconnaît à cette élévation. Je l'ai parcourue, dans la partie nord, sur une longueur de plus de cinq kilomètres, depuis le Point du Jour jusqu'à la Croix Michéon, dans la commune de Fay. Près de ce premier village, sur la lande, elle est parfaitement visible. Elle traverse la route de Nantes à Vannes, puis des pièces nouvellement défrichées, dépendantes de la propriété de M. Aguesse. Au sortir de ces terres, on la retrouve sur la lande de La Moëre; elle passe au nord du Mortier Canet, et de là, gagne des terres cultivées, situées dans la commune de Fay, pour traverser ensuite la route de Saint-Gildas-des-Bois au Temple, puis la commune de Bouvron, laissant la terre du Verger à l'est, et de là se dirigeant sur Blain.

Reprenant la voie au Point du Jour, je l'ai suivie dans la partie du sud. En quittant la lande, elle s'enfonce dans des terrains cultivés, mais au sortir de là, elle tombe sur un ancien chemin creux entre les villages du Droullais et de la Géraudais, où l'on remarque des vestiges, sur une étendue d'environ 200 mètres, dans le fossé ouest, à un mètre au-dessus du sol. Elle traverse ensuite le hameau de la Paclais, puis des champs et vient aboutir sur le chemin de grande communication, n° 17, de Savenay à Saint-

Étienne-de-Mont-Luc, sur les limites de la commune de Bouée. Ici se termine mes recherches ; cependant je me propose de les continuer, malgré les difficultés qui se présenteront ; quoique les terrains soient cultivés depuis des siècles, je ne désespère pas d'en retrouver encore quelques traces.

M. Bizeul a-t-il connu l'existence de cette voie ? Je ne le pense pas. Si je consulte sa notice sur les Namètes, je trouve que dans l'énumération des voies romaines qui aboutissaient à Blain, il en cite une, page 153, qui se dirigeait vers Saint-Nazaire. Plus loin, page 212, il indique qu'elle vient rejoindre la voie venant de Nantes, près le village du Gravier. Cette voie ne peut être la même que celle que je décris ; car je ne mets pas en doute que si M. Bizeul avait connu cette dernière, dans son ardeur chevaleresque pour sa cité, il n'aurait pas oublié de la citer à l'appui de son opinion ; et il ne se serait pas contenté de dire, page 169, que « Blain étant placé à 7 lieues du fleuve, on peut fort bien dire » qu'il est sur la Loire », il n'eût pas manqué d'ajouter qu'une voie romaine y conduisait.

F. LEDOUX.

LETTRE A M. JÉGOU

SUR LE CULTE DE SAINT-NICOLAS

J'ai lu avec un intérêt réel le mémoire que vous avez rédigé sur l'origine et les usages de la confrérie de Saint-Nicolas de Guérande pour accompagner la publication de ses curieux statuts, et je vous félicite d'avoir deviné avec autant de tact la portée historique de ce vieux document (1). Il serait à souhaiter que les pièces de cette nature fussent moins rares, car nous n'en possédons pas qui représentent avec autant de vérité la peinture des mœurs du moyen âge.

Vous avez rattaché à votre sujet une grosse question : celle de la propagation du culte de saint Nicolas en Bretagne, sur laquelle vous essayez de jeter quelque lumière par des interprétations de noms et de faits qui donnent prise à bien des critiques. Votre argumentation s'appuie trop souvent sur des traditions ou des assertions qui faiblissent dès qu'on les rapproche des documents écrits, et, sur un point d'histoire aussi important, il serait nécessaire de ne rien avancer sans avoir consulté au moins les principales sources de renseignements. Il eût fallu non-seulement compulser les pouillés de tous les diocèses de Bretagne, mais encore les aveux rendus par les Templiers ou leurs

(1) Voir la *Revue de Bretagne et de Vendée*, livraisons de juillet et août 1871.

successeurs aux rois de France, et comparer les statuts de Guérande avec les statuts de quelques autres confréries.

Après avoir énuméré les rapports qui existaient entre les membres de la confrérie de Saint-Nicolas, vous vous demandez si l'origine de cette association ne pourrait pas se rattacher aux Templiers et passer pour contemporaine de leur établissement dans le pays de Guérande. C'est une hypothèse qu'on ne peut étayer d'aucun titre, à laquelle vous avez su donner une certaine vraisemblance par des rapprochements de noms parfois heureux, souvent forcés, mais contre laquelle on peut élever beaucoup d'objections.

Vous avez constaté l'existence de chapelles dédiées à saint Nicolas, dans plusieurs paroisses où se trouvaient des templeries, et ce seul fait suffit pour vous entraîner à croire que ces religieux ont été les propagateurs du culte de saint Nicolas en Bretagne. Cette coïncidence serait frappante si elle se répétait dans presque tous les lieux, mais vous n'avez pas réuni un assez grand nombre d'exemples pour emporter la conviction. Plusieurs des citations mêmes que vous faites sont contestables. Ainsi les Templiers n'ont jamais eu de résidence dans la presqu'île de Rhuis et à Saint-Nicolas de Redon.

C'est bien à tort que vous vous efforcez de découvrir le nom des Templiers ou le souvenir de leur passage, sous les noms du moulin de Nicol en Ploerdut, du Manoir-Rouge, des chapelles de Bon-Garant, de Bon-Secours, de Notre-Dame de Penbé, de Notre-Dame de la Blanche, du quartier de Pontblanc, des villages de Château-Rouge et de Kervenaneec, et des rochers de Kramaguen; les aveux ou déclarations de domaines vous auraient appris de suite quel fondement on peut établir sur des analogies aussi spécieuses. Tous ceux qui sont familiarisés avec les noms de lieux habités et la topographie de la France, savent trop combien ces noms sont jetés çà et là sans raison, pour en déduire aucune conséquence historique, encore moins pour y voir de nouvelles coïncidences entre le nom de saint Nicolas et celui des Templiers.

Dans tout le diocèse de Nantes, vous ne pouvez citer que l'église Saint-Nicolas de Nantes dans le voisinage d'une templerie ; encore vous ferai-je remarquer qu'elle était dans le fief de l'évêque, tandis que je puis vous signaler six paroisses où les Templiers résidaient et où le culte de saint Nicolas n'avait pas de sanctuaire. Ce sont : Assérac, Clisson, Orvault, Saint-Herblon et le Temple. Si le culte de saint Nicolas avait été en honneur parmi les Hospitaliers du Temple, on trouverait quelques chapelles dont la fondation leur serait attribuée, ou quelques-unes de leurs maisons placées sous le vocable de ce saint, or je n'ai pu en découvrir qu'une seule, celle de Saint-Nicolas des Biais. Les patrons connus des commanderies du diocèse de Nantes, sont sainte Catherine de Nantes, saint Léonard du Temple de Maupertuis, la Madeleine du Temple de Clisson et saint Jean de Faugaret. Ailleurs on cite saint Georges.

N'est-ce pas céder à une illusion que d'établir une similitude entre la protection que réclamaient de saint Nicolas les marins ou mariniers et le rôle ordinaire que remplissaient les Templiers, pour en induire un nouveau témoignage en faveur de votre opinion ? Leur mission a été toute différente. Pour ce qui regarde saint Nicolas, j'accorde qu'il a été le patron de beaucoup de chapelles fréquentées par les matelots, mais on connaît fort peu d'aumôneries qui aient été placées sous son invocation. Dans tout le diocèse de Nantes, je n'ai trouvé que celle de saint Nicolas de Machecoul. La plupart des asiles charitables étaient sous le patronage de saint Julien ou de Notre-Dame de Pitié. Cette dernière était la patronne des aumôneries du Bourg de Batz, du Croisie, de Piriac et de Nantes.

Quant aux Templiers, il est possible qu'ils aient veillé à la sécurité des pèlerins sur les routes en y faisant la police, mais il est très-douteux qu'ils aient entretenu des aumôneries permanentes ailleurs qu'en Orient.

Si les commanderies avaient été des maisons de charité, elles se seraient toutes établies sur le bord des grands chemins ; or on en cite beaucoup qui étaient perdues au fond des terres,

dans des lieux peu accessibles. Celles des Biais, en Saint-Père-en-Retz, et celle de Faugaret, en Assérac, ne pouvaient guère être utiles aux voyageurs.

Les raisons que vous invoquez ensuite pour parvenir à prouver que la confrérie de Saint-Nicolas de Guérande a pu être fondée par les Templiers ne résistent pas mieux à l'examen que vos suppositions précédentes. Il n'y a aucune conséquence à tirer du rapprochement que vous faites entre les confréries de Guingamp, de Toussaints de Nantes, et de Saint-Nicolas de Guérande, car lors même qu'il serait prouvé qu'elles ont eu toutes les trois des statuts identiques, il n'en résulterait pas nécessairement qu'elles auraient eu le même fondateur. Mais cette ressemblance n'a jamais existé. D'abord, ce ne sont pas les seules qui se soient recrutées dans tous les rangs de la société. La confrérie de Saint-Pierre et de Saint-Paul de Nantes, la plus ancienne de Nantes, se composait de gens appartenant à la noblesse, au clergé et au tiers-état. Ensuite, la confrérie de Toussaints différait essentiellement de celle de Guérande en ce qu'elle se composait de frères et de sœurs, et que son but était, non pas de venir en aide aux marinières, mais uniquement de veiller au gouvernement de l'aumônerie fondée par Charles de Blois, en 1362, pour recueillir les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et ceux de Saint-Méen. Contrairement à ce que vous affirmez, il est bien reconnu, dans plusieurs lettres patentes, que Charles de Blois en est le fondateur.

Quant aux caractères civils, militaires et religieux que vous avez cru remarquer dans les coutumes de la confrérie, il n'y faut pas voir la trace de l'influence des Templiers ; ce ne sont pas des particularités à noter, mais des traits qu'on retrouve partout dans les habitudes du moyen âge. Dans beaucoup de paroisses, les habitants étaient familiarisés avec les exercices équestres, soit par la course à la quintaine, soit par le jeu du *Cheval Malet*. Si les femmes étaient exclues, elles l'étaient aussi dans bien d'autres confréries.

L'obligation de se défendre mutuellement est comprise impli-

citement dans tous les statuts des confréries, puisque ces associations religieuses étaient aussi des sociétés de secours mutuels. Il ne faut pas parler davantage de la coutume de s'enivrer, qui aurait été traditionnelle dans la confrérie de Saint-Nicolas, ni prétendre que ce vice héréditaire aurait été contracté en compagnie des Templiers, car tout le monde sait que l'ivresse était chez nos pères regardée comme la sœur inséparable de la gaieté. Les compagnons des confréries imitaient les Gaulois du temps de César, et prenaient rarement des repas en commun sans s'enivrer et sans se battre. Dans tous les statuts des confréries, il y avait un article de répression formulé contre l'intempérance et les rixes qu'occasionnaient les festins.

En résumé, il n'y a pas lieu de supposer que la confrérie de Saint-Nicolas de Guérande soit due à l'initiative des Templiers, ni que la dévotion à saint Nicolas ait été propagée par la milice du Temple plutôt que par tout autre ordre. Les coïncidences de noms ne sont pas assez nombreuses, les analogies assez transparentes, les faits assez concordants pour qu'on puisse même établir une présomption en faveur de cette hypothèse. On peut tout aussi bien croire que le culte de saint Nicolas est antérieur à leur établissement dans le pays. Puisque le diocèse d'Angers, voisin du nôtre, possédait, dès le XI^e siècle, au moins deux églises, la collégiale de Craon et une abbaye à Angers sous le vocable de saint Nicolas, pourquoi n'admettrait-on pas que le culte de ce saint se serait répandu dans le diocèse de Nantes dès le commencement du XI^e siècle ?

Si vous voulez bien continuer vos recherches, vous parviendrez peut-être à dissiper tous les doutes.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

L. MAITRE,

Archiviste du département.

Nantes, ce 18 octobre 1874.

DOCUMENTS INÉDITS

La lettre que nous transcrivons ici et que nous avons tout lieu de croire inédite, explique suffisamment quelle était la mission du comte de Romorantin, vers lequel avait été envoyé M. de Folleville.

Jean de Folleville, chevalier de Saint-Michel, maréchal de camp, capitaine de 100 cheveau-légers, était d'une famille de Normandie. Il avait été député de la noblesse aux États de Rouen, en 1614.

La suscription de notre lettre est en quatre lignes. Les deux mots *ving cinq* sont de la main du ministre Letellier.

A Mons^r de Folleville,
Sergent de Bataille en mes
armées, estant pour mon
seruice en Normandie.

Mons^r de Folleville, ie uous auois donné charge en uous enuoyant en Normandie de faire entendre au comte de Romorentin que mon intention estoit qu'il acheuast la leuée qu'il faict en la d' prouince pour la republique de Venize, dans le mois de feurier dernier, et parce que i'apprendz qu'il n'y peut auoir satisfait avant le ving cinq^{me} du present mois, ie uous faictz cette lettre par l'aduis de la Reyne regente Madame ma Mère pour uous dire que uous ayez en ce qui dependra de uous à laisser acheuer la leuée que faict le d' comte de Romorentin sans le troubler ny empescher aucunement iusqu'au d' 10^e xxb^e du present mois, et la presente n'estant pour aut^e subiect ie prie Dieu qu'il uous ayt Mons^r de Folleville en sa s^{te} garde. Ecrit a Paris le deux^e jour de mars 1647.

LOUIS.

LE TELLIER.

HISTOIRE DE TIFFAUGES

FAMILLE JOUSSEAUME DE LA BRETESCHE, SEIGNEURS DE TIFFAUGES
PAR ACQUISITION. — 1702-1789.

Il y eut une nouvelle adjudication du vicomté de Tiffauges, et par celle-ci, le 21 mars 1702, Esprit Jousseume, marquis de la Bretesche, devint acquéreur définitif de Tiffauges, à raison de 141,000 livres et très-probablement d'énormes frais. Seigneur du Couboureau, Vermettes, etc., etc., etc., né en 1638, il était entré de bonne heure au service. Il obtint en 1674 la permission de lever un régiment de dragons auxquels il donna son nom, et se distingua au siège de Maëstrich, en se jetant avec un détachement de 150 dragons entre la place et un parti de 200 chevaux ennemis qu'il mit en fuite. En 1678, étant renfermé dans Maëstrich, assiégé par le prince d'Orange, il eut, pendant un assaut, une jambe fracturée par un boulet de canon, et aurait été pris, si son frère Hubert, alors capitaine dans son régiment, ne l'eût enlevé du champ de bataille. Il fallut lui couper la jambe, ce qui ne l'empêcha pas de surprendre, quelque temps après, le 4 mai 1678, avec son régiment, la ville de Loos en Brabant, dont le roi lui donna le gouvernement, qu'il conserva jusqu'à la paix. Louis XIV fit frapper à cette occasion une médaille d'or, et la donna au marquis de la Bretesche ; l'on en trouve une explication détaillée dans la collection des médailles de Louis XIV. L'on voit, d'un côté, la figure de Louis XIV avec la légende *Ludovicus*

magnus rex christianissimus, et de l'autre, la Victoire vole couverte du voile de la nuit tout parsemé d'étoiles et tient une couronne murale. Dans l'éloignement, on voit la ville de Loos et pour légende *Victoria pervigil Lævia noctu capta 1678* (1).

Ce brave officier, dit M. Marchegay (2), lieutenant général des armées du roi, gouverneur de Hambourg, dont la famille avait autrefois possédé La Forêt-sur-Sèvre, remplit envers le duc de Thouars ses devoirs de vassal, le 14 août 1704. Il avait épousé, le 20 février 1690, demoiselle Marie d'Abancourt de Courcelles, et mourut sans postérité aux Sables-d'Olonne, où il commandait ainsi que sur les côtes du Poitou et d'Aunis.

Louis Jousseau, chevalier de la Bretesche, 1707-1733, son frère et son héritier, devint par le fait vicomte de Tiffauges, seigneur du Gouboureau, Vermettes, etc. Il servit dans le régiment de son frère aîné, qui, voyant qu'il n'avait pas d'enfants, le fit se marier et lui légua toute sa fortune. Il épousa, le 24 avril 1691, Françoise-Charlotte Lemer cier de l'Écluse, fille de N. et de Louise Bossis. Il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans en 1733, laissant six enfants : 1° Esprit-Louis, marquis de la Bretesche, colonel de cavalerie ; 2° Armand-Louis ; 3° Anne-Joseph, s^{gr} de Boisroux, né en 1717, qui embrassa d'abord l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour entrer au service, et fut capitaine de cavalerie, aide-de-camp du maréchal de Broglie ; 4° Louise-Françoise, mariée le 8 février 1717 à Claude-Gilbert-Robert de Lézardière, s^{gr} de la Salle, gouverneur des Sables ; 5° Catherine-Renée, mariée le 2 mars 1715 à Louis-François, comte de Chabat, chev^r s^{gr} du Chaigneau ; 6° Esprit-Jeanne, mariée le 12 avril 1728 à Charles-Louis, de Pierre, chev^r s^{gr} de Vic.

Esprit-Louis Jousseau étant mort quelques mois après son père, ce fut Armand-Louis-Constantin, marquis de la Bretesche, qui, de 1733 à 1789, devint vicomte de Tiffauges, s^{gr} du Gouboureau, de Vermettes, la Jaudonnière, la Bisonnière, la Caillère, Pouillé, le Boisroux, la Billerie, la Sicaudière, etc. Il fut cadet à

(1) Beauchet-Filleau. *Dict. des familles du Poitou*.

(2) P. Marchegay. *Recherches sur les seigneurs de Tiffauges*.

l'école d'artillerie de Strasbourg, entra dans les mousquetaires et assista à la paix de Philipsbourg. En 1734, il quitta le service et épousa, le 28 janvier 1735, demoiselle Marie-Henriette-Élisabeth du Boys de l'Aubray, fille de Louis-Anne, chev^r s^{gr} de la Touche-Levrault, près Mareuil-sur-le-Lay. Il mourut le 7 janvier 1789, laissant pour enfants : 1^o N., comte de la Bretesche, officier au régiment du roi, mort sans alliances, en Allemagne, durant la campagne de 1761; 2^o Louis-Constantin; 3^o Tancrede, mort jeune; 4^o N., mariée en 1776 à N. Gareau, s^{gr} de la Boissière, décédée l'année de son mariage; 5^o Marie-Sophie-Joséphine, qui épousa Marie-François-Charles-Antoine de la Ville de Ferolle, chev^r s^{gr} des Dorides, et mourut le 1^{er} septembre 1790; 6^o Armande-Catherine-Louise, qui épousa Marie-Charles-Marc du Mauras, chev^r s^{gr} de la Braisière, capitaine de vaisseau, et mourut en 1812; 7^o Louise-Françoise-Monique, qui se fit ursuline à Luçon, où elle mourut en 1779; 8^o Aimée-Marie, qui épousa Marie-Auguste du Chaffault.

Louis-Constantin Jousseau, l'aîné de ces huit enfants, a été, seulement du 7 janvier au 4 août 1789, le dernier des seigneurs et vicomtes féodaux. Marquis de la Bretesche, vicomte de Tiffauges, baron de Sainte-Hermine, s^{gr} du Couboureau, de la Maillardière, etc., il naquit le 6 novembre 1746 et entra en 1761 au régiment du Roi-Infanterie, à l'âge de quatorze ans, et fit avec ce corps la campagne de 1762 en Allemagne, passa comme guidon dans les mousquetaires gris en 1770, et en 1774 il obtint un brevet de colonel à la suite, fut fait chevalier de Saint-Louis en 1779. En 1784, il était commandant du régiment provincial d'artillerie à Metz, et maréchal des camp et armées du roi en 1788. Le 3 décembre 1772, il avait épousé Prudence-Antoinette-Louise Le Botteuc de Coëssal, fille de Michel, s^{gr} de Coëssal, et de dame Prudence-Thérèse de Santo-Domingo, dont il eut cinq enfants, dont nous verrons quelques-uns se produire dans le soulèvement de la Vendée et dans la suite de notre travail⁽¹⁾.

(1) Il faut se reporter au *Dictionnaire des Familles de l'ancien Poitou*, pour tous les détails relatifs à cette famille.

Ici s'arrête la série des seigneurs de Tiffauges ; nous devons dire que nous avons presque complètement transcrit la brochure de M. Marchegay, ne pouvant faire autrement et changer un plan et des recherches si bien comprises, et classées avec un ordre que nous étions incapable d'établir, n'ayant pas à notre disposition les documents qu'il possédait et dont il a tiré meilleur parti que, nous le répétons, du reste, nous aurions pu faire nous-même ⁽¹⁾.

Epoque Révolutionnaire.

Nous avons terminé, avec le dernier seigneur dont nous venons de parler, la période féodale de Tiffauges ; nous arrivons maintenant à une époque qui devrait être fertile en événements dans ce pays, dont nous essayons de faire connaître l'histoire. Plus que dans d'autres, cependant, les documents font défaut, et pourtant ce pays se trouve presque au centre du théâtre de la guerre et de la grande insurrection vendéenne. Quoi qu'il en soit, nous allons essayer de retracer ce que nous trouverons des événements qui se sont passés dans cette localité. Un journal laissé par un certain Augustin Guerry, de Tiffauges, acteur dans ce soulèvement, dont nous aurons occasion de nous servir souvent, pourra nous donner quelques détails et nous permettre de placer chronologiquement quelques faits plus ou moins importants.

Le premier fait que nous ayons à citer, c'est l'envoi que, le 18 janvier 1790, fit Tiffauges, d'une adresse de félicitations, de remerciements et d'adhésion à l'Assemblée nationale constituante, tout en faisant la demande d'être érigé en chef-lieu

(1) Cette explication que nous donnons, doit être en quelque sorte, une justification pour des oublis que nous avons commis, en ne mettant pas entre guillemets les passages que nous empruntons à M. Paul Marchegay, et qui nous obligeraient autrement à un *errata* beaucoup trop compliqué.

de district et siège de justice royale ⁽¹⁾. Cette demande ne fut pas accordée, et la ville de Montaigu fut choisie pour chef-lieu du district de ce nom; Tiffauges resta simple commune.

Vers la fin de la même année, le 14 juillet, eut lieu l'installation de la nouvelle municipalité, et pour ce, la population de Tiffauges s'assembla après la messe sur la place de l'église Notre-Dame pour le serment. Toute l'assemblée vint en armes et tambour battant, à l'exception de deux personnes; ayant prêté le serment, ils conduisirent le nouveau maire à la maison commune ⁽²⁾.

Deux mois plus tard, le 30 septembre, en vertu d'un décret de l'Assemblée nationale du 16 août concernant l'organisation judiciaire, et sanctionné par le roi, le procureur-syndic de Montaigu enjoignait, par une circulaire adressée aux habitants de Tiffauges comme à tous ceux des autres localités, d'avoir à se trouver au chef-lieu du district le lundi 11 octobre, à dix heures du matin, pour, avec leurs coélecteurs, procéder à la nomination des juges du tribunal du district ⁽³⁾.

A cette époque, si nous en jugeons d'après une lettre du procureur-syndic de Montaigu à son collègue de Clisson, par laquelle il lui faisait savoir que l'on reconnaissait depuis longtemps la nécessité d'une grande route de Clisson à Bressuire, l'état de la voirie vicinale n'était pas dans la splendeur où nous la verrons plus tard. En prenant connaissance des mémoires parus à cette époque et touchant cette question, nous voyons que M. de Maulevrier désirait faire passer cette route par Gesté, Saint-Macaire à Cholet et Maulevrier; tout naturellement ce pétitionnaire prêchait pour son saint et sa commodité particulière. Les mémoires opposés proposaient au contraire le passage par Gétigné, Bous-

(1) Procès-verbal de l'Assemblée nationale constituante du 18 janvier 1790. — N° 177 du procès-verbal, t. XI, p. 6 de la collection.

(2) Extrait du *Journal* d'Augustin Guerry, publié dans un recueil de pièces contre-révolutionnaires par M. Benjamin Fillon.

(3) Correspondance de Goupilleau de Montaigu, appartenant à M. Dugast-Matifeux.

say, Tiffauges, Torfou, le Longeron, Evrunes, Mortagne et Châtillon; ajoutons, en passant, que ce dernier itinéraire était le plan adopté par le Conseil, et depuis, longtemps après ce débat, cette direction dernière a été adoptée.

Vers le mois d'octobre de cette année, on mit à exécution à Tiffauges le décret qui ordonnait la prestation de serment aux curés, et on voulut le faire prêter aux prêtres de Tiffauges. Ce fut alors qu'on présenta au lieutenant-criminel de Poitiers une plainte dirigée contre MM. Guerry, le curé de Notre-Dame, et un monsieur Douillard. Cette plainte avait été portée par un sieur Thade-Heveren, ancien prêtre irlandais, auquel Monseigneur l'évêque de La Rochelle avait interdit le pouvoir de dire la messe, et toutes fonctions de vicariat à Tiffauges. M. Trastour, alors commissaire de la commune, avait écrit la dénonciation de la conduite de ce prêtre *infâme* et voulut en donner lecture, mais les citoyens Rigaudeau, Guillou et Thomas, curé de Saint-Nicolas de Tiffauges, s'y opposèrent ⁽¹⁾. Trois lettres écrites par le syndic du district de Montaigu à MM. Thomas, curé de Saint-Nicolas de Tiffauges, à l'administrateur de cette commune, et à M. Servanteau de l'Echasserie ⁽²⁾, nous font voir que ce prêtre était assez estimé dans cette ville par la plupart des gens tenant l'opinion avancée, et la preuve en est dans toutes les démarches faites pour lui venir en aide dans cette affaire, qui dut se terminer judiciairement ⁽³⁾.

(1) Extrait du *Journal* de A. Guerry.

(2) Charles-Marie-Augustin-René Servanteau de l'Echasserie était un noble qui avait embrassé les principes de la Révolution, et qui avait été nommé inspecteur des gardes nationales du district de Clisson. Nous verrons même plus tard qu'il fut assassiné par les insurgés du 12 mars 1793. Ce titre de l'Echasserie lui venait de la propriété de ce nom, située dans la commune de la Bruflère, et appartenant de nos jours à M. Richard, ancien grand vicaire de l'évêché de Nantes, maintenant évêque de Belley.

(3) Voir correspondance ms. de Goupilleau de Montaigu, collection de M. Dugast-Matifeux.

Augustin Guerry ⁽¹⁾ était parti pour Noirmoutier le 6 septembre ; on ne dit pas pour quelle raison , mais peut-être ce voyage se rattachait-il déjà à un autre qu'il fit plus tard dans cette localité, où il fut fait prisonnier. Il ne revint à Tiffauges que le 2 novembre suivant , pour assister à une nouvelle assemblée qui renouvela la municipalité. Il ne fut rédigé aucun procès-verbal de cette assemblée, et on accusa M. Jean-Charles Trastour, ancien notaire royal au Longeron et ancien procureur fiscal de Tiffauges , ainsi que le sieur Guerry, d'avoir réclamé contre cette inexactitude ; on présenta même une requête contre ce dernier au district de Montaigu , le 14 décembre de l'année 1790 ⁽²⁾.

Le 11 juillet 1791, le sieur Charles Servanteau de l'Echasserie , dont nous avons déjà parlé, vint à Tiffauges précédé d'un tambour, avec trente à quarante hommes armés. Ils brisèrent à coups de hache les deux bancs seigneuriaux des églises paroissiales de Notre-Dame et de Saint-Nicolas de ladite ville , et les firent brûler , ainsi que le *Pal* public et les deux *Mais* des places Notre-Dame et Saint-Nicolas ⁽³⁾.

Le 16 octobre 1791, on installa le curé de Tiffauges , le sieur Benestreau , qui se fit accompagner de soldats du régiment de Roussillon et de nationaux de Cholet. « On vient de m'annoncer qu'il y a eu du bruit hier à Tiffauges à l'installation du » curé constitutionnel », écrivait Jean-Victor Goupilleau à son frère, le 17 octobre 1791. « Je n'en connais pas les détails ; au » premier courrier, je te marquerai si cela en vaut la peine. » Dans une seconde lettre du 21 octobre, il lui disait : « L'insur-

(1) René-Augustin-Guy Guerry était sénéchal de Tiffauges lorsque la Révolution éclata. Ses relations de famille lui firent prendre en haine un état de choses qui, en fondant l'égalité, détruisait les distinctions des castes et supprimait les emplois privilégiés. Dès 1789 il fut signalé comme aristocrate , mais il fut cependant élu maire de sa commune , mais aussi promptement remplacé.

(2) Extrait du *Journal* de A. Guerry.

(3) *Ibidem*.

» rection de Tiffauges n'a point eu de suites ; 18 à 20 gardes
» nationaux de Cholet s'y sont transportés avec quelques cava-
» liers de Roussillon, et tout est dans l'ordre (1). »

Le 2 avril 1792, jour de foire, des perturbateurs, voulant avoir des soldats à Tiffauges, excitèrent des troubles. Le 16, une soixantaine de soldats se disant volontaires nationaux y arrivèrent, brisèrent les armoiries en bois sculpté du plafond de la nef de l'église Saint-Nicolas et celles en granit placées au portail de la cour du château du Couboureau. Le 24, ces soldats, avec le maire Chupin, ceint de l'écharpe tricolore, entrèrent dans cette même église Saint-Nicolas, la dépouillèrent de tous ses ornements et emportèrent jusqu'aux battants des deux cloches, ainsi que les vases sacrés. Le sieur Guerry, comme ancien sénéchal, était nanti d'une clef du coffre de la fabrique ; on ordonna aux soldats d'aller la lui demander ; ce fut sa femme qui la leur donna. On fouilla alors le coffre des archives de la fabrique, on emporta les papiers, les livres et 900 livres en argent qui y étaient déposés ; plus, 200 livres destinées à fonder, d'après l'autorisation du département, un atelier de charité (2).

Le 15 juillet, les patriotes de Tiffauges, ayant appelé à eux ceux de Cugand, du Longeron et de la Bruffière, à la tête desquels était le sieur de l'Echasserie, plantèrent sur la place un arbre de la liberté. Le 30 du même mois, ces mêmes patriotes, armés et tambour battant, se rendirent à l'Echasserie, prendre le sieur Servanteau pour les accompagner à la Bruffière, où se rendirent ceux de Mortagne, de Cholet et d'ailleurs. Ils y plantèrent un arbre de la liberté, maltraitèrent quelques personnes ; on assure même qu'ils voulaient en tuer quelques-unes, lorsqu'un nommé

(1) Jean-Victor Goupilleau, commissaire national du roi près le tribunal du district de Montaigu, était le frère d'Armand Goupilleau, qui avait été membre de l'Assemblée nationale constituante, faisant suite aux Etats généraux. Jean-Victor s'expatria dans la suite ; il alla se fixer à Auxerre, où ses descendants existent encore aujourd'hui.

(2) Extrait du *Journal* de Guerry.

Bélorde, commandant la garde nationale de Clisson, les en empêcha.

Le 25 août, deux patriotes de Tiffauges, Rigaudeau et Guillou, sortirent de cette localité se rendant à Cholet au club, dénoncer les châteaux d'Asson, du Couboureau et de l'Andebaudière. Le 29, des nationaux, casernés à Torfou, se rendirent au nombre de sept à huit au château du Couboureau, et s'y firent servir à boire et à manger.

Le 26 août, il se tint à Tiffauges une assemblée primaire pour l'élection des députés : plusieurs factieux s'y rendirent en armes et tirèrent même des coups de fusil pour empêcher d'en approcher ceux qu'ils ne désiraient point y voir ; aussi ne vinrent que ceux qui voulaient être nommés électeurs. Ce furent Chupin, Rigaudeau et Peroteau, qui allèrent ensuite à la Châtaigneraie nommer les députés.

Le lundi 10 septembre, 40 à 50 nationaux de Cholet, avec deux canons, passèrent à Tiffauges, se rendant à la Bruffière, où une troupe de Mortagne, qui passa également à Tiffauges, ainsi qu'une autre des Herbiers furent les rejoindre. En s'en allant, ces nationaux de Cholet, s'arrêtèrent à la métairie du Bois-Potêt, chez un nommé Loiseau, ils lui mirent la baïonnette sur la poitrine, insistant qu'il leur fit connaître où étaient les fusils, qu'ils prirent et emportèrent. Ils entrèrent chez un nommé Validon, à la Morinière, attachèrent ses trois filles ensemble et les emmenèrent assez loin, en leur disant que si elles ne criaient pas *Vive la Nation !* ils les conduiraient avec leur frère prêtre dans les prisons de Nantes ; déconcertés par leur fermeté et leur obstination à ne point crier : *Eh bien ! criez vive quelque chose !* leur dirent-ils. Alors, elles répétèrent : *Vive Jésus ! Vive sa croix ! Vive sa charité suprême !* Ils fouillèrent ensuite toute la maison de leur père, et ayant trouvé des lettres du frère prêtre détenu à Nantes, ils les emportèrent.

A la Bruffière, ils allèrent à la cure, prirent toutes les volailles de la basse-cour, et volèrent les confitures et le vin de M^{me} Fouché, sœur de l'ancien curé David, et en firent autant dans d'au-

tres maisons. Deux fois, ils envoyèrent chercher M. de l'Echaserie, qui ne voulait pas aller avec eux, mais qui, cependant, finit par s'y rendre. Ils lui firent les plus durs reproches. « Com-
» ment, lui dirent-ils, vous avez écrit, comme maire, que toute
» la Bruffière était en combustion, que votre château était la
» proie des flammes : vous nous avez envoyé la nuit dernière
» courrier sur courrier à Cholet, à Mortagne, aux Herbiers, pour
» prévenir le désordre, et nous n'avons pas trouvé de quoi
» *fouetter un chat* ; tout est aussi tranquille qu'on peut le dési-
» rer, et, au bout de tout cela, rendus ici, nous ne vous y voyons
» pas, nous n'avons pas trouvé de quoi boire et manger ! quel
» homme êtes-vous donc ? Il faut payer cela. » On assure, en
effet, qu'ils lui firent payer les frais du voyage. M. Benjamin
Fillon prétend que ce passage du *Journal* de Guerry, est un
indigne mensonge ; que Servanteau avait non-seulement été me-
nacé, mais que l'enquête faite à ce sujet prouve qu'on s'était livré
à des voies de fait sur sa personne, et que Guerry fut même
accusé d'être l'un des instigateurs. Il nous est difficile de donner
notre avis dans cette circonstance, nous nous bornons simple-
ment à relater les faits.

Après cette échauffourée, les troupes de Cholet et de Mortagne
vinrent coucher à Tiffauges le soir du même jour. On vola, dans
le mois d'octobre, une grande partie des vases de l'église Notre-
Dame, au nombre desquels étaient ceux qu'on avait retirés de
l'église Saint-Nicolas. On prétendit même que ce vol avait été
commis par la municipalité, pour les faire porter au district et de
là à la fonte.

Le 25 novembre, il fallut renouveler la municipalité de Tif-
fauges, qui s'était composée à son gré. A l'ouverture de la séance,
Guillon, secrétaire de l'ancienne, observa qu'il fallait faire le ser-
ment civique. Les citoyens répondirent qu'ils l'avaient déjà prêté
plusieurs fois, et en dernier lieu, il y avait huit jours à peine dans
l'assemblée du canton, pour l'élection du juge de paix, et l'on
convint unanimement que c'était inutile. On procéda de suite au
scrutin, et comme le résultat était écrit sur le registre de l'an-

cienne municipalité, qui craignait sans doute qu'il eût été vu, les nommés Guillou et Rigaudeau arrachèrent ces registres des mains du secrétaire, et passèrent la nuit à rédiger un mémoire dans lequel ils inscrivirent, dit-on, mille invectives, particulièrement contre Guerry. Ils demandèrent l'annulation des nominations, parce qu'on n'avait pas prêté le serment civique, ce qui leur fut accordé sans difficulté par le département.

Ces élections ayant été annulées, il fut ordonné alors qu'il en serait créé une nouvelle à laquelle assisterait, comme commissaire, M. Goupilleau, qui avait été clerc du contrôleur des aides de Montaigu ⁽¹⁾. Il vint à Tiffauges le dimanche 10 mars 1793, avec ses patentes. Tous les habitants s'y trouvèrent, décidés à persévérer dans les choix déjà faits, et nommèrent les mêmes individus. Mais avant de procéder à l'élection, le sieur Guillou apporta un décret, dont les dispositions assez obscures, paraissaient exiger que « les jurés en jugement » se fussent fait inscrire auparavant. Cette loi, inconnue aux citoyens, les surprit fort, mais ils durent en passer par là. Cette affaire fit beaucoup de bruit, et il fut reconnu d'une manière évidente que Guerry et Guignard son ami avaient été les meneurs de la cabale, qui élut une municipalité royaliste ; mais le lendemain 11 mars, le district annula cette délibération ⁽²⁾.

Dès le 11 mars, dans les paroisses des Marches, le peuple se coalisa, il travailla toute la nuit à accroître son nombre, et le lendemain 12, ils se trouvèrent environ 7 à 800, assemblés avec des fusils, des fourches de fer, des faux emmanchées à l'envers, des bâtons, des broches, etc.

Les municipaux de Tiffauges, qui avaient eu quelque avis de ce soulèvement, avaient envoyé à Cholet demander des secours. On leur répondit qu'on en avait besoin pour la ville ; qu'une cinquantaine de dragons se trouvaient à Montfaucon « pour le tirage

⁽¹⁾ Il y a évidemment une erreur commise dans ce journal de Guerry ; M. Goupilleau ne fut jamais clerc de contrôleur des aides, il avait été avant la révolution, sénéchal de Rocheservière.

⁽²⁾ *Journal* de A. Guerry.

au sort », qu'on pouvait réclamer leur assistance pour le secours de Tiffauges. On alla vers ceux-ci, qui, informés du soulèvement général, retournèrent à Cholet. Les municipaux de Tiffauges, peu contents de ce refus, envoyèrent aux Herbiers, d'où la même réponse leur fut rapportée; ils obtinrent enfin 24 hommes de Mortagne.

Le matin du 12, Guillou, maire, revêtu de son écharpe, allait et venait par la ville, en criant : *Citoyens, aux armes ! la ville est en danger ! les brigands doivent venir la piller dans ce jour !* et il entra dans chaque maison pour solliciter à prendre les armes.

Il entra chez M. Guerry, criant comme un fou : *Citoyen Guerry, aux armes, aux armes !* il le demanda à sa femme, qui lui répondit qu'il était sorti dès le matin, suivant son habitude. Il ajouta alors qu'elle répondrait de lui, car il était sûrement à la tête des brigands qui venaient brûler la ville. *Madame*, dit-il, *où sont les armes qu'il a déclarées ?* M^{me} Guerry lui répondit : *Vous rendez bien peu de justice à mon mari ; voilà son fusil et son épée.* Guillou prit le fusil, Auvinet et Gélot prirent les autres armes, qu'ils emportèrent.

On faisait monter la garde au haut d'un jardin ayant vue sur le pont du ruisseau de la Crème, sur le chemin de Montaigu et de la Bruffière. Les gens de la campagne arrivaient assez lentement, les uns après les autres, par cette route. Guerry, dans son journal, raconte qu'il voyait leur arrivée de sa chambre, et que les habitants de Tiffauges étaient en face de l'armée campagnarde au bas de son jardin, descendant au pont. Le sieur Douet, commandant la troupe de Mortagne, qui était en tête de celle de la ville, cria aux campagnards : *Messieurs, nous sommes tous Français et amis, ne nous battons point, mettons bas les armes et embrassons-nous.* En effet, la partie n'était pas égale; car sa troupe n'était que de 40 personnes, parce que la plupart des plus enragés de Tiffauges s'étaient enfuis. On mit de part et d'autre bas les armes, et l'on s'embrassa. Les gens de Tiffauges restèrent en ville, et les campagnards restèrent dans leurs positions près d'une heure, sans remuer. Le fils d'un sacristain, nommé Louis

Guérin, les voyant comme « des termes », alla se mettre à leur tête, et les fit entrer en ville, où ils se saisirent du commandant de Mortagne, et de vingt-trois des siens, qu'ils mirent en prison avec deux patriotes de Tiffauges, les seuls qu'ils purent attraper. Ils allèrent ensuite boire et manger, entrant de préférence chez les patriotes ; puis ils se saisirent de leurs prisonniers et les emmenèrent avec eux.

Le surlendemain, 14 mars, on donna à Guerry le commandement de la ville de Tiffauges et des troupes, et le sieur Guignard fut nommé sous-commandant. Guerry, investi du commandement, fit dire une messe basse dans l'église Notre-Dame, à laquelle assistèrent plus de cinq à six cents hommes, qui avaient couché en ville. En sortant de la messe, il fit abattre l'arbre de la liberté aux cris de *Vive le Roi !* Cet arbre, peint aux trois couleurs, avait, dit-on, plus de cinquante pieds de haut.

La majeure partie des patriotes de Tiffauges se trouvait dans des prisons malsaines. Après une décision du comité dont Guerry était le président, plusieurs donnèrent des cautions de leur bonne conduite, ce qui fit qu'on les relâcha et les emprisonna chez eux, mais ils devaient se présenter deux fois par jour au comité. On décida, en outre, que le lieu des séances du comité serait dans la maison de M. Trastour, qui accepta la proposition.

Le 20 mars, le camp situé à deux lieues de Nantes, sur le chemin de Clisson, fit demander deux canons au comité de Tiffauges, qui les lui envoya aussitôt. Ce camp fut mis en totale déroute par 400 ou 500 Nantais. Commandant et officiers ne s'y trouvaient pas ; seul, un chirurgien de Tiffauges en tenait lieu ⁽¹⁾.

(1) Tous ces détails sont dans le *Journal de Guerry*, qu'on sait être une pièce contre-révolutionnaire, mais les documents nous ont manqué pour pouvoir rétablir ce qui pourrait être inexact.



EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 13 AVRIL 1875.

Présidence de M. Villers, vice-président.

Étaient présents : MM. Galles, Van Iseghem père, des Jamonnières, de la Nicollière-Teijeiro, Anizon, l'abbé Cahour, Viau, Soulhart, Thenaisie, Blanchard, Parenteau, l'abbé Galard, de Wismes, Verger, Seidler, Foulon-Ménard, Petit et Prevel.

En l'absence de tous les secrétaires, M. Prevel est appelé à en remplir les fonctions.

Suivant l'ordre du jour, M. Kerviler devait faire une communication au sujet d'une villa gallo-romaine récemment découverte à Clis près Guérande; mais arrivant de Paris, ce jour même, et ne pouvant assister à la séance, il a consigné dans une lettre adressée à M. Petit, qui en donne lecture, un grand nombre de détails intéressants qui résument les principaux traits de son exploration. Il s'agit d'une villa importante avec grands murs de terrasses en petit appareil située à mi-coteau entre Clis et les maisons de Yosquet. M. Kerviler promet d'envoyer à la Société, sur ce sujet, une note plus détaillée accompagnée d'un plan des principales voies romaines bien reconnues de la région; cette note trouvera place au bulletin de la Société.

M. Kerviler exprime le vœu que des fonds soient mis à sa disposition en temps opportun, lorsque les récoltes seront coupées, pour achever les fouilles nécessaires à la détermination complète de cette villa, qui était, peut-être, celle du chef de la garnison cantonnée à *Grannona in littore Saxonico*. Cette demande, dont le principe est accueilli avec faveur, sera reproduite à l'époque utile, et la Société ne manquera pas d'y faire droit en tant que ses ressources le lui permettront.

M. Parenteau prend ensuite la parole, et avant d'entamer le sujet principal pour lequel il s'est fait inscrire à l'ordre du jour, il donne communication de planches gravées pour notre bulletin représentant divers objets présentés par M. Leroux, de Saffré, dans une séance précédente.

Abordant enfin son sujet principal, il nous fait connaître que M. Ballereau, architecte à Luçon, a, depuis sept années environ, formé une collection nombreuse : 390 exemplaires ou spécimens de haches celtiques recueillies sur un grand nombre de points du département de la Vendée, 150 points peut-être. Non point haches celtiques riches et rares par la matière dont elles sont faites, servant d'ornements, d'emblèmes et d'amulettes, qu'on trouve dans les sépultures, mais au contraire, en pierre commune et dure de nos régions ayant évidemment servi d'outils primitifs aux sauvages habitants de ces contrées, outils abandonnés dès que parurent les métaux. Cette collection nombreuse, M. Ballereau s'en déferait volontiers, mais le musée archéologique de Nantes peut-il en faire l'acquisition? Telle est la communication que nous fait M. Parenteau, avec l'intention de s'éclairer à ce sujet près des membres de la Société, les frais de cette acquisition possible incombant au musée et à sa charge.

L'ordre du jour étant épuisé quant aux questions qui y étaient inscrites, M. le docteur Anizon demande la parole. Il communique un dessin fait par notre habile collègue M. Montfort, architecte, des ruines d'un vieux moulin situé en la commune de Bouguenais, sur une propriété de M. Thébaud, ancien tailleur; puis il donne lecture de quelques pages par lui écrites, en rappelant l'appréciation d'un archéologue qui cite un plan cadastral du XVI^e siècle sur lequel sont représentées de semblables tonnelles, c'est-à-dire des moulins de même forme, sur les bords de la Vie. Le tout en réponse à une communication faite précédemment par M. Foulon-Ménard de la découverte d'une tour située près d'Escoublac, qu'il rattache à son système de télégraphie gallo-romaine; réponse qui combat l'opinion de M. Foulon, mais que nous ne détaillerons pas, ces documents devant contribuer à la confection d'un travail que se propose de nous faire M. le docteur Anizon.

A la suite de la discussion qui a lieu à ce sujet, M. Foulon-Ménard donne à la Société connaissance d'une lettre de M. Blanchard, d'Herbignac, notre collègue. Il nous entretient d'une voie romaine très-visible sur une grande partie de son parcours, venant du fond de la presqu'île guérandaïse, traversant du sud au nord toute la commune de Saint-Lyphard et une partie de celle d'Herbignac, et coupée auprès de ce dernier bourg par la route départementale n° 9, voie qui pourrait bien disparaître, si M. le préfet de la Loire-Inférieure autorisait le tracé demandé par la commune d'Herbignac, en opposition de celui projeté par les Ponts-et-Chaussées. Le but de la

lettre de M. Blanchard serait, surtout, avons-nous cru voir, que M. Orioux, agent-voyer en chef et également notre collègue, eût connaissance de ce projet, afin de pouvoir veiller à la conservation de cette voie, dont les spécimens deviennent malheureusement de plus en plus rares dans nos contrées.

L'ordre du jour épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/4.

Pour le secrétaire absent,

Le bibliothécaire-archiviste,

L. PREVEL.

SÉANCE DU 4 MAI 1875.

Présidence de M. Marionneau, président.

Présents : MM. Marionneau, Prevel, de la Nicollière-Teijeiro, Soulard, Maitre, de Wismes, Parenteau, Blanchard, Baugé, Huette, Merland, Dutertre de la Coudre, Lemeignen.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président a reçu pour la Société et dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1^o *Revue des Sociétés savantes des départements*, publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique, — 5^e série, tom. VII, mai-juin 1874; — même série, tom. VIII, juillet-août 1874. — Paris, imprimerie nationale.

2^o Prospectus d'un nouveau journal qui paraît depuis le 8 avril 1875 sous le titre : *Le musée archéologique, recueil illustré des monuments de l'antiquité du moyen âge et de la Renaissance*, etc., publié sous la direction de M. Am. de Caix de Saint-Aymour. — Paris, Ernest-Leroux, éditeur.

3^o *Bulletin de la société de statistique*, lettres, sciences et arts, du département des Deux-Sèvres, n^{os} de janvier, février et mars 1875.

4^o Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec ceux de bronze et de fer, jusqu'à l'époque mérovingienne, par M. G. Millescamps. — *Extrait du Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*. — 8 juin 1874.

5^o *Bulletin de la Société des sciences de l'Yonne*, année 1874.

La parole est donnée à M. le baron de Wismes, qui a bien voulu se charger de rendre compte du commencement de la société archéologique de Bordeaux. M. de Wismes continue l'analyse déjà commencée à la séance précédente, du bulletin de cette société.

Fouilles opérées dans les dolmens de Sainte-Affrique. — Il ne faudrait

pas se figurer que notre Bretagne a seule le monopole de ces monuments d'une civilisation disparue. On comptait, en 1841, 130 dolmens dans le département de l'Aveyron. On en a découvert un bien plus grand nombre depuis cette époque. M. Lalanne, qui a dirigé ces fouilles avec MM. Terrasse et Cardaillac, conclut des observations qu'il a pu faire, que ces dolmens n'ont point d'orientation fixe. — Dans un tumulus, ces messieurs ont découvert, chose fort rare, des squelettes et débris humains. — M. de Wismes fait passer sous les yeux de la société, qui l'examine avec intérêt, une planche représentant un tibia humain percé par une flèche à pointe de silex.

Travail sur un tombeau chrétien du Lot-et-Garonne. — Il s'agit ici de la description d'un très-beau sarcophage en marbre blanc. — On fait remarquer à ce sujet qu'on ne trouve ces beaux tombeaux que dans le Midi. — Dans nos provinces, nous ne rencontrons jamais que des sarcophages en pierre ou en bois dépourvus le plus ordinairement d'ornements.

Dans un article assez original sur les *ciments romains* qui fait suite au précédent, l'auteur, après avoir analysé savamment la composition de nos ciments actuels en les comparant à ceux de l'époque ancienne, conclut que nous faisons avec science des ciments qui sont loin de valoir les ciments autrefois usités chez les Romains, qui les fabriquaient sans se rendre un compte bien exact de leur composition. — Ainsi M. Jourdain faisait jadis de la prose sans le savoir. — Plût au ciel, pour les archéologues à venir, que nous fussions moins savants chimistes et que notre mortier eût la perfection de celui qu'employaient nos devanciers.

Un silos de Saint-Quentin de Brannes. — Chacun sait que ces sortes de magasins imaginés par les anciens pour soustraire leurs provisions à la voracité des bêtes sauvages, et aussi à la convoitise non moins rapace de leurs congénères, sont rares. — Nous en trouvons des échantillons dans notre pays, à Beauvoir-sur-mer et dans les environs de Guérande. — Celui de Saint-Quentin de Brannes a la même forme, il est creusé dans une roche tendre et friable, d'une nature calcaire.

Enfin, à propos d'un *article sur un Hercule en bronze*, petite statuette découverte en 1832, appartenant aujourd'hui au musée de Bordeaux et d'une rare perfection, comme chacun en a pu juger par un dessin qui accompagne le travail en question, M. de Wismes nous tient longtemps sous le charme d'une charmante causerie sur l'antiquité et le beau dans les arts.

M. Parenteau annonce qu'il a fait l'acquisition pour le musée et au prix de 400 francs d'une collection importante de haches celtiques appartenant à M. Ballereau. La société ne peut être insensible à l'accroissement des richesses du musée d'archéologie et en prend occasion de remercier une fois de plus son toujours si zélé conservateur.

M. le président nous entretient ensuite des découvertes très-intéressantes qu'il a faites lui-même dans l'église de Vertou. — Des démolitions, exigées par la reconstruction du chœur de cette église, ont mis à jour des traces évidentes et palpables de l'incendie de la vieille église par les Normands. On a trouvé parmi les décombres une grande quantité de fragments de briques gallo-romaines. Dans des couches moins anciennes, un tombeau a été découvert ; un personnage y était couché. A la richesse des vêtements, dont certains débris pouvaient encore être distingués, tels que ganse en fil d'or, souliers, boucle en bronze, M. le président croit reconnaître quelque ecclésiastique d'un rang élevé. — Du reste, et favorisé en cela par la bienveillance toute particulière de M. le curé de Vertou, il surveille avec soin les fouilles et s'engage à donner dans un travail postérieur un compte rendu exact de ce qu'il aura découvert.

L'ordre du jour épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/2.

Pour le secrétaire général empêché :

Le Secrétaire adjoint,

HENRI LEMEIGNEN, avocat.

SÉANCE DU 18 JUIN.

Présidence de M. Marionneau.

Etaient présents : MM. Petit, Merland père, Galles, Blanchard, Bremond d'Ars, Soulbart, de Wismes, Cahour, Villers, Thenaisie, Van Iseghem père, Lehoux, Duplessis, Dutertre et Maitre.

M. le président dépose sur le bureau les bulletins de la société archéologique du Vendômois, de la société de statistique des Deux-Sèvres, de la société des antiquaires de l'Ouest, de la société de statistique de Marseille, les lettres de Marie de Valois, publiées par M. Marchegay, le mémoire de M. Robert relatif à une médaille commémorative du siège de Metz, en 1552, hommage de l'auteur, plus la *Revue des sociétés savantes* envoyée par le Ministère de l'Instruction publique.

En annonçant cette dernière publication, M. le président fait remarquer qu'elle contient une analyse flatteuse des travaux de la société archéologique de Nantes et notamment une critique de M. le comte Clément de Ris relative aux études de M. de Kersabiec, sur la presqu'île guérandaise. A ce propos, M. l'abbé Cahour croit devoir s'élever contre les appréciations de M. Clément de Ris et demande que M. de Kersabiec soit invité à se défendre. M. Galles prend à son tour la parole pour affirmer, contrairement aux

assertions de M. Clément de Ris, que les dolmens ont toujours été enveloppés dans des tumulus et que ses contradicteurs n'ont jamais pu citer de preuves à l'appui de leur opinion.

L'admission de M. de Gourcuff est mise aux voix et adoptée.

M. Galles lit ensuite une notice dans laquelle il raconte les observations qu'il a faites sur la motte de Touvois et les renseignements qu'il a pu recueillir sur les fouilles anciennes. Il pense que ce tumulus funèbre n'a jamais renfermé de dolmen et cite comme spécimen analogue le tumulus de Barbechat. A l'appui de sa thèse, M. Galles cite un passage de Joinville, duquel il ressort que les peuples de l'Asie Mineure avaient l'habitude d'ensevelir leurs chefs défunts sous des éminences de terre.

M. Marionneau, inscrit à l'ordre du jour pour une communication relative à une sépulture de l'église de Vertou, commence son récit par quelques considérations générales sur le style des tombeaux aux époques mérovingiennes et carolingiennes. Il relate toutes les circonstances qui ont accompagné la découverte de Vertou, décrit la forme et les caractères du tombeau mis à jour et déclare qu'il est impossible d'y voir un monument antérieur au XIII^e siècle. La boucle de la ceinture, le fil d'argent mêlé au tissu d'un morceau de ganse, lui font penser que les ossements trouvés sont ceux d'un personnage ecclésiastique important.

La séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire général,

LÉON MAITRE.

SÉANCE DU 6 JUILLET 1875.

Présidence de M. Marionneau.

Présents : MM. Parenteau, Petit, de la Nicollière, Huette, Meynier, Vilers, Seidler, Pot, Merland père, Thenaisie, Halgan, de Kersabiec, Duplessis, Van Iseghem père, Blanchard, Gallard, Montfort, Soullard, Anizon, Perthuis, Van Iseghem fils, Cahour, des Jamonnières, et Maître.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Sont déposés sur le bureau les bulletins de la Société des Antiquaires de Picardie et de la Société archéologique du Finistère.

Suivant l'ordre du jour, l'admission de M. Guyet, en qualité de membre résidant, est mise aux voix et adoptée.

M. Sioc'han de Kersabiec, qui s'était fait inscrire pour répondre au jugement porté par M. Clément de Ris, sur ses études relatives à l'*emporium* de Corbilo, s'approche du bureau et donne lecture de la réplique qu'il a

rédigée. Il s'empare très-adroitement des propres expressions de son contradicteur et les retourne contre lui. M. Clément de Ris, qui lui reproche d'avoir argumenté non sur des faits et des découvertes mais sur des hypothèses, aurait dû prendre la peine d'analyser son mémoire complètement et de le combattre par des raisons sérieuses au lieu de le condamner par un jugement non motivé. Il est trop facile de dire : Vous vous trompez et de se taire sur le *pourquoi*. Ses rares objections prouvent qu'il ne connaît pas la topographie de nos côtes.

M. de Kersabiec est fier d'être en communauté d'opinion avec les anciens géographes et d'avoir conquis des adhérents parmi ses collègues. Il justifie ses théories en s'appuyant sur les recherches faites par MM. Kerviler, Martin et Foulon, trois archéologues distingués, dont il invoque l'autorité et le savoir.

M. Parenteau vient en aide aux observations de M. de Kersabiec, en rappelant qu'il a été trouvé à Saint-Nazaire une médaille gauloise d'un type phénicien. Ce témoignage, réuni à celui de l'ardoise phénicienne, découverte dans les marais de Guérande, n'est pas sans valeur pour ceux qui placent l'*emporium* de *Corbilo* dans la presqu'île guérandaise. En résumé, l'assistance tombe d'accord pour reconnaître que M. Clément de Ris n'a pas rendu suffisamment justice à l'érudition de M. de Kersabiec et qu'il a traité trop légèrement un mémoire d'un mérite réel.

M. de Kersabiec, après sa lecture, communique plusieurs *celtæ* trouvés à Saint-Lyphard.

M. Parenteau lit ensuite quelques fragments d'une brochure de M. Lukis, dont la traduction est due à l'obligeance de M. Seidler. Suivant l'opinion de cet archéologue, tous les dolmens auraient été recouverts d'un tertre dans leur état primitif.

M. Parenteau annonce également à la Société qu'il a visité à Puy-Trumeau (Vendée) un dolmen dont les supports étaient naturels, et demande que la singularité du fait soit consignée au procès-verbal.

La séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire général,

LÉON MAITRE.

SÉANCE DU 27 JUILLET 1875.

Présidence de M. Villers, vice-président.

Présents : MM. Parenteau, de Wismes, Van Iseghem père, de la Tullaie, Souhart, Lemeignen, Merland père, Petit, de la Nicollière, Gallard, Mont-

fort, Van Iseghem fils, Cabour, Huette, de Gourcuff, Le Houx, Seidler et Maître.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Thenaisie étant absent, M. Parenteau lit en son nom une notice qu'il a rédigée sur deux tombelles du pays de Montrevault, en Maine-et-Loire. Après avoir indiqué rapidement les premiers seigneurs et leur situation vis-à-vis des comtes nantais, l'auteur entre dans le détail des fouilles qui ont été pratiquées, par un paysan, dans la tombelle de saint Antoine, voisine de Saint-Pierre-de-Monlimart. Bien que l'entreprise n'ait été qu'ébauchée, M. Thenaisie a pu, dans la tranchée ouverte, se rendre compte de la marche qu'on avait suivie pour élever cet amas énorme de pierraille et de terre. Les gens de la contrée croient que la tombelle de saint Antoine renferme la sépulture d'un chef gaulois, nommé *Dumnacus*, qui aurait combattu contre César ; il serait donc intéressant de rechercher jusqu'au bout ce qui a pu donner naissance à cette tradition.

Dans le village du Petit-Montrevault existe une autre tombelle, sur laquelle on a bâti, au moyen âge, un château dont il reste quelques débris. La base se trouve située dans une grande excavation qui jadis a été faite pour en extraire du plomb, et tout près d'un grand souterrain, creusé dans le sol, qui a pu servir de chambre sépulcrale. M. Thenaisie n'a pas entendu dire qu'on ait rien trouvé de remarquable en cet endroit.

M. de Wismes, suivant l'ordre du jour, a la parole pour rendre compte d'un voyage artistique et archéologique qu'il a fait récemment à Paris. Il commence par se déclarer admirateur passionné de la capitale de la France, qui, malgré ses détracteurs, est et restera la première ville du monde. Paris brille par tous les côtés qui frappent chez les autres peuples et pour les hommes de goût, il renferme des richesses artistiques qu'on chercherait vainement ailleurs ; ses expositions permanentes d'objets d'art n'ont pas d'égales dans les autres pays du globe.

Parmi les collections qui doivent intéresser ses auditeurs, M. de Wismes cite le musée Carnavalet et le musée Lenoir.

Le premier, situé dans le vieux quartier du Marais, près la place Royale, occupe un hôtel construit par Jean Gougeon et augmenté par Mansard. Ses trois étages sont remplis d'objets de tous les âges, depuis l'époque préhistorique jusqu'au XIX^e siècle. Pour les temps les plus reculés, c'est bien un musée parisien ; mais quand on arrive au VI^e siècle, l'œil rencontre des curiosités appartenant à toutes les régions. Les spécimens les plus rares de la ferronnerie, du mobilier, de la vaisselle, des bijoux du moyen âge et de la Renaissance, et des temps plus modernes, y sont rassemblés et classés ici dans un ordre parfait. La ville de Paris a réuni également les esquisses de toutes les commandes en peinture qu'elle a faites.

Ce sont de jolies réductions des tableaux qu'on voit dans les monuments de la capitale.

Le musée Lenoir, qui est placé dans l'une des salles du Louvre, a été formé par les soins du dernier propriétaire du café de Foix, si célèbre aux galeries du Palais-Royal. C'est une splendide collection de bijoux, de tabatières, de drageoirs, de bonbonnières et de miniatures, qui appartiennent à l'art du XVIII^e siècle en majorité. L'époque de la Renaissance cependant y est représentée par quelques objets.

Après avoir passé en revue les principaux peintres en miniature, M. de Wismes s'arrête quelques instants sur l'exposition des œuvres de Corot, et résume, en quelques mots rapides, les impressions qu'il a ressenties en visitant le salon, et termine par quelques renseignements sur les ventes célèbres qui ont eu lieu pendant son séjour à Paris. Son récit, abondant, coloré, plein de traits originaux, soutenu par une science inépuisable, a captivé l'attention des assistants pendant plus d'une heure.

La séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire général,

LÉON MAITRE.

DOCUMENTS INÉDITS

INSURRECTION DE SAINT-DOMINGUE

— 1793 —

Quatre pages du journal du lieutenant du navire le CHARLES, de Nantes.

Le hasard a fait retrouver, sous les débris d'une malle poudreuse et vermoulue, perdue aux greniers, parmi ce que les commissaires-priseurs appellent les *fatras*, jetés

Dans les angles obscurs que les vieux recoins font,

le journal de bord d'un officier de la marine marchande, du port de Nantes, présent à Saint-Domingue en 1793.

Au milieu des observations nautiques scrupuleusement consignées chaque jour, cet officier a mentionné les incidents dont il fut témoin et auxquels il prit part, dans une certaine mesure, pendant les mois d'avril et de juin 1793. Peut-être n'en existe-t-il pas d'autre relation, et quelque futur historien des troubles de Saint-Domingue trouvera-t-il dans ces notes, simplement écrites au courant de la plume, une remarque utile, une rectification, une donnée qu'il ne rencontrerait pas ailleurs.

Chacun sait combien l'insurrection de Saint-Domingue fut fatale au commerce de Nantes. Dans cette île, en effet, se trouvaient les principaux comptoirs de notre place, et les nombreux navires qu'elle expédiait alors étaient presque tous à destination du Cap-Français. Aussi, le commerce nantais, à son apogée au

siècle dernier, n'a-t-il fait que décroître, depuis la ruine de la colonie, sans qu'il soit possible de prévoir où il s'arrêtera dans cette voie malheureuse.

Le décret de l'Assemblée nationale du 15 mai 1791, en admettant les gens de couleur à jouir des mêmes droits que les colons, fit courir tous les mulâtres aux armes, pour entrer en possession de ces privilèges. Les nègres de plusieurs habitations se révoltèrent, et se répandirent, comme des cannibales, dans les environs du Cap, brûlant les maisons, égorgeant les planteurs et leurs familles, s'abandonnant aux plus épouvantables excès. Le gouverneur, après avoir réuni pour lutter, le peu d'hommes que lui offrait la colonie, dut céder devant le nombre. Le sang alors coula par torrents, et plus de 12,000 personnes furent massacrées en peu de jours.

Les Nantais éprouvèrent une profonde douleur, à la nouvelle de ces horribles catastrophes, et expédièrent de nombreux secours en armes, vêtements, vivres, etc... Le gouvernement envoya des troupes, et en 1792 nomma les commissaires Polverel et Sonthonax, qui, à peine arrivés à Saint-Domingue, à la suite d'un conflit d'autorité avec le général Galbaud, devinrent la cause de nouveaux massacres. C'est à cette dernière phase que se rapportent les faits inscrits sur les pages du journal de M. de la Nicollière.

Le navire le *Charles*, armateur Le Monnier, capitaine Moisan aîné, monté de 19 hommes d'équipage et armé de deux canons, appareilla de Mindin, le 24 novembre 1792, pour Jérémie, où il arrivait le 4 janvier 1793. Le 2 avril, il quittait son mouillage pour la rade de Port-au-Prince, et y jetait l'ancre le 6, non loin du vaisseau l'*America*, et de la frégate la *Fine*, dont le commandant fit venir le capitaine Moisan, auquel il défendit d'aller à terre ainsi qu'à tout son équipage (1).

(1) L'*America* fut pris par les Anglais, au combat du 13 prairial ; la *Fine* se perdit sur les côtes d'Amérique.

Du lundi 8 au mardi 9 avril 1793.

« Les bâtiments de la rade se sont hallés plus au large. Plusieurs fois nous avons fait des représentations pour aller à terre, il ne nous a pas été possible d'y descendre.

« Le 9, le vaisseau a levé ses ancres, et est allé s'emboşer par le travers du fort Saint-Clair. La *Fine* et la *Capricieuse* se sont embossées à l'entrée du port. Le vaisseau ayant hissé pavillon rouge à son mât d'artimon, tous les navires du port sont venus mouiller en grande rade.

12 avril.

« Le vaisseau ainsi que les frégates commencèrent le feu sur la ville, à 9 heures 1/2 du matin ; les forts de terre ont riposté vigoureusement. A dix heures, les frégates cessèrent le feu, et envoyèrent leurs embarcations à bord du vaisseau. Celles-ci revenues, le bombardement a repris. Les forts lançaient aussi des bombes ; le vaisseau interrompit son tir à 4 heures 1/2, les coups de canons se sont ralentis de part et d'autre pour cesser à 5 heures 1/2. *

« A six heures, l'armée commandée par M. la Salle, composée d'environ douze cents hommes blancs et mulâtres, s'est présentée sur le chemin de la Croix-des-Bouquets et a tiré sur la ville, qui lui répondit par une douzaine de boulets. L'armée s'est retirée sur l'habitation Bioton, et le reste de la journée s'est passé sans aucun bruit.

« Le surlendemain 14, au soleil levant, les armées de terre ont engagé le combat, qui a duré jusqu'à neuf heures. A ce moment un accord fut conclu, les commissaires civils descendirent à terre, et les armées entrèrent dans le Port-au-Prince.

« Les bâtiments marchands, invités à tirer pour saluer l'entrée des commissaires civils, reçurent l'ordre de revenir dans le port.

« Le vaisseau et les frégates ont été atteints par plusieurs boulets. Le feu prit même à bord du premier, ce qui pendant un

peu de temps nuisit à son artillerie, mais il a été bientôt éteint. Les forts tiraient à boulets rouges.

« Au fort Saint-Clair, une bombe, en éclatant au sortir du mortier, a tué plusieurs hommes. Les boulets de la rade ont fait beaucoup de dégâts à terre dans différents quartiers et tué une vingtaine de personnes, blanches et nègres. Le vaisseau a tiré 1,800 coups, les frégates 1,200 chacune.

« Le 15, le vaisseau l'*Eole*, monté par le contre-amiral de Sercey, mouilla au Port-au-Prince. Les commissaires civils firent arrêter beaucoup de personnes, embarquées ensuite à bord du *Saint-Honoré*, de Nantes, capitaine Turbé.

« Le 2 mai, le *Charles*, faisant partie d'un convoi escorté par l'*Eole*, les frégates la *Fine*, l'*Inconstante*, la *Précieuse*, la *Favorite*, la flûte la *Normande* et le brick le *Cerf*, mit à la voile pour le Cap-Français, sur la rade duquel il mouilla le 9.

« Les commissaires civils Polverel et Sonthonax sont arrivés au Cap le 9 juin 1793, et y trouvèrent M. Galbaud-Dufort, général, envoyé de France à Saint-Domingue. Ne pouvant s'entendre avec lui, ils l'ont cassé et embarqué avec sa famille sur la gabarre la *Normande*, prétendant qu'il ne pouvait être général à Saint-Domingue, où il avait des propriétés, ce qui, disaient-ils, était contraire aux décrets de l'Assemblée nationale.

« Les vaisseaux, le *Jupiter*, commandant M. de Cambis, l'*Eole*, l'*America*, quatre frégates, la flûte la *Normande*, la corvette la *Favorite*, étaient en rade du Cap. Souvent les matelots se querelaient et se battaient avec les mulâtres ou les nègres, qui les provoquaient et les insultaient tous les jours. M. de Cambis défendit aux marins de sortir des cales, et enjoignit d'envoyer un officier dans chaque embarcation expédiée à terre.

« Le 19, plusieurs officiers de l'Etat et du commerce étant réunis devant le café de la Nation, sept ou huit mulâtres armés passent au milieu d'eux, les poussant et coudoyant avec menace de leur brûler la cervelle. Une heure après, revenus en plus grand nombre, ils ont grièvement blessé un habitant d'un coup de sabre, et frappé à coups de bâton des matelots, dont deux ont été tués vers la rue de Saint-Pierre.

« Le 20, au matin, défense de communiquer avec la terre ; M. Galbaud s'entendit avec les équipages des vaisseaux et frégates afin d'enlever les commissaires, de les embarquer et de les expédier aussitôt pour France ⁽¹⁾.

« A midi 1/2 flamme d'ordre à bord du commandant, où l'on nous fit part de ce projet, et d'une lettre dans laquelle M. Galbaud nous engageait à nous rendre, avec des armes, à bord du *Jupiter*, pour descendre à terre quand le pavillon rouge serait hissé. Les vaisseaux étant embossés pour canonner la ville et de nombreuses embarcations sillonnant la rade.

« A 4 heures, nous descendîmes à terre dans des acons ⁽²⁾ et des chaloupes bien armés, M. Galbaud à notre tête. Nos marins ont entouré l'arsenal, gardé par des mulâtres, et se sont rendus de suite au gouvernement, essayant des coups de fusils que les habitants tiraient par les fenêtres.

« Craignant cette attaque, les commissaires civils avaient fait ranger autour du gouvernement les dragons d'Orléans, les nègres et les mulâtres. L'engagement a été très-vif de part et d'autre. Les commissaires, après avoir élargi les nègres prisonniers, mesure impardonnable qui eut les conséquences les plus désas-

(1) Il s'agit ici de François-Thomas Galbaud-Dufort, né à Nantes le 25 septembre 1743, fils aîné de François-Philippe Galbaud-Dufort, conseiller-maître à la cour des Comptes de Bretagne, et de dame Agnès du Breuil, son épouse, qui eurent de leur union quatre fils et six filles.

Elève de l'école d'artillerie en 1760 ; — lieutenant en 1762 ; — capitaine en 1772 ; — lieutenant-colonel en 1791 ; — maréchal de camp en 1792 (dernière promotion faite par le roi Louis XVI) ; — commandant de Verdun en 1792, sous les ordres de Dumouriez, M. Galbaud-Dufort prit part à la campagne de cette époque. Au commencement de l'année 1793, il fut nommé gouverneur de Saint-Domingue et mis à la tête d'une expédition ayant pour objet de faire rentrer la colonie sous la domination française. Il échoua dans cette entreprise, comme plus tard le général Leclerc.

Revenu en France en 1794, mis en non-activité et envoyé en Egypte en 1800, avec son grade de général de brigade par le premier consul, M. Dufort mourut de la peste au Caire, en 1801 ou 1802.

Nous devons à l'obligeance de l'honorable général Mellinet ces renseignements sur les deux frères Galbaud-Dufort.

(2) Acons, sorte de chalans ou allèges, en usage aux colonies.

treuses, les avaient armés pour leur défense ; le frère de M. Galbaud ayant été pris, nos marins durent se retirer, en conduisant leurs prisonniers, dragons et mulâtres à bord des vaisseaux ⁽¹⁾. Les mulâtres escortèrent alors les commissaires au haut du Cap. Les

(1) Jean-Baptiste-René-César Galbaud-Dufort, frère du précédent, naquit à Nantes, le 24 juin 1751. Aspirant de marine en 1766 ; — élève d'artillerie en 1768 ; — lieutenant en 1772 ; — capitaine en 1784 ; — adjudant-général en 1792, sous les ordres de son frère aîné à Saint-Domingue ; — remplacé comme chef de bataillon dans l'artillerie ; — mort colonel à Gênes en 1805.

M. Galbaud-Dufort, tombé aux mains des commissaires, au lieu de revenir en France, fut jeté dans un cachot et subit pendant plus de deux ans une rude captivité. A la fin de cette pénible détention, il parvint à faire remettre à M. Desagenaux, capitaine de frégate, officier distingué et des plus recommandables, une lettre par laquelle il l'informait de son malheureux sort.

Ce dernier, désireux de soustraire un compatriote à la triste destinée qui l'attendait, se fit autoriser par le ministre à ramener M. Galbaud-Dufort, qui débarqua à Bordeaux au moment où Polverel et Sonthonax retournaient au Cap, et échappa ainsi à une mort presque certaine.

Voici la lettre écrite par M. Galbaud au commandant Desagenaux, et que son fils, chef du bureau de la comptabilité et du contentieux à la mairie, a bien voulu nous communiquer, ainsi que l'ordre d'embarquement.

• Au Cap, le 22 mars 1795, l'an 3^e D. L. R.

« Citoyen,

« Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je suis Français. A ce titre, j'ai recours à vous pour me soustraire à l'oppression sous laquelle je gémis depuis près de vingt-deux mois. Les lois de notre commune patrie ne permettent pas la barbarie que l'on exerce contre moi depuis l'instant de ma captivité. On m'a tenu attaché à une barre de fer pendant quatorze mois. De ces quatorze mois, j'en ai passé sept couché sur le pavé, dans un cachot malsain, croupissant dans la plus dégoûtante malpropreté, sans avoir une chemise à changer, parce que je ne pouvais recevoir aucun secours du dehors et que toute communication avec les hommes m'est absolument interdite. Je n'ai eu pour nourriture que du pain et de l'eau, à l'exception de ce que le geôlier m'a fourni, en me faisant payer les comestibles quatre fois au-dessus de leur valeur. Il ne s'est pas passé un seul jour, pendant tout ce temps-là, que je n'aie été insulté et outragé par des injures atroces, soit de la part du geôlier qui a précédé celui-ci, soit de la part des nègres. Le peu d'argent que j'avais pour ma nourriture a bientôt été dissipé, quoique je n'en aie fait usage que pour mon exact nécessaire. Depuis ce temps, je reçois des secours d'une dame

détenus embarqués sur le *Saint-Honoré* furent relâchés et prirent les armes avec nous.

« Le 21 juin, au matin, les femmes et les enfants se sauvaient de tous côtés dans les mornes ou à bord des bâtiments.

bienfaisante et de l'écrivain de la geôle, homme que ma reconnaissance m'oblige à regarder comme un dieu tutélaire. Mais je suis privé de toute communication avec cet honnête homme, quoiqu'il demeure à la geôle. Enfin il m'est interdit d'écrire à mes parents pour en obtenir des secours. Je suis marié, père de famille, et je n'ai pas la liberté d'écrire à mon épouse ! Il y a plus : le citoyen Laveaux est venu au Cap vers le mois de novembre de l'année dernière. J'étais aux fers ; il m'a fallu huit jours entiers de sollicitations pour obtenir du geôlier qu'il me laissât rédiger une pétition pour être tiré des fers. Chose étrange pour un Français, que l'on puisse interdire à un citoyen le droit de pétition ! Enfin le douze novembre, Laveaux m'a fait sortir des fers ; mais il a recommandé au geôlier que l'on me gardât toujours au secret, sans me laisser parler à personne, et il lui a expressément recommandé de ne point souffrir que je fasse aucun usage de l'écriture, de sorte que depuis vingt-deux mois on me prive de tous mes droits de citoyen, sans que la nécessité de s'assurer de ma personne puisse justifier cette sévérité. Car si malgré les précautions de Laveaux je parle à quelqu'un, que sert de m'empêcher d'écrire ? Et si l'objet de ses précautions est rempli, comme cela n'est malheureusement que trop vrai, c'est-à-dire, si je ne puis communiquer avec aucun de mes semblables, à quoi sert de m'interdire l'usage de l'écriture ? N'est-ce pas visiblement pour m'ôter la seule ressource que l'étude et la méditation peuvent me fournir pour alléger mon infortune ? Voilà comme je suis traité, moi citoyen français, après quarante-cinq ans d'honneur et de probité, sans avoir été jugé, sans qu'il soit encore bien reconnu que j'aie commis un véritable crime.

« Quel est-il ce crime qu'on me reproche ? C'est de n'avoir pas fléchi et rampé avec bassesse devant les commissaires civils ; c'est d'avoir hautement blâmé la manière despotique dont ils gouvernaient la colonie ; c'est d'avoir enfin conservé la dignité d'homme libre. Ils ne purent souffrir un citoyen assez audacieux pour examiner leur conduite tyrannique. Je ne m'étais expliqué sur leur compte qu'en termes généraux et modérés ; mais la tyrannie s'effarouche de tout : je n'ai jamais parlé d'eux que tête-à-tête avec deux personnes que j'ai su depuis être deux de leurs espions ; je n'ai point parlé dans les cafés, dans les lieux publics, où je n'ai jamais mis le pied au Cap ; je n'ai point harangué la multitude ! Borné aux devoirs de ma place d'adjudant-général, je les ai remplis avec vigilance, exactitude, avec le zèle qu'inspire l'amour de la patrie.

« Ayant été arrêté comme un criminel, et conduit à bord de la *Normande* pour être traduit à la Convention nationale, sans avoir été

« A 9 heures, nos marins ont encore tenté de s'emparer du gouvernement. Ils ont été repoussés très-vivement, obligés d'abandonner leurs pièces de canon, et de se réfugier à l'arsenal, perdant beaucoup de monde. Le capitaine de la *Concorde* s'empara de la

entendu, sans même que les commissaires civils articulassent contre moi aucun genre de reproche ni de délit, je me suis regardé comme opprimé injustement, comme banni de mon patrimoine sans jugement (je suis propriétaire-colon); j'ai usé de mon droit de résistance à l'oppression; la fortune ne m'a point favorisé et je suis tombé au pouvoir des commissaires civils. Si j'avais réussi, j'ose croire que j'aurais bien mérité de la patrie; j'aurais empêché les commissaires civils de faire brûler la ville du Cap, de réduire à la mendicité cinquante mille familles de citoyens français; j'aurais conservé à la métropole un commerce immense, produisant une circulation annuelle de près de cent millions, circulation qui contribuait à la prospérité de la France et fournissait à deux millions d'individus au moins les ressources nécessaires au soutien de leur famille, en favorisant tous les genres utiles d'industrie... Je le répète sans crainte, j'aurais bien mérité de ma patrie.

« Mais je me suppose coupable : est-ce une raison pour que l'on me prive du bénéfice et de la protection de la loi avant mon jugement ? Tout homme accusé ne doit-il pas être présumé innocent jusqu'à sa sentence ? La société permet-elle de le traiter avec barbarie, de le soustraire pendant deux années à la vue de tous les hommes ? de lui ôter tous moyens de pourvoir à ses besoins, à ses intérêts, aux affaires de sa famille ? L'accusé en un mot doit-il souffrir, jusqu'à son jugement, d'autre peine que la simple détention ? Ne lui est-il donc plus permis d'exercer ceux de ses droits naturels reconnus par la déclaration des droits de l'homme, qui ne sont pas incompatibles avec la privation de sa liberté individuelle ?

« Laveaux, qui n'a point eu honte de ramper devant les commissaires civils, ne manquera pas de dire qu'il a été forcé à cette sévérité parce que mes écrits occasionnaient du trouble. Mais si cela est vrai, il faut le prouver. Il ne lui suffit pas d'articuler une accusation sans preuves ; quand cette preuve sera acquise, je dois être puni ; mais il faut que cette punition soit la suite d'un jugement, et non pas de sa volonté capricieuse et tyrannique. Les délits commis par la voie de l'écriture ne peuvent être rangés dans la classe des simples délits de police. Et quand même cela serait, il n'y a aucun jugement de police qui puisse infliger une punition dont la durée est indéfinie. Enfin si je suis coupable, cela ne dispense point Laveaux, le principal agent des commissaires civils, de suivre les formes de la loi. Le prétexte du bien public est l'arme la plus dangereuse de la tyrannie ; il ne sert qu'à introduire l'espionnage et la délation, à se venger, à persécuter ceux qui font ombrage au tyran et qui sont ordinairement les

poudrière placée sur un petit morne d'où il dirigeait un feu bien nourri sur les nègres. Les marins avaient placé des pièces dans les rues du Marché-aux-Blancs, des Capitaines, du Conseil, ainsi qu'au bord de la mer, et tiraient continuellement.

« A 9 heures du soir, le feu a été mis à deux maisons de la rue Saint-Pierre, et toute la nuit la fusillade continua.

« Le samedi 22, les blancs se réfugièrent à bord des navires, avec ce qu'ils purent emporter, laissant leurs maisons et propriétés au pillage, l'artillerie ne cessant de se faire entendre. Les nègres et mulâtres incendièrent plusieurs quartiers de la ville. Nous reçûmes l'avis d'envoyer nos embarcations au Petit Carénage, afin de sauver les vivres des magasins de l'Etat.

« La chaloupe du *Charles* partit sous mes ordres ; elle a rapporté 10 barils de farine, un boucaut de biscuit, un dito de riz, plusieurs barriques de vin, une pièce de grélin, et autant de personnes qu'elle pouvait en contenir.

« Le 23, la ville étant complètement en feu et livrée au pillage, les bâtiments se trouvant encombrés et surchargés de monde, suivant l'ordre du commandant, le canot conduisit au Petit Carénage les nègres et négresses réfugiés à bord.

meilleurs citoyens. Voilà, Citoyen, ma position actuelle. Vous pouvez me rendre un signalé service, qui ne vous compromettra en rien. Ayez assez d'humanité pour demander à Laveaux s'il veut profiter de votre retour en France pour m'y envoyer. Je vous engage ma parole d'honneur de me constituer votre prisonnier ; je vous promets, à mon arrivée en France, de ne pas faire un pas, une seule démarche sans votre consentement, jusqu'à ce que la Convention nationale ait ordonné de moi. Si Laveaux refuse, tout est fini ; si vous me refusez, c'est le coup de la mort.

« CÉSAR GALBAUD. »

Lettre du général Laveaux au commandant Desagenaux :

« 25 Nivôse an IV (15 janvier 1796).

« Je remets à ton bord le citoyen Galbaud, qui, depuis plus de 2 ans et demi est dans les prisons de la ville du Cap, par ordre de Polyverel et de Sonthonax. Je n'ai d'autres preuves de sa détention que les copies collationnées du registre du concierge, que je remets ci-inclus. Tu voudras bien le remettre aux autorités constituées du lieu où tu débarqueras et instruire la Convention. »

« A 4 heures 1/2, les marins reçurent l'ordre de rentrer à leurs bords respectifs et d'enclouer leurs canons. Le commandant fit signal de se tenir prêt à appareiller, tout le bord de la mer paraissant en feu, jusqu'à la rue Saint-Pierre et du côté de l'église.

« PIERRE-JEAN DE LA NICOLLIÈRE. »

A la suite de divers incidents, qui ne méritent pas d'être relatés, le *Charles*, revenu heureusement en France sous l'escorte du *Tigre*, commandé par le contre-amiral Vanstabel, du *Jean-Bart*, capitaine Pillet, des frégates l'*Astrée*, la *Sémillante*, l'*Embuscade*, etc., touchait à Brest et jetait l'ancre à Paimbœuf, le 30 juin 1794.

La famine pesait sur les départements, et la France avait les yeux sur ce convoi de 130 voiles chargé de subsistances impatientement attendues. L'Angleterre convoitait cette riche proie, sortie le 16 avril 1794 (et non le 11, ainsi que le dit M. O. Troude, *Batailles navales de France*) de la rade de Hampton, province de Norfolk, Etats-Unis. Ce fut pour en faciliter l'entrée à Brest que l'amiral Villaret-Joyeuse livra les sanglants combats des 10 et 13 prairial, an II (29 mai et 1^{er} juin 1794), illustrés surtout par la lutte héroïque et fatale du vaisseau le *Vengeur*.

S. N.-T.

LE CHEF-D'ŒUVRE DES MAÎTRES-CHIRURGIENS

DE NANTES EN 1568

Notes lues au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne le avril 1873,

PAR S. DE LA NICOLLIÈRE-TEJEIRO.

Dans son édition des œuvres complètes d'Ambroise Paré, publiée en 1840, M. J.-J. Malgaigne a placé sous forme d'introduction, une notice historique sur l'art de la chirurgie et les barbiers-chirurgiens de Paris, ainsi que des principales villes de France.

Il ne s'agit donc pas de recommencer ce qui a été fait, et très-bien fait, mais simplement d'ajouter à ce travail une page en faveur de la ville de Nantes, qui ne s'y trouve pas citée.

Le nom de CLAUDE VIARD, et non VIART, qui figure au bas de l'un de nos actes, nous semblait être celui d'un obscur et modeste chirurgien de province, mieux avisé et plus instruit que ses confrères nantais, lorsqu'à la page CCXXVI de l'introduction de M. Malgaigne, les lignes suivantes attirèrent notre attention.

« Les documents de M. E. Beguin nous apprennent que le
« père de Paré était coffretier ; qu'outre son fils Ambroise il en
« avait un autre qui fut coffretier comme son père et qui s'établit
« à Paris, rue de la Huchette ; et une fille qui épousa maître
« Claude Viart, chirurgien à Paris. Mais il y a évidemment quel-
« que chose d'incomplet dans cette énumération. A. Paré nous
« apprend lui-même qu'il eut un autre frère, nommé Jehan Paré,
« chirurgien à Vitré, en Bretagne. Peut-être ce frère était-il mort
« longtemps avant les autres, ou bien, resté loin de Paris, était-

« il regardé comme perdu pour la famille. Une autre difficulté se
« présente pour le mari de la sœur. Devaux a bien cité, dans son
« *Index funereus*, Claude Viart, qu'il appelle même un chirurgien
« distingué, et dont il fixe la mort au 19 septembre 1585; et le
« même nom se lit parmi les signataires des statuts latins publiés
« par Quesnay ; mais dans un imprimé du XVI^e siècle, contenant
« les conditions de la donation de Langlois, acceptée par le col-
« lège de Saint-Come en 1574, je trouve Claude Viart inscrit,
« non point parmi les maîtres, mais pas même encore parmi les
« licenciés ; il n'était que bachelier en chirurgie. Dira-t-on que
« c'était son père? alors l'*Index funereus* aurait oublié son nom ;
« et ce qui est plus grave, je ne vois pas le nom de Viart
« parmi les chirurgiens qui examinèrent Mathieu de la Noue en
« 1554. Enfin Paré, qui cite tant de chirurgiens dans ses ouvra-
« ges, ne nomme qu'une seule fois Claude Viart dans un passage
« ajouté en 1585 au chapitre 15 du livre *des montres*, et ne lui
« donne aucun titre de parenté. »

Malheureusement nous n'avons rien à ajouter à ces détails biographiques trop incomplets. Claude Viard n'a point laissé d'autres traces de son passage à Nantes ; les registres de l'état civil sont muets à son égard, comme pour sa femme. Quelques mentions du nom de Viart dans les actes de la paroisse Saint-Saturnin en 1530, 1551 et 1555, ne semblent pas une preuve suffisante de son origine nantaise, que sa requête au Parlement paraît du reste infirmer.

A la suite de ces deux pièces, dont les originaux, par un heureux hasard, sont tombés entre nos mains, nous ajoutons un document du XVIII^e siècle, emprunté aux archives municipales, qui complète cette communication par un véritable trait de mœurs démontrant que la chirurgie et surtout les barbiers-chirurgiens avaient fait peu de progrès à Nantes.

A Nosseigneurs de parlement,

Supplie humblement Claude Viart, ung des maistres chirurgiens jurés en la ville de Nantes, comme par les privilèges de chirurgie, nul

ne puisse exercer ledit art que premierement il n'ait esté examiné et fait chef d'œuvre d'icelluy, chose grandement à louer, et qui tourne au profit du public. Ce neanmoins est advenu que depuis certaines années plusieurs ont esté receus maistres chirurgiens en la Ville et faubourgs dudit Nantes qui ne scavent lire ni escrire (qui denotent asses les faveurs quilz ont peu recevoir, et des sinistres moyens quilz ont peu usé pour leur reception). Et quant aucung chirurgien a employé son temps a l'estude des bonnes lettres aulx Universités fameuses et aussi a exercer ledit art tant aulx Villes qu'aulx guerres ou la pratique est apprise, désirant s'habituer en ladite ville, et se submittre à l'examen et a faire chef d'œuvre de chirurgie, qui est de faire anathomie publique d'ung corps humain, il est reiectté par lesdists maistres, lesquels veulent contraindre lesdits pretendans estre receu a forger et faire lancettes, pour tout chef d'œuvre (qui est une chose ridicule), estimant que nul n'est digne de l'exercice d'iceluy art s'il ne scait forger, qui n'est chose propre ni nécessaire audit estat; et ne veulent aultre forme d'examen comme ilz ont fait aparoir audit supliant qu'ils ont reffusé à la dispute et a faire anathomie publique pour son chef d'œuvre, auquel jamais, encores que par toute voie de justice il les ayt contraintz, n'ont voulu comparoir, ains luy ont fait plusieurs longueurs et traverses, tellement qu'il a esté contraint les poursuivre en justice, et a obtenu arrêt de la court donné à son profit contre lesdits maistres chirurgiens. Or par ces longueurs et traverses quilz font, joint aussi par les menées et intelligences qu'ilz ont assemblement monopoles : sont causes de reculler plusieurs jeunes hommes de bon sens scavoir et expérience qui délibèrent s'habituer audit Nantes, chose profitable au public. Ce considéré :

Vous plaise ordonner que ceulx qui exercent ledit art de chirurgie, sans avoir esté examinés et fait chef d'œuvre d'iceluy, ayent a cesser dudit exercice jusques a ce quilz ayent esté examinés et avoir fait chef d'œuvre d'iceluy art. Et que a l'advenir tous ceulx qui pretendront estre receus audit estat soient examinés publiquement par les maistres chirurgiens jurés dudit Nantes, en présence des docteurs en medecine (ausquelz commandement soit fait y assister, sur peine d'encourir telle amende qu'il vous plaira ordonner), et facent pour chef d'œuvre anathomie publique d'ung corps humain et sur iceluy estre examiné, anéantissant la forgerie de lancettes, a laquelle ilz veulent contraindre les pretendans estre receus. Deffendant au prevost dudit Nantes et a son lieutenant,

conservateurs des privileges et a tous aultres iuges de ne permettre qu'aucuns puisse estre admis et receu audit estat, que premierement ilz naient esté examinés et avoir faict, pour chef d'œuvre, anathomie publique.

Et ferez justice.

Signé : G. VIARD. SAVARY.

Soit monstré au procureur général du roy. Faict en parlement le XXV^e septembre, 1568.

M^e Pierre de la Chapelle, conseiller commis pour ouyr sur le contenu en la présente requeste, M^{es} Jan Dupont et Pinnard, mediciens, et Jullian de Cottes, Jan Le Maire et Cornille de la Cloture, chirurgiens, pour ce faict, et le tout rapporté en ladite court estre ordonné ainsi que de raison. Faict en parlement le XXX^e septembre 1568.

Nous requerons que auchung ne puisse estre déclaré maistre de chirurgye, que premierement il ne soyt examiné suivant les reglemens donnez en semblable cas. Et quant à ce que pretend le suppliant faire rejecter en faisant ledit examen le premier qui sera faict sur la facon d'une lancette, les maistres jurez de chirurgye et deux medecins qu'il plaira à la court ordonner sur ce ouy, nous consentyrons et requerons ce que de raison.

Signé : J. GOURREAU.

Nous soussignés mediciens et chirurgiens à Rennes, certifions a qu'il appartiendra que après avoir veu certains mandement de la Cour de Parlement de ce pais, et la requeste présentée en icelle par Claude Viard, l'un des maistres chirurgiens de Nantes, en datte du XXVIII^e de septembre dernier, et communicquée à Messieurs les gens du roy, signée à la fin d'icelle Gourreau. Par laquelle il supplie la Court ordonner que aucun ne puisse exercer l'art de chirurgie, sans premier avoir esté examiné et faict anatomie d'un corps humain ; oultre qu'il leur plaise ancantir la forgerie de lancettes et qu'au lieu d'icelle tous pretendans audit estat soient tenuz apres un examen faict faire anatomie publique d'un corps humain pour chef d'œuvre. Et que ceux qui exercent sans avoir esté examinez et faict chef d'œuvre d'iceluy art quils aient a cesser jusqu'a ce quils aient faict leur devoir afin d'observer toute bonne police :

Nous semble que ladite requeste est juste et raisonnable, attendu que ledit suppliant ne requiert chose qui ne redonde au bien publicq et enseigne les moiens d'obvier et reiecter les sinistres moiens desquelx les maistres chirurgiens et barbiers pourroient user à la reception des pretendans, et chasser les ignorans barbiers ou cirurgiens des bonnes villes ; celui qui pretendra estre receu chirurgien doit estre enquis par les maistres jurez en la présence des medecins conneus et receus ; sur l'Anatomie universelle ou particulière, et la faire, si requis en est, en particulier ou en public, sur la cognoissance pronosticque curation des ulcères, plaies, apostemes, fractures, dislocations, extirpations de membres, sur la connoessance et application des medicamens, sur la façon et application des bendes, ligatures et choses semblables nécessaires a la cirurgie, etc., doit faire ouverture de veine, artère, aposteme, ou semblable opération manuelle devant lesdits maistres si requis en est ; non à s'occuper et distraire a la fabrication d'une lancette, d'un rasoir ou aultres ferremens, qui se doivent faire par les maistres forgerons, de la façon et manière que devisera le docte chirurgien. Et si aucuns se sont d'eulx mesmes avancés de faire la chirurgie sans examen et chef d'œuvre, doivent estre suspendus de l'exercice de l'art tant ancienne et excellente qui a pour son subiect le corps humain.

Et est ce qui nous semble. En tesmoin de quoy, avons cy mis noz seigns ; le cinquiesme jour d'octobre l'an mil cinq cens soixante-huit.

Signé : DU PONT. M. DEVAL. J.-N. DECOTTES. LEMAYRE.
CORNILLE DE LA CLOUTURE.

Soit monsté au procureur général du roy, faict en parlement le cinquiesme octobre 1568.

Veu l'advys des medecins et chirurgiens qui ont signé cy dessus, nous n'empeschons que faisant l'examen de chirurgye l'on regiecte l'examen qui faisoyt de la façon d'une lancette. Et au surplus requerons les statuts et reglemens sur l'examen desdits maistres chirurgiens estres gardez, et que aucun ne soyt receu pour estre maistre chirurgien que premyerement ne soyt sufisamment et deument examiné pour obvier aulx abus et inconveniens qui souvent aryvent par la faulte et ignorance de ceulx qui se meslent de la vacquation de chirurgie sans quilz soyent scavans en leur profession ny experimentez.

Signé : J. GOURREAU.

L'an mil sept cent trente-huit, le dix-septième du mois d'aoust, environ les huit à neuf heures du matin, nous Julien Taillé, commissaire de police de la ville et comté de Nantes, sur le réquisitoire des sieurs Simon Besson, dit de Beaulieu, et Bessagnet, maîtres-chirurgiens et commis par le corps et communauté des autres maîtres-chirurgiens de ladite ville, pour veiller et soutenir les droits de ladite communauté, crainte d'abus, de compagnie sommes transporté jusqu'au faubourg de St-Jacques près Pirmil. Lesdits sieurs ont été fort surpris de voir, dans un par à bas, une enseigne d'un bassin de cuivre jaune, comme un maître chirurgien ou privilégié d'icelle communauté. Ont entré, également que nous commissaire susdit, en ce dit endroit, et ont demandé, à ce dit particulier qui estoit à razer un autre particulier, son nom et quel privilège il avoit ainsi de travailler et d'avoir à sa porte une enseigne d'un bassin de cuivre jaune comme les maîtres-chirurgiens. Ce dit particulier leur a répondu qu'il se nommoit Lignau, et qu'il falloir bien qu'il eust gagné sa vie. Alors lesdits sieurs nous ont fait remarquer qu'il y avoit sur une table, six vieux rasoirs, une vieille paire de ciseaux, une pierre sur un morceau de bois, un bassin de feiance, et un petit bassin de cuivre jaune qui estoit suspendu dehors pour servir d'enseigne ; ce qu'ils ont saisi, emporté et le tout déposé au greffe de la justice.

De tout quoy avons rédigé le présent procès-verbal, lesdits jour et an, pour valoir et servir ainsi que de raison. Et ont lesdits sieurs dénommés ci-dessus, signé ledit procès-verbal, jointement avec nous, commissaire susdit.

Signé : BESSON DE BEAULIEU. H. BESSAGNET. Julien CAILLÉ, commissaire de police. Déposé ce jour au greffe. — Arch. municip., série H H. Corporations d'arts et métiers.

QUELQUES MOTS

SUR

LES TONNELLES, TOURNELLES, ETC.

A PROPOS D'UNE RUINE SITUÉE EN LA COMMUNE DE BOUGUENAI
(LOIRE-INFÉRIEURE).

Vendredi dernier, neuf avril, accompagné de notre collègue M. Montfort, je suis allé visiter les ruines d'une tour, jadis cylindrique, située près le village des Couëts.

Ces restes représentent la moitié occidentale d'une construction, divisée parallèlement à son axe en deux parties à peu près égales, et offrant à l'intérieur la forme en bouteille si bien décrite par notre spirituel collègue, M. le Dr Foulon, et regardée par lui comme un caractère distinctif de tours à signaux gallo-romaines."

Les dessins que je fais passer sous vos yeux représentent les divers aspects de cette construction. Ils sont dus au crayon de M. J. Montfort.

Voici la description succincte de ces restes : La moitié orientale, écroulée depuis la fin du dernier siècle, forme un monceau de décombres du sein desquelles surgissent, en grand nombre, des ronces et autres arbustes sauvages. Le monticule qu'elles forment est incliné irrégulièrement du sud au nord.

L'édifice mesure :

1° En hauteur :

Depuis le niveau du sol normal jusqu'au sommet du demi-cylindre..... 4^m40 ;

Du point culminant des décombres 3 "

2° En largeur :

Du bord frangé d'un parement extérieur à l'autre. 3 16;

Voici maintenant les dimensions exactes de la cavité :

Au sommet des décombres et en largeur..... 1^m68 ;

A 1 mètre 35^c au-dessus de ces décombres..... 1 16 ;

A 2 mètres 0 70 ;

A 3 mètres , c'est-à-dire au sommet 0 50 ;

L'épaisseur de la maçonnerie suit une progression en sens inverse des dimensions de la cavité , elle mesure :

Au niveau des délivres..... 0^m80 ;

A 1 mètre 35^c plus haut..... 1 »

A 2 mètres 1 22 ;

Au sommet du cône tronqué..... 1 30.

A ces détails , purement géométriques , je dois ajouter que la maçonnerie est formée presque uniquement de pierres schisteuses plates ; que le mortier qui les unit se compose de chaux et de sable semblable à celui que l'on emploie journellement dans les constructions actuelles du pays.

Permettez-moi de vous lire une note que m'a remise , sur ce point , M. Jules Montfort :

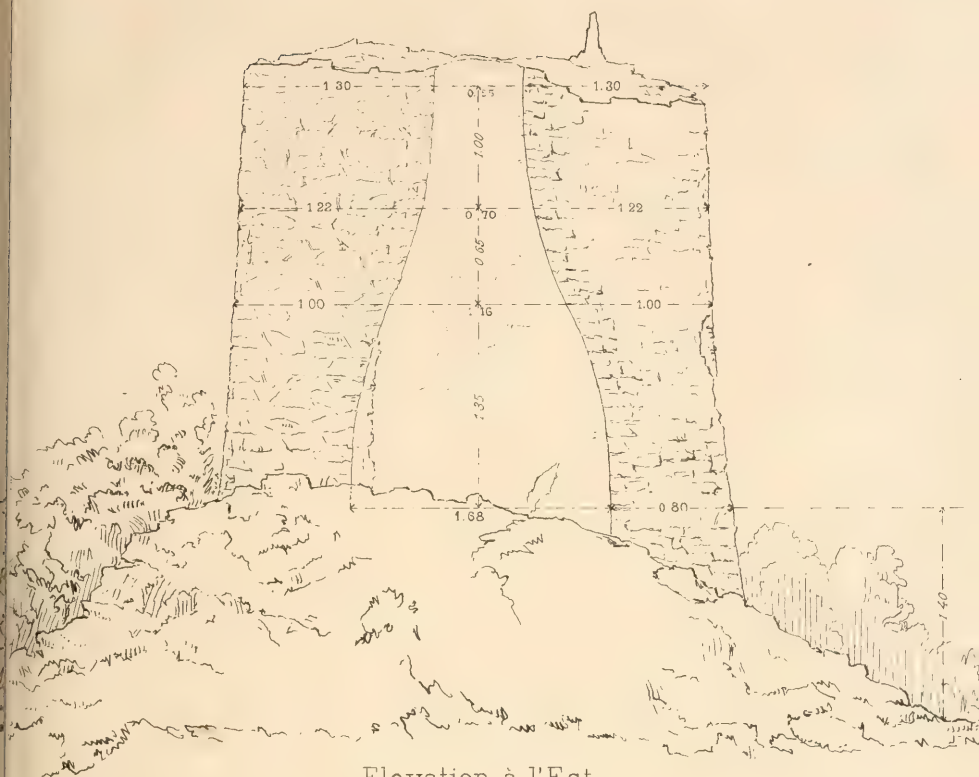
.... « Les matériaux composant cette ruine , sont des moë-
« lions , schisteux pour la plupart , mêlés avec quelques
« pierres granitiques ; l'appareil , formant portion de voûte à
« double courbure , terminé au sommet par un anneau cylin-
« drique , n'est pas normal à la courbe , mais disposé par assises
« sensiblement horizontales. Pas de pierres de taille , pas de
« briques , dans le corps de la maçonnerie ni en parement.

« L'échantillon de mortier , que vous pourrez montrer à nos
« collègues , leur prouvera , par sa composition même , que
« cette construction ne peut remonter à l'époque romaine ni
« gallo-romaine.

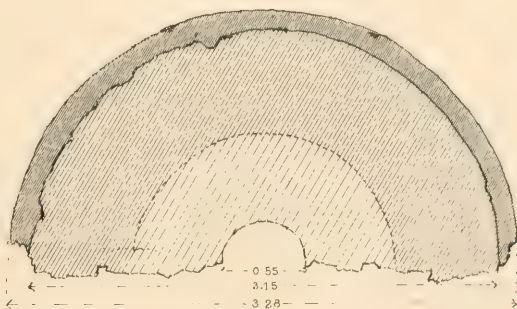
» Ce débris se prêterait à merveille à la restauration d'un
« moulin du XVIII^e siècle , restauration que je dessinerai pro-
« chainement et que je regrette de ne pouvoir — faute de temps
« — joindre au croquis que je vous adresse. »

Telle est la note technique de M. J. Montfort. Pour cet archi-

Ruine près les Couëts (Loire Inférieure)



Elevation à l'Est



Plan

ures : Plan au sommet
e noire : Plan à la base

Echelle de 0^m02 pour 1 mètre

tecte distingué, comme pour moi, la ruine demi-cylindrique du Rocher, si semblable, quant à sa disposition intérieure, aux constructions dont M. Foulon a reproduit le dessin, dans notre bulletin de 1869, est un reste de moulin à pivot.

Mais, dira notre collègue, sur quelles preuves appuyez-vous cette affirmation ?

Voici ma réponse :

1° Parmi les titres de la belle propriété qui entoure cette ruine, il existe un bail qui porte la date de 1737, si j'ai bonne mémoire, bail relatif au moulin du Rocher (c'est le nom du moulin moderne construit tout auprès de cette *masse*, et qui semble avoir eu pour destination de remplacer l'ancien moulin de même nom).

2° Un archéologue distingué de Fontenay a vu, sur les bords de la Vie, une construction de ce genre, signalée par des archéologues comme une ancienne tour à signaux, mais qui, sur un plan du XVI^e siècle, se trouve représentée avec les signes caractéristiques d'un véritable moulin tournant et virant.

Voici le texte même de la lettre où ces détails sont consignés :

... « L'hypothèse des phares ou tours à signaux est de pure imagination. Pas un mot, pas un texte, pas un nom de tènement qui le prouve, qui même puisse le faire supposer. Les preuves tirées de la forme de l'édifice, de sa solidité, etc., sont forcées ou fausses. »

Au contraire, on pourrait citer : « 1° Une foule de titres où les tonnelles étaient appelées moulins, moulinettes ; par exemple, le tènement de la tonnelle ou du moulin ;

« 2° Le nom de tonnelles conservé au fût de moulins actuels ;

« 3° Des images d'anciens moulins à vent, fort différents des moulins d'aujourd'hui, démontrent à la vue la raison de la forme et de l'épaisseur de nos fameuses tonnelles.

« Cette preuve, la plus importante assurément et la plus péremptoire, m'a été fournie par la découverte que j'ai faite, à la Bibliothèque nationale, d'un plan cadastral du XVI^e siècle, plan sur parchemin et long d'environ 9 mètres.

« Ce plan, dont M. le baron de Wismes a eu connaissance, est un projet de canalisation de la Vie, dressé par un architecte florentin, par l'ordre de Philippe de Chabot, seigneur d'Apremont, au moment où, au comble de la faveur et de la fortune, qu'allaient bientôt lui faire perdre l'excès même de son orgueil et les intrigues de la reine-mère, Louise de Savoie, il faisait bâtir, par le susdit architecte, son beau château d'Apremont, qui dresse encore, au-dessus de ses ruines, deux belles tours de la Renaissance.

« Le favori de François I^{er}, voulait que les bateaux pussent aborder au pied de son manoir. Sa disgrâce empêcha le projet d'être mis à exécution. Mais ce premier essai de levée de plan est très-précieux et très-intéressant à étudier.

« Le Florentin y représente très-exactement et géométriquement, les bourgs, maisons, châteaux situés le long de la Vie, et c'est là que nous voyons nos tonnelles telles qu'elles étaient, c'est-à-dire en moulins. »

Et de fait « les anciens moulins avaient tout le système de meules dans une chambrette en bois, montée sur une maçonnerie et reposant sur un solide pivot central. La tonnelle avait pour but d'élever l'appareil pour permettre le jeu des ailes et donner meilleure prise au vent : la solidité de la maçonnerie était exigée par la masse à supporter ; le vide intérieur était la place du pivot, et peut-être aussi permettait de recevoir la farine dans des sacs, comme cela se passe dans nos minoteries modernes...

« Le plan du XVI^e siècle dont je parle, contient plus de vingt spécimens de semblables moulins ; et l'un de ces moulins correspond à une tonnelle qui existe encore au bord de la Vie, près de Romangué, et dans laquelle nos archéologues, qui ne savent pas cela, voient toujours un phare.

« De plus, une gravure de la section des Estampes à la Bibliothèque nationale, montre de semblables moulins établis sur les anciennes fortifications de Cahors.... »

Vous me pardonnerez, Messieurs, la longueur de ces citations

en faveur de leur importance au point de vue de la question des tonnelles, et du jour qu'elles jettent sur le caractère véritable de la construction dont je fais passer le dessin sous vos yeux ⁽¹⁾.

Vous connaissez, de longue date, les idées ingénieuses de notre collègue M. le docteur Foulon au sujet de la télégraphie gallo-romaine; et, s'il en eût été besoin, la lecture du procès-verbal que vous venez d'entendre serait venue les rappeler à votre souvenir. Mais les constructions connues sous le nom de tonnelles, moulins cassés, masses, etc., et si bien étudiées par lui, sont-elles réellement, comme il le pense, les restes d'anciennes tours à signaux? La question est au moins fort douteuse.

Que les anciens aient eu des moyens pour se communiquer à distance les renseignements qu'il leur était utile de transmettre ou de recevoir, c'est un fait incontestable que nous avons appris dès nos humanités.

Personne de nous, par exemple, n'a perdu le souvenir des voiles — blanches ou noires — qui devaient annoncer à Egée le retour de son fils; ni les feux allumés sur le mont Ida et répétés de montagnes à montagnes pour apprendre à Clytemnestre la prise de Troie (Eschyle); ni la proposition, faite par un Sydonien au grand Alexandre d'établir, dans le vaste empire qu'il créait, des signaux qui eussent fait parvenir, en cinq jours, des extrémités de l'Inde à Pella sa capitale, les nouvelles de ses conquêtes; ni les signaux qui apportaient à Tibère, dans son île de Caprée, les nouvelles de Rome et des autres parties de l'empire, ni ces constructions entourées de palissades représentées sur la colonne trajane et considérées comme des appareils à signaux.

Mais que cela prouve-t-il, quant à la destination des tours cylindriques, désignées, dans le langage vulgaire, sous le nom de *masses*, de *moulins cassés*, etc., et, par les archéologues sous le nom de *tonnelles*? Rien, assurément, ou fort peu de

(1) La similitude de la forme de cette construction et de celle de la *petite Belle-Isle*, reproduite p. 164 du Bulletin de 1869, tome IX, nous dispense de donner ici plusieurs dessins.

chose. En vain les caractères tirés du site sur lequel elles sont établies, de la forme intérieure en voûte allongée ou conique, etc., sont-ils invoqués comme l'indice d'une destination télégraphique chez les Romains; on peut répondre qu'il n'y a rien dans ces dispositions, ni même dans le caractère de la maçonnerie, qui prouve cette destination ni cette antiquité.

Vous venez d'entendre la lecture de la note technique dans laquelle M. Montfort apprécie la nature de cette construction, si semblable d'ailleurs à toutes celles qui se trouvent décrites et dessinées dans notre bulletin. Vous avez pu voir que, aux yeux de cet habile architecte, il n'y a rien dans le monument qui ressemble à une construction, soit romaine, soit gallo-romaine. C'est là, pour tout homme non prévenu, une présomption peu favorable à l'opinion qui croit y voir une tour à signaux.

Voilà pour l'âge de la construction et pour sa nature.

Apprécions maintenant — avec impartialité — la valeur des autres arguments que l'on invoque.

Et d'abord, *le site culminant* de ces ruines est-il un argument sérieux? Nous ne le croyons pas.

À nos yeux, en effet, l'élévation du site ne prouve absolument rien contre l'opinion qui ne voit dans ces *tonnelles* que les restes de moulins abandonnés. N'est-ce pas, en effet, sur les points les plus « culminants » d'une région, que ce genre de construction est préférablement établi, afin de donner plus de prise à l'action du vent qui doit les faire mouvoir? Que, de la tour du Tréveday, l'observateur « plane sur un horizon qui, du côté de la terre, « a plus de quatre lieues de rayon et plus de dix lieues du « côté maritime » (mémoire de M. le Dr Foulon), cela prouve simplement que l'assiette en a été choisie avec intelligence; de même que, dans les environs de Tréveday, à 300 mètres environ, il y ait « des masures pleines de tuiles, de tessons, de ciment « gallo-romain » (Id.), cela indique, pour tout esprit non prévenu, que des habitations gallo-romaines ont existé dans ce lieu, mais n'autorise pas à conclure qu'il y ait eu là une tour à signaux.

Comme argument à l'appui de sa thèse, notre savant et spiri-

tuel collègue signale la forme intérieure de cette tour, qu'il compare, avec quelque justesse, à la bouteille champenoise.

Pour nous, cette forme conviendrait également et à la manœuvre de signaux et au support des meules d'un moulin à pivot central.

Or, entre deux hypothèses qui ne peuvent présenter aucune démonstration complète, celle qui s'appuie sur la tradition possède en sa faveur une grande présomption de vérité; car les traditions répandues sur une grande échelle ont une incontestable valeur, quelles que soient, du reste, les *variantes* de détail que le temps et les générations puissent y avoir apportées, et tel est précisément le cas de ces *masses* cylindriques que le peuple de nos campagnes appelle encore *moulins cassés*. Cette tradition a d'autant plus de valeur, dans le cas qui nous occupe, qu'elle est plus générale et que nous trouvons dans la forme de certains moulins actuels du centre de la France et surtout dans la description de certains moulins du siècle dernier, une analogie de disposition intérieure avec les tonnelles du Poitou et les constructions similaires de la Loire-Inférieure, étudiées par notre collègue. A l'appui de cette remarque, je citerai : 1° les restes du moulin à vent dont je vous présente le dessin; 2° les faits cités dans la lettre dont je viens de donner lecture; 3° la description suivante, que je trouve dans l'encyclopédie du XVIII^e siècle, art. moulin, page 416, édition de 1778 :

Dans certains moulins, « *la machine entière* est soutenue par » un arbre mobile perpendiculaire à l'horizon, sur un appui ou » pied, et peut tourner sur ce pied d'un côté ou d'un autre, » selon le besoin. »

La disposition intérieure du moulin des Couëts ne se prêterait-elle pas admirablement à un semblable usage? Et si elle ressemble à celle des tonnelles de certains archéologues, n'y a-t-il pas une grave présomption que ces tonnelles sont de vrais fûts de moulins?

Mais, dira notre ingénieux collègue, pourquoi ces constructions sont-elles plus épaisses à leur partie supérieure que dans le reste de leur étendue?

Voici notre réponse : Nous voyons, dans cette disposition architecturale, l'application du système en voûte destiné à procurer une solidité plus grande à la base de sustentation sur laquelle l'appareil complet du moulin devait reposer et dans laquelle il devait trouver une résistance suffisante ; et si les moulins à vent du centre de la France, placés dans une chambrette et reposant sur une base très-étroite à section soit conique soit sphérique et maintenus par un simple pivot sur lequel tourne l'appareil entier, trouvent dans cette disposition une solidité suffisante, il n'en est plus ainsi dans nos contrées maritimes, où la violence du vent et la fréquence des tempêtes exigent une base plus solide et conséquemment une surface de contact plus étendue.

C'est pour un motif analogue que les piles de nos ponts s'élargissent à mesure qu'elles approchent de la naissance des arches et que les piliers de nos basiliques affectent la même disposition au moment où ils s'épanouissent en ogives pour soutenir, à une merveilleuse hauteur, les élégantes mais pesantes travées.

Toutefois, Messieurs, quelque intéressante que soit la question qui nous occupe, je ne dois point abuser de votre bienveillante attention, et je m'arrête.

Mais que conclure de la discussion à laquelle je viens de me livrer devant vous ? Que les tonnelles de nos contrées, signalées par des archéologues éminents comme les restes d'anciennes tours à signaux, sont toutes des fûts de moulins abandonnés ?

Je n'irai point jusque-là ; mais je crois pouvoir soutenir et avoir complètement démontré :

1^o Que rien, dans la disposition de ces édifices, ne prouve qu'ils aient eu pour destination de porter des signaux gallo-romains, ni même qu'ils remontent à une époque aussi reculée ;

2^o Qu'ils seraient parfaitement disposés pour servir de base à des moulins à vent, tournant et virant sur pivot ;

3^o Que plusieurs d'entre eux, sinon tous, ont eu réellement cette destination.

Nantes, le 13 avril 1875.

Dr ANIZON.

NOTE SUR UNE VILLA GALLO-ROMAINE

RÉCEMMENT DÉCOUVERTE A CLIS, PRÈS GUÉRANDE, ET SUR LES
ÉTABLISSEMENTS GALLO-ROMAINS DE CETTE CONTRÉE.

Messieurs ,

Averti par M. Muterse, de Guérande, au commencement du mois d'avril, qu'un maraîcher venait de découvrir en défouant son verger, de nombreuses substructions qui paraissaient indiquer les débris d'une villa gallo-romaine, je profitai d'une tournée de service à la Turballe, pour visiter en détail les lieux de la découverte avec l'infatigable archéologue qui m'avait annoncé la bonne nouvelle. Nul, mieux que M. Muterse, ne connaît la topographie celtique, gauloise et gallo-romaine de toute la presqu'île guérandaise, et c'est lui qui a donné le goût de cette étude à son neveu, M. A. Martin, l'un des plus ardents au travail parmi nos nouveaux confrères. Avec ses notes et avec celles de M. le docteur Foulon, convenablement discutées, on pourrait retracer tous les établissements antiques si nombreux dans la presqu'île : et c'est ce que je tenterai avec eux quelque jour, puisque les hasards de la vie administrative m'ont confiné dans cette presqu'île si intéressante. Aujourd'hui je ne veux vous entretenir que des traces dernièrement rencontrées et des modifications qu'une étude plus approfondie m'a conduit à apporter pour ce qui concerne la région de Guérande, à la carte du réseau

des voies romaines en Armorique, que j'ai publiée, en 1873, dans les *Mémoires de l'Association Bretonne*.

A peu près exactement à mi-coteau de la pente assez rapide qui descend du village de Clis aux salines des Maisons-Brûlées et de Griguenic, se trouve un chemin horizontal qui longe la colline. Ce chemin est limité au nord par une magnifique muraille gallo-romaine en petit appareil régulier, de deux mètres environ de hauteur sur près de cent mètres de longueur, avec deux arrachements de larges contreforts de 2^m50 d'épaisseur, qui passent sous le chemin. C'est la muraille gallo-romaine intacte la plus importante que j'aie rencontrée dans nos pays, et déjà plusieurs archéologues, frappés de sa remarquable conservation, en avaient signalé l'existence, mais sans lui assigner d'usage déterminé ; elle était connue de MM. Foulon, Muterse, Desmars, Martin, de tous ceux qui ont exploré cette région, et l'on se demandait si elle n'avait pas servi de muraille fortifiée à l'antique *Grannona in littore saxonico*, signalée comme cantonnement de la première cohorte de la nouvelle Armorique, par la *Notitia dignitatum*. On sait que plusieurs champs, au pied de la colline, sont littéralement rougis par des débris de briques romaines ; qu'une hutte de douaniers, au bord de la route salicole, est entièrement construite avec des tuiles à rebords, et que les substructions d'une villa ont été déjà rencontrées dans un des champs les plus voisins des salines. Enfin, c'est dans les murs du vieux manoir de Griguenic, à quelques pas de là, que se trouvent incrustés les petits fragments de bas-reliefs en marbre si artistiques et si délicats, qui ont soulevé déjà plusieurs discussions dans vos séances. Il y a donc en ce point tout un concours de faits positifs tendant à faire reconnaître une sérieuse occupation gallo-romaine, et il pouvait y avoir quelque apparence de raison à soutenir que la forte muraille du chemin à mi-coteau était un mur de défense ; mais il me paraît bien démontré aujourd'hui que ce n'était que le mur de soutènement, luxueusement construit d'une terrasse qui limitait les jardins d'une villa importante, peut-être de la résidence du chef de la première cohorte saxonne.

Cette muraille, en effet, supporte encore aujourd'hui une terrasse à très-faible pente qui constitue le jardin du maraîcher inventeur des substructions. Or, le sol de ce jardin, sur deux hectares environ, est jonché de briques romaines, et depuis plus de cinq ou six ans, le propriétaire prétend rencontrer des substructions dans tous les sens en défonçant ses carrés. Ce qu'il y a de certain, c'est que, indépendamment de ces briques et des fragments d'enduits rouges et verts en ciment stucqué qu'il nous a présentés, il a déblayé pour nous les dernières substructions découvertes qu'il n'avait pas encore démolies, mais seulement recouvertes de terre. A 60 mètres environ de la muraille de la terrasse précédente, nous avons rencontré un mur de fondation parallèle à cette muraille, et s'étendant encore sur près de cinquante mètres de longueur. Au centre, nous avons déblayé une autre substruction en demi-cercle venant s'appuyer sur la première et mesurant 6 mètres de diamètre extérieur. En dedans de ce demi-cercle, il y avait un amoncellement de fragments de briques à rebords, de débris de ciment et de stuc, de poteries noires et rouges, mais sans aucun caractère particulier. Cette pièce en demi-cercle se retrouve dans presque toutes les villas gallo-romaines dont on a retrouvé les substructions en Bretagne. A gauche et parallèlement au mur sur lequel elle s'appuie, nous avons rencontré un second mur à 80 centimètres de distance du premier, disposé de manière à former un petit couloir dans lequel on a relevé de nombreux fragments d'enduit stucqué rouge et vert. Ce couloir, à 20 mètres de distance du demi-cercle, se retournait à angle droit et en avant, comme pour former une aile, et nous n'avons pu le suivre plus loin.

Plusieurs paysans qui assistaient à ces fouilles, malheureusement trop incomplètes, nous ont assuré que dans les jardins contigus, on rencontre des substructions analogues, et qu'eux-mêmes en ont démolies un grand nombre depuis plusieurs années pour les besoins de leurs exploitations.

En résumé, il y a là incontestablement les débris d'une villa importante dont une fouille suivie et complète, aidée sur place

de tous les renseignements que pourraient fournir les maraîchers voisins, donnerait le plan et la distribution ; mais un pareil travail n'est pas à la portée de la bourse d'un simple mortel, et les résultats qu'on est en droit d'espérer méritent que la Société Archéologique fasse un léger sacrifice en vue de les obtenir : ce n'est, du reste, qu'après la récolte, qu'il sera possible de songer à pratiquer de nouvelles fouilles en ce point.

Il serait d'autant plus important de pouvoir reconnaître avec précision cet établissement que toutes les probabilités tendent à y placer la principale station gallo-romaine de la presqu'île guérandaise. J'ai marqué par des points rouges, sur une carte jointe à cette note, tous les lieux où des objets de provenance gallo-romaine ont été rencontrés dans la région. On remarquera qu'ils se concentrent tout particulièrement aux abords de Clis : je signalerai spécialement à votre attention les deux camps romains G et C', que m'a signalés M. Mutterse et qui ne sont guère contestables. Le premier domine la fameuse redoute gauloise des Grands-Fossés, figurée en violet, qui coupait d'un bout à l'autre l'isthme séparant le trait de Mesquer et les étangs de Pompas de la Grande-Brière, isolant ainsi complètement la presqu'île guérandaise. Le second est situé dans un lieu appelé Boule ou Poul, au centre du grand promontoire de Piriac : après la conquête, il commandait tout le pays. Enfin, personne n'ignore l'importance des lignes défensives de Penchâteau, signalées, pour la première fois, par M. le docteur Foulon, et que j'ai visitées dernièrement avec lui ; elles méritent un examen détaillé, appuyé par des plans et des coupes exacts que je ne suis pas en état de livrer aujourd'hui et sont adossées à un tumulus dont il serait fort curieux de connaître l'intérieur ; il est même très-probable qu'un camp romain étendit, après la conquête, sa plate-forme prétorienne au pied même de ce tumulus. M. le docteur Foulon a l'intention de le fouiller quelque jour, et nous en profiterons pour adresser à la Société Archéologique une étude complète sur ce promontoire curieux qu'alors l'eau entourait de toutes parts : car il est bien certain, qu'à l'époque gallo-romaine, le Croisic,

Batz et le Pouliguen, n'étaient pas réunis au continent et que la plus grande partie des salines n'existait pas. Les apports de sable depuis les temps historiques, ont seuls fermé, dans les deux sens, ce qu'on appelle aujourd'hui le traict du Croisie.

Quoi qu'il en soit, les traces d'une occupation romaine très-sérieuse se retrouvent à tout instant dans la contrée, et j'ai figuré en rouge plein, sur mon extrait de carte, les voies romaines dont je crois pouvoir affirmer à peu près positivement l'existence; en rouge pointillé celles au sujet desquelles je n'ai encore que des probabilités. Les deux points importants de la côte guérandaise étaient, vers la fin de la période romaine, sur l'Océan, Clis et Lérat petit port voisin de Piriac; et sur la Loire, Méan ou Saint-Nazaire, si, comme tout paraît l'indiquer, on doit placer à l'embouchure du Brivet ou de la Brière, le *Brivates portus* de Ptolémée (*).

Il est, du reste, intéressant de remarquer combien dans un pays dont presque toutes les appellations de lieux sont celtiques, gauloises ou bretonnes, il y a des noms, indices presque certains du passage des Romains ou de très-anciennes voies. Je ne parle pas seulement des noms de champs ou de landes, que je relèverai quelque jour exactement sur les matrices cadastrales, je ne fais allusion ici qu'aux noms de hameaux, de villages ou de métairies relevés dans le dictionnaire topographique de M. Pinson. Voici par exemple :

En Saint-Nazaire : le Grand-Chemin, Henleix-Pommerais, Heinleix-Rohan, Pont-Avé, Pont-Brien, Pont-d'Y, la voie romaine, etc., sans mentionner le grand et le petit Gavid, qu'un archéologue fantaisiste veut faire dériver du verbe latin *gaudere*. — En Donges : la Chaussée de Nion, de Martigné, Vieux-Pont,

(*) Un crâne que j'ai recueilli à 7 mètres de profondeur dans les vases déblayées pour le nouveau bassin de Saint-Nazaire, a été examiné avec la plus grande attention par le célèbre anthropologiste M. Broca, qui a, sans hésitation, affirmé qu'il appartenait à un individu de l'âge de la pierre polie. Ce crâne devient un des monuments les plus anciens de notre histoire départementale.

Pont-Tollet, la Rue Bily, etc. — En Montoir : les Ferrières, Pont-d'Abon, Pont-Charreau, la Rue, la Rue Creuse, la Rue Praud, etc.

En Guérande : le Grand-Chemin, le Bout de la Rue, le Pavé-de-Beaulieu, etc. — En Saint-André : le Châtelier, la Chaussée, le Pont Prin, la Rue Jean, etc.

En Herbignac : le Haut-Pavé, Pont-d'Orzon. — En Assérac : Pont-d'Armes. — En Saint-Liphard : le Grand-Chemin, Kertrait, Pont-Pihain, le Pont d'Os.

En Savenay : la Rue de Moëre. — En Boué : le Châtelier, le Gué, le Haut-Chemin. — En Campbon : le Châtelier, la Chaussée, le Grand-Pas, la Haie-Mériaïs, les Haies, la Hayée, Pont-Guérin, Pont-d'Indèvre. — En la Chapelle-Launay : la Haie-David, la Haie-de-Maure, Pontreau, la Rue d'Appée, la Voie ferrée. — En Lavau : la Chaussée, la Haie-de-Lavau, le Haut-Chemin, la Rue Brien, etc. — En Prinquiau : le Châtelier, la Ferrière, le Grand-Chemin, la Haie-de-Besné, la Haie-Ferrière, la Haie-Sèche, le Pas-de-l'Aulne.

En Pontchâteau : Le Gué, la Haie-d'Appée, le Pas-Hamon. — En Besné : la Chaussée, le moulin du Temple, le Pas-Michaud. — En Crossac : la Chaussée, le Gué, la Haie. — En Sainte-Reine : le Pas-de-la-Lande, la Poterie, etc.

En Saint-Gildas-des-Bois : la Chaussée, le Gué-aux-Biches, le Pont Noë, la Rue Grégoire. — En Missillac : le Gué-de-la-Surbinais, la Haie-Dro, la Haie-Eder, le Pas-Rivière, la Templerie, etc., etc.

En donnant cette rapide nomenclature, je ne veux pas dire qu'il faille assurer que des voies romaines aient passé par tous ces points, mais de très-vieux chemins assurément, et vous savez que les archéologues les plus compétents ont déjà remarqué bien souvent que tous les noms que je viens de citer se retrouvent constamment sur le parcours de voies romaines incontestables. Le nom de la Chaussée est en particulier caractéristique.

Ce qu'il faut conclure de tout ceci, c'est que toute cette région n'a pas encore été suffisamment explorée, ou du moins que ceux

qui l'ont parcourue et qui la connaissent ont trop gardé pour eux leurs trésors d'observation. Si je vous notais, sur cet extrait de carte, tous les lieux où l'on peut constater des monuments mégalithiques d'une parfaite authenticité, vous seriez encore plus frappés de ce que j'avance ; mais je ne veux pas aujourd'hui trop surcharger cette note et je termine en vous promettant que, si votre bienveillante attention m'encourage, je ne tarderai pas à parcourir avec vous, d'une façon plus précise et plus détaillée, le programme sommaire de recherches dont je viens de vous tracer une esquisse.

RENÉ KERVILER.



DE LA MOTTE DE TOUVOIS

DE CELLE DE PORNIC

et d'une leçon d'archéologie mégalithique donnée par le sire de Joinville en 1252.

Pendant deux mois, je viens de parcourir, pas à pas, toutes les parties du département de la Loire-Inférieure. Si, dès le début de cette tournée, mon titre de membre de votre compagnie n'avait appelé mon attention sur les monuments anciens que je rencontrais sur ma route, j'y aurais été entraîné par les causeries fécondes d'un de mes compagnons, M. de Kersabiec, que je regrette tant de ne plus voir apporter, ici, les précieuses richesses de sa consciencieuse érudition. Avec quel charme n'ai-je pas visité, près d'un si bon guide, le pays guérandais, ce théâtre changé des scènes reculées de notre histoire ! Je voudrais avoir le loisir de réclamer un jour, de votre inépuisable indulgence, licence de vous confier, au point de vue de nos chères études, les impressions de mon voyage ; mais, d'inexorables devoirs vont, pour un temps, m'entraîner loin de vous : aujourd'hui, je me hâte d'attirer votre sérieux examen sur deux points que je tiens à recommander aux heureux antiquaires à qui la liberté d'une vie indépendante, jointe à une science plus certaine, permettrait des travaux sûrement fertiles pour nos annales. Aux sociétés savantes qui font de l'archéologie, la fouille et la recherche offrent un bien autre intérêt que l'écrit ;

la plume, pour elles, est, selon moi, l'instrument précieux mais secondaire; c'est la pioche et la drague qui les illustrent et les font vivre.

Non loin de ce lac de Grandlieu, dont d'impatientes épaves vous invitent à sonder les mystères, se trouve, vers le sud, le gros bourg de *Touvois*. J'avais été prévenu qu'une butte existait en ce lieu, faite, certainement, de main d'homme, et je l'eus bientôt découverte, mais tapie dans un bas-fond, près de l'église, au milieu d'un vert courtis. Ce n'est pas là l'habitude des tumulus armoricains, qui cherchent les sommets, les vastes horizons, comme pour se montrer sans cesse aux peuples d'alentour. Un peu déconcerté par ce premier caractère, je voulus voir pourtant; ce monticule est fort singulier. Sa forme est exactement celle d'un segment de sphère; cette figure ne saurait avoir été acquise du talus naturel des matériaux employés, et les constructeurs ont dû prendre un soin attentif, pour lui donner cette géométrique apparence.

Je n'ai pu, qu'à la longueur de mon pas, en mesurer les dimensions; je lui trouve, environ, cent vingt mètres de tour, huit de hauteur, ce qui lui donne un volume de 4,850 mètres cubes. Il est couvert de gazon, surmonté d'une couronne d'arbres. L'ayant escaladé, je reconnus qu'une fouille y avait été pratiquée, en une grande entaille, du côté opposé à la route; mais cette fouille est incomplète, ne descendant pas assez bas, et ne pénétrant pas assez loin; il faudrait la continuer; elle montre, cependant, que cette butte est totalement faite en terre, ce qui la différencie décidément des tumulus mégalithiques.

Peu à peu, les habitants (les distractions à Touvois ne paraissant pas fréquentes), se réunissaient autour de moi, me regardant compter mes pas et circuler sur mon tertre. J'interrogeai : cela se nommait « la Motte. » Et la prairie ? « la prée de la Motte. » Qu'était-ce ? « un tombeau, bien sûr ; on le disait, du moins, » et même le forgeron, avec l'autorité de la science, prononça le mot de *tumulus*. Il appartient au neveu du maire, et quand, autrefois, on l'avait fouillé, on y trouva, disent les gens, beaucoup

d'or, mais en pièces fort drôles et qui étaient triangulaires ; cela ne m'étonna point , et si une forme , plus que celle-là , se fût éloignée de la ronde , on me l'eût , sans doute , indiquée ; fi des écus roulants ! il fallait avant tout de l'extraordinaire : ces médailles , aux trois angles bien pointus , auraient dû faire pourtant monnaie bien commode en poche. Mais on me signala une femme qui servait , au temps des fouilles , chez l'heureux propriétaire de cette mine opulente , et , comme elle demeurait tout près , j'eus bientôt des renseignements , moins brillants , mais plus solides.

On a fouillé la motte de Touvois , il n'y a pas plus de vingt-cinq ans , vers 1850 , et on n'y a trouvé , absolument , que quelques os et les fragments d'un vieux pot , lequel était tout rond , ne plus ne moins que les pots de nos jours. Mais je persiste dans mon indication , l'exploration n'est pas faite , elle est curieuse , je vous engage à la terminer ; cela vous sera facile et un jour suffirait , la besogne étant fort avancée.

Il est , en effet , certain qu'il existe , même en nos contrées , des tumulus sans dolmen intérieur , et qui , sans doute , appartiennent à un autre âge. Leur étude n'en n'est pas moins intéressante , bien au contraire. Je me souviens de *Barbechat* , et de la petite fête archéologique à laquelle , dès mon arrivée parmi vous , me convia M. Parenteau , quand il en fit l'intéressante étude. Même dans le Morbihan , où les dolmens fourmillent , M. le docteur Fouquet signalait en 1867 , dans une note insérée au bulletin de la société polymathique , des tumulus , sans dolmen , sur la lande de Lanveaux , à Plumergat , à Belle-Vue en Sarzeau , à Belle-Ile et ailleurs. Ce savant insistait pour que les archéologues portassent leur attention sur ces buttes factices ; le conseil est bon pour nous maintenant , comme alors pour nos confrères.

Pour moi , j'avoue mon faible , j'ai ma routine , et ma vieille habitude ; mes préférences sont connues pour l'antique sillon qu'ont tracé chez nous les « remueurs de pierres ». Aussi , laissez-moi , de Touvois , vous conduire en lieu mégalithique. Mais je veux vous signaler , au passage , un manoir , à l'hospitalité

charmante , où nous fûmes accueillis à l'autre bout des futaies : *le Bois-Chevalier* ; il a toute une histoire , et fort grand air d'antique race. Je vous dirai quelque jour sa légende ; quant à présent , je vous confie , tout bas , que c'est un château enchanté , il s'y fait des miracles ; et , le vendredi , sans transgresser la loi , tous les poissons du lac , par sortilège insigne , s'y transforment en grande venaison , hautes victuailles et gibiers fins.

Mais j'entends là-bas *poluflosboyer* la mer océane , la mer de Pornic aux élégantes plages ; elle est un peu bien jaunie par la Loire , qui , après avoir empâté les grandes brières bretonnes , va faire des siennes vers le midi vendéen ; mais c'est Armor enfin , il m'eût fort étonné qu'aucun dolmen n'émergeât de ses falaises. Voyez , là-haut , ce moulin , tendant son aile à la brise ; il domine , et c'est son métier , tout le pays et les côtes ; du pied l'on voit la vaste baie , Noirmoutiers se soudant au rivage , Beauvoir et Bouin , la Bernerie qui s'ensable , la plage du port aux Goths , la pointe de Saint-Gildas ; d'autre part un vaste horizon de terre. C'est bien ainsi que nos rudes ancêtres aimaient à placer leurs tombeaux. Cependant , c'est encore là , me dit-on , le moulin de *la motte* ; mais cette motte est rocailleuse , aride et sans verdure. Les morts de l'âge de pierre ne font pas pousser le gazon. Vous savez les beaux dolmens , aux longues allées couvertes , qui surmontent le sommet occidental de cette triple colline. Il n'y a plus là rien à faire , qu'à regarder , c'est quelque chose ; mais , à l'est du moulin , il est une autre tombelle , symétrique de la première et qui n'a pas dit son secret. A peine un chercheur timide a sondé ses pierrailles , mais assez cependant pour qu'en dérangeant quelques fagots , j'aie vu poindre le dos blanchi d'un vénérable dolmen qui , dans la fleur de sa virginité antique , attend votre visite , vos pieux larcins et vos comptes rendus. Il n'en coûtera qu'une faible dépense ; la découverte est certaine , l'intérêt n'est pas douteux.

Enfin , il ne serait pas impossible que le mamelon central , celui même qui porte le moulin , ne fût aussi un tumulus. Mais j'ai peur du faiseur de boulange , qui crierait qu'on va jeter bas

son usine; on dit chez moi d'un homme peu chanceux : *Skoët eo bet gant ar miliner*, « le meunier lui a jeté un sort. »

Les tumulus de Sainte-Marie doivent, tout à fait, être rangés parmi ceux de la seconde des trois classes que j'ai établies dans un mémoire publié à Alger, en 1869, et dont les types sont, en Bretagne, Kergounfals et Kercado, c'est-à-dire des tumulus très-bas, recouvrant à peine de vastes dolmens à galerie; les Anglais disent « large barrows ».

Quant aux grands tumulus, dont le type est Thumiac ou Saint-Michel (*high barrows*) et aux tumulus allongés (*long barrows*) dont j'ai fourni deux exemples par mes fouilles du Mané-Lù et du Moustoir, monuments fort singuliers en ce qu'ils recouvrent, non plus seulement un tombeau, mais tout le théâtre d'une scène de funérailles, je crois pouvoir affirmer qu'il n'en existe aucun dans ce département-ci.

Le mont Saint-Michel de Carnac est formé de quarante mille mètres-cubes de pierres entassées; dans le Mané-Lù, vous savez que j'ai rencontré un débris de squelette brûlé, près d'un autre qui ne l'avait pas été, puis des ossements de chevaux.

Souvent, j'avais songé à ces énormes amoncellements de pierres, au temps qu'il avait fallu pour les former, puis à ces squelettes, réunis, et pourtant dans des conditions si différentes. Ces données étranges évoquaient pour moi Shakespeare et ces vers d'Hamlet :

Now pile your dust, etc.

« Maintenant, enterrez à la fois les vivants et les morts;
» élevez sur eux une montagne qui dépasse l'antique Pélion. »

Un jour que je me laissais aller au charme des récits du bon sire de Joinville, contant son maître et son ami « à Monseigneur le roi Louis X, qui est héritier de son nom », j'y trouvai les lignes suivantes; elles m'ont bien fort frappé, laissez-moi vous les dire. On est à Césarée, Philippe de Toucy vient d'arriver et de se mettre aux gages du roi, on devise entre chevaliers, et le nouveau venu dit l'histoire de ses voyages; il vient de Constan-

tinople et il a visité, en Asie, un pays singulier, celui des *Commains*.

« Encore nous conta une grant merveille qu'il vit tandis que il » estoit en lour ost : que uns riches chevaliers estoit mors, et » li avoit l'on fait une grant fosse et large en terre, et l'avoit l'on » assis mout noblement et parei en une chaere ; et li mist l'on » avec li le meillour cheval que il eust et le meillour sergent tout » vif. Li serjans, avant que il fust mis en la fosse avec son signour, » il print congié au roy des Commains et aus autre riche signour ; » et au penre congié que il fesoit à aus, il li metoient en son » escharpe grant foison d'or et d'argent et li disoient : « Quant » je venrai en l'autre siècle, si me rendras ce que je te bail. » » Et il disoit : « Si feroi-je bien volentiers. » Li grans roys des » Commains li bailla unes lettres qui aloient à lour premier roy, » que il li mandoit que cil preudom avoit moult bien vescu, que » il l'avoit moult bien servi, et que il le guerredonnast son ser- » vise. Quant ce fu fait, il le mistrent en la fosse avec son » signour et avec le cheval, tout vif ; et puis lancierent, sus le » pertuis de la fosse, planches bien chevillies, et touz li os » courut à pierres et à terres ; et avant que ils dormissent, orent » il fait, en remembrance de ceus que il avoient enterrei, *une » grant montaigne sur aus.* ⁽¹⁾ »

Que l'on veuille bien relire ma description du Mané-Lù, combinée avec celle de Saint-Michel et l'on ne saurait, je crois, manquer de partager ma surprise en retrouvant mes hypothèses dans le récit, que j'ignorais alors, de l'historien de saint Louis.

Vous pardonnerez, à un intendant militaire, d'imaginer qu'il ne serait peut-être pas impossible, grâce à la donnée de Joinville, de passer, en nombrant les pierres du tumulus célèbre, la *revue d'effectif* de l'armée de Carnac, d'en faire, comme on disait autrefois, *la monstre*, en comptant ses soldats. En tenant compte de ce qu'un homme pourrait entasser de pierres en un jour, j'ai calculé qu'il faudrait un corps de quatorze mille

(1) *Histoire de saint Louis*, par Jean, sire de Joinville, texte original, rétabli par M. Natalis de Wailly.

hommes, travaillant depuis le matin, pour dresser la tombelle
« *avant que ils dormissent.* »

Mais qu'était-ce que ces *Commains* dont parle Philippe de Toucy ? Il prévient que ce peuple habitait en Asie et qu'il était allié à l'empereur de Constantinople contre Vatace, alors empereur des Grecs. Or je trouve, dans Strabon, deux *Commans*; l'une aujourd'hui *Tokat*, était placée dans la partie méridionale du Pont, non loin d'Iris; l'autre, maintenant *El Bostan*, était une ville de Cappadoce, sur le Sarus, affluent du Mélas; elle était, dit le célèbre géographe grec, régie par un prêtre souverain qui demeurait dans un temple desservi par six mille prêtres inférieurs; la divinité de ce temple était *Mâ*, dieu de la guerre (1).

C'est ainsi que, par analyse, en procédant du connu, l'étude des monuments mégalithiques semble donner accès dans les temps préhistoriques; mais c'est une route obscure et qu'il faut suivre avec prudence. On doit prendre garde, surtout, de mettre sa propre pensée à la place de l'enseignement certain des faits constatés, et ne jamais oublier, dans cette recherche comme dans celles de toutes les sciences humaines, cette maxime d'Origène :

« L'esprit humain cherche la vérité, comme l'œil cherche la lumière; mais pas plus que l'œil ne produit la lumière, l'esprit ne produit la vérité. »

RENÉ GALLES.

(1) *Dictionnaire de Bouillet.*



OBSERVATIONS

EN RÉPONSE A UN ARTICLE DE M. LE C^{te} L. CLÉMENT DE RIS
SUR CORBILON

Je dois à la bonne confraternité de M. Marionneau, président de la Société archéologique de Nantes, d'avoir lu dans le numéro de septembre-octobre 1874, de la *Revue des sociétés savantes* ⁽¹⁾, l'article consacré par M. le comte L. Clément de Ris au *Bulletin* de la Société d'archéologie nantaise ⁽²⁾. J'y ai vu qu'on y rendait justice en général à nos recherches nombreuses, « dont la plupart sont résumées dans un remarquable esprit critique », j'y ai vu aussi qu'on m'y traitait sévèrement et sommairement; voici ma note :

« Les géographes du XVII^e et du XVIII^e siècle, Adrien de Valois et d'Anville, Walknaër de notre temps, plaçaient à Couëron, près Nantes, l'*emporium* de *Corbilo*, dont parle Strabon et sur lequel César garde le silence. Cette question a préoccupé de nouveau les érudits contemporains, M. Bizeul notamment, qui ont tour à tour proposé soit Donges, soit Corsept, soit Saint-Nazaire, sans apporter autre chose que des conjectures à l'appui de leurs asser-

(1) Tome VIII, cinquième série.

(2) Dix livraisons formant les volumes VIII, IX et X de 1868 à 1871.

tions (1). M. le vicomte Sioc'han de Kersabiec reprend de nouveau l'étude de la question, et, à l'aide d'arguments parfois bien étrangers au sujet et plus nombreux que concluants, indique un petit village, Bèlon, situé entre Saint-Nazaire, Escoublac et Batz, comme l'emplacement de *Corbilo*. Je ne suivrai pas M. de Kersabiec dans les détours de son argumentation. Quelques fouilles opérées à Bèlon et couronnées de succès, la découverte d'un pan de mur, d'une substruction quelconque, vaudrait mieux pour la soutenir que de nombreuses pages de digressions. Ces découvertes restent encore à faire, et l'assertion de M. de Kersabiec, comme celles de ses devanciers, ne repose jusqu'à présent que sur des hypothèses. »

Je remercie M. le comte Clément de Ris de ce qu'il veut bien me renvoyer en compagnie de mes « devanciers » ; je pourrais en effet me consoler de son verdict avec Adrien de Valois, d'Anville et les autres, mais... je n'en sens pas le besoin ; présentement son appréciation est sans valeur à mes yeux. M. le comte Clément de Ris, en effet, n'a pas lu attentivement l'ouvrage dont il parle, et n'a point suffisamment étudié la question qu'il expose. Sans doute, M. Clément de Ris écrit que mes arguments lui semblent parfois « bien étrangers au sujet et plus nombreux que concluants », mais il n'indique ni quels sont ces arguments ni en quoi ils ne concluent pas. Il est vrai que M. le comte Clément de Ris ne veut pas me suivre « dans les détours de mon argumentation », et je suis assez galant homme pour ne pas l'y entraîner malgré lui : je sais ce que je dois aux nécessités de notre époque et aux progrès réalisés. Autrefois les critiques n'éprouvaient ni ces

(1) Adrien de Valois, d'Anville et l'abbé Travers ont en effet placé Corbelon à Couëron ; mais il n'en est pas ainsi de *W alknaër*, qui, critiquant cette opinion par les raisons qui m'ont conduit à la répudier, à savoir, parce que Couëron « est trop enfoncé dans les terres et non à l'embouchure de la Loire », propose de placer Corbelon à Corsept. Si Boyer indique Montoir, M. Bizeul risque Blain ; pas un érudit que je sache n'a parlé de Donges ou de Saint-Nazaire, par où l'on voit que M. Clément de Ris n'a pas très-bien lu ce qu'il semble analyser.

craintes ni ces hâtes : on avait la patience de lire et au besoin de relire les arguments, de les faire connaître, de les examiner, de les discuter, de les disjoindre ou de les rapprocher ; si l'un isolé donnait peu ou point de lumière, placé près d'un autre il en offrait davantage et l'on arrivait ainsi après une étude sérieuse à rendre un jugement équitable. C'est ce que j'avais eu la naïveté de demander : « Je n'ambitionnerais, disais-je, qu'une chose : qu'on voulût bien étudier encore cette question après moi, examiner et discuter mes preuves avec la bonne foi et la simplicité que j'ai mises à les exposer ⁽¹⁾. » Je n'ai point, on le voit, obtenu ce *minimum*. Néanmoins la note de M. le comte Clément de Ris à mon endroit manque de gravité, car je ne suppose pas qu'il ait voulu m'exécuter devant son public sans qu'on m'entendît, et cependant n'est-ce pas à cela qu'il arrive ? Il ne donne pas même le titre exact de mon opuscule ⁽²⁾, il n'en présente pas le moindre semblant d'analyse, et il se sert envers moi d'un mot malheureux pour ne pas dire plus, du mot « assertion », qui tendrait à faire croire que tout mon travail repose sur des affirmations dénuées de preuves.

« Pour moi, avais-je dit, Cor-Bélon n'est pas seulement une ville, mais tout un petit État commercial, une colonie dans le sens le plus large, et dès lors, pour bien étudier et rester fidèle à mon titre, j'ai dû et je dois examiner non pas un point unique mais tous ceux qui, sur cette côte et dans la péninsule guérandaise, me parlent des Samnites, des Phéniciens, des Phocéens, des Venètes, des Romains, enfin des Bretons, peuples qui se sont succédé dans la Bélonie ou Cor-Bélon, y ont laissé leurs empreintes ; agir autrement eût été non-seulement amoindrir la question, mais l'anéantir ⁽³⁾. »

(1) Corbilon. P. 173 et dernière.

(2) *Études archéologiques. — Corbilon, Samnites, Venètes, Namnètes, Bretons de la Loire.*

Ce titre prouve tout d'abord que j'étudie et n'affirme pas, en second lieu que mes études n'ont pas pour unique objet Corbilon.

(3) Cette déclaration que les débris qu'a pu laisser Corbilon de son existence doivent être cherchés, non pas seulement sur les quelques mètres

Cette manière d'envisager le problème, qui explique et légitime à mes yeux toutes mes digressions, pouvait paraître mauvaise; M. Clément de Ris eût été dans son droit de le penser et de le dire, après discussion toutefois, puisqu'il fait profession de critique, mais il n'agit pas ainsi. Qui donc après l'avoir lu serait tenté de perdre son temps à me suivre dans les « détours » de « digressions » sans nombre, ne reposant que sur des « arguments étrangers et non concluants », amas « d'hypothèses » se résumant en « assertions » pures et simples? Quand je discute un auteur je le cite, quand je le juge, je motive mon jugement. M. le comte Clément de Ris ne me cite pas, ne m'analyse pas, ne me discute pas, mais il me juge sans motiver son jugement, qui par suite ne vaut pas; donc mon travail, tout hypothétique et conjectural qu'il soit en partie, je le reconnais volontiers et je l'ai toujours reconnu, reste entier et d'ailleurs soumis comme par le passé à la critique compétente.

Je pourrais en demeurer là, mais j'ai dit que M. le comte Clément de Ris me paraissait n'avoir point suffisamment étudié la question sur laquelle il parle: je le prouve. Voici en effet ce qu'il écrit sur le fond même du sujet:

« Il est bien difficile d'admettre que *Corbilo* occupât l'emplacement du Bêlon actuel en songeant à sa situation sur une côte entièrement découverte, sur un rivage en pleine mer et sans aucune défense, et en se rappelant le soin avec lequel les populations gauloises abritaient leurs ports assez loin de l'embouchure des fleuves, les défendant contre une surprise par les derniers promontoires des cours d'eau et par la distance même qui les séparait de la pleine mer. »

Que M. le comte Clément de Ris me permette de le lui dire, j'éprouve un réel embarras en présence de ses assertions.

carrés qu'occupe le Bêlon d'aujourd'hui, mais sur toute cette côte qui cerne les marais de Guérande et dans ce marais, répond à ce que me fait dire M. Clément de Ris, d'après qui, « j'indique un petit village, Bêlon, comme l'emplacement de *Corbilo* ». Par ailleurs, pourquoi Corbilo, quand les géographes anciens, Pythéas et Strabon, disent Corbilôn ou Corbêlôn ?

Quand je me suis permis des hypothèses, des conjectures, des conclusions, j'ai toujours cherché à les appuyer de textes que j'ai toujours soumis loyalement au lecteur, ne demandant pas à être cru sur parole; sur quoi s'appuie M. Clément de Ris pour motiver son opinion? Ce n'est ni sur la topographie ni sur des textes.

Assurément M. Clément de Ris ne connaît pas notre côte bretonne de Saint-Nazaire au Croisic, lorsqu'il en fait « une côte entièrement découverte, un rivage en pleine mer et sans aucune défense »; s'il en est de plus découpée, on peut dire cependant qu'elle offre de nombreuses proéminences, des caps, des rochers, des bas-fonds et des îlots, actuellement soudés ensemble par les sables, qui formaient alors ces défenses et ces abris qu'il réclame, et que les Gaulois surent trouver et utiliser. Pour moi, Bèlon n'est pas sur un rivage en pleine mer, mais bien dans l'embouchure de la Loire telle que nous l'indiquent nos cartes géographiques, mais en fût-il autrement, les textes les plus connus iraient à l'encontre de ce que pense M. Clément de Ris. Que dit en effet César, décrivant précisément la côte qui nous occupe? Eh! mon Dieu! que les Gaulois-Venètes tenaient presque tous les ports des rivages de la mer en ces contrées, *tenent omnes fere portus oræ maritimæ regionum earum* ⁽¹⁾. Presque tous: donc des peuplades gauloises autres que les Venètes avaient aussi des ports sur les côtes de l'Océan. César ne dit-il pas encore que, pour atteindre les Venètes, il lui fallut descendre la Loire et en sortir, puisqu'il dut opérer *in vastissimo atque apertissimo Oceano* ⁽²⁾? par où l'on voit que ces ports gaulois, abrités par les îles et les bas-fonds, faisaient face à la pleine mer et n'étaient pas « assez loin de l'embouchure du fleuve ». Et puis, que nous importe ici ce système des ports gaulois? Fût-il aussi bien établi qu'il l'est peu, que prouverait-il contre Cor-Bèlon, emporium phénicien, puis phocéén et non gaulois, placé par Pythéas *super* ou *suprà Ligerim*? absolument rien. Il faudrait au moins que M. Clément de Ris prouvât que cet

(1) César. *De Bello gallico*, lib. III.

(2) César. *De Bello gallico*, lib. III.

emporium, détruit au temps de César, ne fut pas phénicien ou phocéén et que la situation indiquée par moi sur ce golfe de la Loire maritime ne répond pas, ou est contraire à celle indiquée par le géographe. M. Clément de Ris ne tente aucune de ces preuves.

Tout cela c'est fort bien, me dira-t-on, mais « quelques fouilles opérées à Bèlon et couronnées de succès, la découverte d'un pan de mur, d'une substruction quelconque, vaudrait mieux pour soutenir votre argumentation que de nombreuses pages de digressions ». Eh ! sans doute, mais est-ce bien sérieux ? tout le monde n'a pas un pan de mur phénicien remontant à deux mille ans et plus sous la main ; pour tenter de l'obtenir il faut faire des fouilles, ce qui est très-souhaitable, mais qui les fera ? qui les paiera ? M. Clément de Ris ? la Société archéologique ? le département ? l'État ? et si personne ne veut faire ces frais, et ils ne seraient pas minces, voilà donc une question de géographie ancienne à laquelle il serait interdit de toucher ? et puis pour faire des fouilles, encore faut-il savoir sur quel terrain opérer ; j'ai indiqué ce terrain. Par ailleurs, je n'ai pas été sans parler des nombreux débris du passé qui jonchent tout ce pays : pierres levées, analogues à celles que Strabon a signalées comme étant des temples d'Hercule Tyrien, rochers sacrés portant l'empreinte du travail de l'homme ⁽¹⁾, retranchements gaulois, « substructions », « pans de murs », traditions persistantes : est-ce ma faute si M. le comte Clément de Ris oublie d'en parler à ses lecteurs ; cet oubli n'efface point ce que j'ai écrit ; il n'efface pas non plus les textes nombreux que j'ai donnés, dont on ne dit mot, mais qui n'en ont pas moins leur valeur. Enfin soyons justes ; au train dont nous allons à quoi nous serviraient des substructions ou un pan de mur, si dans ce pan de mur ne se trouvait fixée une inscription nous disant : « Ici est Corbilon. »

Je ne pouvais que signaler ce champ d'explorations ; d'autres,

(1) Il est bien évident que je n'affirme pas que je n'aie pu me tromper en quelques détails de mes observations.

moins prévenus que M. le comte Clément de Ris, ont bien voulu y descendre après moi et l'ont étudié avec fruit : dans sa séance du 7 juillet 1874, la Société archéologique de Nantes a entendu le rapport d'un de ses membres, M. le lieutenant de vaisseau Martin, mettant sous ses yeux *une inscription phénicienne* sur un schiste ardoisier trouvée dans le marais de Guérande par un paludier en relevant le talus d'un ancien étier. A la première inspection, M. Martin avait bien cru reconnaître le caractère phénicien de ces signes, mais, pour « ne pas s'avancer témérairement en pareille matière », il les soumit d'abord à un savant hébraïste de Versailles, M. le chanoine Bertrand, que certains petits traits horizontaux étonnèrent un peu, puis à l'un des princes de la science, à M. de Sauley, qui reconnut de suite des caractères sidoniens. « M. de Sauley crut pouvoir assurer que ce sont des caractères cursifs, uniques au monde en tant qu'inscriptions lapidaires... L'ardoise a été taillée exprès, car elle est polie du côté de l'inscription et elle ne provient pas du pays. » C'est là, ajoute M. le lieutenant Martin, qui accepte ainsi, sinon toutes mes inductions ou mes conjectures, au moins l'idée qui a présidée à mon travail et un peu mes conclusions, « c'est là un témoin irrécusable de la présence des Phéniciens dans nos contrées avant l'occupation romaine, un jalon pour l'histoire du fameux emporium de Corbilo, signalé par Pythéas et par Strabon » (1).

Ce n'est pas tout ; le même M. Martin expose que, « dans les mêmes marais, au bas de Clis, se trouve enfoui un navire antique qui doit avoir une trentaine de mètres : un paludier exécutant ses travaux d'entretien a été gêné par des morceaux de bois et en a arraché trois qui sont trois courbes de navire ; deux ont été brûlés, mais le troisième a été sauvé, et il sert de linteau à une des cabanes du marais ; il est très-curieux au point de vue de l'architecture navale, parce qu'il prouve que le navire était à *clins*, mode de construction qui n'est plus usité ». M. Martin ajoute qu'il a

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, t. XIII, années 1873-74, p. 160.

vu à Marseille les débris d'une galère phénicienne en cèdre, mais ici le bois est du chêne. Un des membres de l'assemblée, M. Petit, ayant fait cette remarque que les bateaux *chalands*, bateaux plats de la Loire, sont tous à *clins* et que les *blins*, petites embarcations de Montoir près Saint-Nazaire, sont encore construites à *clins*, M. Martin répond « qu'il est facile de reconnaître, à la vue de la courbe extraite du navire enfoui dans les salines de Guérande depuis plus d'un millier d'années, que c'est certainement un bateau de mer à quille, destiné à tenir contre les gros temps » (1). Il faut avouer que M. Martin, lieutenant de vaisseau, homme du métier, s'exprimant ainsi, parle bien de façon à m'assurer dans mes conjectures, et que mes hypothèses prennent corps, non-seulement en ce qui regarde la colonisation phénicienne et Corbêlon, dans ce golfe de la Loire maritime, mais encore sur la campagne de César contre la flotte venète, qui de tout temps fréquenta cette baie, que j'appellerai illustre.

Plus M. Martin avance dans ses fouilles et dans ses études, plus il affirme les idées que j'ai exposées. Dans son intéressant *Mémoire sur les inscriptions antiques du Méniscoul et de plusieurs monuments mégalithiques du pays de Guérande*, il s'exprime ainsi : « Pour des indifférents, quels sont les divers signes des trois pages du Méniscoul ? des *croix*, des *trèfles*, des *rosaces*, des *cupules* ; je ne parle pas de quelques caractères indéchiffrables.

» Or, nous sommes en pays celtique, visité à de très-anciennes époques par les civilisateurs de l'Orient, Égyptiens d'abord, Phéniciens plus tard, et par Égyptiens j'entends des peuples Égyptes, Allophyles, Pélasges, Phérésiens, Lybiens, Atlantes peut-être. Je crois qu'un linguiste trouverait dans les bizarres noms de notre pays une riche moisson sémétique et égyptienne. Quant aux Phéniciens, une petite ardoise suffirait pour prouver leur présence dans les environs guérandais, si l'*étain* de *Piriac* et

(1) César, parlant des vaisseaux venètes, dit : « Ces vaisseaux avaient le fond plus plat que les nôtres, et étaient par conséquent moins incommodés des bas-fonds et du reflux, ils étaient plus propres à résister aux tempêtes ; tous étaient de bois de chêne... » *De Bello gallico*, lib. III.

de *Penestin* n'était pas le gage assuré de leur *antique séjour*, et la raison d'être de *Corbilo*, le grand *emporium* *ἐπὶ τῷ ποταμῷ*. » Ce n'est pas moi qui souligne énergiquement ces mots caractéristiques ⁽¹⁾.

Quand j'aurai ajouté que M. l'ingénieur Pocard-Kerviler, un autre explorateur assidu du pays guérandais, croit lui aussi à la présence de l'armée de César sur ces côtes et à ses déprédations dans les sépultures gauloises, entre autres dans le dolmen de Dissignac, « après la défaite de la flotte des Venètes dans la baie du Croisic ⁽²⁾, j'aurai peut-être fait comprendre à M. le comte Clément de Ris que mes hypothèses et mes conjectures ne sont pas sans avoir pour elles l'appui de travailleurs sérieux et maîtres de leur sujet.

Un jour, je reçus la visite d'un ingénieur en chef chargé d'un travail important pour la navigation de la Loire, M. l'ingénieur Partiot ; il avait bien voulu me suivre dans mes digressions et il y avait trouvé cette assertion, que la Loire formait jadis, dans la Brière, un golfe intérieur qui avait son exutoire par les marais de Pompas et le traict de Mesquer, de telle sorte que le fleuve faisait à son embouchure un delta, et il venait m'assurer qu'après

(1) *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, tome XIII, année 1874, p. 151-152.

Que veut dire ce mot *Méniscoul*? ne serait-ce pas *men* pierre et *scoul* identique au *school* anglais, école : la pierre de l'école, ou la pierre-école?

M. Parenteau possède dans sa belle collection trois statères d'or, qui sont des monnaies mixtes rappelant une monnaie d'Emporiæ (Espagne). Ces statères auraient été, selon lui, frappés dans le style armoricain pour les besoins du commerce gaulois avec le grand emporium de la Loire, Corbélou. L'une provient de Saint-Nazaire ; l'autre, qui appartient aux Namètes, a été trouvée à Doué, en Maine-et-Loire ; la troisième vient de Josselin. Ces monnaies ne prouvent rien et ne peuvent rien prouver pour la situation de Corbélou sur tel point plutôt que sur tel autre, puisque l'argent circule, mais il confirme ce que Pythéas nous dit de l'importance commerciale de Corbélou, importance commerciale qui aurait exigé des peuplades limitrophes l'emploi d'un métal aussi précieux qu'est l'or.

(2) *Bulletin de la Société Archéologique*, t. XII, année 1873, p. 191.

avoir vu les lieux, il acceptait cette donnée très-volontiers. — Cette proposition que j'avance d'un delta à l'embouchure de la Loire, me semblait assez importante pour être notée, au besoin discutée, M. Clément de Ris n'en parle pas.

Aujourd'hui encore, l'honorable ancien président de la Société Archéologique de Nantes, M. l'intendant militaire Galles, si connu par ses travaux archéologiques et ses découvertes dans les dolmens du Morbihan, n'est-il pas frappé de ce texte que j'ai donné et que je transcris de nouveau ici, parce qu'il est très-important pour la géographie ancienne de nos côtes, texte d'Ermold le Noir, faisant de l'archéologie au IX^e siècle, qui place si carrément la capitale des anciens Venètes, *Wenedia*, dans les marais de Guérande (Wen-ran), qu'il faut, pour passer outre sans s'y arrêter, montrer peu de souci de la science qu'on professe.

*Est urbs fixa maris, Ligeris quo fluminis unda
Æquor arat latè ingrediturque rapax :
Wenedæ cui nomen Galli dixere priores,
Pisce repleta, salis est quoque dives ope :
Sæpius infestans Brittonum hanc turba nocentùm
Visitat et belli munera more vehit (1).*

M. Clément de Ris aurait pu rappeler ce texte, le contrôler, le discuter, donner son avis ainsi que sur tous ceux qui le précèdent et le suivent, textes qui établissent, d'une façon si certaine, le caractère parfaitement vénétique de Guérande et de ses environs, qu'il me paraît difficile que la carte des Gaules ne soit un jour modifiée en ce sens.

Quoi qu'il en soit, cette bonne chance de voir tant de personnes distinguées s'occuper du même travail qui m'a occupé moi-même, et arriver à le corroborer dans ses parties essentielles, est bien de nature à me rassurer sur l'avenir ; mes conclusions en sont très-affermies.

M. Clément de Ris s'occupe, en finissant, d'un autre travail que j'ai publié sous ce titre : *Le Gibet de la Trémisnière*, il le

(1) Ermoldi Nigelli, etc., lib. III, vers 251 et suivants.

trouve préférable à celui de Bèlon, mais il fait une réserve, relativement à l'étymologie que j'ai risquée du nom de *Tour Meschinière*. J'ai supposé que le mot *meschinière* pouvait être une corruption de *mesche-ignée* et que la *tour meschinière*, identique à celle de Petite-Belle-isle, était jadis un fanal, une station télégraphique à feu. M. Clément de Ris, qui paraît adopter toutes ces télégraphies, « doute que ses collègues de la section d'histoire et de philologie acceptent cette étymologie, qu'il leur laisse le soin de discuter ». Eh ! mon Dieu ! que ces messieurs ne prennent pas cette peine ; j'abandonne parfaitement la *mescheignée* et avec elle la tour à feu, le fanal et tout le système télégraphique « carolingien » ou autre au moyen de ces tours, en qui j'incline à ne voir, avec beaucoup de mes collègues de la Société Archéologique de Nantes, que de simples *masses*, le nom leur en est resté, ou bases en maçonnerie de prosaïques moulins à vent, et que M. Petit dit être les ruines de *moulins Turquois*.

Un dernier mot : M. le comte Clément de Ris, s'adressant à la Société Archéologique de Nantes, se résume en un conseil : « Ne prétendons pas, dit-il, élever nos hypothèses à l'état de vérité démontrée », à quoi je réponds : Ce conseil est fort sage et de si naïve vérité, qu'il me semble en vouloir dire plus qu'il ne dit. Si M. Clément de Ris me l'envoie, je lui réponds que je ne l'accepte pas, parce qu'il se trompe d'adresse ; s'il l'offre à la Société, j'estime qu'elle n'en a que faire. Je ne bornerai jamais, quant à moi, mon rôle ni celui des sociétés savantes de province au modeste emploi de chercheurs pour autrui, et tout en reconnaissant à la critique sérieuse tous ses droits, je leur réserve, ainsi qu'à moi, la liberté du travail et le pouvoir de conclure...

Je conclus :

Si rien dans la note de M. le comte L. Clément de Ris n'infirmes ce que j'ai dit de la situation du Corbèlon de Pythéas et de Strabon dans le golfe de la Loire maritime, et si par ailleurs les monuments et les textes que j'ai produits, et toutes

les découvertes de mes collègues de la Société Archéologique de la Loire-Inférieure sur la côte et dans le marais de Guérande, arrivent à prouver qu'il y eut, sur les bords de ce marais et dans les environs de *Beslon*, un établissement phénicien important, et dans la suite toute une population vénétique puis gallo-romaine qui a laissé de son activité des traces nombreuses, je ne vois pas pourquoi mes conclusions premières s'effaceraient devant les négations dénuées de preuves ou les doutes, par trop sommaires, de mon contradicteur.

Les probabilités restent de mon côté.

Nantes, juillet 1875.

V^{te} SIOG'HAN DE KERSABIEC.

MONTREVAULT

TOMBELLES DE SAINT-ANTOINE ET DU PETIT MONTREVAULT

Montrevault, petite ville pittoresquement située sur un mamelon qu'entoure en partie la rivière d'Èvre, est un chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire. Jusque vers la moitié du XI^e siècle, l'histoire garde le silence sur cette localité ; aussi ne faut-il pas ajouter foi à certains écrivains qui ont avancé, sans preuve, que Montrevault avait été la capitale des Mauges. Une charte de 1056, découverte par dom Martenne, nous apprend qu'Emma de Montrevault, femme de Raoul de Beaumont, donna une partie de la terre de Montrevault à l'abbaye de Saint-Serge. Mais Foulques-Nerra, comte d'Anjou, qui était un grand bâtisseur, s'étant, ensuite, emparé de cette terre, ne manqua pas d'y faire construire un château qui prit le nom de *Mons rebellis*. Il inféoda ce château à l'un de ses chevaliers, chargé de le défendre contre les attaques du comte de Nantes, dont il limitait les frontières. Par cette même Emma, la seigneurie de Montrevault passa aux vicomtes du Mans, mais les religieux de Saint-Serge en conservèrent la mouvance. Plus tard, la maison de Clisson, qui avait des possessions voisines de Montrevault, devint maîtresse de ce domaine féodal. Vers la fin du XIV^e siècle, dans la guerre qu'il faisait au duc de Bretagne, Olivier de Clisson se servit du château bâti par Foulques-Nerra, pour préparer d'heureuses expéditions militaires. Enfin, en 1392, le château fut pris par les troupes du

duc de Bretagne. Les Turpin-Crissé devinrent ensuite seigneurs de Montrevault.

A une petite distance de la ville, sur la commune de Saint-Pierre-Maulimart (*à malo marte*), existe une tombelle remarquable par sa circonférence et son élévation ; on la nomme la butte Saint-Antoine, parce qu'il y avait une chapelle dédiée à ce saint dans le champ où se trouve la tombelle. Cette année, un paysan, propriétaire de ce tombeau antique, a conçu l'idée de traverser par une tranchée cette énorme masse de terre et de pierraille, au milieu de laquelle, d'après une tradition, se trouve une chambre sépulcrale, dans laquelle un illustre chef gaulois s'est fait inhumer à côté de ses trésors.

Les dépenses et les difficultés de cette opération eurent bientôt prouvé au paysan qu'un travail aussi gigantesque n'était pas praticable. Il avait renoncé à son entreprise, quand un soldat du génie en congé temporaire, lui conseilla de pratiquer une galerie souterraine, se dirigeant en droite ligne vers le caveau qu'il voulait atteindre. Cette fois le procédé était praticable, mais il fallait une grande quantité de bois pour étayer solidement la galerie et éviter des éboulements qui eussent été très-dangereux pour les travailleurs. Ce qui fit qu'après avoir creusé jusqu'à huit mètres de profondeur, le paysan suspendit ses travaux, offrant, à qui voulait l'entreprendre, la continuation de la fouille, se réservant seulement la moitié de la trouvaille, si l'on en découvrait une. Les choses en sont là aujourd'hui.

La tranchée qu'on a faite à la butte Saint-Antoine, m'a révélé, par l'arrangement des matériaux, comment cette tombelle a été élevée. D'abord on a dû construire la chambre sépulcrale, puis décrire autour un cercle pour marquer l'extrême limite de la base du tumulus. Ensuite, à l'aide de hottes on a jeté de la terre autour en se retirant peu à peu jusqu'au centre. Les terres ainsi amoncelées, ont atteint la hauteur que nous voyons aujourd'hui. Cette tombelle, sur laquelle on a planté une vigne, était autrefois entourée d'une douve. Peut-être au moyen âge fut-elle fortifiée ?

Le paysan qui a entrepris de faire fouiller la tombelle de Saint-Antoine, m'a dit tenir d'un savant, dont il ne m'a pas donné le nom, que le vaillant chef gaulois mis dans ce tombeau s'appelait Dumnacus. Cette idée du paysan m'a paru d'abord incroyable; Mais, après avoir lu ce que César raconte de ce chef, dans ses commentaires, on trouve cette histoire moins invraisemblable. Dumnacus, dit le conquérant romain, après avoir levé l'étendard de la révolte, attaqua audacieusement les Romains. Puis, craignant d'être enveloppé par des forces bien supérieures aux siennes, il chercha à franchir la Loire, pour rentrer dans son pays. Mais Fabius, l'un des lieutenants de César, s'était, déjà, avec de nombreuses troupes, emparé du pont sur lequel Dumnacus était obligé de passer. Dans cette extrémité, les Andegaves et leur chef, voulant vendre chèrement leur vie, combattirent en désespérés, laissant douze mille hommes sur le champ de bataille. Dumnacus avec quelques soldats parvint à s'échapper. Mais, poursuivi jusque dans le pays chartrain, on dit qu'il fut tué. César n'affirmant pas que Dumnacus perdit la vie, on peut supposer qu'il parvint jusque dans le Bas-Anjou, et se réfugia jusqu'à sa mort dans le pays des Mauges, contrée couverte de forêts et coupée par de profonds ravins. Ce serait une chose bien curieuse si, en fouillant ce tumulus, on trouvait des objets prouvant que là repose la cendre du premier Angevin dont parle l'histoire en louant ses talents militaires. En tous cas, la postérité doit de la reconnaissance à cet homme généreux, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour rendre à son pays la liberté!

Dans le champ où est située la tombelle qui nous occupe, se trouvait, à l'ouest, la chapelle de Saint-Antoine, dont on a achevé de faire disparaître depuis peu les derniers vestiges. La tombelle et les terrains environnants étant livrés actuellement à l'agriculture, un paysan, qui a défriché ce sol pierreux, m'a dit qu'au nord il y avait un amas de pierres calcinées par le feu, au milieu desquelles se trouvait beaucoup de cendres et des débris d'ossements humains carbonisés. Au midi de la tombelle, on a découvert l'existence de tombeaux renfermant des squelettes et conte-

nant des vases en poterie. De ces diverses découvertes, on pourrait conclure qu'il y eut un temps où, au nord de ce champ, on incinérât les païens, et qu'au midi (les chrétiens n'ayant jamais brûlé leurs morts), on les mettait dans des tombeaux.

A un kilomètre de la butte Saint-Antoine, dans le village du petit Montrevault, existe une autre tombelle sur laquelle on a bâti au moyen âge un château-fort, dont on voit encore quelques débris. Cette tombelle, d'après Touchard-Lafosse, a une circonférence à la base d'environ cent cinquante toises et une hauteur de soixante pieds. La base de cette tombelle au nord se trouve située dans une grande excavation qui jadis a été faite pour en extraire du plomb. De ce côté, au-dessous des terres rapportées, se trouve un grand souterrain creusé dans le sol, qui a servi peut-être autrefois de chambre sépulcrale. Ce souterrain, dans lequel j'ai pénétré, a une voûte naturelle assez élevée. Des parties s'étant détachées de la voûte à plusieurs reprises, ont donné au sol un exhaussement qu'il est facile de constater. Un peu avant la grande révolution, le hasard fit découvrir ce souterrain. Voici à quelle occasion. Des chasseurs, voulant prendre un lapin qui s'était réfugié dans un trou qu'ils supposaient peu profond, furent très-surpris, en bêchant, de voir s'ouvrir devant eux un vaste souterrain. Je n'ai point entendu dire qu'il ait été trouvé en ce lieu rien de remarquable. Cette tombelle est livrée à l'agriculture, et comme celle de Saint-Antoine, dans la belle saison, les rameaux de la vigne la font toute verdoyante.

CHARLES THENAISIE.

FOUILLES DU LAC DE GRAND-LIEU

LES LACS DE PALADRU ET DE GRAND-LIEU

Au mois de mai dernier, M. Ernest Chantre, l'un de nos plus habiles archéologues, voulut bien m'adresser une curieuse brochure intitulée : *Les Palafittes ou constructions lacustres du lac de Paladru*, station des Grands-Roseaux, près Voiron (Isère), et un curieux album in-fº, renfermant, l'un le compte rendu des fouilles exécutées dans le lac en 1869, et l'autre, la reproduction des objets provenant des fouilles. Je lus avec le plus vif intérêt ce procès-verbal fidèle, et m'empressai de me faire porter à l'ordre du jour de la Société archéologique de Nantes, désireux que j'étais de faire un rapport sur ces fouilles, le lac de Paladru offrant avec notre lac de Grand-Lieu une analogie singulière.

Tout le monde connaît la légende de saint Martin de Vertou, sa mission infructueuse près de la ville d'Herbadilla, et la catastrophe qui en fut la suite. Nouvelle Gomorrhe, la cité impudique, sourde à la voix de l'apôtre, disparut sous les eaux, au VI^e siècle de notre ère.

Le lac de Paladru possède une légende identique. « On croyait voir au fond du lac les ruines d'une ville très-ancienne, détruite par la vengeance divine. » Cette légende a été répétée par

tous les auteurs qui se sont occupés de cette contrée, de 1161 à 1860 ; presque tous, surtout ceux de notre siècle, l'ont considérée comme une fable inadmissible, et cependant personne n'a songé à en chercher une véritable explication.

Suivant la légende, « la ville maudite du lac de Paladru s'appelait Ars, et les habitants furent punis pour avoir persécuté les religieux de la chartreuse voisine, *Sylve-Bénite*. »

Cette croyance populaire, très-répandue du reste, ne pouvait pas rester plus longtemps inexpliquée à notre époque, où les recherches de nos origines nationales, encouragées de toute part, se poursuivent avec une rapidité si prodigieuse.

Il était réservé à M. G. Vallier d'élucider la question : il est arrivé, en effet, à prouver, après quelques investigations faites en 1864 et 1865, que « l'origine de la ville d'Ars se liait à la présence des pilotis, et que ceux-ci devaient appartenir à des constructions analogues à celles dont on retrouve tant de débris dans les lacs de la Suisse et de la Savoie. »

Ainsi, on le voit, les lacs de Paladru et de Grand-Lieu sont frères ; les villes d'Herbadilla et d'Ars sont sœurs, et leurs légendes offrent une grande similitude. A cette occasion, je dois dire que je n'ai jamais cru à la moralité des habitations lacustres, ces phalanstères du passé. Réunissez sur un radeau immobile quelques milliers d'individus des deux sexes ; prodiguez-leur une nourriture abondante en gibier et en poisson ; de cette immobilité et de cette promiscuité il naîtra un état de choses qui se traduira par la vierge aux phallus enfouie sous le porche de l'église de Rezé, ou par la Vénus impudique en plomb, que je viens d'être assez heureux, grâce à l'obligeante intervention de M. Orieux, de faire entrer au Musée de Nantes. L'éloquence de saint Martin de Vertou viendra échouer contre cette luxure, et le feu du ciel et les eaux du lac auront fort à faire pour lessiver cette haute immoralité.

On m'a adressé un reproche, que je n'accepte pas : c'est de vouloir détruire la légende d'Herbadilla et le miracle de saint Martin de Vertou. Loin de là ; j'ai la conviction que les fouilles que

nous allons faire dans le lac de Grand-Lieu, entre les pilotis, que les pêcheurs du lac connaissent tous, et dont ils se chauffent depuis des siècles, viendront confirmer nos légendes ; la vérité religieuse et la vérité historique se tendront la main, en s'éclairant l'une par l'autre. Seulement, je crains bien que les phalanstères lacustres du passé ne jettent un triste reflet sur les phalanstères terrestres de l'avenir, si fort préconisés par nos réformateurs modernes, et sur la façade desquels il est convenu qu'on gravera la fameuse devise de l'abbaye de Thélème :

« FAY CE QUE VOULDRAS. »

Depuis des siècles, les pilotis du lac de Grand-Lieu servent à chauffer les pêcheurs, qui les arrachent avec ardeur, en évitant d'y déchirer leurs filets. Les pirogues sortent du lac et sur ses bords se délitent au soleil. Les haches celtiques en pierre et en bronze se rencontrent sur ses rives ; voire même la splendide épée de bronze de Saint-Philbert, que nous connaissons, et regrettons tous de ne pas voir en notre Musée.

Saint-Aignan nous a donné, il y a une vingtaine d'années, cent cinquante deniers consulaires en argent, deux admirables bracelets d'or et une fibule d'or de style étrusque, conservée dans ma collection. Je ne parle que pour mémoire des tiers de sous d'or de *Déas* et de *Passay*. Nous trouverons, entre les pilotis qui soutenaient Herbadilla, une céramique gallo-romaine et des monuments païens, obscènes peut-être ! Tant mieux, car la légende d'Herbadilla sortira de nos fouilles démontrée, et la mission de saint Martin de Vertou justifiée !

Fouiller le lac de Grand-Lieu a toujours été mon rêve depuis plusieurs années. Déjà, en 1868, nous obtîmes de M. le comte de Juigné, propriétaire du lac, l'autorisation de commencer les fouilles à nos frais, les objets d'art découverts devant être déposés au Musée de Nantes. J'ai la lettre sous les yeux en dérivant ces quelques lignes ; il est difficile d'être plus bienveillant que ne le fut en cette circonstance M. le comte de Juigné. Des fonds nous furent

accordés pour ces fouilles par notre ami M. Anatole de Barthélemy, secrétaire de la commission de la carte des Gaules. Tout était prêt, et les fouilles allaient commencer, lorsque arrivèrent l'invasion prussienne et nos désastres ; tout fut enrayé, et les fonds avancés furent rendus ! Espérons qu'avec les beaux jours, il nous sera donné de pouvoir reprendre nos pacifiques recherches ; puissent-elles être fructueuses et nous faire oublier la politique et ses tristes préoccupations !

Nantes, 1875.

F. PARENTEAU.

HISTOIRE DE TIFFAUGES

Au mois d'avril, dans les premiers jours, Guerry, chargé d'une mission, partit pour l'île de Noirmoutier, muni de toutes les pièces nécessaires ⁽¹⁾. On lui donna, en outre, deux proclamations ou lettres adressées aux commandants des ports d'Angleterre et aux autorités Espagnoles, auxquelles il s'était chargé de les remettre en mains propres ⁽²⁾. Après s'être délivré à lui-même un laisser-passer ⁽³⁾, il partit le 8 avril et arriva le 11 à Noirmoutier, au milieu des troupes de son parent, le chevalier Guerry de la Fortinière, qui s'était emparé de cette île le 16 mars précédent. Les vents contraires l'empêchèrent de s'embarquer, et dans peu de temps son projet ne fut plus un secret pour ceux qui l'entouraient. Il était encore à Noirmoutier lorsque le général Beysser y entra le 30 et le fit prisonnier. On le conduisit à Machecoul et de là à Nantes, le 7 mai au soir, avec les dames de Tinguy, de Rorthais, Taconnet, Imbert de la Terrière, deux demoiselles Bevier, une religieuse, MM. de Rorthays, de Chasteigner et plusieurs autres personnes arrêtées en divers lieux.

Guerry fut écroué aux Saintes-Claire, en vertu de l'ordre suivant du comité central :

(1) Voir, aux pièces justificatives, le n° 13.

(2) *Ibid.*, n° 14.

(3) *Ibid.*, n° 15.

« Le concierge de la maison d'arrêt des Saintes-Claire's recevra les nommés Bernard Fontenay... Pierre-Augustin Guerry, tous venant de Machecoul et envoyés à Nantes par le général Beysser, et dont le concierge fera la garde. Au comité central, le 7 mai 1793, l'an II de la république. *Signé*: BOUGON, BEAUFRANCHET, DOUILLARD, PIERRE GRELIER (1). »

Guerry avait alors 58 ans. Son procès traîna en longueur, et il espérait être acquitté comme plusieurs autres des individus amenés à Nantes avec lui. Mais à Noirmoutier, les citoyens Pierre Pineau et Viaud-la-Rivière, officiers municipaux, ayant été chargés par le général Esprit Baudry et la municipalité, de faire des perquisitions au domicile qu'il y avait occupé, se saisirent d'une boîte qui contenait un journal de ce qui s'était passé à Tiffauges, depuis 1789 jusqu'au 12 mars 1793; d'un autre journal relatant les faits, depuis le 12 mars 1793 jusqu'au 30 du même mois, des détails sur le combat du château de l'Oye; le passe-port des chefs des armées d'Anjou et de Poitou, ainsi que les deux commissions dont nous avons parlé, plus, le passe-port, qu'en sa qualité de membre du comité de Tiffauges, il s'était délivré à lui-même. Cette découverte fut immédiatement communiquée à Goupilleau, de Montaigu, par le général Esprit Baudry.

Guerry, à cette fatale nouvelle, de la découverte de ses papiers, tenta de s'évader; et voici ce que l'on écrivait encore à cette occasion à Goupilleau de Montaigu: « Guerry de Tiffauges a » fait un essai pour sortir des Saintes-Claire's, où il était détenu, » par le moyen de ses draps, et en voulant passer par une » fenêtre. Il s'est brisé un bras, et on l'a transporté au Bouffay. » Il a été bien mal; mais on croit qu'il n'en mourra pas. Il pré- » fère apparemment la guillotine. Je ne conçois pas pourquoi » on ne s'occupe pas de suite de son procès.... »

Du Bouffay, Guerry fut transporté à l'Hôtel-Dieu, et là, il fut

(1) Greffe du Tribunal civil de Nantes. — *Registre d'écrou de la maison d'arrêt des Saintes-Claire's*, p. 20.

plus heureux qu'aux Saintes-Claire, car il parvint à s'échapper. Il y eut même à cette occasion une instruction judiciaire, dans laquelle furent impliqués le chirurgien Bacqua et l'économe de l'hôpital, l'hydrographe René Levêque et Françoise Monset, sa femme, parente de Guerri ; mais ils furent tous acquittés, faute de preuves suffisantes. Si le malheur qui lui était arrivé aux Saintes-Claire lui avait été bon à quelque chose, ce ne fut pas pour longtemps ; car ce plénipotentiaire vendéen, s'étant après sa fuite réfugié à Tiffauges, pour y achever sa guérison, fut surpris dans sa retraite par une colonne de troupes républicaines qui s'était portée à l'improviste de ce côté, et percé de coups de baïonnettes, en représailles de l'assassinat commis précédemment sur Servanteau de l'Echasserie, à la Bruffière.

Malgré sa position, Tiffauges n'a jamais été un point bien important pendant les guerres de la Vendée ; il n'en est question que fortuitement, comme d'un lieu de passage et de ralliement, tantôt pour les troupes vendéennes, tantôt pour les républicains. C'est ainsi que nous voyons, quand les armées de Mayence furent envoyées en Vendée, les généraux Rossignol et Canelaux donner l'ordre à des détachements de ces armées, de se rendre le 13 septembre 1793 à Saint-Fulgent, puis le 14 aux Herbiers, de là à Tiffauges, qu'il fallait traverser pour se retrouver le 16 à Mortagne. De même lorsque l'armée de Charette fuyait l'armée de Mayence après avoir été repoussée de Legé, nous la voyons, essayant de tenir tête, à Saint-Georges, sans pouvoir y réussir, se replier à Montaigu, d'où, toujours repoussée par Beysser, elle dut se réfugier par la fuite à Clisson et à Tiffauges, où arrivait à son secours l'armée catholique forte de 20,000, sous la conduite des généraux d'Elbée, Bonchamp et de Lescure.

C'était le moment où eut lieu cette grande bataille de Torfou, si riche en faits de guerre, si fatale aux républicains, et la cause de ce beau dévouement de Chevardin au pont de Boussais. Cette bataille et cet épisode sont trop connus pour que nous venions les retracer encore, mais nous disons que ces faits doivent être rappelés ici à cause de la proximité des lieux où ils s'effectuèrent.

Depuis ces événements, jusqu'à la fin de l'année, il n'est question de Tiffauges que dans un rapport du représentant du peuple Carrier, de si sanglante mémoire, sur les différentes missions qui lui ont été déléguées; rapport imprimé par ordre de la Convention nationale (*).

Tiffauges reparait comme poste d'une division que commandait très-probablement le général Cordelier, à l'époque où le général Turreau, l'auteur des *Colonnes infernales*, commandait en chef; nous le voyons par des lettres où il en est question, et par d'autres datées de ce lieu.

En réponse à une lettre du général en chef Turreau, faisant connaître qu'il n'était pas sans inquiétude sur le compte des généraux Cordelier et Crouzat, le général Moulin écrivait de Cholet qu'il partageait cette inquiétude; que non-seulement ils ne paraissaient point aux postes de Tiffauges, mais qu'il n'avait pu par aucune patrouille ou découverte, apprendre où ils s'étaient retirés. Malgré cette lettre, cependant, Turreau annonçait au comité de salut public que Cordelier était à la poursuite de Charette, avec le général Duquesnoy. Cette correspondance nous dit quelle était la position du pays; les endroits les plus rapprochés étaient garnis de postes républicains, comme à Tiffauges, Cholet, Chambretaud, et tous ces postes étaient continuellement harcelés; plus de grandes batailles, mais des escarmouches continuelles.

Mais Cordelier n'était pas perdu; nous le voyons par une lettre en date du 6, qu'il adresse à Turreau:

« En arrivant à Tiffauges, dit-il, je m'empresse de te rendre
» compte de ce qui s'est passé dans ma division depuis le premier de ce mois. J'attendais toujours ta réponse à ma dernière,
» avant de commencer mon mouvement, mais ton silence, joint
» au peu de renseignements que j'avais sur la position actuelle
» de l'ennemi, m'a déterminé à partir de Montrevault pour me
» rendre à Tiffauges, en passant par Gesté et Montfaucon.

(*) Verger. *Archives curieuses*, etc. T. II, p. 72.

» J'ai ponctuellement exécuté tes ordres, de purger par le fer
» et le feu tous les endroits que j'ai rencontrés sur ma route, car
» indépendamment que tout brûle encore, j'ai fait *passer par*
» *derrière la haie* environ 600 particuliers des deux sexes,
» etc. (1). »

Le général Cordelier était donc le commandant de Tiffauges, chef d'une division ; nous l'apprenons par cette lettre et par d'autres, et par l'une du 7 février, qu'il adresse au même général Turreau, et dans laquelle il lui dit qu'il n'a pu porter secours au général Moulin, à cause du peu de cartouches qu'il avait, et qui devait à peine suffire aux 600 hommes qu'il avait trouvés à Tiffauges ; que cependant, vu les inquiétudes de Moulin, il projette d'aller à son secours et d'y revenir, pour prendre ensuite de nouvelles déterminations, d'après les renseignements qu'il se sera procurés. Il l'avertit aussi qu'il attend Flavigny avec six cents hommes de Saint-Florent, mais que la moitié de sa troupe, effrayée des cris séditieux de l'ennemi, n'a pas encore paru à Tiffauges.

Nous trouvons encore mention de Tiffauges dans une lettre de l'adjudant général Dusirat au général en chef, datée du 5 avril 1794, de Saint-Christophe, où il dit que la cavalerie qui venait le rejoindre, en passant au pont de Tiffauges, l'a trouvé en feu, l'a éteint, et que les brigands s'étaient échappés. Mais, ces lettres épuisées, il n'est plus question de cette localité jusqu'à la fin de la guerre.

Depuis ce temps, jusque vers 1830, nous ne trouvons rien qui puisse nous intéresser sur Tiffauges. Cette période, depuis l'empire jusqu'à 1828, même à l'époque de 1815, ne nous offre pas le plus petit événement dont nous puissions vous entretenir. Notons en passant, cependant, qu'en 1828, la duchesse de Berry se promenait en souveraine chérie des habitants de ces

(1) *Faire passer par derrière la haie* était une expression de l'argot employé alors, qui signifiait : *égorger, massacrer*.

contrées que nous avons décrites. « Le 6 juillet de cette même année, dit M. de Wismes, cette princesse, passant dans les environs de Tiffauges, eut l'intention de les visiter. A cette annonce, le marquis de la Bretèche, ancien soldat et officier des armées catholiques, ne pouvait rester inaperçu; aussi s'empressa-t-il de préparer à cette princesse une réception qui fut digne d'elle et qui sut se faire remarquer parmi tant d'autres, qui lui furent faites sur ce sol hospitalier. Le marquis de la Bretèche eut l'heureuse idée de réunir sous les armes 2,000 Vendéens de la division de Montfaucon, qu'il avait commandée autrefois. Il les avait fait camper sous des tentes dans une de ses grandes prairies du Courboureau, où il avait fait établir un simulacre de camp. Dans une tente plus splendidement installée que les autres, il avait fait servir un déjeuner à la princesse, qui, pendant ce temps, put assister au défilé de ces troupes, dont elle put entendre les cris de bonheur et d'enthousiasme (1). »

Cependant, si près d'une fête, nous approchions d'une époque où quelques troubles soulevèrent encore ce pays, qui avait tant besoin de repos, de tranquillité en même temps que de travail, pour se relever un peu de ses ruines trop nombreuses. En 1832, il y eut en effet quelques troubles dans la Vendée, mais ce n'était plus l'ancienne guerre, et à Tiffauges on ne trouve rien qui puisse être d'un grand intérêt; ce n'étaient que des faits isolés qui se présentaient, sans grande importance. Nous en trouvons quelques exemples dans des lettres. Ainsi le 26 janvier 1832, on écrit de Cholet qu'un M. Humeau, gendre de M. Guilbaud, notaire et maire de la commune de Mai, étant à la chasse près de Jallais, fut rencontré par cinq chouans, qui tirèrent sur lui quatre coups de fusils, et, l'ayant approché, lui enlevèrent son arme (2). On apprenait encore que des chouans s'étaient présentés chez le maire d'Amailloux, avaient brûlé le drapeau tricolore, qui flottait à la porte de la mairie, avaient pris son

(1) Baron de Wismes. — *Vendée pittoresque*.

(2) Le Breton. *Journal* du 28 janvier 1832.

écharpe et l'avaient emportée dans une gibecière, qui en contenait beaucoup d'autres; puis s'étaient ensuite rendus chez le percepteur de Secondigny et avaient enlevé de sa caisse une somme de 6,000 francs. C'est ainsi qu'ils visitaient les maisons, pillaient partout et emportaient les armes qu'ils pouvaient trouver.

Mais le parti patriote ne se faisait pas non plus oublier, nous en avons des preuves dans le seul événement dont nous ayons eu connaissance par une lettre que M. de la Bretèche écrivait au journal *l'Ami de la Charte*, comme rectification de faits que ce journal avait racontés et dont voici le contenu :

« Quoiqu'il ne soit guère dans mes goûts d'occuper le public
« de moi, ayant su que vous aviez entretenu vos lecteurs de ce
« qui s'est passé à mon domicile du Courboureau, dans la soirée
« du 22 janvier dernier, je crois devoir vous adresser quelques
« détails qui serviront de complément et de suite à ceux que
« vous avez déjà publiés.

« Il n'est que trop vrai que quelques militaires de la garnison
« de Tiffauges, sans aucune provocation de ma part, et sans
« aucun motif plausible, sont venus de neuf à dix heures du
« soir, tirer des coups de fusil sur les habitants du Courboureau;
« notamment sur mon salon, où j'étais avec ma famille..... Dès
« le lendemain, j'en ai écrit à M. le lieutenant-général Dumous-
« tier, et j'ai fait des rapports semblables à toutes les autorités
« judiciaires, civiles et militaires de mon arrondissement, pensant
« qu'il importait trop à la tranquillité publique qu'un tel fait
« fût connu et promptement réprimé pour que je gardasse le
« silence. Je dois le dire, j'ai trouvé partout sollicitude et indi-
« gnation; n'étant détenteur ni de dépôt d'armes ni de poudre,
« (comme je l'ai déclaré à M. le lieutenant-général Dumoustier
« en réponse à sa lettre, par l'organe de M. le capitaine de
« gendarmerie Bourgeois.) J'ai désiré vivement, sollicité et
« obtenu qu'on fit des enquêtes : la justice est venue sur les
« lieux, elle a entendu de nombreux témoins, et instruit main-
« tenant l'affaire, qui sera dévolue aux tribunaux.

« De son côté, M. le général Dumoustier s'est empressé
« d'envoyer ici M. le capitaine Bourgeois, qui s'est acquitté de
« sa mission avec zèle : il s'est assuré de la gravité du délit, de
« la modération impassible que moi et les miens avons montrée
« pendant cette agression inouïe, et enfin de la véracité des
« faits. Il a fait saisir et conduire dans les prisons de Nantes
« un sous-officier désigné (mais non par moi), comme l'auteur
« du délit....., etc. (¹).

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur Tiffauges ; si nous avons donné si peu de chose, c'est que les documents ne sont pas nombreux, surtout pour les temps modernes. Tiffauges n'est plus qu'un petit bourg, dépendant du canton de Mortagne et de l'arrondissement de Fontenay. De ses murailles, il ne reste rien ; son château n'est plus qu'une ruine, qui compte maintenant parmi les antiquités du pays, avec l'église Saint-Nicolas, retirée du culte et servant aux usages d'un particulier. La vieille église Notre-Dame est remplacée par une église moderne, pastiche médiocre des anciennes constructions du quatorzième siècle, et qui ne se distingue en rien des autres églises neuves de notre époque. Enfin, Tiffauges, qui, dans les temps anciens, comptait au nombre des villes qui avaient une origine remarquable et intéressante, n'est plus rien, n'est visité actuellement que pour ses ruines et ses sites, à la vérité fort remarquables.

Enfin, nous nous trouverons heureux et récompensé de nos nombreuses recherches, si cet essai peut intéresser les personnes qui pourront en prendre connaissance.

(¹) Le marquis de la Bretèche, auteur de cette lettre, est mort à Nantes le 12 septembre 1839, et ses restes inhumés au château du Courboureau.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Nous terminons notre histoire de Tiffauges en réunissant plusieurs documents auxquels nous renvoyons dans le texte, comme pièces justificatives, nous n'osons dire des preuves, car ce serait parler un peu haut, et le nombre des pièces est trop restreint pour mériter ce titre. Les numéros que portent ces pièces permettent facilement, en lisant le texte, de s'y reporter. Elles ne sont pas toutes inédites, mais beaucoup sont peu ou point connues, les ouvrages dans lesquels elles ont été publiées n'étant pas dans le domaine public, et à cause de cela en partie ignorés.

N° 1. — *Observations sur le droit de retour ou viage.*

L'ordre de succession adopté par les vicomtes de Thouars est indiqué de la manière la plus précise dans le plus ancien monument écrit de la législation poitevine, la *coutume*, rédigée à Parthenay en 1447. Il s'appliquait aux seigneuries de Thouars, Parthenay, Bressuire et Mauléon, et était désigné sous le nom de retour. Les frères du vicomte qui régnaient successivement après la mort du titulaire, n'étaient, pour ainsi dire, qu'usufruitiers. A la mort du dernier d'entre eux, le fils aîné du premier entrait en possession de l'héritage entier de son père, dont il n'avait recueilli qu'une portion au moment du décès. Lors de l'ouverture de la succession, le frère aîné prenait *les fiefs et hommages de la terre, les choses nobles* du vicomte, et faisait à ses frères et aux enfants du défunt, par égale portion entre eux, *une provision* des deux neuvièmes de la succession. Il n'en était pas ainsi pour les meubles ; ils étaient dévolus de suite aux enfants.

Duchesne, dans son *Histoire de la maison de Chasteigner*, parle de ce droit, qu'il nomme *retour* ou *viage*, et dit qu'il fut aboli en 1514, au moment de la révision de la Coutume du Poitou. Les coutumiers n'en font plus mention, en effet, à partir

de cette époque. Il donne, en outre, les pièces d'un procès intervenu, au sujet de ce droit, entre les membres de la famille de Vivonne.

Dans la période comprise entre les années 876 et 1396, le droit de viage ne paraît avoir été exercé que par huit seigneurs de la maison de Thouars : Raoul I^{er}, Geoffroi III, Hugues I^{er}, Raimond I^{er}, Aimery VIII, Renaud I^{er}, Savari IV et Hugues II. Les chartes et les documents que nous citons à l'appui de leur règne ne peuvent laisser aucun doute dans l'esprit. Il est bien certain que chacun d'eux a occupé le trône vicomtal de l'aîné par son frère, avant les enfants de celui-ci.

Ce mode de succession paraît avoir été régulièrement suivi par les Thouars. Un seul vicomte, Aimery V, fils de Geoffroi III, fait exception à la règle. La date et la cause de sa mort étant connues d'une manière certaine, nous avons dû le placer avant son oncle Aimery VI (suivant deux historiens, il fut tué en 1127 par les membres de sa famille). Il est évident qu'Aimery V était un usurpateur, qui a régné quatre ans au détriment de son oncle. Il a fallu un meurtre pour remettre le vicomte, spolié, en possession de ses droits.

Dans sa généalogie de la famille de Thouars, le P. Anselme n'a pas tenu compte de cet usage, dont il ne se doutait pas. Son travail se ressent fortement de cette négligence. Les nombreuses erreurs qu'il contient ne tiennent pourtant pas toutes à cette cause; elles sont dues aussi à la manière dont on écrivait l'histoire à l'époque où il vivait. Les historiens venus après lui ont copié servilement, sans remonter aux sources. Dans ces dernières années, MM. de la Fontenelle et Beauchet-Filleau, sont cependant sortis de l'ornière, et ont tracé une route nouvelle que nous avons suivie, en modifiant et complétant leurs travaux à l'aide de documents nouveaux d'une importance et d'une vérité incontestables.

Le dépouillement du Chartier de Thouars, dont M. le duc de la Trémoille et M. Paul Marchegay s'occupent depuis plusieurs années, révélera très-certainement quelques personnages inconnus

qu'il faudra ajouter à la liste déjà si longue. Elle est, pour le moment, aussi complète et aussi régulière que possible; nous ne l'avons arrêtée qu'après l'examen le plus minutieux des pièces qui sont passées sous nos yeux.

M. Bélisaire Ledain, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, a reconnu le droit de viage pour les seigneurs de Parthenay et de Bressuire, dont il vient de faire l'histoire (1).

Voici l'article de l'ancienne Coutume du Poitou dont nous venons de parler :

« L'autre gouvernement dudit pays est entre les rivières de la Sayvre, qui passe à Mortaigne, et la Dyve qui passe à Moncontour, c'est assavoir la ville et chastellenie et vicomté de Thouars, la terre de Mauléon et le fief l'Evesque, assavoir est, qu'il est de ladite vicomté de Thouars et terres de Mauléon, entre les dites rivières, avecque la terre du fief-franc, lesqueles terres et choses dessus-dites entre les deux rivières, sont toutes d'un gouvernement; et ouquel país et lieux d'entre les dites deux rivières de la Sayvre et de la Dyve, en succession directe, le fils aîné, s'il n'y a qu'enffans masles, prand le tout des biens immeubles, nobles de la dite succession, et s'il y a fille, une ou plusieurs, l'héritier principal prendra les troys quars avecque le principal chastel ou hostel, ou autre qu'il eslira avec ses closures comme dessus, et les filles de leur droit prandront l'autre quart, et s'en pourront appléger ou complaindre de leur quart comme feroit l'ainné de sa part, et s'il n'y a que une fille, aussi bien aura elle tout icelluy quart.

» Et s'il y a frères puinez, tout comme l'ainné frère principal vivra, ses ditz frères puisnez ne prandront riens en la dicté succession directe, mais le principal héritier est tenu de leur faire provision, laquelle provision est de neuf parties, et se divisent la dite provision de neuf parties les deux esgaulements entre les dits puisnez; et s'il n'y avoit que ung seul puisnez, si aura il toute la dite provision de neuf deux; et pevent les dits puisnez con-

(1) M. Hugues Imbert. — *Histoire de Thouars*.

traindre leur frère aîné à luy bailler la dite provision à part et à divis, et aussi les puet il contraindre à la prendre à part et à divis.

» Item, on dit pais d'entre les dits deux rivières de la Sayvre et de la Dyve, si le frère qui est héritier principal va de vie à trespassement par avant ses frères puisnez por oresque celui frère aîné, héritier principal, de l'ainé enfans de luy et de mariage, iceulx enfans ne succéderont point pour lors à leur dit père sinon es meubles.

» Et en cas sus dit viendra la dite succession des choses nobles que avoit tenu le dit frère aîné, leur père, au premier frère puisné, lequel entrera es fiefs et hommages de la terre et les recevera et fera tant à ses frères puisnez, si aucuns en y a, que aux enfans de son dit frère aîné, provision comme dessus est dit, c'est assavoir de neuf parties les deux.

» Et laquelle provision se divisera entre les dits frères puisnez et les enfans dudit frère aîné esgalement autant à l'un que à l'autre, *per capita*, tant au regard des frères puisnez que chacun des enfans du dit frère aîné, soient les dits enfans filz ou filles.

» Et s'il n'y a aucun frère puisné et n'y eüst que ung filz ou fille du dit frère aîné, il ou elle aura toute la provision, aussi bien comme s'il y avoit frères puisnez de son dit père, car cela ne vient pas par manière de succession, mais par manière de provision, et est la dite provision de neuf deux, c'est assavoir que, si la terre vault neuf cents livres de rente, il y aura deux cens livres de rente et de plus plus et de moins moins.

» Et, si le dit second frère puisné qui a receuilly la terre après la mort de son frère aîné, va de vie à trespassement, de laissez héritiers de sa char, ses dits héritiers n'y auroient riens, ne provisions ne autre chose, entre les dites rivières de la Sayvre et de la Dyve, et vien tra toute la dite terre au frère tiers né, sauf la dite provision qui ont les ditz enfans de l'ainé frère et autres frères puisnez leurs oncles s'aucuns en y a; et semblablement, après la mort du tiers frère recueille la dite succession, le quart frère et en semblable forme.

» La dite terre viendra ainsy de frère à frère, tout comme il y aura de frères, et sera faicte la provision sus dite, par la manière que dit est, et n'auront rien en la dite terre les enfans de l'aisné frère tant comme il y ait frère puisné, sinon la dicte provision comme dit est.

» Mais amprès la mort du dernier frère puisné, toute la terre d'icelle succession reviendra de plain droit aux enfans du frère aîné, ou qui les représente, et cela est appelé retour, lesquels enfans du frère aîné auront la dite terre par succession de leur père, par la mort de leur oncle, et en icelle succéderont comme en la succession directe, c'est assavoir que l'aisné masle aura l'hostel principal ou et autre hostel qu'il eslira pour son droit d'aisneage et les troys quars de toute la terre, et les filles auront l'autre quart, et n'y auroit rien les enfans de tous les frères puisnez ne par provision ne autrement.

» Et s'il, le second ou le tiers frère, va de vie à trespasement, par advant leur frère aîné, leurs enfans n'y auront rien ne provision ne autre chose, et viendra la terre au quart frère, s'il y est et amprès au quart frère, s'il y est, et sinon la terre demora et reviendra toute aux enfans de l'aisné, sauf le quart qui appartient aux sœurs si elles y sont comme dit est

» Et finist cestuy petit livre ou traité sur plusieurs usaiges, coustumes situées es gouvernement du païs du Poitou, compillé et dilligemment visité, leu, corrigé et bien advisé par honorables hommes et saiges maistres Jehan de Chambestie, baillif de Gusfine, Jehan de la Chaussée, Loysel Moyson, Robert Tutaut, Pierre Roygne, Jacquet Boutin, tous jurez et advocatx, lesquels plusieurs foiz et à grant diligence se sont por ce assemblez en la ville de Parthenay en l'an mil III cent XVII. »

(Bibli. nat. manus. supp. français, n° 441. — Copie de la bibl. de Poitiers.)

N° 2.

A tous ceaus qui cestes présentes lettres verront e orront ge Aymeris Viscons de Thouars et Margerite sa fame, saluz, en nostre Seignour. Sachent tous que, come nous traytenum et accordesum le mariage de Durant Gendrea de la Cheze le Viconte e de Denise nostre norrie, domeiselle, nous par le conceil de bone gent, o l'assentement e o la volonté de Regnaudin et Savary frere à mey Aymeri visconte de Thouars dessusdient, francheimes, aquitames et délivrames le dessusdit Durant et la dessusdiete Denise et ceaux qui causent haurent d'aux leur meson es toute leur appartenances au dessusdit Durant et Denise e a ceaus qui cause haurent d'eux si come dessus est nommé e spécifié. A uns esperons dorer ou cine souls de cens rendens à nous Aymeri visconte desusdit, ou a nostre commandement d'au dessus dit Durant e Denise ou de ceaus qui cause ourent d'aux chascun an en la veille de la Penthecoste ou sept jours d'empres de totes costumes. C'est asseveir : de biens de tayllées, de vendes, de parages, de amendes, sauves nos grosses amendes et nostre aute seignorie de eschugaites et de toz servitudes a seignour e de touz autres divers qui a nous pourrient ou derriert venir ou appartenir, sauve les cens seguz si aucun en y a. E faisons encore assaveir que nous avons donné livré et otreyé au dessusdit Durant et Denise a ceaus qui cause haurent d'aux leur usage e leur chauffage en noz boys d'anviron la Cheze, ceu est assaveir en cureiz e en courable, de tous boes quanque que il seit e mayren à faire e a édifier meson ou faire cloison de cortillage e a toutes autres chouses necessaires san mostrée de nous ne de nous gens. E parceu que nous voluns que toutes les chouses que sunt desus nomées e spécifiées seint fermes e estables e valables durablement, nous en havons doné au dessus-diz Durant et Denise et a ceaus qui cause aurent d'aux cestes présentes letres seallées de nous seaz en festimoine de vérité. Ce fut fait l'an de l'incarnacion Jhesu-Christ, mil dous cens cinquante e un.

Les droits de chauffage énumérés dans cette charte furent, le

20 mars 1342, donnés par *Aymeri Gendra, clerc de la Chese, en pure et perpetuel donesium e sans espérance de gemes révoquer en aumoyne e por le saluz de l'asme, au mouter e au prioulé de Saynt Nicholas de la Chese* (1).

N^o 3. — *Lettre des principaux seigneurs de Poitou, par laquelle ils s'accordent avec Alphonse, comte de Poitiers, sur le droit de rachat à merci des fiefs relevant soit du comte, soit des vassaux, l'an 1269* (2).

A touz ceus qui ces letres verront : Savaris vicoens (3) de Thoarz, valez, Guionnet fuiz (4), Aymeri jadis viconte de Thoarz, Hugues Larcevêque sire de Partenay et de Vovent, Morise de Belle-Ville sires de la Garnache et de Montagne, Geffroi de Leregnen sires de Jarnac et de Chatelachart (5), Sabran Chabot sires de Rochecervière, Guille de Piquegui, Gui de Chemillé seigneur

(1) Les vicomtes de Thouars ont employé dans leurs chartes la langue vulgaire bien antérieurement à la date de cette pièce. On peut citer entre autres, une lettre de Gui, de juin 1269, dont l'original se trouve aux *Archives nationales*, J. 190. n^o 56. Aimery lui-même avait renoncé à l'usage exclusif du latin. La chartre que nous donnons est de l'année 1251, et le plus ancien exemple que nous connaissions. Elle a été conservée par un vidimus du 20 mars 1342. Toutefois son antiquité seule nous a engagé à la transcrire ci-dessus. (Note de M. Marchegay.)

(2) Thibaudeau, dans son *Histoire du Poitou* (t. 3, p. 193), s'étonne que le P. Anselme ait daté ce traité de 1269 : le P. Anselme, s'il eût encore été de ce monde, aurait pu s'étonner aussi de la date de 1267 qu'il lui donne, et tous deux auraient eu raison. En effet, il y a deux actes différents : Thibaudeau l'ignorait et voilà d'où vient son erreur. Le premier est l'ordonnance d'Alphonse, qui date du mois de mai 1267, c'est celui dont parle Thibaudeau ; le second est l'acte d'adhésion des principaux seigneurs de la province, qui date du mois de mai 1269 ; c'est celui dont il est question dans le P. Anselme et que nous rapportons textuellement.

(3) Vicecomes. Vicoens. Vicomté.

(4) Filius, fuis, fils.

(5) Nous croyons que c'est Châtelleraut ; on lit aussi dans le continuateur de l'histoire de France de Vely-Villaret : *Chatelachart*, pour Châtelleraut.

de Mortaigne à ce atorne de par li, Geffroi de Chanceroi, Thié-
baut de Blaumont sires de Bercoere, saluz en nostre Seigneur.
Sachent tous cil qui sont et qui avenir sont, que très haut et
nostre très chiers sires Aufons, fuiz de roi de France, coens de
Poitiers et de Tholose, esgarde et consivre nostre porfit et le
commun porfit de sa conté de Poitiers, et espécialement du
viconté de Thoarz et de la terre de moi Hugues Larcevêque
devant dit, et des autres terres qui sont en la dite comté en sa
seignôrie et en son destroit, es que les estoient li rachat à merci,
voillanz et désiranz porveoir à la pes et à l'alegement de ses
feaus, en meur conseil et deliberacion, à nostre requeste et de
nostre volenté et de nostre octroi et de plusors autres qui a cest
acort furent et soustroierent, des diz rachat a merci, a ordené
en ceste manière, c'est assavoir : que quand cil mourra qui du
conte de Poitiers ou des Barons, ou des Vavassours, tendra son
fié que nostre sires li coens ou al ⁽¹⁾ de cil tendra por se tenir
le fié en sa main par un e par jour tout aussint que cil que morz
sera le peust tenir et esplaitier, c'est assaveoir : issues de blez,
de vins, de deniers, de rachaz, de cens doubles, sinsint com li
héritiers le lever; et de fours de moulins, de fenis ⁽²⁾ de chevaus
de servise, et de toutes autres issues qui à léritier devroient
avenir, et ce eisin estoit que en celui fié, dont li rachar seroit
escheuz, avoit gariment ou douaire, ne courroit aussint ou ⁽³⁾
poirement de l'ennée com feroit li demaines, exectez les viez
douaires dont li rachaz auroit esté fuiz autrefois en celle manière
qui l'assure passer li héritiers du fié seroit tenez à rendre la vail-
lance du noviau doyaire a cela qui li auroit. En ceste chose la
seignorie qui tiendroît ne porroit bois vendre, ne estans peschier,
ne viviers, ne garenne chacier. De rechief li sires du fié ne
pourroit refuser le fi de celui qui morz seroit, ou le neveu, ou
celui qui héritiers devroit estre ou successeur emprès la mort

(1) Alius, al, ou.

(2) Fituus, fenis, fumier.

(3) Ad, ou, au.

qu'il ne le receust en sa foi et en son homage, en cèle manière qu'il ne le porroit refuser par meneur ⁽¹⁾ aage ne son testeur que li pères ou la mère ou li lignages, ou li ami li auroient baillé léaument ⁽²⁾. Mes li sires du fié qui exploiteroit porroit metre son comandement en un maneirs ⁽³⁾ ou en un des mesons, ou en une des granges, por recevoir la rente et les issues de l'année; et l'année passée la meson retorneroit arrières à léritiers non empiries par son jet ou par son défaut. De rechief la dame ou la fame qui son doiare atendroit, ne li héritier ne seroient pas resmus des mesons de l'année que li sires tendroit fers son rachaz; toutes voies est assavoir que s'il avoit forteresse ou fié, cil qui la forteresse seroit ne la porroit veer ⁽⁴⁾ à son (seigneur) par dessus por le besoing de la terre; mes le besoing passé il la li doit rendre non empirée par son défaut. Encores est assavoir que sil il n'avoit en ce fié point de domaine fors que bois, la value du bois seroit esmée ⁽⁵⁾ par quatre prodeshomes, deus de la partie à celi qui le rachat devoit recevoir, et deus de la partie à celi qui le devoit faire, la tierce partie de l'estimacion prendroit li sires por son rachat, et encores porroit noutre sires li coens devant diz, prendre les chastiaus et les forterescs, et retenir à soi, es cas où il le puest ⁽⁶⁾ faire par droit ou par coutume, ou par convenance. De rechief, il est assavoir que se aucuns i avoit qui tenist de seigneur et ne tenist de domoine sepou non, il poieroit autant come vaudroit la levée du meilleur rierefié ⁽⁷⁾ qui seroit en celes termes, encores est assavoir que se en celui fié n'avoit que gaigneuries, li sires prendroit autele ⁽⁸⁾ partie come la terre porroit estre baillée, et se il avenoit que il i eust deus

(1) Minor, meneur, moindre.

(2) Legaliter, léaument, loyalement.

(3) Manere, maner, manoir.

(4) Vetare, veer, refuser, ôter.

(5) Æstimare, esmer, estimer.

(6) Potest, puest, peut.

(7) Arrière-fief.

(8) Ad talis, au tel, pareil.

cueillettes en cele année, li sire ne porroit lever que l'une, et cest establissement est entenduz des rachaz qui estoient à merci, car cil qui sont aboni ⁽¹⁾ demorent en leur estat, et li homes qui devoient tailles par raison de rachat, ou de morte-main n'en rendront désoremais nulle tailliée et est assaveoir que il est dit et ordené par la volenté nostre seigneur le conte devant dit, et de nostre acort, et de nostre otroi, et à nostre requeste; que se il i a aucun des songiez au devant dit nostre seigneur le conte sans meen, qui ne se sont accordé ou ne se voudront accorder à ceste ordenance desus dite, que ils demorent en la première condicion et costume du rachaz à merci, si come ils i estoient ainz le tens de cest ordenence. Et toutes ces choses si, com elles desus escrites et devises, nous avons otroié et promis por nous por nos hairs ⁽²⁾ por nos successeurs et por noz songiez à tenir et à garder par durablement, sans venir encontre par nous ne par autres tems qui à venir sont. En tesmoing de laquelle chose, nous avons ces presentes lètres confermées par la mise de nos seaus : sauf en autres choses le droit nostre seigneur le conte devant nommé et le nostre et sauf tout autrui droit. Ce fu fit e dressé en l'an nostre seigneur mil deus cenx sessanté et neuf ou mois de moi ⁽³⁾.

N^o 4. — *Extraict des venditions faites par Messieurs les Vidasmes de Chartres en leur terre et baronnie de Tiffauges.*

PREMIEREMENT.

20 feb. 1554. — A esté vendu à Anthoine Jousseau escuier s^{gr} du Couboureau, pour la somme de six cent quatre vingt trois livres quinze sols tournois, les moullins à eau de Ginbin. Ensemble deux pièces de pré contenant deux journaux tenant à la rivière de Sayvre. Plus trois septiers six boisseaux froment et un minot seigle deubz sur la mestairie de la Boussard; plus douze

(1) Bornés, évalués, fixés, abonnare.

(2) Heres, hairs, héritiers, enfants.

(3) Copie communiquée par M. Dugast-Matifeux.

sols et six livres de cire deubz sur son logis , sis à Tiffauges. Le contract en date du xx febvrier 1554.

19 feb. 1554. — A esté vendu à Julien Girault pour la somme de iiijxx [#] , deux septiers de seigle de rentes deubz à Tiffauges sur le port de la Court. Le contract en date du xix febvrier 1554.

19 feb. 1554. — A esté vendu par hypothèque a Pierre Peigné pour la somme de II^c xx [#] dix huit livres quinze sols constituez sur cinq journaux de pré sis sur le moulin de la Roche , o la grâce de quatre ans. Le contract en date du xix febvrier 1554.

19 feb. 1554. — A esté vendu à Thomas Garreau pour la somme de Cxxx [#] deux septiers de seigle sur le tènement de la Pailletière et quarante sols sur le dit village. Le contract en date du xix febvrier 1554.

19 feb. 1554. — A esté vendu à Jacques Chappeau pour la somme de deux cens livres , le bordage de Buignon. Le contract du xix feb. 1554.

27 juin 1556. — A esté vendu par hypothèque à messire Jacques Ragot , pour la somme de vjxx [™] dix livres de rentes constituez sur trois septiers de seigle et deux chappons deubz sur les quatre moullins o la grâce de cinq ans. Le contract du xxvij juing 1556.

29 juing 1556. — A esté vendu à Jacques et André les moulins pour la somme de Cxv [#] quarante sols de cens deubz sur la terre de la Turmelière , et vingt cinq sols de rente deubz sur la Gondouinière , et quatorze boisseaux de seigle deubz sur le village de la Turmelière avec quatre troudes de paille , et a esté retenu de ce que dessus pour reconnaissance de fief. Le contract est du xxix juing 1556.

28 juin 1556. — A esté vendu à Jehan Barbot , Michel Pignot et Jehan Nau , pour la somme de xxx [™] xvij^s et vij^d , neuf boisseaux de seigle sur le village de la Courbière. Le contract en date du xxvij juing 1556.

Dernier juin 1556. — A esté vendu à Morice Gardan pour la somme de vc [#] quarante et une livres treize solz quatre deniers de rentes hypothequaires constituez sur la moitié du village du

Recredy o la grâce de cinq ans , le contract en date du dernier jour de juing 1556.

28 juing 1556. — A esté vendu par hypothèque aud. Garreau por la somme de ij^c l^r vingt livres seize sols huit deniers constituez sur la moitié du village de la Petite Fontaine, o la grâce de cinq ans. Le contract est du xxviiij juing 1556.

29 juin 1556. — A esté vendu par hypothèque à Pierre Ogereau, pour la somme de Cv[#] huit livres quinze solz de rentes assignez sur deux septiers de seigle et huit boisseaux avoyne o la grâce de cinq ans. Le contract du xxix juing 1556.

A esté vendu à Mathurin Poirier par hypothèque , pour la somme de l^r quatre livres trois solz quatre deniers tournois constituez sur vingt boisseaux de seigle deubz sur la Papaudière. O la grace de cinq ans.

28 juin 1556. — A esté vendu à Macé Griffon pour la somme de xxxiiij^r vst. dix boisseaux de seigle deubz sur le village de Laugeru. Le contract du xxviiij juing 1556.

28 juin 1556. — A esté vendu à messire Michel Berthaudais pour la somme de l^r quatorze boisseaux de seigle deubz de rente sur le village de l'Erdillière. Le contract du xxviiij juing 1556.

26 juin 1556. — A esté vendu à Francloys Allard pour la somme de iij^c # trois septiers douze boisseaux de seigle de rente deubz sur le village de l'Evrardière du Crotay, plus cinquante solz sur la mestairie de l'Evrardière et vingt solz sur les mestairies et cinq solz vj deniers de taille et douze deniers à la notre Dame de mars. Le contract en date du xxvj juing 1556.

A esté vendu à M. François Le Moyne pour la somme de lll^ciiijxxv[#] xst la moitié de la rente de vingt boisseaux sur la mestairie de la Bobinière et une mine sur la Féraudière et une mine sur l'Ivranière. Le contract est du dix^{me} feb. 1556.

20 février 1556. — A esté vendu à messire François Le Moyne por la somme de ij^cliiij[#] l'amortissement de quatre vingt trois livres six solz huit deniers constituez sur la mestairie de la grande Bastardière et des..... par lequel contract apprest que monsieur a reçu les deniers , lequel contract qui est daté du xx febvrier 1556.

10 feb. 1556. — A esté vendu à M. René Rousselot por la somme de vj^c # la mestairie du Chastelier, le contract en date du x febvrier 1556.

11 febvrier 1556. — A esté vendu à Pierre Poquet et autres por la somme de iiij^c # quatre septiers de seigle et trois septiers de froment, prins de six septiers seigle et quatre septiers froment deubz sur le moullin de la Roche. Le contract du xj febvrier 1556.

12 fevrier 1556. — A esté vendu à Pierre Poquet et autres por la somme de ij^c # deux septiers de seigle prins en six septiers et ung septier froment prins en quatre septiers et un cent d'anguilles deubz sur le moullin de la Roche. Le contract du xij febvrier 1556.

11 fevrier 1556. — A esté vendu à Guillaume Bigaud por la somme de mille livres les moullins de la Groussière : réservé le droit de Vérolie ⁽¹⁾. Le contract en date xj febvrier 1556.

10 fevrier 1556. — A esté vendu à Mathurin Fellonneau por la somme de liij # ij^s vj ^{dt}, huit boisseaux de seigle deubz sur le village de Linier et quatre boisseaux sur la Rousselière et six boisseaux sur l'Espoivrière. — Le contract est du x febvrier 1556.

10 febvrier 1556. — A esté vendu à messire René Fellonneau por la somme ij^cxij # xvj solz, trois septiers de froment deubz sur la mestairie du Courbarbier et quatre boisseaux sur la Courbarbier et une mine sur l'Andouynière, le contract en date du x febvrier 1556.

10 febvrier 1556. — A esté vendu à Francoys Pillot escuier s^r de la Guyonnière por la somme de xlvj # xvijs vj ^{dt}. trois septiers de seigle sur la terre des Baraudières, le contract du x febvrier 1556.

11 febvrier 1556. — A esté vendu à Guillaume Bégaud et autres por la somme de ij^cl # vingt livres seize solz huit deniers

(1) Droit qui obligeait les vassaux à venir moudre au moulin banal.

de rente constituez sur le pré de la Grassière. O la grâce de dix ans prochains , le contract du xj febvrier 1556.

14 febvrier 1556. — A esté ascensé à Guillaume Saudelais por la somme de vingt solz trois septérées sis au fief de la Pellouaille. — Le contract du xiiij febvrier 1556.

10 febvrier 1556. — A esté vendu à Jehan Gaultier por la somme de C# neuf boisseaux seigle deubz sur la mestairie de la Chaise et neuf boisseaux sur la Grabellière et cinq boisseaux sur la Basonnière et cinq boisseaux sur la Roullière et cinq boisseaux sur la Rousselière. Le contract est du x febvrier 1556.

A esté vendu à Mathurin Chauvière et autres por la somme de ijcl# quatre septiers de seigle sur le village de la Comté plus dix-huit boisseaux sur le village de la Fontaine. Le contract en date du dixiesme febvrier 1556.

10 fevrier 1556. — A esté vendu à Pierre et Jehan les Meschinaud por la somme de xxxix# quarante-sept solz dix deniers de rente constituez sur quatre boisseaux de seigle et trente deux solz six deniers et deux fais de paille deubz sur la Morinière. Le contract est du x febvrier 1556.

12 fevrier 1556. — A esté vendu à Jacques Morillon por la somme de xxx# cinq boisseaux sur le village de la Guionnière et cinq boisseaux sur le village des Guernaux. Le contract en date du xij febvrier 1556.

11 fevrier 1556. — A esté vendu à René et Jehan les Brochardz, por la somme de vjxx# deux septiers, un boisseau seigle de rente sur le village des Noües. Le contract en date du xj fevrier 1556.

9 fevrier 1556. — A esté vendu à Mr Vincent de l'Aunay por la somme ve# la grâce de la moitié de la Ménardière. Le contract en date du neufviesme febvrier 1556.

9 fevrier 1557. — A esté vendu à Jehan Menanteau, por la somme de viijc# la moitié de la mestayrie de la Sauvagère. Le contract en date du ix febvrier 1556.

9 fevrier 1556. — A esté vendu à Messire Michel Bretaudeau, por la somme de l# sept boisseaux de seigle sur le village de la

Mépardière et huit boisseaux sur le village de la Courbellière. Le contract en date du ix febvrier 1556.

Item, à Maurice Garreau, por la somme de iij^cxxv# la moitié de la mestayrie de la Grinelière. Le contract en date du onze febvrier 1556.

12 fevrier 1556. — Item à Francoys-du-Noyer, por la somme de v^{xx}xij#, iij^s vj^d. l'enclosture du fief des Treilles sis à Beaurepaire. Le contract est du douze febvrier 1556.

14 fevrier 1556. — Item, à Maurice Salau, por la somme de xxx# huit boisseaux de froment deubz sur les Moullins du Rocher. Le contract en date du xiiij febvrier 1556.

14 decembre 1557. — Item à Maurice Salau, por la somme de ij^clxxv# cinq septiers seigle, douze boisseaux de grosse avoyne et vij autres boisseaux avoyne, sur le village de la Bourdouillère, deux ehappons et deux gellines. Le contract est du xiiij decembre 1557.

Item, à Anthoine Jousseau por la somme de v^el# la grâce de retirer les moullins de Soulsans et autres choses conclues, par le contract du xxix juin 1556.

14 decembre 1557. — Item à Pierre Pellet escuier, por la somme de lx# un septier mine avoyne deubz sur le village de la Geffrayé. Le contract est du quatorzième decembre 1557.

6 avril 1559. — Item à Maurice Salau por la somme de ij^cl# le logis sis en Gestiné avec les complantz. Le contract est du vj avril 1559.

Item à Francoys Payneau, por la somme de quarante livres douze boisseaux froment sur une pièce de la Lande appelée le Tillay.

Toutes lesquelles venditions cy-dessus ont esté faites aupara- vant l'an 1560 comme il est justifié par les dates.

Et depuis lediet an 1560 auquel a commencé la saisie de Monseigneur le duc de Touars, pair de France, les domaines et mestayries cy-après déclarés ont été vendus et aliénez de ladiete terre et seigneurie de Tiffauges.

Et premièrement 1571. — La mestayrie de la Pépinière de la

paroisse du Longeron, vendue par Messire Jehan de Ferrières ou son procureur au sieur de Chambrette diet Messire Francoys Goullart par contract de l'an 1571 pour la somme de sept ou huit mille livres; ladicte mestayrie estoit affermée cinquante-quatre charges de bled sans autres redevances.

1571. — Item, la moitié de la mestayrie des Petites-Fontaines dans la paroisse de la Bruffière ⁽¹⁾ fust vendue par noble Claude Méante s^r d'Estambé et de la Grossière et M^e René Saudollet, receveur dud. Tiffauges, en vertu de procuration dudit sieur Vidasme à Jehan Baudry et Jehan Ouvrard, laboureurs, por la somme de mil cinquante livres par contract du xvj juing 1571, qui est notifié au greffe de Thouars le vij aoust audit an par Goullard, greffier.

1571. — Item, la moitié du Recredy en ladite parroisse de la Bruffière vendue par lesdits procureurs à Mathurin Meschinaud et Mathurin des Fontaines por la somme xvi^{cl} le quatorziesme jour de juing en l'an 1570, notifiée comme dessus le vij aoust audit an.

1571. — Item, la moitié du Plessis-Ouvrard en lad. parroisse de la Bruffière à Jehan et Mathurin les Ouvrardz et à Pierre Rouseau, por la somme de xvij^c receu les contractz et notifiez comme dessus.

1571. — Item, la moitié des Grandes-Fontaines sis en lad. paroisse à René Ogereau de S^t-Symphorien por la somme de xvj^{cl} lesdictz contractz passez par Barbarin et Gaborit lesdits jours et an que dessus.

Item, la mestayrie de la Roussinière a esté vendue à Léon de Callinaud sieur d'Andillon-la-Marie, pour la somme de mil ou douze cens escuz par le sieur Vidasme, le contract a esté toujours tenu secret. Et pour raison de l'exhibition d'icelluy y a

(1) Petites-Fontaines et plus bas Grandes-Fontaines, ainsi que la mestairie du Recredy, font actuellement partie de la commune de la Bruffière, canton de Montaigu (Vendée).

procès pendant par appel à la cour de Thouars dès l'an mil v^e xxiiij.

Item, la Pagerie (¹) en la paroisse du Longeron vendue à M^e Gabriel Brelet, comme il vivait greffier de la Baronnie de Tiffauges por la somme de..... ladictie mestayrie affermer vingt-trois charges de bled et autres menus debvoirs.

1578. — Item. Le seigneur Baron de Tiffauges estoit fondé de prendre et lever ung droit du dix^{me} en la paroisse de la Bruffière, duquel Maurice Garreau auroit jouy par plusieurs années à tête de ferme; fut appelé à compter aux requestes du palais à Paris, où il fut condempné par sentence qui fut confirmée par arrest en exécution duque Madame la Vidasme, en qualité de procuratrice, fit transaction contenant transport dudit droit de dixme pour la somme de mil escuz, led. contract est de l'an mil v^e lxxviiij, moitié de laquelle somme estoit por la composition des arrérages du passé et l'autre moitié pour les fonds et droictz de propriété dudit dixiesme.

1571. — Item, la mestayrie du Gaullois, en la paroisse de Longeron, a esté aliennée en lad. année 1571 et pevoit valoir de ferme dix-sept septiers et autres mesmes redevances.

Item, les moullins des Esres vallans vingt-trois septiers de bled et plusieurs autres mesmes debvoirs.

Item, François Goullart, sieur des Chambrettes et de Tonnera, a acquis de Guillaume Barbarin, escuier, sieur du Bois et de la Vergne, seigr de Chabannais et de Confolens et Jehan Letourneur escuier, sieur de la Baussonnière, comme procureur de messire Jehan de Ferrière Vidasme de Chartres, seigr de Tiffauges, deux septiers six boisseaux de seigle, un septier froment, quarante-cinq solz un denier et seize chappons, le tout rente-noble et féodalle qui estoit deus à la seigneurie de Tiffauges, tant sur la seigneurie de Chambrette, que sur les villages de Grand-Douais,

(¹) La Pagerie est maintenant dans la commune de Saint-Aubin-des-Ormeaux, canton de Mortagne (Vendée).

la Faucherie ⁽¹⁾, La Coustablière, Languinaudière, la Brélaudière, la Cruspillière, le village de la Tour-de-Net et sur les Fossés..... por la somme de trois cens livres.

A Mathurin des Fontaine, laboureur, demeurant à la Petite-Pennerais, paroisse de la Bruffière, un pré contenant cinq journaux, sis près le moulin Charbonneau, por la somme de trois cens livres.

A Mathurin Chupin, laboureur, demeurant à la Bari (?), paroisse de Torfou, un septier mine de seigle qui estoient aussy deubz de rente foncière sur le moulin de la Moulinette, sur lesd. lieux de la Bourie, sur le village de l'Evrallière, paroisse de la Romagne, por la somme de quatre-vingt-dix livres.

A Anthoine Hamelin, marchand, demeurant au bourg du Longeron, un septier treize boisseaux seigle de pareille rente sur Basse Jonchères, Moineterie et Gourbillets, la Pouponnière et Haute Jonchère, le tout sur la paroisse de Torfou, sur la Goullée-Naudin, la prison Fonteneau en l'enclave du Longeron, por la somme de cent dix livres.

Lesquelles portions et parcelles de rentes chacun des acquéreurs susdits rendra foy et hommage et droit de rachapt de Tiffauges à mutation de vassal, et quant aud. Goullart n'en fera hommage particulier, ains l'emploiera tenir soubz les autres hommages qu'il doibt à lad. seigneurie audiet droit de rachapt, et quant aux autres en feront hommages nouveaux mesme lad. Desfontaines par raison d'un pré par contract passé soubz la cour dud. Tiffauges et Beaurepaire, le xvij may 1577, signé Griffon et Fradin, insinué à Thouars le xxix septembre 1572.

(1) Le Grand-Douet, la Faucherie, maintenant commune des Landes-Génusson.

EXTRAITS

DES

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 16 NOVEMBRE 1875.

Présidence de M. Marionneau.

Présents : MM. Petit, de la Nicollière, Blanchard, Cahour, Foulon, Soullard, de Gourceuff, Perthuis, Montfort et Maître.

Sont déposés sur le bureau les ouvrages suivants :

Guide du voyageur à travers les monuments du Morbihan, en anglais, par M. Lukis.

Choix de documents inédits sur l'Aunis et la Saintonge, par M. Marchegay.

Bulletin d'archéologie chrétienne de M. le Cr de Rossi, édition française, 6^{me} année, n° 2, 1875.

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest.

Notice sur Frédéric Caillaud, par M. de Girardot.

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan.

Catalogue de l'exposition préhistorique, ouverte à Nantes à l'occasion du Congrès scientifique le 19 août 1875; 1^{re}, 2^{me} et 3^{me} édition.

M. de l'Isle du Dréneuf ayant envoyé sa démission de secrétaire du comité, l'assistance nomme au scrutin M. Blanchard pour le remplacer dans ses fonctions.

L'admission de M. Auguste Bossis est également soumise au scrutin et agréée par la Société.

M. Foulon prend ensuite la parole, pour rendre compte à l'assemblée de la provenance de quelques débris qu'il a déposés sur le bureau :

— M. Lemaître, propriétaire à Pornichet, en faisant creuser un puits dans un terrain non bâti, situé au N.-O. du village, a trouvé dans une couche de terre végétale, sous 2^m 50 d'alluvion, des fragments de vases, ornés de

dessins en relief, qu'il veut bien communiquer à la Société. Leur origine gallo-romaine paraît indubitable, et leurs caractères les rattachent à la céramique toscane.

A ce propos, M. Foulon fait remarquer, d'après la superposition des couches de terrain, que l'anse de Pornichet a dû être dans les premiers siècles de notre ère, l'ouverture d'un golfe considérable et d'un port commode. Il ajoute que le Pornichet actuel ne lui paraît pas établi sur son emplacement primitif, que les premières habitations ont été plutôt bâties sur le terrain acheté par M. Lemaître. Les vases trouvés par ce propriétaire semblent appuyer ses conjectures.

M. Foulon, qui connaît parfaitement la topographie de la presqu'île guérandaise, profite de cette communication pour faire quelques rapprochements avec d'autres localités qui lui paraissent avoir subi le même déplacement. Saillé, par exemple, ne doit être qu'une colonie venue du village de Kerbrennezay. Il annonce en terminant qu'il espère fouiller, en 1876, à Painchâteau, un tumulus qui lui semble promettre d'intéressantes découvertes.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 heures.

Le Secrétaire-général,
LÉON MAÎTRE.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE

Présidence de M. Marionneau.

Présents : MM. Cabour, Parenteau, Orieux, Blanchard, Boismen, Villers, Montfort, Soullard, Seidler, Thenaisie, de Wismes, Lehoux, Galles, Gallard, Foulon, Bossis et Maître.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La *Revue des Sociétés savantes des départements*, 6^e série, t. 1, mars à juin, est déposée sur le bureau.

L'admission de M. des Grottes, comme membre résidant, est mise aux voix et agréée par la Société.

M. Babinet de Rencogne, président de la Société archéologique de la Charente, et M. Biais, secrétaire de la même Société, sont également reçus comme membres correspondants.

M. l'abbé Cabour soumet ensuite à l'examen de l'assistance, de la part de M. des Grottes, un vase gallo-romain et un creuset trouvés dans le voisinage de l'hôtel de Bretagne, parmi les terrains qui sont remués pour l'ouverture de la rue de Strasbourg, et donne l'espérance que ces objets seront remis prochainement au musée archéologique par leur propriétaire.

Le même membre communique un bois à deux branches, trouvé dans l'Erdre, près du pont du chemin de fer de Châteaubriant. Cet objet, détérioré par son séjour prolongé sous les eaux, et percé de quelques trous de chevilles, est regardé par les uns comme une proue de bateau et par les autres comme le reste d'une chèvre à démonter les roues de voiture.

M. Parenteau prend la parole pour communiquer au nom de M. Orieux, agent-voyer en chef du département, une statuette de Vénus en plomb, trouvée au village des Grez, commune de Sion, dans les déblais de l'ouverture d'un chemin vicinal, près d'un grand nombre de cereneils en calcaire coquillier. Il fait remarquer que cette statuette, curieuse à divers titres, est un spécimen indubitable de l'art gallo-romain, et qu'il faut la ranger parmi les divinités obscènes. M. Orieux ajoute que dans le même village, les ouvriers ont mis au jour beaucoup de médailles romaines.

M. le baron de Wismes, chargé par la Société archéologique de fouiller l'un des tumulus du moulin de la Motte, situé près Pornic, d'après les indications de M. Galles, bon expert en cette matière, annonce qu'il ne lui est pas possible de fournir un rapport écrit avant le mois de mars, et se contente de narrer, sous forme de causerie, tous les incidents qui sont survenus dans ses différentes fouilles, les complaisances du propriétaire, les interpellations du meunier et des curieux, ses surprises, ses alternatives d'espoir et de découragement. Il signale notamment l'intérêt des silex, des poteries et des débris de squelettes qui ont été trouvés, et décrit la forme du monument.

M. Galles, se faisant l'interprète de la plupart des auditeurs, dit qu'il regrette de ne point voir exposés sur le bureau les objets les plus curieux de cette fouille, et demande que l'assistance soit mise à même de les toucher et de les examiner à loisir.

M. Parenteau, conservateur du Musée, répond qu'il a cru devoir s'emparer des objets avant la remise officielle, pour mieux les protéger contre toute lésion, et qu'il n'est pas d'avis que des débris aussi fragiles soient retirés de leurs vitrines. Après une discussion de quelques instants, M. le président, résumant les observations échangées, dit que la Société archéologique était seule propriétaire des objets trouvés dans le tumulus de Pornic, qu'elle consent à en faire don au Musée départemental, suivant sa promesse, et demande à M. le conservateur d'ouvrir les vitrines à la fin de la séance, pour satisfaire le légitime désir des assistants.

A la fin de la séance, M. de Wismes soumet à ses auditeurs plusieurs dessins représentant le tumulus sous ses différentes faces et la physionomie des principaux objets découverts.

A 9 heures 1/2 l'assistance se sépare.

Le Secrétaire-général,

LÉON MAÎTRE.

SUR LA
SÉRIE DES MONUMENTS EN PIERRE BRUTE

Qui sont communément appelés Cromlechs en Angleterre, Dolmens en France,
et que l'on démontre ici être les chambres sépulcrales d'anciens tumulus

PAR

W. C. LUKIS, M.A., F.S.A.,

Membre de la Société royale des Antiquaires du Nord, à Copenhague;
Membre correspondant de la Société Polymathique du Morbihan; de la Société
Archéologique de Nantes
et de la Société de Climatologie algérienne, etc., etc. — (Ripon, 1875.)

TRADUIT PAR M. CH. SEIDLER.

AVANT-PROPOS.

Le premier des trois articles publiés ici parut le 13 août 1874, dans *Nature*⁽¹⁾, et il était entendu, avec le rédacteur, que ce journal donnerait ensuite les deux autres parties de cette brochure. Mais dans une lettre datée du 16 janvier 1875, M. Keltie écrivit pour le rédacteur, que celui-ci avait été « obligé, bien à regret, de » remettre si longtemps les deux autres articles, qu'il n'était plus » possible de les publier comme la continuation du premier, et » comme il n'espérait plus pouvoir le faire d'ici longtemps, il » regrettait beaucoup d'être contraint de les supprimer. » J'étais libre, disait-il, de publier le tout dans n'importe quel journal. Je donne cette explication, croyant qu'il est nécessaire d'expliquer la publication d'une série d'articles en forme de brochure dont le premier a déjà paru dans un ouvrage périodique.

Si j'avais cru le sujet de peu d'importance, ou d'un intérêt passager, je me serais soumis à l'arrêt du rédacteur de *Nature*, qui

⁽¹⁾ *Nature* est un journal hebdomadaire, publié à Londres.

a mis de côté la plus grande partie de mon ouvrage, pour faire place à d'autres sujets présentant plus d'intérêt général aux lecteurs de sa publication. Convaincu, comme je le suis, qu'il est absolument nécessaire de démontrer aux archéologues la vraie signification de ces théories obscures, qui, présentées sous une forme attrayante, et basées sur ce que l'on dit être des faits, sont offertes avec confiance comme apport à la littérature scientifique, je ne crois pas devoir cacher mes opinions. Je ne me présente pas comme l'ennemi d'aucun théoricien, mais simplement comme l'ami de ceux qui croient que le but principal des écrivains scientifiques devrait être : 1° d'acquérir une parfaite connaissance de la vérité touchant le sujet de leur étude ; 2° la propagation de cette vérité, une fois trouvée.

J'ai choisi la forme de brochure, parce que je ne voulais pas courir une seconde fois le risque de voir mes articles supprimés, même lorsqu'ils avaient été acceptés comme convenant aux pages d'un journal scientifique.

Mon désir est de donner, d'une manière aussi brève que le sujet le comporte, le résultat de mes investigations dans la nature et dans l'origine de ces monuments en pierre brute communément appelés Cromlechs ou Dolmens, qui existent encore ou desquels nous possédons des descriptions authentiques. En poursuivant ce but, j'aurai à faire des commentaires sur les écrits d'autres archéologues ou soi-disant archéologues touchant à ce sujet. Je serai forcé de signaler beaucoup de raisonnements peu profonds et beaucoup de négligences de descriptions, qui, joints à une connaissance imparfaite ou à une véritable ignorance de plusieurs des monuments les plus importants, font croire aux observateurs pratiques de ces monuments que le but de ces écrivains n'est pas de se soumettre à la science dans sa pureté et sa simplicité, mais plutôt d'énoncer des théories bizarres.

La maxime fondamentale de tout chercheur scientifique est trop souvent perdue de vue, savoir : que l'esprit populaire doit être préparé graduellement pour l'admission des grandes vérités scientifiques, et non pas que ces vérités soient faussées et vernies,

jusqu'à ce que, par un procédé de dénudation et de redressage, elles puissent être présentées sous une forme agréable, mais fausse. De cette manière, l'ignorance ou le préjugé n'est pas troublé par ceux qui, tout en faisant profession d'enseigner la vérité, nourrissent ses plus grands ennemis.

Trois erreurs existent concernant les monuments en pierre brute en question, et je me propose de les exposer.

1° L'assertion que ces monuments appelés cromlechs ou dolmens, qui sont maintenant en partie et en *fort peu de cas* totalement découverts, étaient construits ainsi avec intention dès leur origine.

2° L'assertion qu'il y ait une classe spécifique de monuments auxquels des écrivains modernes ont donné le titre de « demi-dolmens », « dolmens trépieds » ou « dolmens sans butte » « earth-fast. »

3° La croyance de l'existence de cromlechs ou chambres découvertes sur le sommet de buttes artificielles.

En procédant à réfuter les assertions mises en avant pour appuyer ces théories erronées, je serai guidé par mon expérience pratique, le résultat de plusieurs années d'études sous l'ombre de quelques-uns des principaux monuments européens et algériens. Je les ai soigneusement mesurés, et j'en ai levé les plans, accompagné de quelques archéologues instruits et bien connus dont l'aide et le jugement m'ont été très-utiles.

Mon but unique, en publiant cette brochure, est d'enseigner à ceux qui étudient ce que je sais moi-même, et de provoquer la critique de ceux qui sont plus instruits que moi.

W. C. LUKIS.

Wath Restory, Ripon.

ARTICLE I.

Le but de cet article et des deux autres qui le suivent est de réfuter deux ou trois opinions soutenues par quelques-uns des principaux antiquaires contemporains, concernant la construction, la destination et aussi l'antiquité de ces monuments, et de montrer que, malgré tous les avantages donnés par la multiplicité des sociétés archéologiques, la publication de leurs journaux, et la bien plus grande facilité des voyages, on trouve encore des archéologues distingués, dans cette partie de la science, maintenant aveuglément les mêmes opinions que les antiquaires des siècles passés.

Il existe un contraste très-remarquable entre le progrès fait dans l'étude des tumulus sans chambre et dans celle des tumulus à chambre. Il y a une connaissance plus profonde des premiers ; non-seulement parce que les derniers sont beaucoup plus difficiles à comprendre, mais parce que leur étude demande des connaissances qui ne sont pas possédées par tout investigateur, lequel doit avoir une longue connaissance de ces monuments, être assez habile dans l'art du dessin et de l'arpentage pour lever des plans exacts, des sections et des élévations ; il doit être aussi observateur scrupuleux et sans préjugés et doit avoir le loisir de dévouer son intelligence à l'examen de ces monuments. Un examen précipité est toujours fatal à l'acquisition d'une parfaite connaissance et sert à induire les autres en erreur ; malheureusement, je crois que c'est trop souvent l'habitude, et que l'ignorance en est le résultat.

La première des opinions erronées sur laquelle j'attirerai l'attention est : que plusieurs des cromlechs ou dolmens (pour employer les termes le plus souvent usités), c'est-à-dire les monuments en pierre brute qui, dans les îles Britanniques et sur le continent, sont en partie et dans quelques cas entièrement à découvert, ne furent jamais autrement ; c'est-à-dire que, quoiqu'ils soient maintenant en partie délabrés, ils ont été construits

pour être à découvert. Ceux qui maintiennent cette opinion savent que d'autres constructions de forme analogue sont ensevelies ou enveloppées dans des tumulus, ce qui les rend invisibles à l'extérieur ; mais ils ne veulent pas croire que celles qui sont découvertes aient jamais été couvertes.

Tant que ces auteurs se contentent de déclarer simplement leur croyance, leur position n'est pas attaquable ; mais quand ils montrent les monuments qui, disent-ils, prouvent leur discussion, le cas est changé. Les spécimens sont ouverts à l'inspection et à l'examen de tout le monde et la justesse de leurs descriptions peut être contrôlée. Ceci a été fait, et il en est résulté que des inexactitudes sans nombre ont été trouvées dans les publications et dans les plans. Par conséquent, les conclusions qui en ont été déduites sont déclarées dans les pages suivantes être erronées.

Il suffira de le démontrer dans quelques-uns des monuments connus sur lesquels l'attention a été appelée, et comme aucun auteur n'a traité le sujet d'une manière plus compréhensible que M. Fergusson, ni n'a été aussi méthodique dans l'arrangement et la classification des monuments, on fera souvent mention de son nouvel ouvrage ⁽¹⁾ dans le cours des remarques suivantes. M. Fergusson convient qu'il a recueilli beaucoup d'informations dans les publications d'autres antiquaires. Il est établi que je ne pose pas les *preuves* positives de l'existence première des tertres complets, je ne dis pas non plus qu'il y ait aucune tradition à cet effet ; mais je dis que, quand les monuments découverts sont comparés à ceux qui sont complètement ensevelis, et avec les cas très-nombreux où les traces certaines de tertres existent encore, il est juste et légitime de conclure que ces soi-disant monuments apparents (*free-standing*) ⁽²⁾ étaient des constructions de la même classe que les autres, et qu'ils sont seulement dans un état plus avancé de dégradation maintenant.

(1) « Rude Stones Monuments in all countries, their ages and uses. » 1872.

(2) La définition de ces monuments est : des dolmens qui n'ont jamais été ensevelis sous des tertres, et autour desquels il n'existe aucune trace de tumulus.

Je vais plus loin, et je dis qu'il y a si peu d'exemples où les traces de tertres n'existent plus, que mon raisonnement en devient par conséquent plus fort. Est-ce que les défenseurs de cette théorie ont jamais essayé de résumer *soigneusement* tous les exemples de dénudation *complète*? Il a été dit par l'auteur de « *Rude Stone Monuments in all countries* », page 44 : « On pourrait énumérer probablement au moins cent dolmens dans les îles Britanniques qui n'ont maintenant aucune trace de ces enveloppes. » Il y a dans cette déclaration une assurance qui réclame une recherche minutieuse, et j'ose dire, pour commencer, qu'elle n'est pas juste, car l'on sait bien que les traces de tertres dans quelques cas n'existant plus, sont rapportées par des traditions dont on n'a aucune raison de douter. Immédiatement après, on cite comme un de ces infaillibles spécimens un monument bien connu, celui de *Kil's Cotty House*, près d'Aylesford dans le comté de Kent, et l'on fait la remarque qu'il « est maintenant exactement à la même place que quand *Stukeley* le vit en 1815 et en fit le dessin ; qu'il n'y avait alors aucune tradition d'un tertre le couvrant jadis » et « nous n'en pouvons trouver maintenant aucune trace. » Mais lorsque nous arrivons à la page 116, où l'on fait encore mention du monument, nous trouvons écrit : « Si nous pouvons en croire le dessin de *Stukeley*, c'était un dolmen extérieur se tenant à l'extrémité d'un tumulus long et bas. » « Le tumulus a été nivelé depuis par la charrue. » « Je suis porté à croire le dessin. » Il n'y a, il est vrai, aucune tradition tendant à démontrer que le tumulus le *couvrait* ; mais comment peut-on ajouter foi à l'exactitude du dessin et dire que le tumulus a été nivelé par la charrue, quand, à la page 44, on explique qu'il n'a jamais existé ? Cela n'est pas compréhensible. Ainsi, d'après *Stukeley*, non-seulement il y avait les traces du tumulus dans son temps, mais on pouvait déterminer sa forme, et la chambre était située à l'une de ses extrémités. Ceci s'accorde admirablement avec la construction de plusieurs autres longs tumulus où l'on voit la chambre en partie ou presque entièrement enveloppée. Ce monument ne devrait donc pas être mis au nombre des cent exemples évidents.

Pentre-Ifan, dans le Pembrokeshire, est cité aussi par le même auteur comme un autre spécimen remarquable soutenant sa théorie. Il en fait la description d'une manière très-brève et très-insuffisante dans les pages 168 et 169 et le compare à ceux qui étaient « couverts, ou étaient destinés à être couverts par des tertres. » Il y a, croit-il, une grande différence entre le monument de Pentre-Ifan et ceux-ci, car il admet que ces derniers sont des chambres sépulcrales ensevelies, tandis que le premier n'a jamais pu être élevé pour être caché et que, « de plus, les supports ne forment et n'ont jamais pu former une chambre. La terre serait entrée de tous côtés, etc. » Il y aurait sans doute dans ceci beaucoup en faveur de la théorie, si l'on pouvait affirmer que le monument est maintenant dans le même état où il a toujours été; mais on sait qu'il n'en est certainement pas ainsi. Il en existe heureusement une description, écrite par Owen, il y a plus de deux cents ans; il y en a aussi une autre de Fenton, qui décrit le monument comme il était de son temps, c'est-à-dire il y a environ soixante-dix à quatre-vingts ans. Nous apprenons de ceux-ci que l'aspect du monument était tout à fait différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il y avait alors huit ou neuf pierres debout sous la grande pierre de table, maintenant il n'y en a plus que trois; puis il y avait autour les traces d'un cercle de pierre de cinquante pieds de diamètre, qui n'existe plus; et, d'après feu le Révérend H. Longueville Jones, il y avait, lorsqu'il le vit, les traces du tumulus original. Deux ou au plus trois des huit à neuf pierres verticales soutenaient la pierre de table, ce qui permit de déplacer celles qui ne la touchaient pas. Ainsi, voici donc un autre monument qui devrait être exclu des cent spécimens.

Si l'on examine avec attention le monument de Plas-Newydd, qui fait aussi partie des cent spécimens, l'on trouvera les traces d'un cercle de pierres ainsi que celles d'un tumulus.

Il ne serait pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails, si M. Fergusson ne faisait pas souvent l'assertion qu'aucune trace du tumulus ne peut être « découverte maintenant, ni autour des pierres, ni dans les environs », déclaration qu'il exprime de di-

verses manières, et par laquelle il établit qu'aucun tumulus n'a jamais existé; et si ce n'était l'argument que cette croyance soutient, argument qui, je crois, combat fortement l'idée que tous ces monuments étaient destinés à des tombeaux.

Avant de passer aux monuments des autres pays, il serait bon de démontrer l'erreur d'une personne qui, avec tout le désir de faire avancer la science archéologique, a été égarée par la classification adoptée par M. Fergusson. Il ne sera pas mal à propos de le faire ici, parce que les vues que j'ai souvent exprimées ont été attaquées ⁽¹⁾ par ce jeune antiquaire de Cornwall, qui a été emporté par son zèle.

Dans le but d'appuyer la théorie des dolmens apparents, il donne la description de Lanyon-Quoit, un dolmen dans la commune de Madran en Cornwall, lequel, croit-il, en est la preuve complète, opinion partagée par M. Fergusson, page 163. Mais le capitaine de l'artillerie royale, Olivier ⁽²⁾, a démontré d'une manière convaincante que le monument n'est plus maintenant comme il était; qu'il a été rebâti et que la position des supports a été changée; que ceux-ci étaient primitivement de grosses pierres plates (de quatre pieds de largeur sur un pied six pouces d'épaisseur), et non de minces piliers; que, tandis que maintenant il n'y a plus que trois pierres plates, autrefois, du temps de M. Borlase l'aîné, il y en avait quatre; que deux autres sont couchées à terre près d'elles, lesquelles, il est juste de le conclure, étaient autrefois les pierres verticales formant les murs de la chambre, et que le monument se tient autant *sous* que *sur* un long tertre, qui, selon toute apparence, ajoute-t-il, a été un long tumulus. Il devrait être aussi, par conséquent, rayé de la liste.

Arthur's Quoit en Gower, d'après M. Fergusson, fut probablement toujours un « dolmen apparent »; mais sir Gardner Wilkinson (*Archæologia Cambrensis*, 1870) et le Rev. E. L. Barnwell (*Notes on some South Wales cromlechs*, page 18) expriment une

(1) *Nature*, vol. VIII, page 202.

(2) *Nature*, vol. VIII, page 344.

opinion contraire. Le premier croit qu'il a été couvert d'un tumulus, et le dernier écrit : « Il reste encore des charretées de pierres qui ont été si peu dérangées de leurs positions, que leur contour est encore celui du tumulus existant autrefois. » On peut donc encore rayer celui-ci de la liste.

Borlase l'ainé décrit avec beaucoup d'exactitude tous les monuments découverts, les plus remarquables, existant de son temps dans le Cornwall, et parle toujours des traces de leurs tumulus ; il cite entre autres Mulfra-Quoit, enseveli dans les restes d'un tertre de pierres ; le cromlech de Bosporthenis, autrefois enseveli dans un tertre de pierres et de terre, et le cromlech de Zennor, autrefois caché dans un tumulus de pierres.

D'après Norden, qui décrivit en 1610 le cromlech de Trevethy, il « se tenait sur une petite colline dans un champ ⁽¹⁾. » La chambre de Bas-Lanyon fut découverte en 1790 dans un remblai de terre et de pierres ; il n'en existe maintenant qu'une pierre debout et la pierre de table tombée. Le cromlech de Pawton est encore en partie « enterré dans le tumulus qui autrefois le couvrait sans doute entièrement. » (*Nænia Cornubiæ*, page 32). Le cromlech de Chywoone ou Chun était dans un tumulus de trente-deux pieds de diamètre (*idem*, pages 56 et 58), et l'auteur de ce livre dit qu'il ressemble tellement à un dolmen à Moytura en Irlande, et à un autre à Halskov en Scandinavie, que le dessin d'un de ces monuments pourrait se prendre pour ceux des deux autres. Ceci est la répétition de la remarque faite par M. Fergusson ⁽²⁾ : le monument, « à Halskov, ressemble tant au dolmen et au cercle représentés par la gravure n° 61 que l'un pourrait se prendre pour l'autre. »

La théorie des « dolmens apparents » n'est nullement soutenue par les monuments des îles de la Manche et des Sorlingues, ni encore par ceux de l'île de Man, de sorte que l'étendue des îles Britan-

(1) Pour la description et les dessins, voir *Nænia Cornubiæ*, par W. Copeland Borlase.

(2) *Rude Stones Monuments*, pages 304 et 305.

niques, dans laquelle on devrait trouver les cent spécimens, est très-rétrécie. L'Angleterre, le pays de Galles, l'Ecosse ⁽¹⁾ et l'Irlande contiennent un grand nombre de monuments en pierres brutes, et leur étendue est assez grande pour en produire autant que le suppose M. Fergusson. Mais ce serait une tâche difficile, je dirai même impossible, de les énumérer et de donner le chiffre voulu.

J'ai examiné en Algérie le groupe de monuments connus sous le nom de Beni-Messous ou de El-Kalaa, et j'ai levé le plan de plusieurs d'entre eux. Ils sont tous construits de la même façon et sont tout simplement des tombeaux (cists) sans galeries, ayant en moyenne une dimension intérieure de sept pieds sur deux pieds six pouces. Ces cists sont orientés de l'est à l'ouest, avec de légères modifications, et sont construits avec des pierres de la localité, tufa et pierre de poudingue, non taillées. Les tertres, qui en quelque cas sont restés intacts, sont petits et construits de pierres, et les chambres, qui sont visibles, sont dans de différents degrés de dégradation et de dénudation, les traces des tumulus étant nettement indiquées par la quantité de pierres qui les entourent. L'endroit a servi pendant des années comme une carrière commode aux moines trappistes de Staouëli et aux colons français qui se sont établis à Guyot-Ville et à Cheragas. Sans un décret du gouvernement, tous ces monuments eussent été détruits pour être employés comme matériaux de bâtisse. Quand ils furent découverts, on dit qu'il y en avait une centaine; mais maintenant il n'en reste que trente. Ils sont dispersés sur une étendue de quelques hectares, sans aucune régularité et devaient présenter, à l'époque de leur construction, un remarquable ensemble de tertres de pierres. Feu M. Berbrugger, qui était inspecteur général des monuments historiques en Algérie, fut le premier à les faire connaître, il y a environ trente-sept ans. Le docteur Berthe-

(1) M. Fergusson dit, à la page 240 : « Les dolmens apparents sont rares et placés à distance les uns des autres, cinq à six pour tout un pays », ce qui en diminue encore l'étendue.

rand, secrétaire actuel de la société d'acclimatation algérienne, en a donné une description dans une brochure publiée par cette société. En 1859, M. A.-H. Rhind adressa à la société des antiquaires de Londres un article sur ces monuments, qui a été publié dans *Archæologia*, vol. xxxviii. M. René Galles (1), l'explorateur bien connu des dolmens bretons, a écrit aussi sur eux; et feu M. J. Flower, qui visita l'endroit en 1868, a fait une compilation des brochures précédentes qu'il a lue au congrès international de l'Archéologie, tenu à Norwich pendant la même année. Tous ces écrivains ont classé ces monuments comme des tombeaux couverts et découverts, avançant, sinon faisant la preuve, que ces derniers n'ont jamais été couverts, c'est-à-dire qu'ils sont des « dolmens apparents ». M. Fergusson a suivi leurs traces et a adopté leur système de classification; mais une inspection soigneuse de chaque monument découvert prouvera d'une manière convaincante que les amas de pierres qui les entourent témoignent fortement contre cette théorie.

Quand, cependant, M. Fergusson attire l'attention sur les monuments du continent, l'étonnement augmente à voir les inexactitudes manifestes et les assertions contradictoires, et l'on est surpris que plusieurs monuments bien connus soient mis en avant pour soutenir une théorie qui est condamnée par leurs points les plus saillants. Il y en a deux dans le sud de la Bretagne, qui ont été décrits par lui comme appartenant à la classe des dolmens découverts : *Dol-ar-Marchand*, à Locmariaker, et *Gourconno*, dans la commune de Plouharnel. Il dit du dernier : « Il n'a certainement jamais été couvert » (page 343). Ceci est une déclaration claire et positive; pourtant, quelques pages plus loin (page 363), il

(1) Depuis que M. R. Galles a publié sa description, je crois qu'il a changé d'opinion au sujet de leur construction. En revenant d'Algérie en 1872, j'ai passé par Nantes; à cette époque, il était président de la société d'archéologie de cette ville; et j'ai lu en sa présence un rapport sur la construction des monuments algériens, et, à la fin, il a fait quelques observations acceptant mes vues.

écrit sur ce point avec doute sinon d'une manière contradictoire :
« C'est un magnifique cist muré avec des pierres brutes et qui fe-
» rait une chambre de tumulus, s'il en avait été couvert, quoiqu'il
» ne soit pas du tout prouvé que ce spécimen ait été construit avec
» l'intention de le couvrir de cette façon. » Il écrit du premier :
« C'est le plus intéressant sinon le plus beau des dolmens appa-
» rents en France : la grande pierre, comme celles de presque
» tous les dolmens de cette classe, se tient sur trois points, leurs
» architectes ayant appris de bonne heure combien il était diffi-
» cile de les faire reposer sur plus. De sorte qu'à moins qu'ils ne
» bâtissent un mur pour empêcher d'entrer la terre dont le tu-
» mulus était fait, ils les posaient ordinairement sur trois points
» comme celui de Castle Wellan. »

La question se présente cependant sous un autre aspect quand ces monuments ont été examinés avec attention, et quand on a connu les modifications qu'ils ont dû subir des mains des habitants pendant ces dernières années. De cette façon, nous trouvons que le grand dolmen de Courconno est maintenant dans un état bien différent de ce qu'il était en 1847, quand il fut dessiné et décrit par Cayot-Delandre, l'historien du Morbihan, et qu'il a été encore amoindri depuis 1854 de ses anciennes proportions, qui étaient énormes. Ce n'était pas alors qu'un cist de grandeur gigantesque, mais une énorme chambre à laquelle était joint un long corridor ou passage dont on donnait les dimensions ; il y avait aussi les traces du tumulus qui le couvrait, dont quelques-unes existent encore.

La même chose peut être dite du grand dolmen de Dol-ar-Marchand, qui ne ressemble pas du tout à la description donnée par M. Fergusson. La chambre possède aussi un long corridor couvert, dont il ne fait pas mention ; celui-ci, ainsi que la chambre, est enseveli à une profondeur de plusieurs pieds dans les restes d'un tumulus circulaire que l'on peut mesurer ; des murs réguliers remplissent les interstices des côtés de la chambre et du corridor couvert, dans l'intention expresse d'empêcher la terre d'y entrer. Tous ces points sont incontestables. Donc ces monuments ne soutiennent pas la théorie de M. Fergusson.

Il y a d'autres exemples bien connus de monuments à demi couverts, en France, au sujet desquels on pourrait écrire beaucoup pour infirmer la théorie des « dolmens apparents ». Ce que l'on vient de dire servira à démontrer sur quelles bases faibles et insoutenables elle se tient.

Les défenseurs les plus connus de cette théorie supposent qu'elle est appuyée le plus fortement par un singulier monument à Saint-Germain-sur-Vienne, près de Confolens, et que M. Fergusson croit avoir été construit aussi récemment que le XI^e ou XII^e siècle de l'ère chrétienne. Il a été considéré comme ayant une telle importance qu'il a été gravé et imprimé en or sur le couvert du livre dont j'ai fait si souvent mention. Il ne serait pas alors juste de le laisser de côté. Le monument est, à la vérité, remarquable et mérite une étude sérieuse sur les lieux mêmes. A cause de sa situation peu accessible et qui nécessite un voyage pénible, peu d'archéologues ont eu le courage d'entreprendre le voyage, et fort peu d'Anglais l'ont vu. On me dit, lorsque j'y étais, qu'aucun touriste ne l'avait visité depuis dix ans. Au premier moment, on est saisi d'étonnement, mais, après l'avoir étudié, son histoire très-simple se déroule d'une manière convaincante et détruit tout à fait les conclusions de M. Fergusson. C'est un ancien tombeau qui a été modifié et approprié à un autre usage plusieurs siècles après sa construction. La pierre de table reste seule du monument primitif, et il y a des dessins taillés sur sa surface intérieure qui dénotent son âge et son usage. Ces dessins, pour les énumérer brièvement, consistent en une hache en pierre attachée à son manche qui a une bride pour le poignet ou garde, comme celles qui sont représentées dans les sculptures du Morbihan ; et une seconde hache sans manche ; on ne peut pas se tromper sur l'histoire qu'elles démontrent. M. Fergusson dit de cette construction : « Le » monument, cependant, qui peut jeter la plus grande lumière sur » leur âge est le dolmen de Saint-Germain-sur-Vienne, près de Con- » folens en Poitou. » La pierre de table repose sur quatre colonnes de « dessins gothiques » et « l'intérêt qu'ils inspirent provient de » ce que leur style d'ornementation appartient sans aucun doute

» au douzième siècle environ, certainement pas plus tôt. Afin
» d'expliquer une anomalie aussi malencontreuse, il a été supposé
» par quelques personnes que le reste des pierres brutes a été dé-
» truit au douzième siècle, et qu'on ne laissa que les frères piliers
» que nous voyons aujourd'hui. Si c'était ainsi, cela ne change-
» rait nullement l'argument qui en est tiré. Si l'on a pu trouver
» au douzième siècle des hommes qui ont pris la peine et ont
» couru le risque énorme de faire un tel travail, leur respect
» pour le monument a dû être égal à celui de ceux qui l'ont
» érigé » (page 336). M. Fergusson, dans sa description du mo-
nument, a fait une omission des plus importantes et a exclu de
sa narration des faits qui sont donnés dans les livres ⁽¹⁾ où il a pris
son information. S'il en avait fait mention, ses lecteurs auraient
pu juger eux-mêmes si son argument est bon. Voici les faits : une
petite chapelle absidale, de douze mètres de longueur sur cinq de
largeur, de la même date probablement que les colonnes qui sou-
tiennent maintenant la pierre, enfermait le monument ; les murs,
d'une maçonnerie très-grossière, étaient visibles en 1826 à fleur
de terre et l'entouraient ; la terre, sous la pierre de table, avait
été creusée avec le dessein de gagner de la hauteur pour les co-
lonnes ; quatre marches descendaient de la porte de l'ouest jus-
qu'au sol de la chapelle ; et la pierre oblongue représentée dans
le plan est la dalle de l'autel chrétien. Tous ces faits tendent for-
tement à établir la conviction qu'on enleva, au douzième siècle,
les pierres brutes primitives qui soutenaient la pierre de table, et
qu'on mit une à une les colonnes à leur place sans toucher à
la pierre de table et sans changer son élévation première. Sans
doute la chose était difficile, mais elle n'était pas dangereuse.
Toutes les colonnes varient de dimensions et de hauteur pour sa-
tisfaire aux inégalités de la pierre brute de table, leurs bases *ne*
sont pas au même niveau, et leurs chapiteaux ne sont pas en ligne

(1) « Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France, » vol.
VII, pp. 39-43. Paris, 1826.

Michon's « Statistique de la Charente, » etc.

l'un avec l'autre. Tous ces faits importants appuient l'opinion que le terrain n'avait pas été préparé d'avance et que les colonnes n'avaient pas été placées pour soutenir une lourde pierre de table, pesant environ vingt tonnes, qu'on aurait été obligé de hisser et de placer sur les colonnes. Le motif qui fit convertir un ancien monument en un autre usage, n'est pas difficile à imaginer. Le concile de Nantes, au septième siècle, signale la vénération superstitieuse qu'avaient, pour les monuments du pays, des populations à moitié païennes ; et nous pouvons aisément croire que cette superstition est demeurée dans les endroits éloignés des villes plusieurs siècles plus tard. A la vérité, elle existe encore en partie dans l'esprit des Bretons d'aujourd'hui. Ainsi, au lieu de détruire tous ces monuments, ils les ont sculptés et y ont érigé les emblèmes du christianisme, afin d'élever leurs pensées à un culte plus noble. Ainsi, dans ce cas, nous pouvons nous imaginer que l'immense pierre couvrant le tombeau d'un héros de tradition a été convertie en un baldaquin brut pour l'autel chrétien. Cette supposition au moins s'accorde mieux avec tous les détails du monument, et est plus raisonnable que celle qui est suggérée dans « *Rude Stone Monuments in all countries.* » Le monument n'est pas une « malencontreuse anomalie », il n'est pas non plus un « dolmen apparent » dans le sens avancé par l'auteur de cet ouvrage. J'ai insisté longtemps sur ce monument, à cause des remarques de M. Fergusson : « Il semble capable de jeter la plus grande lumière sur l'âge » de ces monuments ; et que quelques personnes seraient disposées à expliquer une « anomalie aussi malencontreuse » en disant que c'est un ancien monument qui a été modifié au douzième siècle. J'ai montré que, lorsque tous les faits qui s'y rattachent, et qui sont connus et publiés, sont mis en avant, il n'y a rien qui nous empêche d'adopter cette idée, et rien dans le monument pour nous surprendre. La seule chose qui surprend l'étudiant archéologue, c'est que beaucoup de choses qui devraient être dites ont été omises par l'auteur de « *Rude Stone Monuments* ». Il est fort à regretter que les comptes rendus publiés aient été privés de détails qui auraient aidé l'étu-

diant à obtenir une impression exacte d'une construction aussi remarquable, et qu'un très-grand doute ait été jeté sur la seule explication satisfaisante qui se serait présentée à l'observateur sans préjugés. Si c'eût été la première fois que, dans ce livre, on fit omission des points importants des anciens monuments, l'argument de M. Fergusson en faveur de leur date comparativement récente aurait été moins attaquable ; mais, comme je l'ai démontré et le démontrerai encore, la même chose arrive dans plusieurs cas, et les points qui auraient pu jeter de la lumière sur leur construction, leur usage et leur âge, ne sont pas mentionnés par lui. Je ne puis m'empêcher de dire que le progrès de la science n'est que retardé par une publication qui porte les traces de tant de négligences et de connaissances imparfaites. Cet auteur devrait savoir qu'une chambre de pierres brutes avec corridor, tous deux ensevelis à une profondeur de trois pieds sous un tumulus circulaire, ne peut en aucun cas être appelé un « dolmen apparent » ; cependant, dans le cas de Dol-ar-Marchand, ces points sont absolument ignorés. On doit avoir fort peu de connaissance des monuments de la classe ci-dessus mentionnée, quand de tels points n'attirent pas l'attention d'une personne qui prétend les connaître à fond.

La théorie des dolmens apparents, ayant été adoptée, demandait plus de confirmation que ne pouvait en donner l'apparence extérieure des monuments, et ses défenseurs l'ont crue fortement soutenue par « l'impossibilité de rendre compte de la disparition des tumulus ». Dans plusieurs cas, M. Fergusson a suivi les traces du baron Bonstetten ⁽¹⁾, dont la justesse d'observation ne semble pas être grande, et il a adopté son langage. Le baron dit que la Bretagne et le département du Lot sont des pays à « dolmens apparents par excellence » ; il veut dire, comme il le montre plus loin, des dolmens qui sont maintenant comme ils l'ont toujours été. Cette observation prouve qu'il n'a dû leur donner qu'un examen très-superficiel. Voici son objection à la théorie du tu-

(1) Essai sur les dolmens. Genève, 1865.

mulus : « Les dolmens se rencontrent le plus souvent dans les landes incultes et impropres au défrichement par la nature même du sol. D'ailleurs on ne se bornerait pas, dans un but de nivellement, à enlever le tumulus, mais on détruirait encore le dolmen. Ses pierres seraient utilisées ou on les enfouirait assez profondément en terre pour qu'elles ne heurtent pas le soc de la charrue. » (Pages 7, 8.)

Il applique cette objection aux monuments de la Bretagne et du Lot; mais quels sont les véritables faits? Mettant de côté le point indiscutable qu'un nombre insignifiant ne porte plus de traces du tumulus primitif, beaucoup d'entre eux, même le plus grand nombre, ne sont pas éloignés des habitations, et, quoiqu'ils puissent être placés sur une terre inculte, ils sont entourés de terres cultivées, closes par des murs de pierres sèches. De plus, un grand nombre de tumulus à dolmens ont été détruits et les matériaux utilisés de mémoire d'homme. D'autres ont été en partie emportés et les dolmens réduits en ruines; dans quelques cas très-communs, on a creusé de profondes fosses et les blocs gênants y ont été enfouis. Cette œuvre de destruction, qui continue encore malgré la défense du gouvernement français et les menaces de peines légales, existe depuis des siècles. Dans les exemples où les monuments découverts sont loin des habitations et sur des terres qui semblent être maintenant impropres à la culture, est-il impossible de s'imaginer un état de chose différent pendant les siècles et les dizaines de siècles passés? Est-ce que ces sites n'ont pas pu être occupés, et est-ce que les peuplades de ces localités, poussées par le besoin de matériaux, n'ont pas pu se rendre au tumulus pour en prendre? Et ne devait-on pas calculer l'effet désintégrant des éléments sur les tertres? En tous cas, avant que l'on puisse faire la preuve que les monuments découverts de la nature en question sont dans des situations où il est *impossible* de se rendre compte de la disparition des tumulus, on devrait les examiner avec attention pour s'assurer s'il n'en reste pas les traces. Je fais cette remarque à cause des descriptions extraordinairement inexactes et des observations négligentes qui ont été trouvées dans les ouvrages

publiés où l'on parle de ces monuments et où l'on met en avant la théorie des « dolmens apparents ». Est-ce que ces auteurs n'auraient pas dû acquérir la connaissance des faits ci-dessus mentionnés, qui les auraient fait hésiter avant de classer ces monuments d'après leur aspect présent sans soigneusement tenir compte de toutes les circonstances possibles de l'histoire passée des localités dans lesquelles ils sont situés?

Un autre écrivain du continent ⁽¹⁾ est tombé dans les mêmes erreurs, par la mauvaise habitude de suivre les traces d'autres auteurs et de ne voir qu'avec les yeux d'autrui. M. da Costa, suivant l'exemple du baron Bonstetten, a classé ces monuments en « dolmens apparentes », en « dolmens occultos » et en « dolmens construidos sobre um monticulo artificial ». Je protesterai plus tard avec force contre cette dernière assertion.

Il en résulte que le point essentiel, en traitant de ces monuments, est de décrire avec exactitude et de ne faire aucune omission des choses qui peuvent être raisonnablement supposées touchant ces constructions. Souvent d'importantes omissions sont faites, non intentionnellement, mais parce que l'éducation archéologique des écrivains n'a pas été suffisante, et qu'ils ont eu peu d'expérience. On fait beaucoup de mal à la vérité scientifique lorsque l'on met en avant, pour soutenir une théorie, des exemples qui la combattent au contraire. Ceux de nos ancêtres qui étaient antiquaires, peu expérimentés par rapport à ces monuments et qui avaient très-peu d'occasions pour les comparer à d'autres dans les localités éloignées, prirent les marques désintégrantées du temps sur la pierre-table pour de petits canaux creusés artificiellement, appelèrent ces constructions les autels des druides, et inventèrent d'horribles contes sur les sacrifices humains. Assurément, si l'on admet qu'ils étaient des « dolmens apparents » qui n'ont jamais été couverts de tumulus, leurs vues n'étaient pas si erronées, et l'on pourrait même

(1) Descripcao de alguns Dolmens ou Antas de Portugal, por F. A. Pereira da Costa. — Lisboa 1868.

croire que quelques-uns de ces monuments étaient des autels de sacrifice. Il serait alors difficile de prouver que c'était des tombeaux. La différence entre eux (surtout ceux qu'un auteur décrit comme ressemblant à « un tabouret de trois pieds » et qu'un autre appelle « dolmens trépieds ») et ceux qui sont soigneusement couverts et où l'on a empêché la terre d'entrer dans leurs chambres, au moyen de murs de pierres sèches, est vraiment si grande et si frappante, que ceux qui sont découverts n'auraient pas pu être déclarés avec certitude avoir été des tombeaux. Il y a des preuves abondantes montrant à quoi servaient ceux qui étaient couverts, et guère plus qu'une hypothèse touchant les autres.

ARTICLE II.

Dans l'article précédent, une erreur fondamentale touchant la construction de ces monuments est *démontrée* et *réfutée* par un examen des exemples spécifiés par les défenseurs de la théorie des « *dolmens apparents* » comme soutenant *leurs systèmes*.

Je me propose maintenant d'examiner une autre idée concernant leur construction, et qui a encore moins de preuves que les précédentes; cette vue erronée, qui provient des auteurs français, a été adoptée par quelques-uns des antiquaires anglais les plus distingués, sans en soupçonner la fausseté.

Les Français ont donné le nom de « demi-dolmen » et feu M. du Noyer, d'Irlande, celui de « dolmen primitif » (primary) ou « *cromlechs* sans butte » à une classe de monuments que, malgré leurs assertions contraires, je démontrerai n'être que des chambres en ruines qui ont été ensevelies sous des tumulus. Il est essentiel aujourd'hui de réfuter ces deux erreurs et une troisième sur laquelle j'attirerai l'attention de mes lecteurs dans le prochain article, parce que des conclusions étonnantes ont été basées sur elles, et que l'auteur de « *Rude Stone Monuments in all countries* » a essayé de prouver que ces monuments appartiennent à une époque comparativement récente, et qu'ils ont été construits pendant une période historique.

Ce n'est qu'en pesant soigneusement les preuves d'où partent ces conclusions que leur force apparente peut être établie comme n'étant que de la véritable faiblesse et qu'elles-mêmes ne sont que chimériques et illusoires. Pour que des conclusions soient acceptables, il faut qu'elles soient basées sur des faits et non sur des choses qui sont d'abord *supposées*, puis *affirmées* dans le langage le plus positif comme étant des faits. J'ai montré, dans le premier article, comment cette mauvaise habitude de quelques auteurs a été le moyen d'en tromper d'autres, et je vais montrer maintenant qu'une autre classe idéale de monuments a été inventée et a été déclarée d'un accent d'autorité être véritable, et malheureusement cette théorie a été presque généralement acceptée.

Ces monuments sont décrits par M. du Noyer comme étant ceux dont « un côté de la pierre de table est presque toujours à terre, l'autre étant soutenu par un pilier ou bloc de pierre (1). » Il a adopté le mot primitif (primary), « non, comme il le dit, dans un » sens *chronologique*, mais d'après la théorie du développement » progressif des constructions, d'où l'on conclut naturellement » que, plus le monument est simple, plus son âge est grand. » Il dit, à la page 44 : « Si nous n'avions qu'un exemple de ce que » j'appelle « *cromleac* primitif » ou « *cromleac* sans butte », ce » serait beaucoup hasarder d'en former une théorie; mais, quand » nous avons plusieurs monuments de cette classe, il ne faut qu'un » peu de réflexion et d'imagination pour voir que nous avons devant nous une classe parfaite en elle-même. *Je l'affirme, ayant » confiance* que dans les exemples que j'ai cités il n'y a point » la moindre preuve de la supposition qu'*aucun d'entre eux* (2) » fut construit d'abord; d'après la façon de ce que nous pouvons » appeler le *cromleac* normal; au contraire il est très-évident qu'ils » sont maintenant aussi perfectionnés qu'on en avait l'intention. » Après avoir fait mention du monument de *Bonnington Mains*, dans le Mid'-Lothian (Ecosse), il dit : « Ce monument n'a jamais eu d'au-

(1) *Kilkenny archeological Society journal*, 3rd series. Vol. I, page 400.

(2) Les italiques sont les miens.

tre forme que celle qu'il a aujourd'hui, et n'est pas un cromleac en ruines, comme on l'a supposé. » Il est surprenant qu'on nous tienne un langage aussi énergique, quand on réfléchit que les « demi-dolmens » sont des monuments d'origine française et que si les esprits anglais n'avaient pas été poussés à en recevoir l'idée, ils n'auraient pas pu les distinguer de chambres en ruines. Ceux qui écrivent d'une manière si positive n'ont pu avoir que peu d'occasions de comparer les monuments d'un pays avec ceux d'un autre, ou ils sont incapables d'apprécier leurs points analogues. Les défenseurs de cette théorie semblent avoir examiné très-superficiellement les monuments de leurs localités et ont donné ensuite libre cours à leur imagination. Les premiers auteurs français écrivant sur les antiquités de leur pays, ont été les premiers à le faire ET ONT INVENTÉ la classe « demi-dolmen ». Nos antiquaires ont emprunté cette idée, l'ont acceptée comme vraie et ont employé la même désignation ou l'ont changée en « dolmen primitif (primary) » ou « sans butte ».

Il est assez curieux d'observer que les défenseurs de cette théorie omettent, dans tous les cas, de faire mention des traces du *tumulus*. Ils ne font jamais allusion à ce point, et il semble avoir échappé tout à fait à leur observation, ou n'être jamais entré dans leurs têtes. Cependant, comme les « demi-dolmens » eurent leur origine sur le continent, je puis garantir comme un fait certain, que les traces, dans quelques cas très-considérables, du tumulus enveloppant existent encore, et ceci est une des grandes et nombreuses preuves de la fausseté de la théorie. Car ces traces suggèrent l'idée de l'existence antérieure d'un tertre complet, et c'est un fait indiscutable, qu'aucun « demi-dolmen » n'a jamais été trouvé dans un *tumulus ouvert pour la première fois*. Je montrerai cependant tout à l'heure que la France ne possède aucun monument d'une classe aussi distincte, quoique M. Fergusson, égaré par les écrivains français, dise (page 344) que c'est « une espèce de dolmen très-commune » dans ce pays. Il dit en plus : « Ceux d'Irlande et du pays de Galles semblent n'être que des « demi-dolmens.... », et je les regarde comme étant probablement des exem-

ples très-modernes de cette classe de monuments. Un examen minutieux de quelques-uns des monuments irlandais énumérés par M. du Noyer servira à démontrer ce que je veux dire, en disant qu'on devrait tenir compte de toutes les circonstances, avant de classer des monuments d'après leur aspect présent.

Le premier, celui de Kells dans le comté de Meath en Irlande, ne ressemble en aucune manière à un ancien monument, et je doute fort qu'il en ait jamais été un. C'est un grand bloc en pierre, qui repose d'un côté sur une petite pierre de surface, libre. Il a été découvert il y a environ cent vingt ans, lorsqu'on fit l'avenue du château du marquis de Headfort et qu'on nivela la terre qui le *cachait*. D'autres blocs en pierre furent aussi trouvés, et ils furent probablement placés comme ils le sont maintenant par les ouvriers occupés à cet ouvrage. Lorsque l'on considère le temps et les circonstances dans lesquels la découverte fut faite, il est étrange que ces pierres soient transformées en un ancien monument cent vingt ans plus tard, et placées sur une liste de *classe spécifiée*. Quand M. du Noyer le vit, il fut tellement frappé de son caractère anormal, qu'il le décrivit comme un « cromlech *abandonné* et pas *terminé*. » En y pensant un peu plus, il fut convaincu que c'était « un des exemples les plus intéressants d'une classe de ruines qui jusqu'ici n'a pas été reconnue », et il le place alors à la tête de ses illustrations de « cromlechs sans butte ». On ne nous dit pas qu'on y trouva des os ni des reliques d'aucune nature près ou autour des pierres. Si cependant nous le supposons être un tombeau, et que les os aient été entièrement détruits, le fait qu'on l'a trouvé caché sous terre le défend fortement contre la théorie « demi-dolmen » ou « sans butte ».

Un autre exemple de cette classe supposée qui se trouve à *Mount Venus* dans le comté de Dublin, est décrit comme un « véritable cromlech primitif, et un des plus beaux types que nous possédions en Irlande ». N'importe qui regardera le dessin de M. du Noyer, verra des pierres ressemblant à des supports couchés à terre, montrant immédiatement que c'est une chambre en ruines du type normal. Une de ces pierres semble être fixée

dans une position verticale et semble avoir été une des pierres murales de la chambre.

Cet auteur et M. E. A. Conwell ont décrit ⁽¹⁾ un monument près de Rathkenny House dans le comté de Meath, sur lequel se trouvent des inscriptions et des dessins curieux. Il se compose d'une grande pierre plate de dix pieds dix pouces de hauteur sur huit pieds six pouces de largeur, et de trois pieds d'épaisseur; il a une de ses extrémités à terre et l'autre est appuyée *contre* une pierre verticale. Ces messieurs pensent que cela peut être un monument parfait d'un type inconnu et qui n'a pas été décrit jusqu'ici. Le champ porte le nom du « petit *Cairn des noisetiers* », ou du « petit *Cairn* de Finn-Mac Cumhaill », nom que l'on donnait autrefois au monument lui-même. Est-ce que le nom n'implique pas que c'était autrefois une chambre dans un « cairn »? Et n'en peut-on pas conclure avec raison que c'est un monument en ruines, surtout lorsqu'on est informé que le travail de destruction a été commencé et qu'un autre monument (non décrit) dans un champ voisin a été détruit, et que celui qui reste avait été condamné au même sort?

Il y avait autrefois à Ballylowra une construction, décrite ⁽²⁾ par le Rev. J. Graves, à propos de laquelle M. du Noyer doutait « que cela eût jamais été un vrai cromlech du type normal » ; il écrit : « Il n'est pas du tout certain, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'il en fût ainsi », et cependant il dit : « Il faut le classer parmi les « cromlechs sans butte ». J'ose dire que ce n'est pas une manière très-satisfaisante de grouper des types, car, d'abord, on jette un doute sur sa vraie construction, et ensuite on fait l'assertion de la classe à laquelle on dit qu'il appartient. On ne peut s'empêcher de trouver, par rapport à ces types, que dans des localités où les habitants ont continué, pendant des années, l'œuvre de destruction que les circonstances seules leur ont fait cesser, il n'est pas juste de mettre beaucoup de confiance dans l'aspect des monuments qui restent, et bien loin d'être juste de

(1) *Proceedings of the Royal Irish Academy*. Vol. IX, page 541.

(2) *Kilkenny Archeological Society Journal*, vol. I, page 130.

conclure qu'ils sont d'anciens types. Ces monuments irlandais ne soutiennent donc pas la théorie « demi-dolmen » ou « sans-butte ».

Pas un seul exemple de cette classe n'a été trouvé en Portugal, elle ne paraît pas exister en Danemark, ni en Angleterre, ni en Ecosse, ni dans les îles de la Manche, ni dans les Sorlingues, ni dans l'île de Man. D'après le Rev. E. L. Barnwell, qui est un observateur très-minutieux, on ne la trouve pas dans le pays de Galles, et il nous dit que la chambre à moitié ruinée sur Saint-David's Head, qui est « un bon exemple de ce que quelques personnes appelleraient une des variétés du cromlech », montre les points caractéristiques du type normal ; et il y a évidence réelle de la chambre et du tumulus. Il ne nous reste donc que le territoire français, et ce sera un gain considérable pour la science de prouver que là aussi il n'y a aucune base pour la théorie « demi-dolmen ».

Les définitions extrêmement variées et contraires données par les écrivains anciens et récents de cette classe supposée, sont en elles-mêmes suffisantes pour jeter du doute sur leur existence, même s'il n'y avait pas de l'évidence positive pour la réfuter. Mahé ⁽¹⁾ la définit comme une pierre plate dont l'une des extrémités repose sur *deux* piliers, comme un dolmen, et l'autre est placée à terre ; l'usage en est inconnu. De Fréminville ⁽²⁾ décrit un monument à Saint-Yvi, dans le Finistère, qu'il appelle « un dolmen *incliné* » dans un état de *meilleure* conservation que tous les autres du département. Il croyait que les dolmens étaient des autels à sacrifice, et que le dolmen incliné n'était qu'un exemple d'une forme différente et moins commune. Voici la définition de Cayot-Delandre : « Un monument de la même » nature que le dolmen, mais composé de *deux pierres seulement*, » dont l'une est verticale et dont une des extrémités de l'autre » repose sur la première, l'autre est à terre. Il considère le dolmen

(1) Antiquités du Morbihan.

(2) Antiquités de la Bretagne.

» comme un autel, mais n'assigne aucun usage au demi-dolmen.» La définition de M. du Noyer ressemble à cette dernière. Lorsque l'on compare les descriptions des monuments avec les monuments eux-mêmes, il est facile de s'apercevoir qu'ils s'entendent fort peu avec leurs définitions, car dans plusieurs cas, la pierre inclinée, au lieu de reposer *sur* le pilier vertical, se soutient contre *lui*; dans d'autres cas, elle repose sur ou contre deux ou trois piliers au lieu d'un; ensuite, on ne fait pas mention, comme je l'ai déjà dit, des restes du *tumulus*, qui est un point si caractéristique de presque toutes ces constructions en ruines, ni de la *galerie ou corridor couvert*, qui est trouvé si fréquemment en rapport avec eux. Ces deux points, qui ne devraient pas être négligés, sont suffisants en eux-mêmes pour détruire entièrement la théorie. Le tumulus empêche de croire à l'*autel* et au *dolmen découvert*, et le corridor témoigne de l'existence d'un *tumulus*, et démontre l'usage pour lequel ces monuments furent érigés.

Je crois que quelques-uns des écrivains français emploient le terme *demi-dolmen*, non pour désigner un type distinct, mais parce qu'ils savent que leurs lecteurs comprendront qu'ils ne parlent que d'une pierre plate inclinée. M. Brouillet a décrit un monument à la Plaine, près d'Arton, et l'appelle dolmen et aussi « dolmen incliné ». Il dit que c'est un dolmen, parce qu'il est construit de trois pierres verticales (formant les trois côtés d'une chambre) sous une pierre de table, et qui sont à moitié ensevelies sous un tumulus; et c'est un « demi-dolmen » parce que le support occidental ne soutient qu'une partie de la pierre de table, qui s'incline beaucoup à l'est et dont l'autre extrémité repose sur la terre formant le tumulus.

Cayot-Delandre (1) (page 175) fait mention d'un « demi-dolmen » au sud de Crach, duquel il dit que la pierre de table est soutenue par un pilier, et qu'un cromlech (cercle de pierres) composé de dix pierres, le touche à l'ouest. C'est, en réalité, une chambre circulaire en ruines à Kerzuc, dont j'ai levé le plan et

(1) *Epoques antéhistoriques du Poitou* (page 97).

qui, à l'origine, était couverte d'un toit de pierres dépassant un peu les murs, et formant une voûte en forme de ruche ; on y entre par un corridor placé au côté sud-sud-est. Ce qu'il appelle le « demi-dolmen » n'est qu'une des grandes pierres formant la voûte, qui a été déplacée d'un côté ; le tout est enseveli dans les restes d'un tumulus rond. Lorsque j'y étais, le propriétaire y avait fait faire récemment des fouilles, et sa vraie forme était devenue évidente. Le même auteur désigne comme « demi-dolmen » un autre monument en ruines placé près du premier, dans un pré appelé Parc-Lan.

Mahé parle de ces deux monuments comme étant près de la chapelle de Saint-Sauveur, à l'est d'Erdeven. Il écrit : « Deux barrows, dont l'un peut avoir six et l'autre sept pieds de hauteur. » Chacun de ces monticules porte un « demi-dolmen », etc. » Je les ai explorés tous deux en 1866, et j'ai trouvé qu'ils étaient de véritables chambres sépulcrales avec des galeries ou corridors du type normal. Depuis que Mahé a écrit, le tumulus de l'un d'eux a été presque entièrement détruit, et il n'est pas nécessaire d'ajouter que, dans les deux cas, on trouva les chambres érigées au niveau de la terre.

Si l'on additionne le nombre des monuments de pierres brutes français de la classe considérée dans ces pages, et qui ont été mentionnés par les historiens et d'autres personnes ; puis, si l'on note les « demi-dolmens », voici le résultat : Mahé énumère *quatre-vingt-quinze* monuments dans le département du *Morbihan*, dont *sept* sont appelés par lui « demi-dolmens » ; mais *cinq d'entre eux* sont indiscutablement des *dolmens en ruines*, et il n'a pas vu les deux autres ; tout ce qu'il sait sur eux, c'est qu'ils sont dans l'île de Groix. Le « demi-dolmen » de Mahé (*Rude Stone Monuments in all countries*, page 345), ne peut pas être compris dans cette classe, parce que ce n'est pas un monument « demi-dolmen », d'après Mahé lui-même, qui parle de deux constructions curieuses qui se ressemblent en quelques points, et dont il n'a vu qu'une ; l'autre, il ne la connaît que de réputation. Il dessinait mal et semble avoir fait une esquisse de *mémoire* de celle

qu'il vit à Augan, près de Ploërmel (page 152); il n'en donne cependant aucune description détaillée, de sorte qu'il est impossible de dire si elle s'accorde avec le dessin.

L'autre monument, celui dont on lui avait parlé (page 124), est supposé être à Pleucadeuc, et il dit qu'il a un caractère si distinct qu'il mérite une désignation spéciale : « Tout fait croire », ajoute-t-il, « que c'est un tombeau » ; ceci est dit par un de ceux qui croient le plus fermement aux « demi-dolmens », sur lesquels il avait d'abord écrit : « Leur destination est *inconnue* ». M. Fergusson a été égaré par un auteur ⁽¹⁾ qui prétend avoir reproduit le dessin de Mahé, lequel, il faut le regretter, a été imprimé dans les pages de « Rude Stones Monuments in all countries ». Dans la page suivante, M. Fergusson donne deux autres monuments de la classe supposée, le premier est près de *Poitiers*, l'autre à *Kerland*, près de *Carnac*. M. E. Breton dit du premier : « Il arrive » fréquemment que de vrais dolmens, ayant été à moitié détruits, » présentent l'apparence de dolmens inclinés » ; s'accordant ainsi avec M. Prosper Mérimée, qui le décrit ⁽²⁾ comme un dolmen en ruines ; et cependant M. Fergusson le donne comme un exemple typique, en faisant la remarque qu'« ordinairement les » demi-dolmens ressemblent plus à celui de Poitiers, où la » pierre repose d'un côté sur un *remblai*, ou sur du terrain en » pente » (page 345).

Le dessin de l'autre monument de Kerland a été tiré de l'ouvrage de M. Gailhabaud, et le *représente* aussi *mal* qu'il est possible de le faire; il a égaré M. Fergusson, qui écrit : « En dépit de la stupéfaction que cette idée causerait à beaucoup de » personnes, je ne puis m'empêcher de croire que cela a toujours été un monument *chrétien*. Je ne puis concevoir pour » quel motif un chrétien érigerait une croix sur un monument » païen, si c'en est un. » Cette idée est aussi *imaginaire* que la

(1) « L'architecture ancienne et moderne », par Jules Gailhabaud. Les notices sur les monuments celtiques, dans cet ouvrage, sont dues à M. E. Breton, membre de la Société des Antiquaires de France.

(2) « Notes d'un voyage dans l'ouest de la France. »

théorie *demi-dolmen*. On a érigé une croix sur la pierre de table, dans les temps modernes, et cela semble avoir suggéré l'idée qui est maintenant exprimée ici. Lorsque ce monument était dans un état de meilleure conservation qu'il ne l'est maintenant (si toutefois il existe encore, ce qui est douteux) son plan original était bien apparent. Lorsque j'en ai levé le plan pour la première fois, en 1854, une partie du corridor qui y conduisait existait encore, et la pierre de table elle-même n'était pas aussi inclinée qu'elle l'est devenue depuis, quand on creusa une carrière à ses pieds. La pierre qui est représentée dans le dessin (frontispice et à la page 346) comme étant entre le monument et l'église de Carnac, est près du monument et est à angles droits aux supports ; c'est une des pierres murales de la chambre, et la croix, qui est dessinée comme se tenant droit, penche considérablement vers l'est, ayant peu à peu suivi la même direction que la pierre tombante. Les deux illustrations ne soutiennent donc pas du tout la *théorie*.

Cayot-Delandre, qui a encore écrit d'après sa connaissance personnelle, fait mention de cent quarante-sept monuments dans le Morbihan, et quatre d'entre eux seulement sont appelés « demi-dolmens » ; mais j'ai des preuves positives qu'entre ceux-ci deux sont des dolmens en ruines ; il ne donne aucune description des deux autres. Il dit aussi que Mahé se trompe en supposant que trois monuments sur Mané-er-Kloh, Locoal-Mendon, étaient des « demi-dolmens ».

De Fréminville ne fait mention que d'un seul « dolmen incliné » dans le Finistère, dont j'ai déjà parlé, et ne parle d'aucun dans les Côtes-du-Nord. — Si nous allons au midi, c'est la même histoire. M. Brouillet énumère onze monuments, et il en appelle deux des « demi-dolmens » ; mais il est bien évident, d'après sa description, que ce sont des dolmens en ruines, autrefois ensevelis sous des tumulus. Il y a vingt-quatre dolmens dans le département du Cantal et aucun « demi-dolmen » parmi eux. Où sont donc alors les nombreux spécimens de cette série trouvés en France ? J'ai montré qu'aucun n'existe, ni au nord ni au sud, malgré la déclaration que « c'est une forme de dolmen très-

commune » dans ce pays. J'ai montré aussi que ceux que l'on a déclaré être des spécimens typiques en Irlande, ne soutiennent pas la théorie, lorsqu'on en fait l'examen. D'après un observateur minutieux, le pays de Galles n'en possède pas un seul, et, autant que je puis l'affirmer, ni l'Angleterre, ni l'Ecosse, ni la Scandinavie. Ainsi, c'est un gain pour la science que de s'être débarrassée d'une classe idéale.

ARTICLE III.

La troisième erreur fondamentale que je voudrais réfuter, est celle qui concerne la formation d'une autre classe idéale dans laquelle on n'ignore pas le tumulus, mais, dans ce cas, la chambre, au lieu d'y avoir été ensevelie, est supposée avoir toujours été visible et avoir été érigée sur le tumulus. M. Fergusson écrit (page 335) : « Cette espèce, autant que je puis croire, n'existe pas en » Bretagne, quoique d'un autre côté elle soit très-fréquente dans » le sud de la France. S'ils sont du même âge que les monuments » analogues en Scandinavie et en Irlande, ils doivent être d'une » date comparativement récente ». Les descriptions inexactes de divers auteurs et leurs connaissances imparfaites des tumulus à chambre ont été la cause de cette idée, et ces écrivains doivent en supporter le blâme ; les monuments eux-mêmes en sont tout à fait innocents ; que ces descriptions soient examinées scrupuleusement, et qu'elles soient comparées avec les types spécifiés, et leur fausseté sera manifeste.

M. Fergusson ne sait pas apparemment ce qui a été dit de quelques-uns des monuments bretons : « Je ne puis croire que » des mausolées comme ceux de Kerbistoret, en Plœmeur, de » Runédaol, en Belle-Ile, et du milieu des alignements d'Erdeven, » qui sont placés *sur des tumulus*, fussent eux-mêmes surmontés » de tumulus » ⁽¹⁾. On crut que cela était une réponse suffisante

(1) Des monuments celtiques, etc., dans le Morbihan, par le docteur A. Fouquet, page 8. Article adressé aux membres de la section archéologique du congrès breton, tenu à Vannes en 1853.

à M. Louis Galles, de Vannes, qui soutient que tous les monuments découverts maintenant étaient autrefois cachés sous des tumulus. J'ai examiné le premier et le dernier de ces spécimens et j'en ai levé les plans ; ils sont assurément des dolmens érigés sur le niveau de la terre, et ils sont encore à moitié ensevelis sous leurs tertres. Le second de ces exemples n'existe plus et même avait été détruit, je crois, plusieurs années avant que le docteur Fouquet eût écrit. Cayot-Delandre (page 369) décrit un dolmen, « placé sur une petite butte artificielle d'un mètre de » hauteur, dont le sommet aujourd'hui atteint presque la partie » inférieure de la table ». L'expression « sur une butte artificielle » n'est simplement que le fait du langage inexact de l'auteur, et n'implique pas que la chambre a été érigée plus haut que le niveau de la terre. L'élévation présente du tumulus le dénote clairement. Il décrit de même les monuments de Kerbistoret, dont parle M. Fouquet dans l'extrait donné plus haut, et fait d'étranges bévues concernant leur construction. Son inexactitude est encore démontrée par sa description des avenues de pierres d'Erdeven, lesquelles, dit-il, dans le milieu de leur plan, côtoient la base d'un tertre artificiel de huit à dix mètres de hauteur, au sommet duquel sont les ruines de deux dolmens ; le fait est que c'est un grand monticule naturel sur lequel il y a plusieurs autres monuments que ceux dont il fait mention.

Comme on doit le penser, le baron Boustetten croit à cette dernière classe, et fait usage de l'expression « dolmen construit sur un tumulus » (page 21), mais ne donne aucun exemple français.

M. Brouillet, parlant de deux monuments près d'Arton, dit : « Chacun de ces dolmens semble s'élever sur une espèce de » motte formée par des pierres et de la terre amoncelées en rond » autour de leurs supports. L'élévation réelle au dessus du niveau » du champ peut donc être de un mètre quatre-vingts centi- » mètres à deux mètres » (page 100). Il est clair, ici aussi, que les chambres sont érigées sur le niveau de la terre et qu'elles semblent seulement être élevées sur des monticules.

L'habitude de décrire inexactement des monuments semble avoir été prise par d'autres écrivains du continent. Même un antiquaire aussi distingué que M. Worsaae ⁽¹⁾ s'y est adonné, ce qui a été le moyen d'égarer d'autres personnes. N'importe quel archéologue connaissant la vraie construction des tumulus à chambre, s'apercevra de suite que l'expression n'est qu'un *lapsus linguae*, et que l'on ne prétend pas à une différence du type normal. Cependant elle a été suffisante pour soutenir une idée formée d'avance. Il écrit : « Les monuments importants et très-anciens qui sont ordinairement appelés « cromlechs » en Angleterre, « steingraber » et souvent « urgraber » (anciens tombeaux) ou « hunengraber » (tombeaux de géants) en Allemagne, sont de petites élévations entourées de pierres verticales, et sur le haut desquelles sont érigées des chambres formées de grandes pierres placées les unes sur les autres. Ils existent encore en Danemark en nombre considérable ». Et encore : « Les chambres en pierres érigées sur le sommet de ces monticules sont formées..., etc. » Comme il dit que les monticules sont très-peu élevés, il n'y a aucun doute que ces chambres soient construites sur le niveau de la terre. Ceci est expliqué clairement à la page 80 : « La hauteur ordinaire des supports de pierres est de six à huit pieds » ; et à la page 81 : « Un grand nombre de ces chambres ont été ouvertes et fouillées. Elles sont donc trouvées souvent découvertes, quoiqu'elles fussent sans doute primitivement couvertes de terre, mais seulement de manière à laisser visible une partie des pierres formant le toit ». Ce qu'il veut expliquer est que plusieurs de ces chambres entièrement ou à moitié ensevelies ont été explorées par les chercheurs de trésors et par d'autres personnes qui les ont fouillées ; et qu'elles ont reçu le nom de « cromlechs » en Angleterre, d' « urgraber » et d' « hunengraber » en Scandinavie, etc. Elles ont encore autour d'elles les restes de tumulus avec leurs cercles de pierres verticales au-dessus desquels on les voit. M. Fergusson regrette (page 176) que le livre de Sjoborg ait paru « avant que le dessin et l'art de gra-

(1) Primeval antiquities of Denmark (Edition anglaise), page 78.

» ver eussent atteint le degré de précision et de clarté qui les ca-
» ractérisent maintenant. En conséquence du manque de cette
» dernière qualité, nous ne pouvons pas toujours être sûrs de
» notre terrain en basant un argument sur ces dessins ». Ses des-
sins sont assurément bien mauvais, et cependant nous pouvons
en extraire cette vérité : que cette théorie des dolmens extérieurs,
placés sur le sommet d'un monticule, n'en reçoit aucun appui,
quoique M. Fergusson croie le contraire et qu'il raisonne avec ar-
deur pour prouver qu'un tumulus à chambre, à Lethra (page 282),
était le tombeau du roi Hildebrand, et en donne l'esquisse de
Sjoberg. Si l'on donnait les mesures et les sections de ce tumulus
et de sa chambre, on verrait clairement que la chambre a été
érigée sur le niveau de la terre. M. Fergusson ajoute encore qu'il
y a un monument analogue dans le Wiltshire et il l'y compare :
« Tous deux sont de longs tumulus à chambres, tous les deux ont
» des dolmens extérieurs sur leurs sommets, et tous les deux contien-
» nent des objets en silex ». Comme j'étais présent lorsque feu le doc-
teur Thurnam fouilla ce monument, je puis affirmer positivement
que la chambre est érigée sur le niveau de la terre et qu'elle a
un corridor ou galerie couverte qui y conduit, ce que le tombeau
de Lethra ne semble pas posséder. Le docteur Thurnam n'est pas
responsable de l'erreur grave qui place la chambre de West-
Kennet sur le sommet d'un tumulus. Le monticule, qui est encore
de dimensions considérables, couvre la chambre et son corridor
au niveau des pierres qui forment le toit, et il y a toutes les rai-
sons pour croire que primitivement il les couvrait et les cachait
entièrement.

J'ai montré plus haut qu'il n'y a aucun exemple de cette classe
idéale en Bretagne et en Poitou, et je prouverai maintenant qu'il
n'y en a pas dans le sud de la France. M. Fergusson, en poursui-
vant sa théorie des « dolmens apparents », fait connaître à ses
lecteurs le « dolmen de Bousquet » dans l'Aveyron, lequel, croit-
il, donne de la force à son argument : « La question, heureuse-
» ment, n'a pas besoin d'être défendue comme en Irlande ; en
» Danemark et surtout en France, nous avons de nombreux

» exemples de dolmens sur le sommet de tumulus ». Il reproduit le dessin de M. Cartailhac de l'exemple spécifié, qui montre une chambre sur le haut d'une élévation considérable avec des côtés très à pic. C'est un dessin fort inexact. Le tumulus n'a que quarante pieds de diamètre et quatre à cinq pieds de hauteur ; ainsi les supports de la pierre de table reposent sur le niveau de la terre comme tous les monuments que j'ai vus éparpillés sur cette grande plaine calcaire dont Sauclières (où est le dolmen) forme la partie orientale. M. Fergusson a donc été trompé par un dessin inexact de ce monument, aussi bien que par une mauvaise description. Plusieurs des monuments de cette plaine ont été fouillés par les abbés Cérès et Marcorelles, de Rodez, et ils m'ont dit verbalement et par lettre qu'ils ne connaissaient aucun monument, dans le département, qui fût un dolmen érigé sur un tumulus. Ces deux prêtres sont des antiquaires bien connus et des explorateurs de tumulus zélés, et c'est le dernier qui fouilla pour la première fois, en partie seulement, le dolmen de Bousquet, en 1862. Il fut de nouveau examiné par M. Cartailhac dix ans plus tard. Comme on trouva dans la chambre des ossements d'adultes et ceux d'un enfant, l'idée de M. Fergusson, que ce n'était qu'un tombeau simulé, a été détruite.

M. Copeland Borlase (*Nænia Cornubiæ*, page 15) est allé chercher sa connaissance de ces constructions aux mêmes sources inexactes et répète ce qu'elles ont dit, que les monuments de la troisième classe sont construits de la même façon que ceux qui sont couverts, mais furent érigés *sur* le tombeau : « Ce n'étaient » que des cénotaphes, etc. Craig-Madden, dans le *Stirlingshire* (Ecosse) et plusieurs des cromlechs brutes, en Irlande, » sont des types de cette classe autant que le sont les types » plus connus en Danemark, en Norwège et à Sauclières, en » France, où les kists se trouvent sur le sommet des tumulus. Il » n'y a plus de ces types en Cornwall ». Comme M. Fergusson, M. Borlase a été trompé par les inexactitudes des écrivains du continent.

M. da Costa, adoptant la classification du baron Bonstetten,

accepte aussi la classe, laquelle, dit-il, est communément appelée en Portugal *Mamunhas*, et où les chambres sont construites sur un tertre artificiel et sont ainsi distinguées des *antas* ou dolmens découverts, érigés sur le niveau du sol. Les deux types qu'il cite lui ont été fournis, cependant, par M. Schiappa; aussi il ne les décrit pas d'après sa connaissance personnelle.

Il a été dit (*Rude Stone Monuments*, pages 400, 401) que la classe « avec le dolmen extérieur sur le sommet, semble être très- » fréquente en Algérie, même presque typique dans ce pays. C'est « presque identique avec ceux de l'*Aveyron* ou avec les spécimens » *scandinaves* ». On donne, à la page 400, un « plan et l'élévation d'un tumulus africain, d'après *Féraud* »; mais l'auteur confesse avoir « changé un peu » le dessin de *Féraud*, pour mettre « un peu plus d'harmonie » entre le *plan* et l'*élévation*. Comme j'ai démontré que la classe supposée n'existe pas dans le département de l'Aveyron et en Scandinavie, il n'est pas nécessaire de faire de remarques sur un monument qui a été ainsi traité. Il suffit de dire qu'il m'a été assuré, en Algérie, par le docteur E. Bertherand, que la construction des tumulus à chambres des plus grands groupes de Constantine s'accorde en tout avec celle du groupe d'El-Kalaa, et je puis facilement comprendre qu'un observateur négligent et mauvais dessinateur pouvait donner une tout autre forme aux monuments qu'il avait sous les yeux. Aux personnes sans expérience, le groupe d'El-Kalaa donnera un exemple des trois classes condamnées. Ces monuments sont tous érigés sur le niveau de la terre; il n'y en a pas un qui repose sur le sommet d'un tertre, et plusieurs ont été fouillés par le docteur Bertherand et ses amis, qui y trouvèrent des restes humains.

Le Rev. E. L. Barnwell a été trompé aussi par les écrivains français, danois et autres, et il écrit : « On ne peut nier qu'il n'y ait une variété de dolmens qui, au premier moment, peut présenter une difficulté », et il se réfère alors au livre de M. Fergusson, dans lequel on parle du monument de Bousquet : « Ils ont une » fausse analogie avec un type algérien » et ne sont « pas seulement » trouvés au sud de la France, car on les rencontre en Norvège

» et dans les Sorlingues, si l'on peut croire le dessin de Ber-
» lase, qui représente un cairn en pierres avec un kist sur le
» sommet. »

J'ose dire que, dans les articles précédents, aucune de mes critiques sur ces trois classes idéales n'a été forcée. J'ai examiné moi-même et j'ai levé les plans du plus grand nombre, et je puis alors en parler avec confiance. Si j'ai fait quelques erreurs dans ce que j'ai dit et dans les descriptions que j'ai données, je serai très-reconnaissant à celui qui me les montrera et les corrigera. Je ne désire pas maintenir avec entêtement une position fausse. Mais je dis et je veux le dire aussi fortement que je le puis, que des méprises des plus extraordinaires ont été publiées, des erreurs des plus inexplicables ont été soutenues comme vérités absolues et les conclusions les plus plausibles ont été adoptées. Le titre de ces articles montre la forte conviction où je suis que les monuments de pierres brutes dont je viens de parler appartiennent à une classe seulement, à celle des tumulus à chambres, c'est-à-dire que les dolmens découverts ne sont que les noyaux de tumulus à chambres en ruines et que les dolmens extérieurs élevés sur les sommets des tumulus n'existent dans aucune partie de l'Europe, ni dans l'Afrique septentrionale. J'ai montré que les dolmens découverts dans le sens le plus strict du mot, existent à peine, comparés au nombre de ceux à moitié couverts, où l'on trouve encore des traces distinctes des tumulus les enveloppant jadis, et j'ai appuyé ma théorie sur une analyse critique des exposés des auteurs et sur une comparaison soigneuse de ces exposés avec les monuments spécifiés dans les îles Britanniques, en France, en Scandinavie, en Portugal et en Algérie. J'ai démontré comment ces erreurs ont pris naissance et ce qui a aidé à les perpétuer. Je voudrais que mes observations pussent les jeunes archéologues à étudier ces monuments intéressants et instructifs, d'une manière vraiment scientifique et méthodique, et à ne pas ajouter foi aux descriptions déjà publiées. Je ne leur demande pas même de croire implicitement mes assertions. Ce que je désire ardemment, c'est que mes assertions soient mises à l'épreuve par une inspec-

tion minutieuse et exempte de préjugés des spécimens spécifiés. Tôt ou tard, j'en suis assuré, mes vues seront confirmées et établies.

Où trouve-t-on alors les bases de l'idée que ces monuments proviennent pour la plupart d'une période historique et qu'ils ont continué d'être érigés pendant l'ère chrétienne, jusqu'à ce que l'usage cesse avec cette unique anomalie rebâtie près de Confolens? Il n'y en a aucune, et ceux qui persistent à la maintenir montrent une incompétence remarquable à élucider le sujet des monuments de pierres brutes, et de la répugnance à regarder en face une évidence en contradiction « avec une théorie agréable ». Toute l'évidence à laquelle on peut ajouter foi contredit cette idée, car elle indique, à ne pas s'y méprendre, un seul type normal, c'est-à-dire un dolmen couvert, ou barrow à chambre. La chambre varie de plan presque indéfiniment, quoiqu'il existe quelques formes persistantes que l'on trouve dans toutes les parties du monde. Il y a d'autres formes, qui sont apparemment locales et sont dues aux circonstances et aux besoins des constructeurs primitifs.

CONCLUSION.

J'ajouterai quelques mots aux articles précédents. Les antiquaires sont maintenant d'accord que les cromlechs ou dolmens sont sans contredit des chambres sépulcrales et non des autels pour sacrifier des êtres humains ; et que les tumulus qui les cachaient autrefois, et dont plusieurs contiennent des chambres analogues, ne sont que des tertres funéraires. La tradition ancienne et moderne de tous les pays se rapportant à eux leur assigne les titres de « *graves*, ancient graves, steingraber, hunen-graber, bé, tombeaux, etc., » de sorte qu'on ne peut employer aucun fort argument en faveur de n'importe quelle théorie où ce fait important n'est pas reconnu. Les choses qu'on trouva dans les chambres de barrows européens quand ils ont été fouillés pour la première fois, je parle de ceux dont on ne connaissait pas l'existence avant l'exploration de leurs tumulus, ont toujours démontré

un âge de pierre. Dans quelques cas, ces chambres ne sont que des « cists » ; dans d'autres, elles sont accompagnées de corridors ; dans les deux cas, l'évidence donnée par leur contenu démontre qu'elles ont été érigées avant qu'on n'employât les métaux. On n'a jamais trouvé de traces de métal dans les chambres jusqu'alors inconnues et intactes. Il est pourtant vrai que l'on a trouvé du métal dans quelques barrows à chambres. J'en ai trouvé moi-même dans les îles de la Manche et en Bretagne. Et cependant, je dis sans hésiter que les chambres où ceci a eu lieu appartiennent assurément à l'âge de pierre, et la présence du métal peut être expliquée d'une manière satisfaisante. Leurs corridors restèrent très-longtemps ouverts, invitant les personnes à y entrer, et il est probable que les Romains y entrèrent et peut-être les pillèrent. J'ai trouvé plusieurs fois des fragments d'amphores et de vases samiens, et aussi des médailles, avec des antiquités de date antérieure aux Romains. La présence de ces objets romains ne prouve pas plus que les chambres qui les contenaient ne sont pas d'une plus haute antiquité que la découverte d'une fourchette géorgienne à deux fourchons sur un pavé de mosaïque, prouverait que la villa n'est pas romaine et ne peut pas être plus ancienne que le règne de Georges II.

Les sculptures grossières sur les monuments bretons représentent souvent la hache en pierre avec ou sans manche, et jamais une arme de métal.

Je fais ces observations, parce que le but de quelques écrivains d'aujourd'hui est de chercher à prouver par un certain raisonnement que ces chambres de pierres brutes cachées ou non cachées sous des tumulus n'appartiennent pas à l'âge préhistorique. Un écrivain surtout commence par jeter des doutes sur les trois périodes de pierre, de bronze et de fer, et cherche ensuite à prouver que ces constructions « furent érigées en général par des » races à moitié civilisées après avoir été en contact avec les Romains, et que la plupart peuvent être considérées comme appartenant aux dix premiers siècles de l'ère chrétienne. » (Rude Stone Monuments in all countries. Introductory, page 27). L'ar-

gument est que « si l'on peut prouver que quelques-unes d'entre » elles appartiennent au dixième siècle, les premiers ne remontent » pas beaucoup avant l'ère chrétienne ». Cette preuve manque cependant : pas un seul spécimen n'a été démontré comme appartenant aux temps chrétiens. J'ai réfuté la supposition sans bases que l'origine du monument près de Confolens date du dixième ou douzième siècle ; par conséquent il ne soutient en aucune manière sa théorie. J'ai montré que le « dolmen trépied » n'existe pas, comme il le suppose, comme un monument d'une classe distincte et moderne. J'ai montré que les soi-disant « demi-dolmens » sont simplement les ruines de chambres autrefois couvertes et que les « tumulus couronnés par des dolmens » sont une idée fantasmagorique et qu'ils n'ont aucun rapport avec les topes bouddhistes ou faux tombeaux.

L'on pourrait dire : « L'évidence tirée de ces constructions » n'est pas aussi favorable que nous le pensions à l'argument de » leur âge historique ; mais il y a des témoignages écrits qu'il » n'est pas si facile de réfuter. Les annales irlandaises disent beaucoup, non-seulement sur leur usage, mais aussi sur la période » de leur construction en Irlande. » Je dirai donc quelques mots sur ce point. D'abord ces annales sont fort légendaires, et leur chronologie est admise comme étant très-inexacte, même par ceux qui y croient le plus. Ensuite, elles n'aident pas à découvrir l'âge des monuments irlandais les plus importants, lorsqu'elles sont lues par ceux qui raisonnent sans parti pris. Examinons cette partie des annales où l'on décrit la bataille de Moytura méridionale, qui peut ou ne peut pas être une fable. Un incident de la bataille, d'après les conclusions de Sir W. Wilde, « vaut » la peine d'être raconté (page 178), comme démontrant la manière dont les monuments confirment l'histoire ».

« Le combat dura quatre jours. Au second jour, le roi Eochy » se retira près d'un puits pour s'y rafraîchir par un bain ; il y » fut attaqué par trois de ses ennemis ; mais son fidèle serviteur le » secourut, celui-ci mourut peu après de ses blessures et fut enterré avec beaucoup d'honneurs dans un tumulus (cairn) près

» de là. » Il paraît qu'un tumulus existe là (ce n'est pas le seul de cette classe, ni le seul monument sur ce champ de bataille supposé) et porte le nom de « cairn d'un seul homme » (cairn of the one man). Sir W. Wilde, de l'Académie royale d'Irlande, fouilla ce tumulus et trouva une urne dans la chambre. Cette découverte est considérée par M. Fergusson comme étant très-satisfaisante et plus « chanceuse qu'on ne pouvait raisonnablement s'y attendre ». On ne nous dit pas si l'on y trouva des restes humains, on nous laisse imaginer qu'un *homme* et non une femme y était trouvé, et qu'une urne démontre qu'une personne seule y avait été ensevelie. L'urne dont il nous donne le dessin (page 179) n'est qu'un *ustensile* pour contenir des *aliments*, et non une urne cinéraire, et aurait pu appartenir tout autant à une femme ou à un enfant qu'à un homme. Sir W. Wilde et M. Fergusson considèrent cependant que cette découverte confirme l'histoire de la mort du serviteur royal et de son enterrement dans le cairn, et soutient la supposition que tous les monuments de cette localité sont les tombeaux de ceux qui périrent dans cette sanglante bataille. Ils ne font aucune attention à une autre explication de ces monuments, que je crois être bien meilleure que la précédente : à savoir, que ces tombeaux appartenaient à des familles habitant paisiblement pendant des générations cette localité et qui enterraient leurs morts d'après la manière de leurs pères. Ils doivent donc supposer que tous ceux qui furent ensevelis dans ces tombeaux étaient des guerriers tués pendant le combat et qu'ils ne contiennent par conséquent aucun reste de femmes ou d'enfants. Jusqu'à ce qu'on ait éclairci d'une manière satisfaisante cette objection à leurs suppositions et à leurs conclusions, il est tout à fait inutile de mettre en avant les annales irlandaises et la découverte d'une urne comme soutenant la date moderne des monuments de Moytura méridionale. On peut en dire autant des monuments de Moytura septentrionale.

Ces observations sont faites pour prémunir ceux qui étudient l'archéologie contre l'argument trompeur et non satisfaisant de l'ouvrage auquel on a fait si souvent allusion, et qui a été cité plu-

sieurs fois dans les pages précédentes, argument que j'ai démontré être basé sur une explication fausse de la construction d'une certaine classe de monuments en pierres brutes. On essaie, dans la suite de cet ouvrage, de prouver que l'argument est appuyé par la comparaison avec la série des monuments qui ont des supports de pierres ou piliers verticaux, érigés seuls ou groupés en cercles ou en avenues. Il ne sera pas plus difficile de démontrer erronées les conclusions qui en ont été déduites, et je me propose de le faire dans une seconde brochure.

DOCUMENTS INÉDITS

JACQUES CASSARD

SA NAISSANCE — SA FAMILLE

NOTES GÉNÉALOGIQUES

In tenui labor.

Un nom dont les Nantais doivent être fiers, que les marins ne prononcent qu'avec orgueil et respect, un nom qu'entoure la double auréole de la gloire et du malheur, c'est celui de Cassard, l'émule de Jean Bart, l'ami de Duguay-Trouin, qui le plaçait au premier rang des illustrations de son époque, si belle et si féconde en vaillants hommes de mer.

Et pourtant, tous les articles biographiques publiés jusqu'à ce jour sont erronés, et plus ou moins incomplets à l'égard de sa famille.

Greslan, auteur de l'article Nantes dans le *Dictionnaire des Gaules* d'Expilly ; Turpin, *Fastes de la marine française* ; Richer, *Vie du capitaine Cassard* ; Eyriès, *Biographie universelle* ; M. P. Levot, *Biographie bretonne*, disent, avec plusieurs autres, que Cassard naquit en 1672, et le font mourir en 1740 à l'âge de soixante-huit ans.

Armand Guéraud, *Revue des provinces de l'Ouest*, 1856, p. 132, publie, comme étant l'acte de baptême de Jacques, celui de

son frère aîné, né en 1669 et mort à l'âge de 5 ans. Nous-même, enfin, reproduisant cette date, d'après lui, écrivions dans le *Livre Doré de l'Hôtel-de-Ville de Nantes*, 1873, t. I, p. 334 : « C'est à tort que M. de Courcy, *Armorial de Bretagne*, a donné notre célèbre marin (NÉ LE 24 SEPTEMBRE 1669) comme issu de la famille du maire Paul Cassard du Broussay, dont il eût été la plus belle illustration, mais avec laquelle il n'a rien de commun que le nom. »

Alors, nous étions loin de mettre en doute l'authenticité de cette dernière date, et de penser même qu'il pourrait y avoir quelque chose à ajouter aux publications faites sur notre compatriote. Cependant, nous avons patiemment feuilleté les registres des anciennes paroisses, afin d'établir l'état-civil des Maires de Nantes ; l'idée nous vint d'entreprendre le même travail au sujet de l'intrépide capitaine des vaisseaux du roi, parti du rang de simple novice, pour arriver si brillamment à ce haut grade et à une notoriété européenne. C'est donc avec plaisir que nous l'avons accompli, surtout en présence des détails inconnus et nouveaux qu'il nous a été donné de recueillir et des rectifications qu'il nous est permis de produire.

Cassard naquit en 1679 et mourut en 1740, dans sa soixante et unième année.

Tout jeune encore, presque enfant, il sut se distinguer, et nul mieux que lui peut-être ne put s'appliquer cette noble maxime du grand poète :

Aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

A l'âge de 17 ans, sa magnifique conduite au siège de Carthagène, lui valut les plus chaleureux éloges de M. de Pointis, et à 18 ans, fait extraordinaire, il commande un navire en course, quand les jeunes gens ses contemporains débutent à peine dans la carrière de la marine (1).

(1) Cassard partage avec le grand Duquesne l'honneur d'avoir exercé le commandement de capitaine à l'âge de dix-huit ans.

Cette grande jeunesse est même, croyons-nous, la cause de l'erreur des biographes. Alors, ainsi que chacun le sait, la majorité était fixée à 25 ans. Les maîtres de navires, comme s'appelaient les capitaines, ne se faisaient guère recevoir avant trente ans et plus, le contraire était l'exception. Quelque insolite et illégal que cela paraisse aujourd'hui, Cassard dut se vieillir dans sa déclaration au commissaire de la marine, et le rôle d'armement altéré a consacré l'erreur.

En 1700, il prend le commandement du *Laurier*, armé par son beau-frère Drouard, et le rôle, dont voici l'extrait, accuse 25 ans, bien qu'il n'en eût que 20. Tout ce qui concerne Cassard, doit nous intéresser ; cette pièce est la seule et unique que possèdent sur lui les archives de la marine du port de Nantes, et par conséquent ne peut pas être omise.

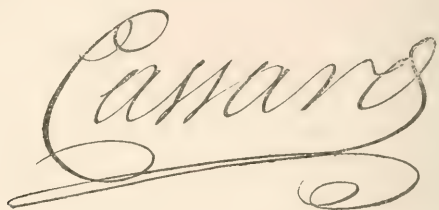
« Le *Laurier*, de cent tonneaux, six canons, appartenant au sieur Jean Drouard, capitaine Jacques Cassard, fils de Guillaume, de Saint-Nicolas, 25 ans.

» Je soussigné, Jacques Cassard, du lieu de Nantes, capitaine du navire le *Laurier* de Nantes, déclare que M. Hocquart, commissaire du département de Nantes, m'a remis les douze mathelots et deux mousses dénommés au présent rôle, pour le voyage que je dois faire à la Martinique et aux autres isles, dont je promets lui rendre bon et fidèle compte, Dieu aidant, dans les derniers jours du mois de mars mil sept cent un, qui est le terme du congé qui m'a été accordé.

» Je promets de plus de ne recevoir aucune personne dans mon bord que les denommez audit rôle ; et à faute de tout ce que dessus, je me soumets de payer l'homme de confiance qui me sera donné dans les lieux où je me pourrai trouver passé ledit terme ; je m'y oblige par la soumission que j'en ai signée et retenue pour la porter avec moi, ainsi que la somme de (*blanc*), et à telle autre peine qu'il a plu ou qu'il plaira à Sa Majesté d'imposer contre ceux qui manqueront à se rendre dans les ports dans les termes de leur congé, ou qui souffrent dans leurs bâti-

ments des gens non portés dans leurs rôles. Le tout à mes frais et dépents et de ceux des bâtiment, marchandises et équipage.

• Fait à Nantes, ce jour 31^e May, mil sept cents (1). »

A large, elegant handwritten signature in cursive script, reading 'Cassard'. The signature is written in dark ink on a light background, with a long, sweeping underline that extends to the right.

Cassard, avouant 25 ans en 1700, nous renvoie à 1675, année de la naissance de sa sœur Isabelle, le 2 octobre. Une autre Isabelle étant née le 2 février 1674, il y a impossibilité absolue de lui accorder ces 25 ans. Tant qu'à l'année 1672, la naissance de Pierre Cassard, le 17 mars, démontre également l'impossibilité de fixer à cette époque la venue au monde du brave corsaire. Mais si nous réfléchissons qu'en 1698, il accusa 25 ans, comme en 1700, ceci reporte naturellement à 1672 date fautive indiquée par les biographes.

M. A. Guéraud, qui a laissé des notes nombreuses ainsi que d'importants travaux, a été facilement abusé par la conformité

(1) *Adm. de la Marine; Inscript. mar.*; Registre 4 des rôles d'équip. 1699-1700 p. 182. — Outre le capitaine, les 12 matelots, les 2 mousses, il y avait 2 passagers, en tout 17 personnes. Les marchandises inscrites en marge se composaient de :

60 barils de bœuf.
7 tonneaux de vin.
22 barils de farine.
12 barils de lard.
1 muid de sel.
10 milliers d'ardoises.
5 tonneaux de charbon.

100 chaises de paille.
48 quintaux fer œuvré.
6 barriques marchandises sèches.
10 barriques eau-de-vie.
150 pots de terre.
20 barils beurre.

du prénom, en publiant l'acte de 1669, et n'a pas cru devoir pousser plus loin ses recherches.

Nous n'avons rien négligé pour établir d'une façon sûre et régulière l'état-civil de Cassard, et donner un aperçu généalogique de sa famille. Si nous avons omis quelques noms, c'est parce que nous avons laissé de côté ce qui ne nous semblait pas suffisamment prouvé, afin d'éviter de tomber dans de nouvelles erreurs.

Les premières traces de la famille Cassard, se rencontrent sur la paroisse de Saint-Nicolas, dans le quartier de la Fosse, spécialement affecté au commerce.

Guillaume Cassard et Guillemette Jue, paroissiens de Saint-Nicolas, reçurent la bénédiction nuptiale en 1595 ⁽¹⁾.

Cette mention très-succincte, comme toutes celles du même temps, n'indique pas l'état qu'exerçait Guillaume. Il eut trois enfants : 1^o André ; 2^o Jacques ; 3^o une fille nommée Jeanne, baptisée le 24 juin 1604.

I. — André Cassard, « maistre gabàrrier », sans doute comme son père, épousa Jeanne Viollet, de laquelle il eut au moins douze enfants :

1^o Jacques Cassard, baptisé le 15 septembre 1623, dont son oncle Jacques fut parrain ; 2^o Jeanne, baptisée le 2 avril 1625, parrain Thomas Jue, sieur de la Vigne ; 3^o Marguerite, baptisée le 27 octobre 1626 ; 4^o Charles, baptisé le 11 août 1628 ; 5^o Guyonne, baptisée le 3 août 1630 ; 6^o Mathurin, baptisé le 14 juillet 1631 ; 7^o Jean, baptisé le 6 octobre 1632, marraine Jeanne Heurtin, femme de Jacques Cassard ; 8^o André, baptisé le 1^{er} janvier 1635 ; 9^o Jean, baptisé le 22 juin 1636 ; 10^o André, baptisé le 16 mai 1638 ; 11^o Renée, baptisée le 24 mai 1639 ; 12^o Pierre, baptisé le 22 mars 1642.

(1) Pour éviter les répétitions, nous dirons que tous les actes, sans indication de paroisse, sont extraits des registres de Saint-Nicolas de Nantes.

Ceux-ci formèrent la branche aînée, à laquelle pourraient se rattacher les personnes du nom de Cassard qui tiendraient à honneur d'appartenir à la famille obscure mais honnête et honorable de l'illustre corsaire.

Parmi ces huit garçons, nous citerons particulièrement Charles Cassard, qui épousa Etiennette Litoust, laquelle le rendit père de :

1^o Julienne, baptisée le 2 mai 1657 ;

2^o André Cassard, baptisé le 2 juillet 1658 ;

3^o et 4^o François et Jean, jumeaux, baptisés le 20 avril 1661 ;

5^o Nicolas Cassard, baptisé le 26 août 1662. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie, professeur à l'Université de Nantes, devint recteur de la paroisse de Saint-Laurent, de 1715 à 1727, et adopta avec ardeur les nouvelles doctrines du jansénisme.

L'abbé Travers (1), le cite plusieurs fois en parlant des orageux débats que soulevèrent les appelants de la bulle *Unigenitus*, qui condamnait les propositions de Jansenius.

« Le jour de Noël 1727, dit-il, M. Cassard, curé de Saint-Laurent, et M. de Tanouarn, curé de Saint-Denis, partirent pour leur exil à Saint-Michel-en-l'Herm, diocèse de Luçon. M. de Saint-Laurent fut accusé d'avoir annoncé le jubilé, dont on avait affecté de ne point lui envoyer la bulle et le mandement, ni de l'afficher dans son église, quoiqu'on les eût envoyés et affichés dans toutes les autres églises, et M. de Saint-Denis fut accusé faussement de l'avoir fait arracher. La constitution *Unigenitus*, dont ils étaient appelants, fut la seule et véritable cause de leur disgrâce. M. Cassard fut envoyé, quelques temps après, à Saint-Maixent, en Poitou, où il mourut l'an 1732. »

Le *Supplément aux nouvelles ecclésiastiques*, 1735, p. 4, contient l'indication suivante : « Le Père Cassard de l'Oratoire, ses

(1) *Histoire des Evêques de Nantes*, t. III, p. 448, 449, 455, 456 et 480.

trois frères bénédictins et sa sœur, neveux et nièce du curé de Saint-Laurent de Nantes, grands dévots du diacre Paris. »

6° Charles, baptisé le 2 août 1664 ;

7° Elisabeth, baptisée le 20 février 1666 ;

8° François Cassard, baptisé le 11 mars 1667, parrain François Litoust, prêtre de chœur de Saint-Nicolas, marraine Madeleine Litoust, femme de Louis Chiron, marchand. Devenu procureur au Parlement de Bretagne, il épousa Françoise Guillebaud, dont il eut : 1° Maître François-Marie Cassard, aussi procureur au Parlement de Bretagne, marié à Sainte-Croix, le 16 janvier 1741, avec demoiselle Marie-Thérèse Thomas ; 2° Elisabeth Cassard, femme du sieur René Diart de la Clabe, qu'elle rendit père de demoiselle Renée Diart. Cette dernière demeurant près des Minimes, paroisse de Saint-Clément, reconnut le 16 août 1745, relever du fief de l'évêque « pour une maison située à la Fosse de Nantes, rue des Barils, à elle échue par partage fait entre sa dite mère et feu M^e François Cassard, vivant, procureur à la cour, frère et sœur, héritiers pour chacun une moitié de V. et D. Messire Nicolas Cassard, vivant, docteur en théologie de l'Université de Nantes et recteur de Saint-Laurent (1). »

9° Jean Cassard, baptisé le 23 septembre 1668 ;

10°, 11° Charles et Joseph, jumeaux, baptisés le 5 mars 1672, « nays de ce jour, fils de deffunct honorable homme Charles Cassard, vivant marchand poelier, en la rue de la Casserie, et d'Etiennette Litoust sa veuve. »

Nous ne poursuivrons pas davantage la suite des générations collatérales, qui n'offrent du reste qu'un intérêt des plus secondaires. Le nom de Cassard est fort commun à Nantes, et nous éviterons ainsi de commettre quelque confusion.

Maintenant, il faut revenir au second fils de Guillaume Cassard et de Guillemette Jue.

(1) Arch. départ., Aveux de la Fosse, rendus à l'évêque de Nantes.

II. — Jacques Cassard, le second fils de Guillaume et de Guillemette Jue, reçut le baptême le 26 mars 1600. Il épousa Jeanne Heurtin, qui le rendit père de :

1^o Jacques, baptisé le 23 avril 1630, tenu sur les fonts par Guillemine Jue, son aïeule ;

2^o Jean, baptisé le 26 juillet 1631 ;

3^o Jeanne, baptisée le 30 janvier 1627. Elle épousa Jean Beden, maître arrimeur, dont elle devint veuve. Sa sépulture eut lieu le 14 octobre 1678, en présence de sa sœur Andrée et de Jeanne Drouard, femme d'honorable homme Guillaume Cassard, son frère (1).

4^o Julien, baptisé le 20 mai 1628, tenu sur les fonts par Julien Drouard ;

5^o Andrée, baptisée le 14 juin 1634. Elle eut pour parrain son

(1) Les *Statuts et règlements des Corps d'Arts et Métiers de la ville et fauxbourgs de Nantes*, volume in-4^o, publié par Gérard Mellier, chez N. Verger, 1723, ne contiennent pas le moindre détail sur les maîtres arrimeurs. Cette corporation, jadis très-importante, n'a laissé aucune trace à Nantes, tandis qu'au Havre elle figure encore en tête des divers corps d'états qui envoient un délégué au conseil des prud'hommes. Le nom indique suffisamment le travail auquel ils se livraient en arrimant la cargaison dans la cale des navires.

Les maîtres arrimeurs possédaient des statuts et des règlements spéciaux. Un arrêt du Parlement de Bretagne du 21 mars 1587, fixait à sept sols le prix qu'ils touchaient par tonneau de vin, d'eau-de-vie ou de sucre. Des lettres patentes, notamment de 1607, 1671, 1687, déterminaient leur salaire, par tonneau de marchandises arrimé dans les navires et barques, du Rocher de l'Hermitage à Paimboeuf et Saint-Nazaire, sur l'avis du prévôt de la ville de Nantes. (*Adm. de la marine*. Lettres de la Cour, 22 octobre 1736.)

Un édit de Louis XIV, en date à Marly de mai 1710, érige en titre d'office l'emploi d'arrimeur au port de Nantes, en voici les principaux passages :

« Nous avons par le présent édit perpétuel et irrévocable, créé et érigé, créons et érigeons en titres d'offices formés, des offices de jurés arrimeurs dans ledit port de mer de notre ville de Nantes et comté nantois, en tel nombre que nous jugerons à propos d'en établir, lesquels à l'exclusion de tous autres feront l'arrimage ou chargement de toutes les marchandises de quelque nature qu'elles soient, même de victuailles qui seront embarquées dans tous les vaisseaux, barques, chaloupes et autres bâtiments, sans aucun excepter, soit pour aller de port en port, ou chez l'étranger ou dans les

oncle, André Cassard, maître gabarrier, et épousa François Selezier, gabarrier ⁽¹⁾. Elle fut inhumée, le 2 août 1680, à l'âge de 46 ans et non de 48, ainsi que le porte l'acte de sépulture.

6° Marguerite, baptisée le 19 septembre 1636 ;

7° Guillaume, qui suit ;

8° Françoise, baptisée le 27 octobre 1640.

III. — Guillaume Cassard, baptisé le 17 octobre 1638, eut pour parrain Guillaume Heurtin, probablement son oncle et pour marraine Jeanne Pellerin, femme d'honorable homme René Bernier.

voyages de long cours, comme dans les îles françaises, colonies, pêches et tous autres voyages tels qu'ils peuvent être. Lesquelles marchandises ils arrangeront dans l'ordre qu'elles devront être mises pour leur conservation ; feront lesdits officiers toutes les mêmes et semblables fonctions que font les particuliers qui jusqu'à présent ont fait lesdits arrimages dans ledit port de Nantes et le comté nantois. Et pour leur donner moyen de faire lesdites fonctions avec exactitude, et au soulagement de nos sujets, Nous leur avons attribué et attribuons des gages sur le pied du denier vingt de la finance qu'ils nous payeront pour l'acquisition desdits offices, dont les deux tiers leur tiendront lieu de gages, et l'autre tiers sera réputé augmentation de gages. Le fond desquels gages et augmentation de gages sera fait dans les états de nos finances, à commencer du premier du présent mois, pour leur être payé annuellement, sur leur simple quittance, par les trésoriers généraux de la marine, entre les mains desquels le montant en sera remis par les payeurs qui en seront chargés, en rapportant pour la première fois seulement copie du présent édit, de leur quittance de finances et de leurs provisions, qui seront expédiées en notre grande Chancellerie, signées de notre main et contresignées par le secrétaire d'Etat ayant le département de la marine. Leur attribuons aussi dix sols par tonneau de toutes les marchandises, de quelque nature qu'elles soient, dont ils feront l'arrimage ou le chargement sur les vaisseaux, chaloupes et autres bâtiments pontés, et huit sols par tonneau pour celles qui seront arrimées et chargées sur les autres vaisseaux et bâtiments. Lesquels droits seront perçus à commencer du jour de l'enregistrement du présent édit en notre Parlement de Bretagne. Défendons à tous particuliers, manœuvres et autres, de s'immiscer à l'avenir, de faire les arrimages nonobstant toutes lettres patentes et concessions, sous peine de mille livres d'amende, etc. » *Edits, Déclarations et Arrêts*, t. VII, 1707-1710.

(1) Dès 1507, un Jehan Selezier possédait un clos de vigne près l'Asnerie, sur la Fosse. *Arch. Municip. Titres du Sanitat.*

Plusieurs des biographes de son fils le disent capitaine de vaisseau au commerce. Dans les actes nombreux de l'état-civil que nous avons relevés et dans lesquels il figure à divers titres, jamais il ne prend cette qualité, mais celle de marchand à la Fosse, c'est-à-dire négociant-armateur, qui est employée dans son acte de décès. Il était d'usage alors d'embarquer les fils de négociants, ou les jeunes gens destinés au commerce, afin de les préparer par la marine et les voyages dans les pays étrangers à bien diriger leurs comptoirs. Souvent même, les chefs de nos maisons commerciales, reçus capitaines, commandaient leurs propres navires. Les rôles d'armement de l'administration de la marine offrent fréquemment cette annotation : « capitaine et propriétaire. » Il n'est donc pas impossible que Guillaume Cassard, fils, neveu et beau-frère de maîtres gabarriers, ait navigué comme capitaine, seulement nous n'avons pu en acquérir la preuve, et nous maintenons la qualité de *marchand* ou négociant-armateur.

Quoi qu'il en soit, Guillaume, âgé de 26 ans, épousa, le 24 septembre 1664, dans la chapelle du Sanitat (l'hôpital de Nantes), Jeanne Drouard, née le 7 juillet 1639, fille de Julien Drouard et de Catherine Giraud. Les familles se connaissaient de longue date, et des relations d'amitié et de voisinage existaient entre elles, car Julien Drouard avait été, nous l'avons dit, le parrain de Julien Cassard, frère aîné de Guillaume.

Treize enfants, au moins, cinq garçons et huit filles, furent les gages de cette heureuse union. De ce nombre, six seulement survécurent à l'incroyable fatalité qui semblait les frapper dès leur jeune âge.

1^o Jeanne Cassard, fille d'honorables personnes Guillaume Cassard et Jeanne Drouard, reçut le baptême le 20 septembre 1665. Elle eut pour marraine honnête femme Jeanne Blanchard, veuve de défunt honorable homme Pierre Drouard, vivant maître arrimeur, son aïeule.

Le 13 janvier 1693, honorable homme Pierre Mézard, marchand à la Fosse, fils de feu Jean Mézard, sieur de la

Barberie (1), également marchand, et ancien consul de la compagnie de la Contractation en 1685, conduisait à l'autel la sœur aînée de Cassard.

Pierre Mézard, fils de marchand, marchand lui-même, était capitaine au commerce. En 1696, il commandait depuis plusieurs années le *Dauphin de Cayenne*, armateur Jean Drouard, son beau-frère, dont il va être question. Ce navire, de 150 tonneaux, 16 canons et 31 hommes d'équipage, était armé en guerre et marchandises, suivant commission de monseigneur l'amiral, du 11 septembre 1696. En 1697, il commanda l'*Ange Gardien*. De 1699 à 1704, il monta la *Providence*, de 140 tonneaux et 6 canons, armée d'abord par J. Drouard, ensuite par Le Roy et consors. Au retour de Saint-Domingue, ce navire fut pris à la côte d'Espagne, et le beau-frère de Cassard, prisonnier des Anglais pendant un an, ne revint à Nantes que le 19 juin 1705.

Le capitaine Mézard périt en 1706, âgé de 46 ans, dans le naufrage de la *Bonne-Garde*, qu'il commandait. Sa veuve lui survécut vingt ans. Elle reçut la sépulture dans le chapitreau de Saint-Nicolas au mois d'août 1726. De leur union naquirent trois fils, morts jeunes.

- A. François Mézard, baptisé le 24 octobre 1694;
- B. Pierre Mézard, baptisé le 27 mars 1697, mort à l'âge de 13 ans, le 18 février 1710 ;
- C. Jacques Mézard, baptisé le 18 janvier 1704, « né de ce jour, fils de Pierre Mézard, marchand absent, et de Jeanne Cassard sa femme. Fut parrain Jacques Cassard, marchand, oncle de l'enfant, et marraine Guionne

(1) La Barberie, à l'entrée de la route de Rennes, est aujourd'hui la maison de campagne du Grand-Séminaire. Jean Mézard, né le 26 novembre 1626, était fils d'honorables personnes Jacques Mézard et Jeanne Fourrier.

Mézard, non mariée, tante du baptisé, demeurant à la Fosse, soussignés ⁽¹⁾. Il mourut le lendemain de sa naissance.

2^o Marguerite Cassard, née le 7 septembre 1667, baptisée le 11, épousa son cousin germain Jean Drouard, marchand à la Fosse. Elle mourut dans sa 81^e année, le 22 janvier 1748.

Outre les navires commandés par P. Mézard, le *Dauphin de Cayenne* et la *Providence*, il possédait encore, d'après les livres d'armements, le *Laurier*, 1698 ; la *Trompeuse*, 1699 ; le *Duc de Bretagne*, 1704, ce qui indique une belle position. De plus, la barque longue, *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, de six tonneaux de port, deux pierriers, 26 hommes d'équipage, partait pour la course contre les ennemis de l'Etat, le 31 mars 1694, et revenait le 31 janvier 1695, sans que nous sachions si Jean Drouard eut à s'applaudir des succès de son léger corsaire.

De leur mariage naquirent au moins quatorze enfants.

A. Jean Drouard, baptisé le lendemain de sa naissance, 21 mai 1695 ; tenu sur les fonts par Pierre Drouard, son aïeul paternel, et par honnête femme Jeanne Drouard, veuve Cassard, son aïeule maternelle.

B. Marguerite Drouard, baptisée le 21 mars 1696.

Le 27 mai 1720, vénérable et discret messire Nicolas Cassard, recteur de Saint-Laurent, bénit, dans la chapelle de Saint-Gabriel, au manoir du Bois-de-la-Touche, l'union de noble homme Pierre Drouet, fils majeur de feu Jean Drouet, vivant notaire, et de demoiselle Michelle Moisan, natif de Frossay,

(1) Nous reproduisons cet acte, parce qu'il indique la présence à Nantes de Jacques, et qu'il donne le titre de marchand à deux capitaines au long cours.

avec demoiselle Marguerite Drouard. Parmi les témoins figure René de Montaudouin, cousin de la mariée ⁽¹⁾.

Pierre Drouet avait été reçu capitaine au long cours, suivant ses lettres de l'amirauté de Nantes, le 17 juin 1717, à l'âge de 38 ans. Marguerite mourut veuve, le 16 janvier 1755, laissant de son mariage :

- A. Jacques Drouet, né le 26 août 1726, baptisé le lendemain. D'après la matricule des capitaines et officiers de la marine, 1742-1745, il figure comme aide-pilote sur le navire de Nantes le *Duc de Villeroy*, en 1746. En 1748, il sortit des prisons d'Angleterre après avoir été pris sur le *Mercur*.
- B. François Drouet, né le 22 avril 1731, marchand à la Fosse, consul en 1770, juge en 1785, et député du commerce de Nantes.
- C. Marguerite Drouet, née le 15 octobre 1735.
- D. Jeanne-Françoise Drouet, née le 19 mai 1737, baptisée le lendemain. Elle épousa Maurice Terrien, capitaine au long cours et mourut âgée de 32 ans, le 15 mars 1768.

(1) Le manoir du Bois-de-la-Touche, maison de campagne de l'évêque de Nantes, puis monastère des religieuses de Sainte-Catherine, ou *Catherinettes* et séminaire des Irlandais, appartient aujourd'hui à M. Th. Dobrée, qui y a fait construire un magnifique spécimen des habitations du XIII^e siècle. La salle dans laquelle mourut le duc Jean V, le 28 août 1442, existe encore dans le vieux corps de bâtiment situé en face des constructions nouvelles.

C. Jeanne Drouard, née le 30 juillet 1697, décédée le 13 mai 1699.

D. Isabelle Drouard, née le 10 août 1698, baptisée le 13 octobre. Elle eut pour parrain « honneste garçon Jacques Cassard », son oncle, et pour marraine Isabelle Cassard, sœur du parrain. L'acte porte la signature large et hardie du jeune homme, qui dénote sa rare intrépidité et son énergie.

Isabelle épousa, le 16 novembre 1722, à la chapelle de Saint-Julien de la Bourse, entre six et sept heures du soir, noble homme Jean Darrèche, marchand à la Fosse, natif de Cibour, diocèse de Bayonne, fils de défunt Jean Darrèche et de demoiselle Marie d'Irri-goyen.

Ils eurent pour enfants :

- A. Jean Darrèche, né le 18 août 1725 ;
- B. Jean, né le 24 novembre 1726, mort le 25 mars 1727 ;
- C. Jean, né le 9 septembre 1728, mort le 12 juillet 1731 ;
- D. Jean, né le 5 octobre 1729 ;
- E. Elisabeth, née le 4 avril 1731, elle eut pour marraine Elisabeth Cassard, sa tante ;
- F. Jacques Darrèche, né le 27 juin 1732, négociant-armateur. Il épousa, le 27 juillet 1767, Hélène-Perrine Le Gouais, veuve de M. Florent de la Ville de Férolles, qui mourut le 6 juin 1790. M. Darrèche mourut le 1^{er} brumaire an XIII (23 octobre 1804), ayant eu de son mariage :

a. Pierre-Jacques Darrèche, né le 13 juin 1769, qui fit une croisière sur le corsaire de Nantes l'*Intrépide*, comme pilotin en 1797, et mourut le 16 février 1807 sans avoir été marié.

b. Hélène-Françoise Darrèche, née le 2 juillet 1775, mariée en 1^{res} noces à M. Julien Gaborit, et en 2^{mes} à M. Etienne Tertrin, chef de bureau de la mairie ; décédée le 30 décembre 1859, âgée de 84 ans.

E. Jeanne Drouard, baptisée le 29 juin 1699. Elle épousa, le 29 juin 1732, honorable homme Martin-Michel-Corneille Wlieghe, né à Ostende, interprète des langues étrangères, qu'elle rendit père de :

A. Jean-Martin Wlieghe, baptisé le 11 janvier 1733 ;

B. Jean-Baptiste, né le 2 mai 1734, baptisé le 4, ayant pour parrain Guillaume Wlieghe, son cousin, interprète, et pour marraine Marguerite Cassard, femme de Jean Drouard, son aïeule ;

c. Jeanne-Marthe, baptisée le 13 novembre 1735 ; son parrain fut noble homme Pierre Drouet, sa marraine Marthe Braheix, épouse du sieur Wlieghe ;

- D. Martin, baptisé le 20 juin 1737 ;
- E. Jacques, baptisé le 20 janvier 1739,
né la veille, parrain René Drouard,
oncle , marraine Renée Cassard ,
grande tante ;
- F. Perrine, baptisée le 8 février 1740 ;
- G. François, né le 19 février 1741 ;
- H. Elisabeth, baptisée le 23 juin 1744,
eut pour parrain son frère Jean ;
- I. Françoise, baptisée le 5 octobre
1745, eut pour marraine sa sœur
Jeanne.

- F. Françoise, née en 1702, morte âgée de 2
ans, le 13 juillet 1704.
- G. Jacques, baptisé le 1^{er} mars 1704, né la
veille, eut pour parrain Pierre Cassard, son
oncle, et pour marraine sa sœur *Madeleine
Drouard*, dont nous n'avons pu trouver l'acte
de naissance.
- H. François, né le 9 août 1705.
- I. Anne, née en 1706, décédée le 20 septembre
1710, âgée de quatre ans.
- J. Jean-Baptiste, né en 1707 ou 1708, négoc-
iant, inhumé à l'âge d'environ 49 ans, le 31
janvier 1758.
- K. Jeanne, née le 17 août 1709.
- L. François, né le 4 janvier 1711.
- M. Renée, née le 6 novembre 1713.

3^o Jacques Cassard, troisième enfant de Guillaume et de Jeanne Drouard, naquit le 24 septembre 1669, cinquième anniversaire du mariage de ses parents. Il mourut le 10 décembre 1674, âgé de cinq ans. C'est son acte de baptême que M. Guéraud a publié comme étant celui de l'illustre corsaire.

4° Pierre Cassard, né le 17 mars 1672, mort le 2 décembre 1674, à l'âge de deux ans et neuf mois.

5° Isabelle, née le 26 février 1674, décédée le 1^{er} juillet de la même année.

6° Isabelle, née le 2 octobre 1675. En 1698, elle tint sur les fonts de baptême, avec son frère Jacques, sa nièce Isabelle Drouard. Elle vivait encore en 1731, époque à laquelle elle fut marraine de sa nièce Elisabeth Darrèche.

7° Jacques Cassard, né le 6 janvier 1678, décédé à l'âge de huit mois, le 2 septembre suivant.

8° JACQUES CASSARD, qui fait l'objet de cette notice et viendra après ses frères et sœurs.

9° Marie, née le 29 juin 1682, décédé le 13 octobre 1742 à l'âge de 60 ans, et non de 50 environ, ainsi que le porte l'acte de sa sépulture.

10° Renée, née le 28 mai 1684, marraine de son petit-neveu Jacques Wlieghe, le 20 juin 1739.

11° Françoise, née le 27 mars 1688, morte le 17 mars 1691, âgée de 2 ans 11 mois.

12° Anne, née le 27 mai 1690, tenue sur les fonts par son frère Jacques et sa sœur Isabelle, décédée le 2 janvier 1694, à l'âge de trois ans.

13° Pierre, né le 11 octobre 1692, baptisé le 14, parrain de son neveu Jacques Drouard, en 1704. (*V. la note à la fin de l'article.*)

Guillaume fut enlevé à sa famille dans la force de l'âge ; son fils n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'il le perdit.

Voici son acte de sépulture : « Le huit mai 1693, inhumé à Saint-Nicolas, le corps de défunt honorable homme Guillaume Cassard, âgé de cinquante-cinq ans, vivant marchand, en présence de son gendre et autres parents. Signé : J. Cassard ; Pierre Mézard. »

Tant qu'à Jeanne Drouard, elle vécut assez pour applaudir aux brillants débuts du jeune marin. Son cœur de mère dut battre d'un légitime orgueil lorsqu'elle apprit que le roi Louis XIV, ayant fait demander l'intrépide corsaire pour le complimenter, l'avait

nommé capitaine de frégate, en lui confiant le *Jersey*, sur lequel il partit de Dunkerque, pour s'illustrer encore contre les Anglais. Elle mourut âgée de soixante-sept ans, le 3 janvier 1706, dans sa demeure, au bas de la Fosse, et fut inhumée le lendemain à Saint-Nicolas.

IV. — JACQUES CASSARD fut le huitième enfant de Guillaume et de Jeanne Drouard. Son acte de baptême est ainsi conçu :

« Le second jour d'octobre, mil six cent soixante et dix-neuf, a
» esté baptisé dans l'église de Saint-Nicolas de Nantes, par
» moy vicaire d'icelle soussigné, Jacques, nay du dernier jour de
» septembre dernier, du matin, fils d'honorable homme Guillaume
» Cassard, marchand, et d'honorable femme Jeanne Drouard, sa
» femme. A esté parrein maistre Jacques Ferré, greffier des Ré-
» gaires dudit Nantes, et marreine honorable femme Martine Binet,
» femme d'honorable homme Pierre Drouard, marchand, tous
» demeurants à la Fosse, de cette paroisse, fors ledit sieur
» Ferré, qui demeure en la Grande-Rue, paroisse de Saint-
» Denys, tous soussignés :

» *Signé* : Martine Binet du Porteau ; Ferré ; G. Cassard ; P.
» Drouard ; Jan Binet ; J. Le Bordays, vicaire. » *Reg. de 1679,*
fol. 103, verso.

Il paraît étrange qu'un semblable oubli ait si longtemps plané sur cette date, et que, loin de se dissiper, l'erreur au contraire se soit propagée. Aussi craignons-nous quelque mécompte, malgré notre attention, nos recherches soutenues et l'authenticité irrécusable de nos documents. Ceux-ci étaient-ils complets?... Dans l'intervalle de 1669 à 1672 et de 1672 à 1674, Jeanne Drouard n'avait-elle pas mis au monde, hors de la paroisse de Saint-Nicolas, un fils du nom de Jacques?...

Mais l'acte de décès de l'illustre marin, mort, comme l'on sait, détenu au château de Ham, lève tous les doutes et se trouve parfaitement d'accord avec l'acte de naissance. Nous le reproduisons également dans son entier.

« DÉPARTEMENT DE LA SOMME.

Mairie de la ville de Ham.

Arrondissement de Péronne.

Extrait du registre des actes de décès de la paroisse Saint-Martin de Ham, pour l'année 1740.

» Le vingt-deux janvier de la présente année mil sept cent quarante, le corps de Messire Cassard, capitaine des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis, décédé hier au château de cette ville et paroisse, y étant détenu par ordre du roi, âgé d'environ soixante ans, après avoir reçu tous les sacrements de l'Église, a été inhumé par nous curé soussigné, dans l'église, en présence de M. Dutillet, aide-major, et commandant des ville et château, chevalier de Saint-Louis, demeurant en la paroisse de cette ville soussigné, et du sieur Blonsch, lieutenant en la compagnie d'Usar en garnison en ce château, demeurant en cette paroisse. Fait double, le jour et an que dessus. Signé :
» Dutillet ; Blonsch ; Laugeois ; Delobertie, vicaire.

» Pour copie conforme, à Ham, le 9 septembre 1874,

» Le maire, Maurel. »

Maintenant une dernière question.

Où se trouvait la maison dans laquelle Cassard vit le jour ?

Ce logis, situé « au bas de la Fosse, sur le devant d'icelle, consistant en une chambre basse, deux chambres hautes et grenier au dessus », n'existe plus depuis longtemps. Il est donc fort difficile d'en préciser l'emplacement.

Néanmoins ce modeste édifice appartenait à l'histoire de Nantes, bien plus par l'illustration de celui qui y naquit qu'en raison du droit seigneurial auquel était tenu son propriétaire. En effet, les Cassard devaient fournir pour le tir de la quintaine de l'évêque, seigneur haut justicier du fief de la Fosse, l'écusson planté au milieu de la Loire, les lances avec leur fer, une barque et vingt rameurs pour conduire les nouveaux mariés, qui devaient payer chacun quatre deniers, et en plus présenter un saumon frais à

l'évêque. Ceux qui ne voulaient pas se donner en spectacle, ou faire rire à leurs dépens, encouraient une amende de soixante sols.

Voici le texte de l'aveu rendu en 1670 par Guillaume Cassard ; cette pièce inédite trouve naturellement ici sa place.

« Sachent tous presantz et advenir, que ce jour premier de mars mil six cens soixante-dix, avant midy, par devant nous notaires royaulx de la cour de Nantes, soussignez, a comparu le sieur Guillaume Cassard, marchand, demeurant à la Fosse de Nantes, paroisse de Saint-Nicolas, lequel cognoist et confesse estre estager et sujet d'Illustrissime et Révérendissime Gilles de la Baume le Blanc, par la grâce de Dieu et du Saint Siège apostolique, évesque de Nantes, et de luy tenir et relever prochainement à simple obéissance pour toutes rantes charges et debvoirs, scavoir est : un corps de logis sittué au bas de ladite Fosse, sur le devant d'icelle, dans lequel il est demeurant, consistant en une chambre basse, deux chambres hautes et grenier au-dessus, couvert de pierre d'ardoise, bourné d'un costé aux héritiers du feu sieur des Chaumières ⁽¹⁾, bout venelle entre deux, d'autre costé et d'un bout le pavé conduisant au bas de ladite Fosse, et d'autre bout le logis appartenant à la veuve Baron, Pierre Lemerle et sa sœur ⁽²⁾.

» Lequel logis luy serait echeu de la succession de deffunt Jacques Cassard, son père, qui l'aurait acquis judiciairement en la juridiction des reguaires des héritiers bénéficiers de deffunt Yves Pelletier. Plus une neufiesme partie, indivise avec le surplus ap-

(1) L'aveu rendu, le 30 juillet 1683, par le sieur Urbain Triberge et fils, aux droits des héritiers du feu sieur de Chaumières Boux, porte : « maison bournée vers la barrière du Sanitat, et autre logis appartenant aux héritiers du feu sieur de la Pinsonnière Fournier, d'autre vers la porte Saint-Nicolas, autre logis appartenant à Guillaume Cassard ; d'un bout par le devant ladite rue et pavé conduisant de ladite barrière du Sanitat à la porte Saint-Nicolas.

(2) L'aveu de la veuve Baron porte : bourné d'un costé Guillaume Cassard, d'autre costé Yves Pelletier, derrière logis aux héritiers du sieur des Chaumières Boux.

partenant à ses consors héritiers de deffunt Guillaume Heurtin, son oncle, d'un corps de logis, sittué en ladite Fosse, où il seroit déceddé, bourné d'un costé logis appartenant à Michel Heurtin et Jeanne Cassard femme du sieur Bedué, d'autre costé le chemin qui conduit de ladite Fosse au bois de la Tousche, d'un bout par le devant ladite rue et pavé de ladite Fosse, et d'autre bout à Marguerite Missand. »

« Recognoissant que sondit seigneur, à cause de sadite juridiction des reguaires de Nantes, a droit de haute, moyenne et basse justice, droits de lodz et ventes, rachaptz, sous rachaptz, espaves, gallois, deshérénces, successions de batards, droit de quintaine pour être couru sur la rivière de Loire par les nouveaux mariés de ladite Fosse et Bignon Lestard, et tous autres droits de grande seigneurie et supérieure juridiction. Lequel présent adveu ledit Cassard donne à sondit seigneur pour vray et absolu, sauf à y augmenter ou diminuer lorsqu'il luy viendra en cognoissance y avoir obmis quelque chose ou fait quelque erreur. Et pour icelluy présenter à sondit seigneur a nommé et constitué pour son procureur général et spécial M^e, o tout pouvoir, promis, juré, obligé, renoncé, jugé et condampné.

» Fait à ladite Fosse, au tablier de Tallendeau, l'un desdits notaires, lesdits jour et an.

Signé : CASSARD. GARREAU, notaire royal. TALLENDEAU, notaire royal. »

Deux feuilles en parchemin. Au dos est écrit : « Doit l'écusson pour la quintaine, les lances avec leur fer, la barque et 20 rameurs pour conduire ladite barque (1).

Si nous pouvions hasarder une conjecture, nous dirions que la maison de Guillaume Cassard se trouvait entre le Sanitat et la rue de la Verrerie actuelle, près de cette dernière.

(1) Arch. Départ. Aveux rendus à l'évêque de Nantes. *Registre Fosse*.

Vingt pages, pour démontrer que Cassard naquit en 1679, au lieu de 1672 ou 1669, c'est beaucoup trop, pourront dire nos lecteurs, trois ou quatre suffisaient amplement à l'exposé de cet infiniment petit problème. Les pièces publiées nous serviront d'excuse, et surtout la nécessité d'établir sur preuves sérieuses que les écrivains connus et consciencieux que nous réfutons avaient pu se tromper.

Nantes a donné le nom de Cassard à un quai, placé sa statue au dessus du péristyle de la Bourse ; mais, parmi ses historiens et ses chroniqueurs, bien peu ont parlé de lui. Travers ne le nomme pas, Mellinet lui consacre à peine cinq lignes!...

Désireux de réparer cet oubli immérité, nous posons ici, sur notre brave et malheureux compatriote, le premier jalon d'une étude biographique pour laquelle nous avons déjà réuni d'importants documents. Il semble convenable, du reste, que Nantes sache au moins la date exacte de la naissance de l'un de ses plus illustres enfants, et puisse avoir quelques notions sur sa famille.

Au temps où vivait Cassard, les grades ou les emplois de la marine étaient uniquement attribués à la noblesse, qui ne souffrait aucun partage. C'est donc le grandir encore, s'il est possible, que de montrer l'humble condition de laquelle il est sorti pour s'élever aussi haut, par son brillant courage, son mérite essentiellement supérieur, ses qualités éminentes de marin habile et distingué.

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

— Cette étude était sous presse lorsqu'il nous a été permis de prendre connaissance, aux archives du Ministère de la Marine à Paris, d'un dossier intitulé : CASSARD, *Marine*, 12 septembre 1760. Voici l'une des deux pièces qu'il contient :

« Le sieur Cassard, officier de la marine marchande, navigue depuis seize ans. Il a fait quatre campagnes pour le service de

S. M. Il était embarqué sur la frégate la *Blonde*. en qualité de second, dans l'expédition du sieur Thurot, sur la côte d'Irlande, et il a perdu un œil dans le combat qu'a soutenu ledit sieur Thurot. Il avait déjà reçu deux blessures dans un combat sur la frégate la *Therpsicore*. Il est neveu du feu sieur Cassard, capitaine de vaisseau, dont la mémoire est en recommandation dans la marine. Il demande, en considération des services de son oncle, de ceux qu'il a rendus lui-même et de ses blessures, à entrer dans le corps de la marine. Mais, comme l'intention de S. M. n'est pas dans ce moment d'augmenter le nombre des officiers, on propose à S. M. de lui accorder une pension de 400 livres, sur les invalides de la marine, que la médiocrité de sa fortune lui rend nécessaire pour continuer le service. »

Cette pièce porte en annotation : « Bon, 1^{er} septembre 1760. »

La seconde est une copie de la lettre du 12 septembre, par laquelle M. Berryer, ministre de la marine, informe le sieur Cassard de l'obtention de sa pension.

Pour se dire le neveu du capitaine de vaisseau et porter son nom, l'officier dont il s'agit devait être le fils de Pierre Cassard, le seul frère du marin qui ait vécu, et sur le compte duquel nous n'avons jusqu'à présent rencontré aucun détail.

Richer, dans sa *Vie de Cassard* déjà citée, écrit, page 1, que Guillaume « laissa un fils et quatre filles; l'ainée épousa M. Drouard, négociant à Nantes, les trois autres restèrent filles. »

Son assertion peut donc être ainsi rectifiée.

Guillaume laissa sept enfants, deux garçons et cinq filles : Jacques, le célèbre corsaire ; Pierre, qui eut un fils, officier dans la marine marchande, existant en décembre 1774, époque à laquelle il touchait encore sa pension, et très-probablement décédé sans alliance. Les deux filles aînées, Jeanne et Marguerite, se marièrent ; les trois autres, Isabelle, Marie et Renée, moururent célibataires.



UN CHAPITRE

DE L'HISTOIRE DE SAINT-NAZAIRE

DU XV^e AU XVIII^e SIÈCLE

Messieurs,

J'ai eu, il y a quelque temps, la bonne fortune de rencontrer dans les archives de la paroisse de Saint-Nazaire, gracieusement mises à ma disposition par M. le curé, un grand nombre de documents anciens, intéressant l'histoire de la presqu'île guérandaise : sur la demande de plusieurs de mes amis, j'en ai envoyé quelques-uns à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, quelques autres au *Courrier de Saint-Nazaire* ; mais les plus importants sont restés dans mon portefeuille, parce que leur valeur m'auto-risait à vous demander de les insérer dans vos publications ; c'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt pour vous de reprendre tous ces documents dans un travail d'ensemble, d'autant plus que les pièces envoyées au *Courrier de Saint-Nazaire* peuvent être considérées comme à très-peu près inédites, ce journal ne tirant qu'à un petit nombre d'exemplaires et sa collection n'existant, à ma connaissance, dans aucun dépôt public. Quant à celles de la *Revue de Bretagne*, leur publication a suscité des remarques fort intéressantes de plusieurs érudits, et j'ai pu en profiter non-seulement pour rétablir leur texte beaucoup plus exactement, mais aussi pour restituer à plus d'une un état civil défectueux, en sorte qu'ici seulement elles se présenteront revêtues de leurs caractères d'authenticité les plus complets.

Si donc vous voulez bien me le permettre, je vais vous dérouler le chapitre le plus intéressant de mon chartrier : celui qui raconte les luttes opiniâtres soutenues contre Guérande par Saint-Nazaire et les autres cités de la presqu'île, qu'on prétendait forcer à contribuer, malgré la volonté expresse des ducs ou des rois, aux réparations et à l'entretien des fortifications de l'ancienne ville épiscopale. Le premier document que j'aurai l'honneur de vous citer remonte au milieu du XV^e siècle et ce fut le duc Pierre, mari de la vénérable Françoise d'Amboise, qui apposa sa signature au bas du parchemin conservé par le bureau de nos marguilliers ; mais la lutte prit surtout un caractère aigu dans le courant du XVII^e siècle, et c'est pour cette époque en particulier que j'aurai à vous signaler les pièces les plus nombreuses et les plus importantes. J'entre sans plus tarder au cœur de mon sujet.

I

LES ESPAGNOLS A SAINT-NAZAIRE EN 1379.

Une situation topographique exceptionnelle a fait de tout temps de Saint-Nazaire la véritable clef de la rivière de la Loire, et c'est pour cela qu'elle porte aujourd'hui au dessus d'une galère à toutes voiles une clef dans ses armes ; mais en raison même de cette situation, la cité se trouva fréquemment sujette, au moyen âge, aux incursions répétées, soit des pirates, soit des flottes ennemies de la Bretagne ou de la France.

Plusieurs fois ravagée par les Normands à l'époque des invasions scandinaves, elle dut subir pendant les guerres interminables de la féodalité, les menaces et les descentes à main armée des Espagnols et des Anglais, comme elle les subit encore plus tard sous Louis XIII, sous Louis XIV, sous Louis XV et sous le premier empire, et comme elle les subira sans doute dans l'avenir, puisque la frégate prussienne *Augusta* a bien pu mouiller toute une journée en vue de ses batteries pendant la funeste campagne de 1870.

Une vieille chronique rimée que nous ont conservée les bénédictins, raconte en particulier avec de grands détails l'insuccès de la flotte espagnole devant Saint-Nazaire en 1379, peu après la levée du siège de Guérande, tenté en vain par Clisson, qui guerroyait pour le roi Charles contre le duc de Bretagne. Ce vieux français a dans sa naïveté une saveur fort piquante :

Cliczon estoit de l'autre part
Qui regardoit et main et tard
Comme Bretagne peust avoir
Pour les levées en recevoir ;
Il courroit par boays et par lande ;
Moult dolent estoit de Guerrande
Qui estoit ja hors de sa main.
Et contre lui et soir et main,
Baaz, Saint-Nezaire, l'isle Rancoët
Et tout le pais à l'endroit
Au duc s'estoint tretouz randuz
Ils faisoient très-bien leur deubz...
.....
Pendant cela vindrent galées (galères)
En moult grand nombre appareillées
De par le roi gaigner Bretagne ;
Estoient tretous venu d'Espaigne ;
Lors Cliczon à Nantes estoit
Et assemblée de gens faisoit
Pour Guerrande aler destrure
Qu'à lui obéir n'avoit cure ;
Et jura un fort serement
Qu'il la destruiroyt vroyment
Pour ce qu'el ne se vouloit randre
A Nantes fist engins descendre...

Et pour plus de sûreté, la flotte espagnole, qui avait abordé au Croisic, reçut l'ordre du roi d'aller mettre le siège devant Guérande, où le connétable devait bientôt rejoindre ses soldats. Le duc de Bretagne était à Vannes lorsqu'il apprit cette nouvelle :

Le duc à Vennes lors estoit
Qui Guerrandois bien confortoit
Et leur mandoit de jour en jour
Comme bon prince et bon seignour
Que de certain les secourroit
Dedans trois jours ou il mourroit...

Sur cet avis, le siège fut aussitôt levé; mais

Les Espaigneux n'osèrent pas
Descendre à Saillé ne a Baaz
Ains alèrent à Saint-Nezaire ;
Trop plains estoient de vaine gloire.
Là trouvèrent, comme que fust,
Le capitaine Jehan d'Ust ⁽¹⁾,
Qui leur offrit grantz courtoisies
En faiz d'armes de toutes guises.
Le fort avoit envitaillé
Et moult très-bien embataillé
Pour le recepvre à lie chère ;
Et si avoit mis la bannière
Du duc en hault sur le chastel.
L'estat dedans estoit moult bel ;
Car canons et artillerie
Bonnes gens d'armes tretous de trie
Qui estoient aspres et delivres
Avoit dedans et assez vivres,
L'Amiraut lors va envoyer —
Jusqu'au chasteau un escuier
Pour suplier a Jehan d'Ust
Courtoisement que il li pleust
Retenir là ceul escuier
Et aux galées envoyer
Un gentilhomme parler à li ;
Jehan de rien n'en a failli ;
Ains envoya jusqu' ès galées
Du chasteau Jehan de Henlées ⁽²⁾.

L'écuyer espagnol n'était rien moins qu'un espion de l'amiral, et Jehan d'Ust s'en était aperçu; mais comme il ne craignait rien, il renvoya très-courtoisement cette sorte d'otage, au retour de Henlées, qui revint sans avoir rien conclu, et l'écuyer retourna faire son rapport, qui fit perdre l'envie aux Espagnols d'attaquer Saint-Nazaire;

(1) Le manoir d'Ust était situé près de Saint-André-des-Eaux. La famille d'Ust était en grande considération à la cour des ducs, et nous publierons plus tard un certain nombre de documents qui la concernent.

(2) On dit aujourd'hui Henleix; c'est un nom breton dont le radical indique presque certainement le passage d'une voie romaine. La famille de Henleix, dont le manoir était situé près du phare actuel du Commerce était la plus puissante de la paroisse, comme celle d'Ust à Saint-André. Nous aurons aussi occasion de publier des documents intéressants sur le fief de Henleix et sur ses possesseurs.

... Il sot bien dire l'ordennance
Du fort et toute la deffence,
Et dit bien que viande preste
N'estoit pas de prendre tel beste;
Comme dedans estoit enclose :
Ce luy sembloit diverse chose.
Tantost que l'amiraut ouït
Ce que l'escuier li ot dit,
Les gallées o leurs pannonns
Fist esloigner pour les canons :
Et envoya jusques à Nantes
Deux des galées les plus parentes
Pour montrer qu'ils estoient venuz :
Si estoient ils pouvres et nuz
Chetiffs et las et affamez
Et n'estoient pas de tous armez... (1).

Cependant trois cents Espagnols s'étant hasardés à faire une descente, Guillaume du Chastel à la tête de seize Bretons seulement marcha contre eux, en tua plusieurs et mit le reste en fuite. Les fuyards portèrent l'alarme dans toute la flotte, ce qui obligea l'amiral de remettre à la voïe et d'aller tenter fortune ailleurs. Il vogua du côté de Rhuy, ajoute Dom Lobineau, qui a minutieusement analysé la vieille chronique, et il fit débarquer cinquante-cinq hommes ; mais Jean de Malestroït, avec environ dix lances, ne leur donna pas le temps de faire beaucoup de désordre ; « il en tua trente-trois et fit les autres prisonniers. Après un second échec, les Espagnols n'osèrent plus faire de descentes en Bretagne et s'en retournèrent chargés de confusion (2). »

II

PIERRE II ET ANNE DE BRETAGNE.

Pour se défendre ainsi contre les attaques venues de la mer, les habitants de Saint-Nazaire étaient obligés de faire constam-

(1) Voyez les preuves de l'*Histoire de Bretagne* de Dom Lobineau et le supplément à la chronique de Du Guesclin, par Cuvelier, aux *Documents inédits sur l'Histoire de France* (II, 524-535.) — Cette chronique rimée porte pour titre : *C'est le livre du bon Jehan duc de Bretagne*. Les deux leçons de Dom Lobineau et de la collection des *Doc. inéd.* ne diffèrent guère que par l'orthographe. Nous les avons confondues.

(2) Dom Lobineau, *Histoire de Bretagne*, I. 426.

ment le guet sur la côte, d'armer des archers, d'entretenir les murailles et les engins de guerre du château, en un mot de supporter des charges extraordinaires qui contribuaient à la défense générale du pays. Or, Guérande était la plus forte place de toute la presqu'île ; et à ce titre les Guérandais avaient depuis longtemps obtenu des ducs le concours de toutes les cités voisines à la construction et à la réparation de leurs murailles, au curage de leurs douves et à toutes les dépenses concernant leurs fortifications. Saint-Nazaire, qui devait se défendre de ses propres deniers, trouva bientôt ce concours très-onéreux ; et en récompense de tous les sacrifices faits par ses habitants pour protéger l'entrée de la rivière, des privilèges leur furent successivement octroyés, parmi lesquels les principaux furent l'exemption de la contribution aux réparations des murailles de Guérande et celle du droit général sur les vins pour leur entrée dans la province, droit connu sous le nom de devoir de billot. Mais les chartes octroyées par les ducs et par les rois pour consacrer et maintenir ces privilèges, n'étaient pas toujours respectées par les fermiers d'impôts à leur entrée en charge ; et lorsque ces privilèges avaient été suspendus provisoirement dans des circonstances très-particulières et pour des cas spéciaux, les fermiers ou receveurs n'avaient garde de se rappeler ensuite les concessions primitives ; de là une foule de procès en abus de pouvoir et des instances perpétuelles pour obtenir de l'autorité ducale ou royale, la confirmation des lettres de décharge.

Voici d'abord une charte du duc Pierre II, écrite en caractères gothiques sur parchemin et datée du 24 novembre 1454. C'est la première que nous ayons retrouvée, mais non pas la première octroyée par les ducs, soit par Pierre lui-même, soit par ses prédécesseurs, ainsi que le constate l'un des considérants de la maintenue du privilège.

Nous avons complété, pour sa plus facile intelligence, les abréviations nombreuses que présentent presque tous les mots, et qui en rendent la lecture assez pénible pour ceux qui ne sont pas initiés aux mystères des chancelleries du XV^e siècle ; mais l'orthographe des mots entiers a été scrupuleusement respectée.

« Pierre, par la grâce de Dieu, duc de Bretagne, comte de Montfort et de Richemont, à noz sén(éch)aulx, alloez, p(ré)vost et procure(ur) de Nantes, noz capp(itai)ne, sén(éch)al, alloé et p(ro)cure(ur) de Guérande, receve(ur) et miseur de den(iers) ordonnez à la répa(ra)t(i)on dudit lieu et à ch(ac)un de vous, salut. — Receu avo(n)s la supplicat(i)on et humble requeste à nous f(ai)te de la p(ar)t de nos pau(v)res hom(m)es et subjez les habitans de la p(a)roesse de Sainct-Nezere, expos(an)s q(ue) néantm(oin)s q(u'i)lz ne soient aucu(n)em(en)t subgez à la g(a)rde et repa(ra)t(i)on de n(ot)re d(ite) ville de Guérande, et q(ue) ès temps de guerre ne aultrement ilz n'ayent jamais eu recueill ne eu refuge à icelle, — comb(ie)n q(ue) p(ar) aucun temps, po(u)r les émine(n)s p(ér)ilz de guerre qui estoi(e)nt pour lors pour la urgente nécessité de répa(ra)t(i)on qui estoit à faire, par n(ot)re ordon(nan)ce et command(ement), ils avoient contribuez à la d(ite) repa(ra)t(i)on *et avoient obtenu de nos p(ré)décèsse(ur)s l(ett)re de non p(ré)jud(i)ce et de non l'at(ri)buez à consé- quence ne co(n)tinuat(i)on sur eulx*, — et mesm(es) q(ue) p(ar) nos ordon(nan)ces les(dits) supplians font souventes fois le guey à costé de la mer po(ur) g(a)rder la descente des Angloys noz anciens eunemis, — et aussi q(ue) (pour) résister à le(urs) inva- s(ions), p(ar) nosd(ites) ordon(nan)ces nosd(its) supplia(n)s ont la ch(a)rge de mett(re) en app(a)r(e)ill d'armes six arch(e)rs en lad(ite) p(ar)roesse, et d'abondant sont contrains à e(u)lx mett(re) en app(a)r(e)ill d'armes po(ur) résister à nosd(it)s ancie(n)s enemis ; — de p(ré)sent, vous, nosd(its) capp(itai)ne, receve(ur) et mise(ur) des den(iers) ordonnez à la répa(ra)t(i)on de n(ot)re d(ite) ville, voulez et efforcez les contraindre et compeller à paier soubz ombre et coule(ur) de la répa(ra)t(i)on d'icelle, le nù(m)b(re) de quarante livres monn(ayées) p(ar) ch(ac)un an, quell(es) chos(es) le(ur)s sont de grant ch(a)rge, préiudice et d(om)aige, — *et q(ue) obstant les ch(a)rges et ch(ac)unes des(su)sd(ites), mieulx le(ur) vouldroit laisser lad(ite) p(ar)oese et s'en aller ailleurs vivre, q(ue) demourer subgez et con(tri)butifs à lad(ite) répa(ra)- tion*, — nous supplians sur ce le(ur) pourveoir de convenable

remède, très-humblement le requérant. — *Po(ur) ce est-il q(ue) Nous, lesd(ites) choses considérées, ne voula(n)t contraindre nosd(its) subjets à la con(tri)but(i)on perpétuelle de la répa(ra)-t(i)on de n(ot)re d(ite) ville ; — considéré mesm(e) q(ue) en temps de guerre, ils n'y ont nul reffuge à e(u)lx ne à leurs h(ie)ns, ne la con(tri)but(i)on que ce temps passez ilz y ont f(ai)te le(ur) est(re) tirée à conséquence, ainçois les enfranchir et descharger ; — Et mesm(e) à la requeste de n(ot)re très chère et très amée seur et compaigne la duchesse qui de ce nous a supplié et requis, — de l'avis et délibérat(i)on de n(ot)re conseil, — en déclarant sur ce n(ot)re intention, la descharge de n(ot)re conscience et po(ur) autr(e)s caus(e)s à ce nous mouvans ; avons ordonné et ordon(n)ons par ces p(rése)ntes q(ue) nosd(its) supplians ne paient ne ne cont(ri)buent doresnavant à la d(it)e répa(ra)t(i)on, en aucu(n)e mani(ère) ; et les enfranchissons et quittons p(ar) cesdi(ites) p(rése)ntes, en deffendant et deffendons à nosd(its) capp(itain)e, receve(ur), p(ro)cure(ur), contrerolle(ur) et mise(ur), p(rése)nt et avenir des den(iers) ordonnez à la répa(r)ation de n(ot)re d(ite) ville dud(it) lieu de Guérande et à ch(ac)un en son temps de non les y contraind(r)e ne compeller et de non aucu(n)e chose le(ur) en dema(n)der ne faire paier au temps avenir, quelq(ue) chose qu'ils en ayent païé ès temps passé ou q(ue) à telle cause ilz aient été estaillez ou imposez. — Et si aucune chose en doivent, le le(ur) avons remis et quitté, remettons et quittons p(ar) ces p(rése)ntes en pitié et en aumosne, en vous mandant et mandons, et à ch(ac)un de vous, de ceste n(ot)re p(rése)nte grâce, et du contenu et effect de ces p(rése)ntes q(ue) vous facié souffrir et laissié jouir et user nosd(its) supplians plainem(en)t et paisiblem(en)t, cessans touz empeschem(en)s à ce contraires. — Car ainsi le voulons et nous plaist, nonobstant q(ue)lq(ue)conq(ue)s l(ett)res impétrées données ou à donner, quelles si aucunes sont, cassons et annullons et voulons est(re) de nul effect à ce contraires ou déroatoires. — Donné en n(ot)re ville de Vannes, le xxviii^e jour de novembre, l'an mil quatre c(ent) cinquante-quatre. — (ajouté) — Et voullons que plaine foy*

soit adjoustée aux vidimus d'icelles soubz scel autantique comme au p(rése)nt original donné comme dessus. — Pierre ✕. — Par le duc, de son commande(me)nt, — E. de Boitiés ⁽¹⁾. »

Ces lettres sont caractéristiques. Elles nous montrent Saint-Nazaire en lutte ouverte avec Guérande, et obérée à ce point par sa propre défense que s'il fallait encore être « contributif » à quarante livres monnayées pour la réparation des fortifications de l'ancienne cité épiscopale, mieux vaudrait aux paroissiens de Saint-Nazaire quitter leur sol natal et s'en aller vivre ailleurs. Grâce à la bienveillante intervention de la bonne et sainte duchesse François d'Amboise, de vénérable mémoire, ils obtinrent enfin gain de cause. Mais hélas ! ce ne fut pas pour longue durée. Quarante ans ne s'étaient pas encore écoulés que les Guérandais leur enjoignirent de venir « bécher ès douves » de leurs remparts. Il fallut des lettres formelles de la jeune duchesse Anne, bientôt fiancée à Maximilien d'Autriche, pour les délivrer de cette obsession.

« Anne, par la grâce de Dieu, duchesse de Bretagne, comtesse de Montfort, de Richemont, d'Estampes et de Vertus, à tous ceulx qui ces p(rése)ntes l(ett)res verront, salut. — De la part de noz subgectz les parroessiens manans et habitans de la p(a)roisse de Saint-Nazaire, nous a esté humblement remonstré que dès le xxiii^e jour de novemòre l'an que dit fut mil iiij^e cinquante et quatre, feu n(ot)re très cher et très amé fr(ère) et oncle le duc Pierre, que Dieu absoulle, par ses l(ett)res et mandem(en)s patens et pour les causes y contenues, franchist et exempta nosd(its) subgectz de toute contribution et ordonn(en)ce qui p(er) noz capitaine et officiers de Guerrande eust peu pour le temps lors avenir avoir esté faicte sur nosd(it)s subgectz pour la répa(ra)cion

⁽¹⁾ Ce de Boitiés est très-probablement l'un des ancêtres de M. de Bouëtiez de Kerorguen, l'avocat lorientais, auteur des *Recherches sur les États de Bretagne* (Paris, Dumoulin, 1875, 2 vol. in-8°), dont les archives de famille remontent jusqu'à un secrétaire du duc François II.

et emparement ⁽¹⁾ de n(ot)re dite ville, ainsi que apert par ung vidimus dudit mandeme(n)t fait par n(ot)re court de Guerrande le vingt et deu(xièm)e jour d'avril de l'an cinquante huict, passé dev(ant)..., et seellé du seau des actes de n(ot)re d(ite) court, duquel vidimus nosdictz subgeetz ont aparu a suffire, — et que, de la dicte franchise nosd(ietz) subgetz depuis ledit temps ont toujours jouy jusques apuis naguères que noz capitaine et officiers dudit lieu de Guerrande les ont voulu contraindre à venir réparer les fosses et les douves de n(ot)re d(ite) ville, et contribuer aux mises de la réparacion d'icelle, quelle chose leur ceré à grand préjudice et domaige, — obstant mesmes les grandes pilleries et oppressions qu'ilz ont eu et soustenu durant ceste dernière guerre, par les Aulonnayes ⁽²⁾ qui vindrent par mer à l'entrée de la rivière de Loire, et aussy les grandes charges qu'ilz ont p(rése)ntement à porter, tant à la souldé de leurs francs archers que au(tr)es subcides, — nous supplians qu'il nous plaise sur ce leur pourveoir de remède convenable, humblement nous le requérant. — Pour quoy, nous, les dietes choses considérées, voullant ensui(v)r(e) le bon voulloir et intention de n(ot)re dit oncle, et pour autres causes à ce nous mouvans, avons aujourd'huy par délibéra(tion) de n(ot)re conseil, confirmé, loué et aprouvé, confirmons louons et aprouvons ladite franchise; voullans et voullons qu'ilz en jouissent plainement et paisiblement au désir d'icelle, et de ce voullons que nosdictz subgeetz puissent jouir et leurs successeurs après eux, chacun en son temps. — CY DONNONS EN MANDEMENT à noz capitaine, sénéchal, alloué, lieuten(ant), procureur, contrôleur, receveur et (mi)seur de notre dite ville de Guerrande de présent, à ceulx qui pour le temps avenir le seront et à chacun en droit soi, si comme à lui apartiendra, de cette présente franchise faire souffrir, jouir et user nosd(its) subgetz ainsi qu'ilz

(1) Nous avons lu par erreur empavement, lorsque nous publiâmes cette chartre dans la *Revue de Bretagne*. Ce mot n'existe pas dans le vocabulaire de l'époque. Il faut lire emparement, ce qui constitue un sens tout différent, car il s'agit non pas de *pavés*, mais d'additions aux *remparts*.

(2) Peut-être les habitants d'Olonne, près les Sables d'Olonne (Vendée).

ont par cy devant fait au moien de la d(ite) franchise de n(ot)re d(it) oncle, sans les contraindre et compeller d'aller ne envoyer à la d(it)e réparacion ne y contribuer en mise ne aucune manière. — Cy gardez que en ce n'ait faulte, — car c'est notre plaisir, — et voullons que au vidimus de ces p(rése)ntes retenu soubz scel des actes de n(ot)re conseil ou de nos cours, plaine foi soit ajoustée comme à ce p(rése)nt. — Donné en n(ot)re ville de Rennes, le xxvii^e jour de Janvier l'an mil iiije iiijxx neuff (1489). — ANNE, — Par la duchesse, de son commandement. — G. Richart. »

Il est à remarquer que ce document, daté du 28 janvier 1489, doit être effectivement, d'après la supputation chronologique actuelle, reporté à l'année 1490. En effet, on ne commençait alors l'année qu'à la solennité de Pâques, qui n'arriva que deux mois plus tard. Ces lettres d'Anne de Bretagne étaient très-explicites ; néanmoins elles ne calmèrent pas l'insatiable avidité des Guérandais, qui taxèrent de nouveau les gens de Saint-Nazaire l'année suivante. On eut de nouveau recours à la duchesse ; mais il paraît que le curage des douves guérandaises était devenu une affaire de sécurité publique pour toute la presqu'île, car cette fois les prétentions de l'antique cité furent admises, mais pour ce cas particulier seulement et « sans tirer à conséquence ». Les nouvelles lettres de la duchesse Anne sont curieuses en ce sens qu'elles nous ont amené à la recherche de la solution d'un problème de chancellerie assez inattendu, que nous exposerons après les avoir reproduites :

« Maximilian et Anne, par la grâce de Dieu roy et royne des Romains, ducs de Bretagne, etc. A tous ceulx qui ces p(rése)ntes l(ett)res verront, salut. — De la part de nos subgeetz les paroessiens contributifs à fouaige de la paroesse de Saint-Nazaire, nous a esté remonstré que autrefois, par nos prédécesseurs, ils ont esté franchiz et exemptez d'aller bécher ès douves de n(ot)re ville de Guerrande, et que dempuis avons confirmé la d(ite) franchise ; et néantm(oin)s n(ot)re capitaine de Guerrande veult et s'efforce les contraindre à bécher esd(ites) douves, qui le(ur

tourneroit à très grant préjudice et domaige. — Nous supliant qu'il nous plaise sur ce leur po(ur)voir de remède convenable, très humblement nous le requérant. — *Pour quoy, nous*, les d(ites) choses considérées, voullant nosd(its) subgectz maintenir et entretenir en leurs libertez et franchises, et pour autres causes à ce nous mouvans, voullons et ordonnons par ces p(rése)ntes que, quelque contrainte qui soit ou puisse estre faicte à nos d(its) subgects d'aller à la d(it)e béche, soit po(ur) ce p(rése)nt affaire seulement, sans ce que en l'avenir il leur puisse porter aucun préjudice, ne que n(ot)re d(it) capitaine ne autres le puissent attirer à aucune conséquence. Et po(ur) valloir à nosd(its) subgectz le(ur)s avons baillé ce par nos p(rése)ntes l(ett)res. — Car c'est n(ot)re plaisir. — Donné en n(ot)re ville de Rennes soubz les seign et scel de nous. — Anne — le xix^e jour de avril l'an mil iiij c iiijxx (1480). — Par la royne, en son conseil — G. Richart. »

Le problème consiste dans la recherche de la date exacte de cette pièce, qui est parfaitement authentique et ne permet pas de lire autre chose que mil iiij cent iiij vingt. Elle doit cependant dater, d'après notre supputation chronologique actuelle, de 1491. En effet, on sait, d'après des documents irrécusables, qu'Anne de Bretagne, née à Nantes le 25 janvier 1477 (style actuel), ne devint duchesse qu'à la mort de son père, le duc François II, le 9 septembre 1488. Elle fut ensuite fiancée à Maximilien d'Autriche qu'elle épousa par procureur à Rennes le 19 décembre 1490, et son mariage définitif avec le roi de France, Charles VIII, fut célébré le 6 décembre 1491. Par conséquent, le document qui précède ne peut absolument trouver place qu'entre ces deux dernières dates; et puisqu'il est du 19 avril, Pâques se trouvant en 1491 le 5 avril, il ne peut être daté d'après la manière dont nous supputons le temps aujourd'hui que du 5 avril 1491.

Voici comment M. Arthur de la Borderie, à qui nous avons soumis le problème, nous explique très-judicieusement l'erreur du secrétaire de la chancellerie ducale. La charte avait été rédigée très-peu de temps avant Pâques, probablement dans les derniers

jours du mois de mars, car on remarque deux encres très-différentes, l'une très-noire et l'autre presque blanche dans son expédition. Or, l'encre noire qui forme le corps de la pièce avait laissé en blanc la date du mois et n'avait écrit pour l'année que mil iiij c iiijxx, parce que, Pâques étant proche, on ne savait pas encore s'il faudrait ajouter *dix* ou *unze*. Au moment de sceller la pièce, le secrétaire de la chancellerie, G. Richart, la signa, remplit le blanc de la date du mois, ajouta le visa des mots interlinés, en un mot paracheva la pièce, mais il ne remarqua pas que le millésime de l'année était incomplet et le laissa tel quel. Cet oubli est d'autant plus curieux à noter qu'un grand nombre de documents officiels qui se réfèrent à notre charte et que nous aurons à citer plus tard lui donnent tous la date de 1480. On s'est borné à la copier servilement, sans s'apercevoir qu'Anne de Bretagne n'était pas duchesse à cette époque.

III

LOUIS XII ET HENRI IV.

Les missives d'Anne de Bretagne ne furent bientôt plus suffisantes. Vers l'année 1507, maître Antoine Force, fermier des impôts ordonnés pour les réparations des murailles de Guérande, intenta un interminable procès à Jehan Halgan et à plusieurs autres habitants de Saint-Nazaire, qui se retranchaient derrière leur privilège. On remonta jusqu'au roi Louis XII, second mari de la duchesse Anne; et *le Père du peuple*, pendant un voyage à Nantes en 1507, coupa court à toutes ces difficultés en les renvoyant en dernier ressort devant le sénéchal de Guérande, par les lettres suivantes, qui présentent un fort curieux tableau de la procédure de cette époque:

« LOYS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DUC DE BRETAGNE, à noz séneshal, alloué et lieutenant de Guérande, *salut*.
— De la part de noz subgectz les paroissiens manans et habi-

tans de la paroisse de Saint-Nazaire, nous a esté en suppliant exposé que, combien que le vingt-huictiesme jour de novembre de l'an que dit fut mil quatre cens cinquante-quatre, leur ait esté octroïé et concédé par feu prince de bonne mémoire le duc Pierre, ainsi que appert par son mandement de date prédite, exemption liberté et franchise de toutes contributions et subcides de réparations de villes et chasteaux ; — Quelles exemptions et franchises nostre très-chère et très-amée compaignie la royne a depuis par ses mandemens confirmé, ainsi que appert par iceulx, — En vertu des quelles franchises ils sont demourez francs et exemps du devoir de billot ordonné pour les dites réparations, et en ont esté et sont en possession sans débat, fors puis peu de temps ença, que Maistre *Anthoine Force*, se disant fermier dudit billot mist en procez ung nommé *Jehan Halgan* et autres plusieurs de ladite paroisse en la demande dudit devoir de billot ; — Qu'ils esplectèrent tant et tellement par ladite court de Guérande, que fut dit et déclaré par lesdits productz tant enquestes que lettres contre ledit *Force* audit nom qu'ils devoient demourer francs exemps et quittes dudit devoir ; — Quelle sentence passa en euvre de juge. — Est-il que néantmoins ce que dessus, *Bertran Charays* et *Jehan Sorel* se disans soubzfermiers de *Jehan Pineau*, fermier général dudit devoir de billot, dudit terrouer de Guérande où est située ladite paroisse, ont mis en action ung nommé *Julien Hervé* en la demande dudit devoir de billot, supposant qu'il avoit vin par détail en ladite paroisse ; — Quel en empeschant respondre à ses faiets excepta de la sentence donnée contre ledit *Sorel*, fermier susdit ; — Quelle exception ne fut receue du lieutenant de nostre dite court de Guérande ; — De quoy ledit *Hervé* appella, — quelle appellation alla devant l'alloué dudit lieu. — Et au terme assigné à estre procédé à la décision dudit appel devant ledit alloué se trouva un nommé *Julien Paulmier*, procureur du corps politique, qui voulut et demanda estre à la conduicte de ladite matière pour ledit *Hervé*, disant quelle touchoit l'intérêt d'icelle paroisse, pourtant que le privilège a esté octroïé à tous vendans vin de ladite

parroisse, que contrarièrent lesdits soubz fermiers. — Dont fut réservé faire raison entre parties. — Ce néantmoins s'efforcèrent contraindre icelluy *Hervé* à suyvre le procès. — Et ce voiant le procureur desdits parroessiens bailla plègement contre iceulx soubz fermiers de non conduire le procès contre ledit *Hervé* jùdisens de leur plédoyé. — Auquel plègement raisonnèrent leurs dits privilèges, au débat desquelles raisons fut figuré jugement en advis qu'il demoura en garde de court, qui y est encores à présent. — Par le moïen duquel procès se peult trouver grant longueur au domaige desdits parroissiens. — Nous supplians qu'il nous plaise sur ce leur pourveoir de remède convenable, très-humblement le nous requérant. — Pour quoy, Nous, lesdites choses considérées, voullant ausdits supplians en ce subvenir, aider, et iceulx en leurs droitz, libertez et franchises estre préserverez et gardez, *vous mandons* et commandons et à chacun de vous, en commettant, si mestier est, icelles matières congnoistre sentencier et déterminer par briefz jours et termes compettans, sans avoir esgard à assignation de pletz généraulx, juduces, privilèiges de menées, ceix remuz de juridiction, retroict de barre, ne autres termes ordinaires quelzconques, et au parsus, parties appellées et ouyes, selon qui vous apparoistra, faire et donner sur le contenu cy dessus telles provisions que voyrez de raison appartenir. — Car ce nous plaist. — Donné à Nantes, ce xxij^e jour de mars l'an de grâce mil cinq cens sept, et de notre règne le dix^e. — Par le roy et duc, et à relation de son conseil. —
DE LANVAULX. »

Nous n'avons pas retrouvé la sentence rendue définitivement ; mais il y a lieu de croire qu'elle fut conforme aux vœux des habitants de Saint-Nazaire et qu'elle les assura d'une manière assez durable dans leurs privilèges, car les parchemins que nous avons recueillis dans les vieux cartons de la paroisse, précieusement attachés ensemble à une époque très-éloignée par les lacs de soie verte et rouge des sceaux royaux, ne nous indiquent aucune trace de lutte entre les deux cités jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Nous

savons seulement que les ports et havre de Saint-Nazaire furent soumis par un édit royal daté de Troyes, le 29 mars 1564, à la juridiction du siège de Guérande ; mais cela ne portait aucune atteinte à leurs franchises au point de vue des contributions. A la fin du XV^e siècle, toute la presqu'île se ressentit violemment des guerres civiles de la Ligue qui bouleversèrent le pays. Saint-Nazaire, qui avait embrassé le parti des ligueurs, fut pris d'assaut en octobre 1586, par La Tremblaye, qui, ayant fait trancher la tête du capitaine du Château, l'envoya dans un sac à Rennes pour la présenter au prince de Dombes. En 1589, la flotte espagnole vint aider les Ligueurs à se maintenir dans la cité qu'ils avaient reprise ; et plusieurs années après l'abjuration d'Henri IV et son couronnement, la contrée subissait encore l'influence des agitations que maintenait en Bretagne le duc de Mercœur. Les documents originaux qui constataient leurs privilèges ayant été égarés pendant les troubles et les alertes, les paroissiens de Saint-Nazaire jugèrent prudent de profiter du voyage que fit Henri IV à Nantes en 1598 pour en obtenir une dernière confirmation déjà concédée par Henri III. Le roi la leur accorda volontiers :

« Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous p(rése)ns et à venir, salut. — Sçavoir faisons nous avoir receu humble supplica(ti)on de nos chers et bien amez les manans et habitans de la paroisse de Saint-Nazaire, en n(ot)re pais de Bretagne, contenant que dès le xxiiij^e novembre mil quatre cens cinquante-quatre, feu de bonne mémoire le duc Pierre, par ses l(ett)res et mandemens et pour les causes y contenues, les avoit affranchiz et exemptez d'assister et contribuer aux répara(ti)ons de n(ot)re ville et c(has)teau de Guerrande, ce qui leur avoit esté continué et confirmé par nos prédécesseurs roys successivement, mesmes par le feu roy dernier décédé n(ot)re très-honoré s(ei)g(neu)r et frère. — Au moyen de quoy ilz auroient bien et deuement jouy et usé des d(its) privilèges et en jouissent encores du pré(se)nt. — Toutefois par ce qu'ilz n'ont esté par nous confirmez ; aussy que pendant les troubles les confirma(ti)ons qu'ilz avoient obtenu d'iceux de nos d(its) prédécesseurs

ont esté perdus et adhirez avecq au(tr)es leurs tiltres et pappiers, ocaſion de quoy ils n'en pourroient f(ai)re apparoir, ils doubtent qu'à p(ré)ſent on les voullut empescher en la jouiſſance d'iceux, nous ſupliant et réquérant ſur ce leur pourveoir. — *Pourquoy nous*, ces choſes conſidérées, deſirant maintenir leſd(its) expoſans en leurs privilèges, franchises et libertez, *Avons* auſd(its) expoſans continué et confirmé et de n(ot)re grâce ſp(é)c(i)ale, plaine poiſſance et auth(orité) royale, continuons et confirmons tous ou ch(ac)uns leſd(its) privilèges, franchises et immunitéz; et iceux de nouveau autant que beſoing eſt ou ſeroit, donné et octroyé, donnons et octroyons par ces p(ré)ſentes pour en jouir par eux ou leurs ſucceſſeurs plainement, paiſiblement et perpétuellement, tout ainſy et par la meſme forme et manière qu'ilz et leurs prédéceſſeurs en ont cy devant bien et deuement jouy et uſé, jouiſſent et uſent encores du p(ré)ſent. — *Cy donnons en mandement* au ſénéſchal de Guerrande, à ſon lieutenant et à tous noz juſticiers et officiers qu'il appartiendra, que de nos p(ré)ſentes continua(ti)on et confirma(ti)on et contenu d'icelles ils facent leſd(its) expoſans et leurs ſucceſſeurs jouir et user plainement, paiſiblement et perpétuellement, ceſſans et faiſans ceſſer tous troubles et empeschemens à ce contraires, nonobſtant que leſd(its) ſupplians ne rapportent les confirma(ti)ons de noſd(its) prédéceſſeurs, perdues et adhirées ⁽¹⁾ comme dit eſt, que ne leur voullons nuire ne préjudicier, ainſ les avons relevez et rele-vons de n(ot)re meſme poiſſance et auth(orité) que deſſus. — Car tel eſt n(ot)re plaiſir. — Et afin que ce ſoit choſe ferme et ſtable à tousjours, nous avons faict mettre n(ot)re ſcel à ces d(ites) p(ré)ſentes, ſauf en au(tr)es choſes n(ot)re droit et l'autrui en toutes. — Donné à Nantes au mois de avril l'an de grâce mil cinq cens quatre vingt dix huit et de notre règne le neufviesme. — Par le roy en ſon conſeil, DE VERTOU. — Et à côté: *Viſa contentor*, BOUCHERY. » — Et ſcellées du grand ſceau en lacs de ſoie rouge et verte.

(1) Il paraîtrait que les anciens parchemins perdus pendant la Ligue furent bientôt retrouvés, puisque nous les possédons aujourd'hui.

IV

LOUIS XIII ET LE MARÉCHAL DE THÉMINES.

L'avènement de Richelieu en 1624 fut salué avec bonheur par les habitants de Saint-Nazaire : car au moment même où le cardinal prenait en main les rênes du gouvernement, les calvinistes venaient d'essayer de prendre de force leur château, qu'ils avaient énergiquement défendu ; et l'on espérait que le nouveau ministre mènerait vigoureusement la campagne contre la faction huguenote, qui menaçait d'établir une république sur tout le littoral de l'ouest au sud de la Loire. On sait comment le siège et la prise de la Rochelle terminèrent en 1628 cette lutte sanglante, qui maintint pendant plusieurs années toute la côte sous les armes, car la flotte anglaise, appuyant les calvinistes, se présentait à chaque instant pour jeter le trouble sur les points restés fidèles. Louis XIII vint en personne commander ses soldats, et lors de son voyage à Nantes, au mois d'août 1626, les paroissiens de Saint-Nazaire, qui commençaient à prendre l'habitude de mettre à profit pour eux tous les voyages royaux dans la province, résolurent de ne pas laisser passer cette occasion de représenter leurs services pénibles de gardes-côtes, leur résistance inébranlable contre les attaques de l'hérésie, leur fidélité à toute épreuve au roi et leurs griefs contre les perpétuelles exigences de Guérande. Louis XIII ne put refuser à d'aussi vaillants défenseurs de sa cause la confirmation de leurs anciennes franchises et leur octroya de nouvelles lettres patentes :

« Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navare à tous présants et advenir, salut. — Nos chers et bien amés les manants et habitt(ans) de la paroisse de Saint-Nazaire en n(ot)re pays de Bretagne nous ont fait remonstrer que pour bonnes et grandes considéra(ti)ons, le duc Pierre d'heureuse mémoire, en l'année 1454, leur auroit octroyé plusieurs beaux et grands privi-

lèges franchises et immunité qui leur auroient esté continuez et confirmez par nos prédécesseurs roys successivement, mesmes par le feu roy nostre très honoré seigneur et père, ainsy qu'il nous est aparû par les dites lettres de confirmation et autres pièces cy-attachées soubz le contrescel de notre chancellerye, requérant qu'il nous pleust leur vouloir octroyer nos lettres de confirmation sur ce nécessaires. — *A ces causes* désirant traicter favorablement les exposans et les maintenir en leurs d(its) privilèges franchises et libertez, *Avons* auxdictz exposans, de nos graces spéciales, plaine puissance et autorité royale, continué et confirmé, continuons et confirmons par ces présentes, tous et chascuns les dictz privilèges franchises et immunité, pour en jouir et user par eux et leurs successeurs tout ainsy qu'ils ont cy-devant et bien et deument joui et usé, jouissent et usent encore de présent, — *Cy donnons en Mandement* au sénéchal de Guérande ou son lieutenant et tous nos justiciers et officiers qu'il appartiendra que de nos présans continuation, confirmation et contenu cy dessus ils fassent lesd(its) exposans et leurs successeurs jouir et user plainement, paisiblement et perpétuellement, cessans et faisant cesser tous trouble et empeschemens au contraires. — Car tel est n(ot)re plaisir. — Et afin que ce soit chose ferme et stable à tousjours, nous avons fait mettre nostre scel à ces dites présentes, sauf en au(tr)es choses nostre droit et l'autrui en toutes. — Donnée à Nantes, au mois d'aoust l'an de grâce mil six cens vingt six et de nostre règne le dix-septiesme. — Par le roy, en son conseil, SAVARY (1).

(1) Sur une copie de 1642 nous trouvons la mention suivante, que nous reproduisons, à cause des noms qu'elle relate :

« Collationné par devant nous George Martin, cons(eiller) du roy et sénéchal de Guérande, en présence du sieur procureur du roy et de M^{re} Pierre le Febvre procureur, de noble homme Jean Lenoir, seigneur de la Robinière, faisant pour le fermier général des debvoirs d'impostz et billotz en l'évesché de Nantes, sur l'original escrit en vellin apparû par M^{re} Charles Bernard, seigneur de la Carioterye, procureur et marguillier de la paroisse de Saint-Nazaire auquel ledit original a esté rendu. Et la présente coppye

Les paroissiens de Saint-Nazaire avaient fort bien fait de se munir de nouvelles lettres de privilèges, car ils ne tardèrent pas à en avoir besoin, et dans une matière assez délicate; mais avant de citer les documents de cette nouvelle affaire, qui montre Guérande toujours prête à éluder les édits royaux, nous citerons pour mémoire des lettres royales assez curieuses que nous rencontrons à cette époque dans le dossier de la fabrique :

« A nos chers et bien amez les procureurs des bourgeois habitants en notre ville de Sainct-Nazère. — *De par le roy.* — Chers et bien amez, sur la remonstrance qui nous a esté faicte par nos sujetz traffiquans et résidans au royaume d'Espagne des arretz de biens et emprisonnements de leurs personnes qui s'y font journellement, nous avons résolu d'y pourveoir de sorte et de faire ung si bon establissement pour leur protection et liberté qu'aulcun d'eux n'auroit après subject d'appréhender d'y traffiquer en toute seureté. Et afin que nos susdits subjects fortiffiez de l'assurance qui leur sera donnée de n(ot)re part contre lesdites appréhensions, ne facent difficulté d'y traffiquer a l'advenir, nous avons aussy jugé à propos d'envoyer en Bretagne et Normandie le sieur de Moulère présau porteur avecq charge de veoir les comunaultez des villes maritimes desd(ite)s provinces pour leur faire annoncer n(ot)re intention et la résolution que nous avons prise de les protéger et maintenir libres en leur traficq et leur donner occasion de le continuer. De quoy nous nous remetons à luy qui a ordre de vous visiter, et nous ne vous mandrons au(tr)e chose si non que vous aiez créance en ce qu'il vous dira de n(ot)re part. A quoy vous ne ferez faulte. Car tel est n(ot)re plaisir. Paris, ce 3^e jour de mars (1627). — Louis. »

De ce document résulte au moins que Saint-Nazaire était classée parmi les villes maritimes de quelque importance de notre littoral.

luy déllivrée pour luy servir ainsy que de raison aux fins de n(ot)re procès-verbal de ce jour dix-neuvième de septembre mil six cens quarante-deux.
— Signés : G. Martin ; — Giequel, commis au greffe ; — Bernard ; — Lefebvre ; — Daniel. »

Mais voici que le roi part pour la Rochelle afin d'activer la campagne : des mouvements de troupes ont lieu sur tout le littoral ; et le 24 octobre, le gouverneur de la province prend, de son quartier général d'Auray, l'arrêté suivant en faveur des habitants de Saint-Nazaire :

« Le marquis de Thémines, maréchal de France, gouverneur et lieutenant genn(ér)al pour le roy en ses pays et duché de Bretagne. — Attendu que la paroisse de Saint-Nazère reçoit assez d'incommodités par le logement des trois compagnies du régiment d'Estissac qui y sont en garnison, nous avons exempté la d(it)e paroisse de la contribution pour l'entretienement des deux compagnies qui sont en garnison dans la ville de Guérande. Mandons à cest effect au sénéchal de la d(it)e ville de Guérande de ne donner aucun despartement sur la d(ite) paroisse de Saint-Nazère pour raison de la d(it)e contribution. En foy de quoy nous avons signé ces p(rése)ntes, à icelles fait mettre le cachet de nos armes et contresigner par nostre secrétaire. — A Auray ce vingt-quatrième octobre 1627. — THÉMINES. — Par Monseigneur... .. sin. (*La feuille est déchirée.*)

Or, ceci se passait dans un moment critique, car Louis XIII écrivait peu de jours après à ses « chers et bien amez les procureurs des bourgeois et habitans de Saint-Nazère » :

« — *De par le roy.* — Chers et bien amez, les Angloys ayans esté contrainctz d'abandonner l'isle de Ré par les troupes que nous y avöns faict passer soubz la conduite de no(tr)e cousin le mar(éch)al de Schomberg, et de s'embarquer dans leurs vaisseaulz, nous avons jugé à propos de vous en donner advis et de vous ordonner comme nous faisons très-expressément de veiller et pourveoir de sorte à la seureté et conservation de Saint-Nazaire, que s'y ilz avoient dessein d'y descendre, ilz ne le puissent exécuter. A quoy vous ne ferez faulte — Car tel est no(tr)e plaisir. — Donné au camp devant la Rochelle, le ix^e jour de novembre 1627. — LOUIS. »

Ce fut précisément en ces graves circonstances que les Guérandais, malgré l'ordre formel du maréchal de Thémines, exigèrent la contribution à l'entretien de leurs deux compagnies.

V

LE PARLEMENT DE RENNES.

Le seul moyen pour Guérande d'arriver à porter brèche aux privilèges de Saint-Nazaire, était d'obtenir des arrêts généraux qui, portant la mention de toutes les cités ou paroisses d'une région, vinssent contredire les précédentes lettres royales et donner lieu à des procès. Dès que la lettre du maréchal de Thémines fut connue, on s'empressa de lui demander un arrêté pour faire participer toutes les villes relevant de la juridiction de Guérande, à l'entretien de sa garnison. Quoique fort malade, le gouverneur ne se laissa pas surprendre, et tout en faisant publier, par le maréchal de camp Du Bois de la Roche, un arrêté conforme, il eut grand soin d'y faire insérer une mention spéciale pour Saint-Nazaire :

« Le sieur Compte du Bois de la Roche, maréchal des campz et armées du Roy : — Attendu que les parro(è)ces quy ont ci-devant accoustumé de contribuer pour l'entretènement de deux compaignyes des gens de guerre quy sont en garnison en la ville de Guerrande demeureroient trop chargées si aucune de celles qui sont de la juridiction de ladicte ville de Guerrande demeuroit examp(è)te ; — Nous avons ordonné qu'aucune ne pourra estre deschargée de ladite contribution non pas mesme celle du Croisieq. Et d'aultz que la parro(è)ce de Saint-Nazaire reçoit assez de fouldre par le logement des trois compaignies du régim(en)t d'Estissac qui (y) sont en garnison, nous enjoignons que la parro(è)ce de Monthouer contribue pour sa part et por(ti)on à l'entretèn(em)en et nourriture desdictes deux compaignies qui sont en Guerrande et ce jusques à tant q(ue) la parro(è)ce de Saint-Nazaire prendra la place de lad(ite) parro(è)ce de Monthouer et fournira pour l'entretènement desdictes deux compaignies qui sont à Guerrande à propor(ti)on des au(tr)es ; à quoy ilz y seront contrainctz par toutes les voyes dues et raysonnables. — En foy de

quoy nous avons signé ces p(rése)ntes, et icelles faict contre-signer par nostre secrétaire. — A Auray, le cinq^e jour de novemb(re) mil six cens vingt-sept. — Signé : Bois de la Roche. — Par Monseigneur, Dauny. »

Cela était suffisant pour qu'il y eût chance de tenter les hasards de la procédure, et le maréchal de Thémynes étant mort à Auray le 7 novembre (1), le sénéchal de Guérande, qui avait appris le départ des trois compagnies d'Estissac, fit signifier brutalement aux habitants de Saint-Nazaire par un sergent d'Escoublac, l'ordre de payer 202 livres 10 sols, suivant le rôle arrêté par lui les 21, 22 et 23 octobre précédents.

« Extrait de l'esgail et despartement faict par monsieur le sénéchal de Guerrande sur *toutes les parroèces* du ressort de la juridiction et g(é)ner(al)ité pour la pan(s)ion des soldats establiz en garnison en la ville dudict Guer(rand)e, en date des 21, 22 et 23^e jour d'octobre 1627. — La parroèce de Saint-Nazaire, la somme de deux cens deux livres dix solz. — Du payement de laquelle som(m)e les parroessiens de ladicte parro(è)ce seront contrainctz nonobstans oppo(siti)ons ou appella(ti)ons quelconques et toutes au(tr)es voyes, sans préjudices d'icelles, *comme lesd(its) deniers estans levez pour les propres aff(aires) du roy* ; et seront mis es mains du s^r Pierre Chanu commis à la recepte d'iceux qui en fera le payement auxdictz soldas sellon l'ordre qu'il a esté statué a costé sur le dict despartement. — Signé : De Roussillon, Daniel, Jégo, etc. »

Voici les termes, fort impérieux, de l'assignation :

« L'ordonnance dont la coppye est ci-devant, émanant de mons^r le Compte du Bois de la Roche, maréchal des camps et

(1) Né vers 1552 d'une famille languedocienne, Pons de Laurières, marquis de Thémynes, fut créé maréchal de France en 1616 après l'arrestation de Condé. Il n'était gouverneur de Bretagne que depuis le commencement de 1627. On trouve dans le *Mercur* François de cette année une curieuse description de son entrée à Rennes. Il mourut à son quartier général à Auray, le 7 novembre 1627.

armées du roy notre sire, a esté par moy Jean Poislier, sergent soussignant, résidant au bourg d'Escoublac, intymée, aparue, signifiée aux parroissiens de la parroèce de Saint-Nazaire auxquels j'ai faict somma(ti)on et commandem(en)t de prompt(em)ant et sans delay lever et esgailler sur lad(ite) parroèce la somme de deux cens deux livres dix solz, icelle a porter *dans tiers jo(ur) prochain pour tous delay* en la ville de Guerrande, entre les mains du sieur Pierre Chanu, receveur estably de justice à la recète des deniers ordonnez pour la taxe et contribution à la nourriture des soldas des deux compaignyes des sieurs de Pompignan et de Lauvergnac estans à présent en garnison en la ville de Guer(ran)de, pour le mois courant, qui encomence du catorziesme du presant mois de novembre, attandu que lad(ite) parroeece de Saint-Nazaire est à presant deschargée des compaignies du régiment d'Estissac dont elle estoit chargée au mois précédent ; avecq protesta(ti)on que faulte auxd(its) parroissiens de Saint-Naz(aire) de satisf(aire) à ce que d(e)vant, ilz y seront l'un et chacun d'eux contrainetz par toutes voyes et rigue(urs) de justice, comme pour les propres deniers des aff(aires) du roy. Et a esté par nous ce f(ait) sçavoir auxd(its) parroiciens de lad(ite) parroice de Saint-Nazaire en parlant à François Paumier pr(oc)ur(eur) de leur corps de fabrique, trouvé en son logis ordinaire au bourg de Saint-Nazaire, auquel j'ai délivré cette coppie, etc..., ce 23^e jour de novembre avant midy 1627. — Signé : Poislier, Jan. »

Devant pareille mise en demeure, il n'y avait pas de temps à perdre : on rédigea immédiatement une requête au Parlement de Rennes pour appeler de l'arrêté du sénéchal de Guérande.

« A Nosseigneurs du Parlement — supplyent humblement les paroissiens de la paroisse de Saint-Nazaire presque environnés de la mer et en l'embouchure de la rivière qui désant de Nantes à la mer, distance de la ville de Guerrande de quatre lieues ou environs. — Disantz que de tout temps immémorial les habitants de Guerrande les ont voullu assubjectir à plusieurs choses, comme à curer les douves des ville et chasteau, les capitaines à paier les guez, soubz prétexte que les jurisdi(eti)ons qui s'exercent à

Saint-Nazaire aux seigneurs qui ont droict de fief rellevent de la jurisdiction royale de Guerrande et en un mot qu'ilz sont soubz l'estandue d'icelle jurisdi(ction) et en arriere fief. — C'est pourquoy dès l'an mil quatre cent cinquante-quatre vos supplians furent contrainctz se pouvoir vers le duc Pierre qui estoit lors le prince souverain en ceste province, pour avoir lettres de lui d'exemption de tous debvoirs et au(tr)es qu'eussent peu prétendre les cappitaines et habitans de la dicte ville de Guerrande, fondées sur ce que les d(its) supp(lian)ts estoient exposez en toutes sortes de périls qui peuvent journellement arriver à ceulx qui sont à la coste de la mer, et spécialement sy proche, comme sont les supp(lian)ts, car la mer donne tous les jours quand les marais (*marées*) viennent jusqu'aux murailles de leur Eglise, et par conséquent leur fault tousjours estre sur leurs armes tant de jour que de nuit; ce qui ne se peult faire qu'avecq de très grandes incommoditez et despances; — toutes lesquelles choses et autres dignes de considération considerées par ledict seigneur duc Pierre, il leur donna et octroya ses lettres signées de sa propre main le 28^e jour de novembre l'an mil quatre cent cinquante-quatre, fort amples, *contenantes la plaine et entière exemption de toutes contributions de levée de deniers de quelque quallité et nature que ce peut estre*, fust-ce pour la construction des murailles de lad(ite) ville qui pouvoit estre lhors nécessaire, que currement des douves, garde, et bref toutes autres choses en quoy ils eussent voulu les assujettir. — Et est entre autre chose considéré ès dites lettres l'incommodité qu'ilz souffroient pour repousser les Anglois antiens ennemis de son Estat. — Ce sont les mots portez par icelles. — Cy vous remonstrent les supp(lian)tz, que depuis l'obtention desd(ittes) lettres d'exemption ilz ont tousjours de temps en temps, aux changements des ducs de ceste province, et depuis qu'elle est ennexée à la couronne de France, des roys obtenu lettres de confirmation de leurs dictz privillèges et exemption, mesme du roy à p(rése)nt regnant, du mois d'aoust de l'an 1626. — Et néantmoins encore qu'ilz ayent logé etourny de toutes ustenciles nécessaires, l'espace de huict mois entiers,

troys compagnies de gens de guerre, sçavoir celles du baron d'Esplantier, du sieur de Toulangeon et sieur de Tancy, du régiment du seigneur d'Estissac ; ceux de lad(ite) ville de Guerrande n'ont laissé de les faire cottizer par le sénéchal de lad(ite) ville au mois d'octobre dernier à payer *chacun mois la somme de deux cent-deux livres dix soulz* pour ayder à la nourriture des soldats establiz en lad(ite) ville de Guerrande ; ce qui n'est soubz correction raisonnable, eu esgard à ce que devant ; jointet aussi que deffunct monsieur le mareschal de Thesmines ; estant deubment asserciore (1) desdictes incommodités, leur dellivra lettres d'exemption le vingt et quatriesme d'octobre dernier, de la contribution et entretènement des deux compagnies qui estoient dans lad(ite) ville de Guerrande, et manda aud(it) sénéchal de ne mander aucun département sur eux pour raison de lad(ite) contribution. — Comme aussi le roy leur avoit commandé par l(ett)re du ix^e du p(rése)nt mois de se tenir sur leurs armes pour repousser les Anglois au cas qu'ilz eussent voullu entrer dans la paroisse à la sortye de l'isle de Ré ; — pour lesquelles choses il leur a fallu outre l'ordinaire acheter plusieurs armes à grandz fraiz ; tellement que de les surcharger de payer encore par chacun mois 202 l. 10 s. comme veullent faire les habitants de Guerrande quoy qu'il n'y soient tenuz, *ce seroit entièrement les ruisner et leur donné subject d'aller habiter ailleurs qu'en lad(ite) paroisse de Saint-Nazaire*. — Ce considéré, *plaise à la cour* voir lesd(ites) l(ett)res du duc Pierre du 24^e jour de novembre 1454, celles de Maximilian et d'Anne roy et royne des Romains ducs de Bretaigne du xix^e jour d'avril l'an 1480 (2), celle d'Anne duchesse de Bretaigne du 28^e janvier l'an 1489 (3), celle de Louys roi de France

(1) *Asserciorer*, vieux mot, dit un glossaire manuscrit de la Bibl. Nationale, pour asseurer, vérifier : « faisant enquête de six ou sept des plus anciens de la paroisse pour plus s'asserciorer de la procession et pour rapporter le tout ensemble afin que là-dessus, avec les lettres seigneurialles des droits d'un chacun les juges puissent juger — Mont boucher — des gages de batailles f. 37 r^o. » (*Bibl. nat.* Moreau, 1525, 233 v^o.)

(2) On a vu plus haut qu'il faut lire 1491.

(3) *Id.* pour 1490.

duc de Bretagne du mois de mars de l'an 1501, celle d'Henry roy de France du mois d'avril 1598 et celle du roi régnant Louys xii^e du mois d'aoust 1626 signée par le roy en son conseil, sur le reply Savary ; l'exemption du deffunt monsieur le mareschal de Thesmines du 24 octobre dernier 1627, le commandement du roy faict aux supp(lian)ts de se mettre en armes, etc., — et la sentence donnée par le sen(éch)al de Guerrande en forme de département des 21, 22 et 23 octobre 1627. — *Et en conséq(u)ance* maintenir et conserver les supplians en la jouissance et possession de leurs diets droicts et privilèges. — Et ce faisant, faire prohibitions et deffances tant aux officiers que habitans dud(it) Guerrande de les imposer et comprandre dans les taxes et cottisa(ti)ons desd(ite)s levées, et à tous huissiers ou sergens de procéder à auchunes contraintes, soit contre le général ou contre les particuliers dud(it) bourg de Saint-Nazaire, soubz prétexte desd(ite)s imp(o)si(ti)ons sur paine de mil livres d'amande et au(tr)es qui y esche(o)ient. — Ferez bien. — Signé : Du Quellenec. »

La requête fut prestement envoyée à Rennes, car le « soit monstré au procureur général » est daté du 29 novembre. Ce fut l'avocat-général René de Montigny, successeur depuis peu de Paul Hay du Chastelet, (nommé maître des requêtes de l'hôtel du roi, et appelé par Richelieu près de lui pour défendre sa politique par la plume), qui fut chargé de prendre les conclusions (1). René de Montigny, fils et petit-fils de gouverneurs de Suscinio et de la presqu'île de Rhuy, était un magistrat fort instruit qui fit souche d'avocats généraux et dont l'un des fils, poète aimable, chanoine de Vannes, puis évêque de Saint-Pol-de-Léon, devint membre de l'Académie française (2). Il étudia l'affaire avec soin et n'eut pas de peine à se convaincre du bon droit des habitants

(1) Voir notre étude sur Paul du Chastelet, de la famille Hay des Nétumières, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 2^{me} semestre de 1873.

(2) Voir sur les Montigny notre étude sur l'évêque de Saint-Pol-de-Léon, la septième de « La Bretagne à l'Académie française. » *Revue de Bretagne et de Vendée*, en cours de publication depuis 1873.

de Saint-Nazaire, car il écrivit simplement au bas de leur requête et le jour même :

« Veu la req(uè)te, les l(ett)res de cachet du roy, les l(ett)res patentes de Sa Ma(jes)té et l'arrest de vérification d'icelles obtenu par les supp(lian)ts, nous consantons les fins de la req(uè)te. Faict au parquet le vingt-neuf novembre xvjc vingt-sept. R. de Montigny. »

Contrairement à ces conclusions, l'arrêt de la cour ne fut pas favorable aux habitants de Saint-Nazaire : il paraît que les gens de Guérande, profitant de la mort du gouverneur et de l'inter-règne, usèrent de toute leur influence pour tourner en leur faveur l'esprit des conseillers de la grand'chambre et leur persuader que l'exemption de contribuer aux frais de leur garnison n'avait pas été comprise dans les privilèges royaux, car nous rencontrons bientôt cet arrêt :

« Extrait des registres du Parlement. — *Veu par la Cour* la requeste des paroissiens de la paroisse de Saint-Nazaire, remonstrent que de tout temps immémorial, etc. — Lettres et privilèges et exemption et autres actes attachez à lad(ite) requeste. — Autre req(uè)te desd(it)s habittans de Guerrande à ce que lesd(its) habittans de Sainct-Nazaire fussent cond(am)nez à la contribution et département faict par le senéchal dud(it) Guerrande pour la nourriture des soldatz; — Conclusions de l'avocat général du roy, et tout considéré, — *La Cour*, sans préjudice des privilèges desd(its) habitans de Saint-Nazaire en autre temps et cas, et attendant le payement qu'il plaira au roy à devoir aux gens de guerre en cette province, *a ordonné et ordonne* que par forme d'estappes et *sans tirer à conséquence*, ils contribuent à la nourriture desd(its) soldatz suivant le département qui en sera faict par le sénéchal de Guerrande, suivant les précédentz arrestz, sauf à se pourvoir pour la surcharge et excez à la taxe, sy aulcune est, ainsi qu'ilz verront. — *Faict en parlement* à Rennes le troisieme decembre mil six centz vingt et sept. — Signé Malescot. »

Pauvres habitants de Saint-Nazaire ! Malgré tous leurs privilèges et leurs lettres ducales et royales, malgré leurs francs ar-

chers, leurs alertes continuelles et leur garnison de trois compagnies, ils étaient donc encore obligés, de par la cour souveraine, à payer une part des frais de la garnison de Guérande; il est vrai que c'était sans « tirer à conséquence » ! Que voilà une formule bien trouvée et facile aux interprétations arbitraires ! En droit vous ne devez rien, mais on vous a taxé; on juge que c'est ici, à la rigueur, un cas extraordinaire; vous paierez pour cette fois, mais sans « tirer à conséquence » pour la suite... Comme cela devait être rassurant pour les gens de Saint-Nazaire ! et pourquoi toutes les taxes futures ne seraient-elles pas aussi assimilées à des cas extraordinaires échappant aux franchises ? Ils ne tardèrent pas à en faire la triste expérience.

RENÉ KERVILER.

(*A suivre.*)

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

ANNÉE 1875

* Augettes sur la face extérieure d'une dalle de la chambre d'un dolmen enveloppé par la terre du tumulus.....	20
* Saint-Brevin. — Voie romaine à.....	25
Cassard, Jacques. — Documents inédits sur.....	221
Chapitre inédit de l'histoire de Saint-Nazaire.....	245
Chef-d'œuvre des maîtres chirurgiens de Nantes.....	101
* Confréries.....	23
Corbilon. — Observations en réponse à un article de M. le comte L. Clément de Ris sur Corbilon.....	131
Documents inédits. — Une lettre de Louis XIV, 2 mars 1647.....	66
* Dolmen de Puy-Trumeau avec supports naturels.....	87
Saint-Domingue. — Insurrection de.....	91
* Escoublac. — Puits funéraire à.....	25
* Fouilles du tumulus de la Motte, à Pornic.....	179
Fouilles du Lac de Grand-Lieu.....	147
* Grez. — Village de. Commune de Sion. Statuette de Vénus en plomb, trouvée au.....	179
* Guérande. — Haches en pierres trouvées dans les environs de...	20
* Herbignac. — Voie romaine à.....	82
Insurrection de Saint-Domingue.....	91
* Installation des membres du bureau de la Société Archéologique.	11
Lettre à M. Jégou sur le culte de saint Nicolas.....	61
Lettre. — Une lettre inédite de Louis XIV. — 2 mars 1647.....	66
* Saint-Liphard. — Voie romaine à.....	82
* Liste des membres de la Société Archéologique.....	5
Lacs de Palladru et de Grand-Lieu.....	147
Monuments en pierre brute. — Sur la série des.....	185
Motte de Touvois. — De la. — et de celle de Pornic.....	123

Montrevault. — Tombelle de Saint-Antoine et du petit Montrevault.	143
Saint-Nazaire. — Un chapitre inédit de l'histoire de.....	245
* Objets donnés au Musée Archéologique.	
Par M. Flandrin. — Bronze trouvé en Saint-Père-en-Retz.....	23
M. Kerviler. — Une épée trouvée dans l'Erdre. — Nantes...	21
Société Archéologique. — Tous objets provenant des fouilles du tumulus de la Motte. — Pornic.....	179
Observations en réponse à un article de M. le comte L. Clément de Ris sur Corbilon.....	131
* Pornic. — Fouilles du tumulus de la Motte à.....	179
* Pornichet. — Tour près. — semblable à celle du <i>petit Belle-Isle</i> .	24
* — Vases gallo-romains trouvés à.....	177
* Rohars. — Voie romaine à.....	23
Rochers et Dolmens à bassins. — Notes critiques sur les.....	27
* Silos. — A Beauvoir-sur-Mer et dans les environs de Guérande...	84
Tiffauges. — Histoire de. — <i>Suite</i>	151
Tonnelles. — Tournelles. — Les.....	107
* Trehiguère. — Voie romaine à.....	25
Vases gallo-romains découverts à Saffré.....	49
* Vertou. — Découverte à.....	85-86
Villa gallo-romaine découverte à Glis.....	115
* Voies romaines.....	25-82
Voies romaines. — Note sur deux — traversant la commune de Savenay.....	57



TABLE DES MATIÈRES

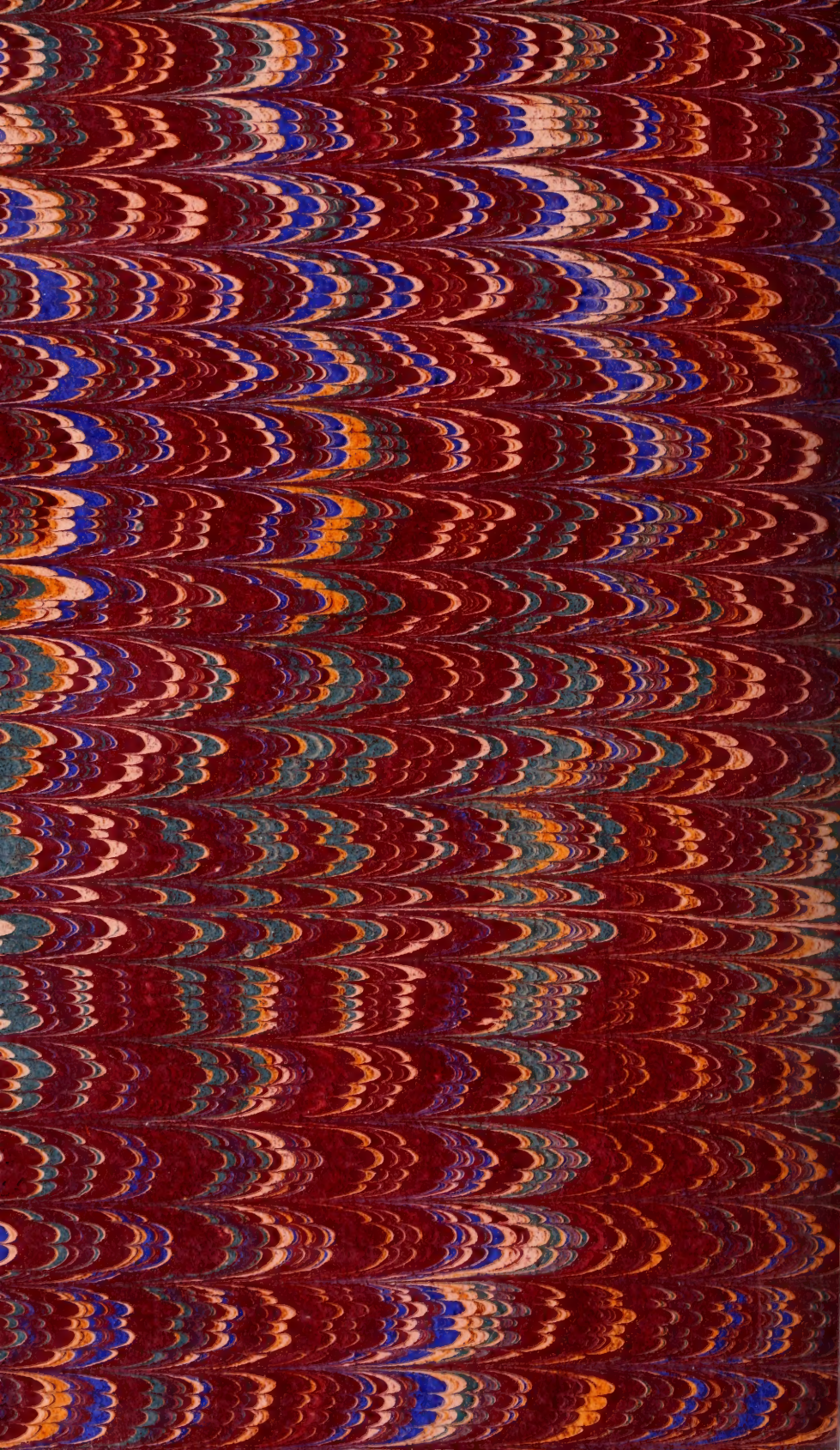
PAR NOMS D'AUTEURS.

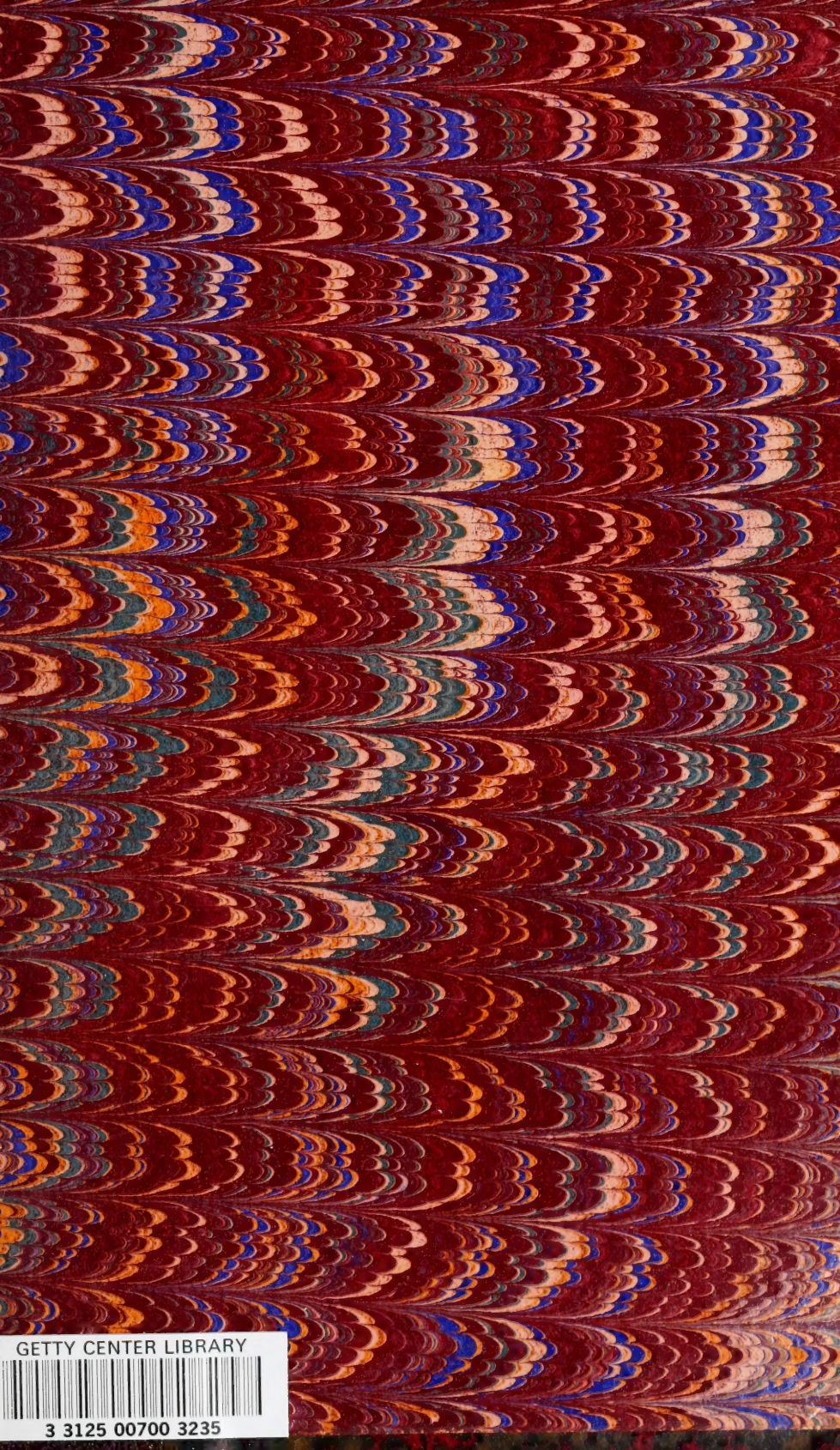
ANNÉE 1875

M. ANIZON. — <i>Quelques mots sur les tonnelles. — Les tonnelles, à propos d'une ruine en la commune de Bouguenais.....</i>	107
M. RENÉ GALLES. — <i>De la Motte de Touvois. — De celle de Pornic et d'une leçon d'archéologie mégalithique donnée par le sire de Joinville en 1252.....</i>	123
V ^{te} SIOCHAN DE KERSABIEG. — <i>Observations en réponse à un article de M. le comte L. Clément de Ris sur Corbilon.....</i>	131
M. RENÉ KERVILER. — <i>Note sur une villa gallo-romaine récemment découverte à Clis.....</i>	115
<i>Un chapitre inédit de l'Histoire de Saint-Nazaire.....</i>	245
F. LEDOUX. — <i>Notes sur deux voies romaines traversant la commune de Savenay.....</i>	57
A. LEROUX. — <i>Note sur quelques vases gallo-romains découverts à Saffré.....</i>	49
M. W. C. LUKIS. — N. X. F. S. A. — <i>Sur la série des monuments en pierre brute.....</i>	181
A. MARTIN. — <i>Notes critiques sur les rochers et dolmens à bassins de la presqu'île guérandaise.....</i>	27
M. LÉON MAITRE. — <i>Lettre à M. Jégou sur le culte de saint Nicolas.</i>	61

M. DE LA NICOLLIÈRE. — <i>Insurrection de Saint-Domingue</i>	91
<i>Chef-d'œuvre des maîtres chirurgiens de Nantes</i>	101
<i>Documents inédits. — Jacques Cassard</i>	221
M. PARENTEAU. — <i>Fouilles du lac de Grand-Lieu</i>	147
M. PREVEL. — <i>Histoire de Tiffauges. — Suite</i>	151
M. THENAISIE. — <i>Montrevault. — Tombelles de Saint-Antoine</i> ...	143







GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00700 3235

